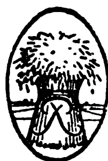
FRANÇOIS FRANZONI

La Pensée
de
Nicolas Machiavel

EXTRAITS LES PLUS CARACTÉRISTIQUES DE SON ŒUVRE, CHOISIS, GROUPÉS ET TRADUITS PAR FRANÇOIS FRANZONI, AVEC UNE INTRODUCTION, UNE BIBLIOGRAPHIE ET LE TEXTE ITALIEN CORRESPONDANT



PAYOT, PARIS

LA PENSÉE
DE
NICOLAS MACHIAVEL

DANS LA MÊME COLLECTION :

Volumes parus :

La pensée de J.-H. Newman
La pensée de Schopenhauer

En préparation :

La pensée d'Emerson
La pensée de Darwin
La pensée d'Herbert Spencer
La pensée de Hobbes

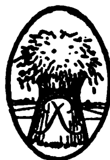
FRANÇOIS FRANZONI

LA PENSÉE

DE

NICOLAS MACHIAVEL

EXTRAITS LES PLUS CARACTÉRISTIQUES DE SON ŒUVRE, CHOISIS, GROUPÉS ET TRADUITS PAR FRANÇOIS FRANZONI, AVEC UNE INTRODUCTION, UNE BIBLIOGRAPHIE ET LE TEXTE ITALIEN CORRESPONDANT



PAYOT & Cie, PARIS
106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 106

1921

INTRODUCTION

Jésuites et protestants, idéologues, monarques éclairés, tous ceux qui par intérêt, hypocrisie ou conviction combattirent les théories politiques de Machiavel, s'attaquèrent à l'homme en même temps qu'à ses idées, et l'ont calomnié pour mieux discréditer ses doctrines. Ils l'ont noirci à plaisir, ils en ont fait, à l'usage des foules crédules, un modèle de perfidie, si bien que le nom de Machiavel est devenu dans l'opinion générale à peu près synonyme de fourbe et de scélérat.

Les bonnes âmes s'en détournent avec horreur. Pourtant, il ne fut ni meilleur ni pire que la plupart des hommes, même pour notre siècle qui se pique d'une moralité supérieure. Certes il n'avait pas en lui l'étoffe d'un saint ou d'un héros, il n'était pas exempt de médiocrités et de sécheresses ; un peu cuistre en littérature, en amour un peu commis-voyageur, il fallut, pour soulever son caractère à la hauteur de son génie, que l'idée de patrie, devenue exclusive comme une passion, s'emparât d'abord de son intelligence, puis de sa volonté, et enfin de tout son être. Il tenait d'un père peu scrupuleux et d'une mère bigote, une certaine tristesse native, mais une tristesse sans grâce : il est de ces êtres qui semblent n'avoir jamais été jeunes. Ajoutez à cela un penchant à la raillerie, des mots à l'emporte-pièce, le goût du paradoxe et de l'extraordinaire, le culte de la force et l'admiration de ceux qui réussissent. Mais vous

aurez beau examiner sa vie à la loupe, vous n'y trouverez aucune action, aucun trait qui vous autorise à prétendre qu'il fut méchant. Les lettres qu'il écrit aux siens, à ses amis, celles qu'il reçoit d'eux prouvent au contraire qu'il était capable d'attachement et qu'il savait se faire aimer. Cependant il faut reconnaître que sa nature était avant tout cérébrale, et même un peu aride. Son œuvre réserve de cruelles déceptions au lecteur en quête d'émotions sentimentales : les seules fêtes auxquelles il nous convie sont les fêtes de l'intelligence.

Issu d'une famille de magistrats ayant donné plusieurs gonfaloniers à la cité, il commence par étudier la vie dans les livres ; son hérédité et ses préférences personnelles le conduisent et le retiennent surtout auprès des auteurs latins qui traitent de politique, d'histoire, d'art militaire ; il lit aussi les poètes, chez lesquels il va chercher des sentences concises, des peintures générales de la nature humaine, de beaux mouvements oratoires, plutôt que l'expression de sentiments intimes. Il réfléchit sur des expériences de seconde main, raisonne sur des faits relatés par d'autres, se farcit la tête de systèmes qui n'ont pas encore subi l'épreuve de la réalité. Il lui en restera toute sa vie comme une odeur d'antiquité attachée à ses habits.

La Renaissance, dont le plus beau moment coïncide avec la jeunesse de Machiavel, ressuscitait le naturalisme antique, le faisant apparaître aux esprits cultivés d'alors, plus proche, plus actuel, en un mot plus moderne que le moyen âge finissant. Sur les ruines de la scolastique, l'esprit souffle ; la science délivrée prend possession de l'univers connaissable ; les anciennes catégories tombent en poussière ; toutes les notions sont revisées ; la morale ne dépend plus du dogme, les philosophes lui cherchent de nouvelles bases au fond de la conscience humaine. Le conflit

chrétien entre l'âme et la nature est aboli. Affranchie des terreurs mystiques, la pensée entonne à pleine voix le *laus vitae*. En même temps, les beaux-arts produisent une floraison de chefs-d'œuvre pour la joie des siècles à venir. Le Lys rouge embaume l'univers de son parfum. Mais le jeune Machiavel, uniquement préoccupé de questions politiques, ne prend pas garde à la beauté de la saison merveilleuse. Il est tout entier absorbé dans la contemplation de l'ancienne Rome républicaine, belle de force militaire et de discipline civique ; il triomphe du spectacle de sa grandeur, se désole à la vue de sa décadence. Ah ! si l'homme pouvait choisir le temps et le lieu de sa naissance, c'est à Rome, avant les Césars, qu'il eût choisi de naître. Mais, puisque la destinée, la fortune comme il l'appelle, lui a refusé cette faveur, force lui sera de s'adapter à son temps, s'il le peut. Même il tentera dans la suite — car il a de grandes visées politiques — il tentera de transporter en pleine Italie du XVIe siècle les puissantes institutions de la Rome républicaine, semblable à ces architectes qui bâtissaient leurs églises avec les colonnes des anciens temples.

Le service militaire, cette école de courage et d'ascétisme, lui fit défaut à l'âge où le caractère se forme. Il ne porta jamais les armes, ne prit part à aucune guerre, son éducation resta purement intellectuelle.

Les spectacles qu'il vit dans les rues de Florence l'apprivoisèrent dès ses plus jeunes années à la vue du sang, aiguisèrent en lui une certaine cruauté d'imagination ; il y apprit à ne pas s'émouvoir outre mesure de la souffrance d'autrui. Il avait dix ans lorsque Julien de Médicis tomba sous les poignards des Pazzi et que Laurent fut blessé ; puis ce fut la répression sanglante, les conjurés pendus aux créneaux du Bargello. Plus tard, la descente de

Charles VIII, les Médicis chassés, la République. Toutes ces images s'imprimèrent en lui, mais son intelligence, encore encrassée de pédantisme classique, ne lui permit pas de saisir toute la signification des événements. Sa vision, à cette époque, lui montre les hommes et les choses plus petits que nature ; son admiration pour le passé le rend injuste pour le présent. Ainsi l'étonnante figure de Savonarole, le moine au profil de bouc, apparue aux jours les plus sombres de l'histoire de Florence, et disparue dans la rougeur d'un bûcher, il la rappetisse. Il réduit le grand Dominicain aux proportions d'un fourbe et d'un ambitieux, et il l'enveloppe dans le mépris général qu'il voue aux prophètes désarmés.

De sa jeunesse livresque, Machiavel conservera longtemps le souci du beau style à la romaine. Mais dans les moments de passion, lorsqu'il obéit à sa vraie nature, il rejette sa toge d'emprunt, et alors le Florentin, nerveux et svelte, apparaît. Il gardera aussi de ses premières études une grande considération pour la poésie ou plutôt le discours en vers ; il s'exercera aux longues dissertations morales sur des sujets tels que la Fortune, l'Ambition, l'Envie, l'Ingratitude. Aucune émotion ne rachète la pauvreté de la forme, aucun accent personnel, si ce n'est, par endroits, une veine d'amer pessimisme, un je ne sais quel burlesque qui est comme un effort pour rire de sa propre misère.

Machiavel serait resté un littérateur médiocre si la nécessité de trouver un emploi, peut-être aussi un instinct secret, ne l'avaient poussé vers la politique.

Le 14 juin 1498, à l'âge de vingt-neuf ans, pauvre d'argent et riche de théories, il entre au service du gouvernement florentin. Pendant quinze ans, il s'acquitte de ses fonctions avec un zèle, un sérieux, une passion des affaires vraiment magnifiques. Maintenant qu'il regarde la vie de ses propres yeux, ses

dons d'observateur politique se révèlent ; curieux de tout voir et de tout compendre, ses regards volent de tous côtés ; rien de significatif ne lui échappe ; il observe, discerne, réfléchit et prévoit. Certes Machiavel n'est pas un bureaucrate ordinaire ; il ne se laisse pas submerger par ses besognes administratives, mais, conservant toute son alacrité, tout son mordant, il amasse dans sa mémoire pour les jours futurs, une formidable provision d'expériences. Aucun poste, aucun temps ne pouvaient être plus instructifs ; on était en ces années qui, selon l'expression de Machiavel, firent changer de forme à l'Italie. Florence, tremblante encore du passage des Français, hantée par la terreur de nouvelles invasions ; les Médicis expulsés, la République, cherchant à se consolider, sans y réussir, à cause des convulsions sociales qui rendent tout gouvernement incertain. Au dedans, les agitations mystico-politiques, les Piagnoni, les Compagnacci, les Palleschi ; au dehors, la guerre avec Pise, avec Venise, avec tout le monde et, au fond de tous ces bouleversements, une infinie lassitude, une aspiration au repos, quelque chose comme le pressentiment de la léthargie prochaine...

Machiavel aura beau dire que les démocraties relèguent les grands hommes dans l'obscurité, le gouvernement florentin comprit bientôt le parti qu'on pouvait tirer de ses dons exceptionnels. On le sortit de ses bureaux, pour en faire un diplomate d'occasion. Des missions délicates lui furent confiées, il les remplit de telle sorte qu'on lui en confia de nouvelles. Ses lettres font sensation au Palais de la Signoria ; ses amis l'en félicitent : il expose les situations avec tant de clarté, décrit si bien les caractères, entremêle ses récits de réflexions générales avec tant d'à-propos ! Encore ses relations écrites ne sont-elles que peu de chose auprès des rapports qu'il fera de vive voix, sitôt de retour à Florence, avant de

reprendre sa place de bureaucrate. Il facilite ainsi à son gouvernement la tâche malaisée de se former une opinion, et se rend indispensable comme informateur. La République le dépêche sur tous les points menacés de sa politique étrangère, partout où il importe de savoir ce qui se passe. Ses diagnostics, réputés pour leur justesse, dicteront au gouvernement les mesures à prendre. On l'envoie pour observer plutôt que pour agir, car, si Machiavel n'a pas son pareil pour le coup d'œil, en revanche, dans la pratique, il lui manque pour réussir le sens inné du maniement des hommes.

Combien d'allées et de venues pour le compte de Florence ! Toujours par voies et par chemins, en Italie et hors d'Italie, souvent en piètre équipage, car les démocraties ne sont guère libérales de leurs deniers. Parfois même, il doit y mettre de sa poche et, comme il est pauvre, il fait la grimace. A d'autres les personnages représentatifs, les honneurs, les titres ; à lui, les utilités ; toujours en sous-ordre, toujours en second, diplomate de fortune. Si l'ambassadeur est malade, il le remplace ; ou bien, il lui souffle son rôle ; il écrit les lettres que l'autre revêt de sa griffe. En effet, pour jouer les ambassadeurs, il manque à Machiavel ce je ne sais quoi qui accompagne souvent la sottise et qui fait illusion : l'autorité. Machiavel n'a pas de prestige personnel, rien dans son extérieur ne le distingue des autres hommes : il n'est ni beau ni laid, ni grand ni petit, les cheveux frisés tirant sur le noir, plutôt rares, le teint pâle, le front chargé de rides précoces, les lèvres serrées, l'expression d'un homme qui souffre de l'estomac. Il admire chez les autres précisément ce qu'il n'a pas : la beauté, la chance, l'audace, le courage d'être cruel en action, l'accord entre la volonté et l'intelligence. Malade d'avoir trop lu, trop réfléchi, cherchant dans la vie fiévreuse un remède à son mal, la grande aventure de sa vie est sa rencontre avec César Borgia.

Dès leur première entrevue, il se passe en Machiavel un phénomène qu'on pourrait appeler une idéalisation immédiate : le Valentinois personnifie aux yeux éblouis du Secrétaire florentin tout ce qu'il aurait rêvé d'être lui-même : l'homme de guerre en même temps que l'homme d'Etat, le condottiere aux mains fines, celui qui, par droit de nature, n'est pas soumis aux lois ordinaires mais, obéissant à ses propres lois, ne dépendant que de la destinée, établit sa domination sur les peuples, le constructeur de nations, le Prince. Transfiguré par l'imagination de Machiavel, il atteint d'emblée dans son esprit l'ampleur d'un symbole qui, partout, désormais, tyrannique et fascinant, l'obsédera.

Cependant les voyages élargissent son horizon. Il s'informe des institutions des pays qu'il traverse, note leurs coutumes et leurs caractères et se souvient de ce qu'il a vu. Bien qu'il s'efforce d'être objectif, il ne peut se défendre de ressentir de la sympathie ou de l'aversion pour les peuples qu'il étudie. Les Français, par exemple, ne lui plaisent guère, il ne voit chez eux que sécheresse, avarice et beaux discours. En revanche, les Suisses lui en imposent par leur bon ordre et leur puissance militaire. Il se fait expliquer sur les lieux leur double système de conscription, obligatoire pour le service du pays, facultative pour le service à l'étranger. L'esprit démocratique de leurs institutions flatte ses préférences ; dans son enthousiasme, il ira jusqu'à les comparer aux républiques de l'antiquité. Néanmoins, il prévoit que les Suisses ne pourront de beaucoup accroître leur territoire, les confédérations n'étant point propres à conserver leurs conquêtes, à cause de la diversité de leurs intérêts.

Une mission auprès de l'empereur Maximilien, qui pour lors se trouvait dans le Tyrol, prêt à envahir l'Italie, donne à Machiavel l'occasion d'étudier en

passant les Allemands du Sud. De ses observations généralisées, il tirera plus tard son *Tableau des choses d'Allemagne* où il prône l'honnêteté des Allemands en matière fiscale. Il dessine aussi le portrait de celui qu'on a surnommé le dernier des chevaliers, l'empereur Maximilien, mais ce profil reste schématique. Machiavel n'est pas un peintre de figures isolées. Plus ses vues sont générales, plus il est clairvoyant. Les correspondances diplomatiques de l'époque, en particulier celles des ambassadeurs vénitiens, contiennent une foule de notations psychologiques, des récits d'imbroglios, d'intrigues, des portraits qui les rendent plus chatoyantes à l'œil que les relations de Machiavel. Guichardin, plus homme d'Etat mais moins philosophe, relate ses expériences pratiques au jour le jour, sans chercher à en tirer la leçon ; il se contente de juxtaposer les faits, il tient ce qu'on pourrait appeler le journal d'un homme d'affaires. Guichardin constate, Machiavel observe et médite. Lui seul, dans une époque d'empirisme à outrance, recherche les lois des phénomènes politiques.

En parcourant les pays étrangers, il s'habitue à penser non plus en Florentin seulement, mais en Italien. Sous des climats plus rudes, au contact de civilisations moins déliées, il sent toute la grâce de la culture italienne, il en sent aussi toutes les faiblesses. Il voit des nations fortement constituées, ou en train de se constituer, munies d'armées puissantes et jouissant du bienfait de l'unité ; il leur compare l'Italie réduite en une poussière d'états, désarmée, déchirée, à la merci du premier envahisseur. Il souffre de ce contraste, il cherche les causes de la déchéance politique de la race italienne, supérieure aux autres par l'intellectualité et le sens esthétique. Mais de ces élégances Machiavel fait bon marché : la seule chose qui compte à ses yeux est la grandeur de l'Etat.

La politique temporelle de l'Eglise romaine est, d'après lui, la cause principale de la désorganisation de l'Italie et le principal obstacle à son relèvement. Rome entretient partout la division autour d'elle afin d'étendre son pouvoir. Dès qu'un effort se manifeste vers l'unité nationale, Rome le brise. Elle ne favorise les alliances que pour les faire servir à ses fins particulières. En outre, la Cour papale empoisonne l'Italie du mauvais exemple de ses mœurs, et l'on sait ce qu'elles furent sous le pontificat d'Alexandre VI, de Jules II et de Léon X.

A l'autre bout de la presqu'île, Venise pêche en eau trouble...

Sans attaquer de front le dogme chrétien, Machiavel, comparant le christianisme aux religions antiques, ne peut s'empêcher de regretter qu'il honore les vertus passives : le renoncement, le pardon des injures, le mépris des grandeurs humaines, au détriment des vertus actives qui font les peuples forts. Une religion qui glorifie l'humilité et humilie la gloire terrestre ne saurait contribuer à la grandeur de l'Etat. Or, ce qu'il faut à l'Italie pour conquérir l'unité politique à laquelle elle aspire, ce n'est pas une religion de détachement dont s'accommode trop bien la nonchalance méridionale, mais une religion virile, propre à former des guerriers et des citoyens, une religion qui ne se désintéresse pas des affaires de ce monde.

Autre cause de misère : les débris épars de la féodalité moyen-âgeuse, la pullulation des tyranneaux, ferments d'anarchie, qui empêchent, par le seul fait de leur existence, la création d'un état unique. Machiavel fouaille les nobles de main de maître. Il les dépouille de leur noblesse fictive, et les montre ce qu'il sont : paresseux, ignares, dissolus, rapaces, capables d'exploiter mais non de gouverner le peuple. Indigné contre eux, il les rend en grande

partie responsables, non seulement des malheurs de l'Italie, mais encore de la décadence des races latines.

Ainsi, tour à tour bureaucrate et diplomate, se dépensant corps et âme au service de la petite patrie florentine, tout en rêvant d'une plus grande patrie, Machiavel regarde le spectacle de son temps. Il en note tous les détails, d'aussi près que possible, sur la scène où il coudoie les principaux acteurs et leur donne parfois la réplique ; et il juge tout cela de très loin, de l'ancienne Rome républicaine, où sa pensée habite. Grâce à ce dédoublement, il a toujours des points de comparaison dans le passé ; chaque parole, chaque geste qui se joue devant lui évoque en sa mémoire le souvenir d'une parole, d'un geste analogues, joués par d'autres hommes en d'autres temps. Rien ne lui semble nouveau, il a l'obsession du déjà vu, de l'éternel retour des choses.

Au fur et à mesure que les phénomènes lui apparaissent, il les observe et les classe. De ce qu'il saisit du présent avec ce qu'il connaît du passé, il essaye de déduire l'avenir. Raisonnant sur les faits comme sur des vérités mathématiques, il réduit en théorèmes l'art de gouverner les hommes. Il y apporte une rigueur géométrique. Tout ce qui ne se laisse pas emprisonner dans les mailles serrées de son raisonnement, il le supprime. L'imprévu le déconcerte et lorsqu'un événement n'a pas les suites qu'il devrait logiquement avoir (la réalité se moque souvent de la logique), pour se tirer d'embarras, il en rejette la faute sur la fortune, son ennemie personnelle.

Philosopher sur le spectacle des choses ne suffit pas au besoin d'action de Machiavel ; il prétend jouer un rôle politique. Trop de dangers menacent Florence, l'Italie souffre de trop de maux pour qu'il reste confiné dans son observatoire, avec ses auteurs latins pour toute société. Il ne se tient pas quitte envers sa

patrie lorsqu'il a diagnostiqué les maladies dont elle meurt et discerné leurs causes, encore doit-il tenter de la guérir. Son activité comme fonctionnaire et plus tard ses écrits sont œuvre de médecine politique. Il applique à la vivante et complexe réalité malade les préceptes déduits de ses lectures et de ses propres expériences. L'effet ne répond pas toujours à son attente, mais il a du moins le mérite d'avoir essayé. Seuls ceux qui ne tentent rien ne se trompent jamais. Parvenu à la conviction que pour subsister les états ont besoin de bonnes lois appuyées sur de bonnes armes — ce sont ses paroles mêmes, — il travaille de toutes ses forces à débarrasser Florence des troupes mercenaires qui sont une plaie, afin de leur substituer une armée nationale : première idée de nos armées modernes. Il réussit à persuader le gouvernement, qui lui confie l'organisation de la milice florentine. Il en fait sa chose. La mise sur pied et le perfectionnement de cette milice l'occupent et le préoccupent des années durant. Il se multiplie en démarches, se tue de correspondances, c'est lui qui engage les officiers, élabore le règlement. Bref, la réalisation de ce grand projet finit par devenir une partie importante de son activité. Lorsqu'il part en voyage, sa pensée l'y ramène sans cesse, toutes les occasions lui sont bonnes : la vue d'une troupe qui manœuvre dans la campagne, la rencontre à l'auberge ou sur les routes avec des hommes du métier. Machiavel les aborde, les questionne, apprend d'eux les termes techniques. Selon son habitude, il va chercher également des avis chez les auteurs de l'antiquité, Végèce, Frontin, qu'il met au pillage. Il supplée ainsi tant bien que mal au défaut d'expérience militaire, mais, comme sur beaucoup d'autres sujets, sa culture reste purement théorique.

Le chroniqueur Bandello raconte à ce propos une anecdote plaisante. Un jour, en compagnie de Jean

des Bandes noires, Machiavel voulut faire exécuter par les soldats un mouvement dont il avait parlé tout au long dans l'*Art de la guerre.* « Il nous fit lanterner, dit Bandello, plus de deux heures au soleil pour mettre en ordre trois mille soldats de la façon qu'il avait écrite, et jamais ne put y arriver. Pourtant, il en parlait si bien et si clairement, et par ses paroles montrait que la chose était si merveilleusement facile, que moi — qui n'y connaîs rien — je me faisais fort, écoutant ses raisons et ses discours, d'ordonner cette infanterie. Voyant donc que Messer Niccolò n'était point pour en finir de sitôt, Jean de Médicis dit : « Bandello, je veux nous tirer tous d'ennui, que nous allions dîner ! », et priant Machiavel de se retirer et de le laisser faire, en un clin d'œil, avec l'aide des tambours, il ordonna cette troupe en divers modes et formations, à l'admiration grandissime des assistants. »

Cette prédominance de la théorie sur la pratique, qui est le fond même du caractère de Machiavel, nous la retrouvons partout dans sa vie ; c'est elle qui détermine en quelque sorte le rythme de sa destinée. Elle en brise l'unité par un perpétuel désaccord entre les intentions et les résultats qui, à la longue, lui donne le sentiment toujours plus profond, toujours plus désespéré de son inadaptation au réel. Lui, le théoricien du succès, il commet la faute impardonnable de ne pas réussir. Misère sans adoucissement, car il n'attache de prix qu'aux biens de ce monde ; il a beau se dire que, né dans un temps plus en harmonie avec sa nature, la fortune lui eût souri, cette idée ne le console pas. Ses qualités mêmes nuisent à sa réussite, son esprit philosophique, son trop de fantaisie, sa prodigieuse puissance de déduction. En avance sur son temps de plusieurs siècles, il croit à la possibilité immédiate de deux grandes idées qui ne prendront vie que quatre cents ans plus tard : l'unification de

l'Italie et la création d'une armée nationale. Suprême ironie de la destinée, le grand homme d'Etat qui réalisera l'idéal de Machiavel, Cavour, lui préfère Guichardin, plus positif, plus pratique.

De 1512, année de sa destitution, à 1527, année de sa mort, la vie de Machiavel est une longue suite de déboires. Le retour des Médicis, en le privant de son emploi, le réduit à la misère ; malheur d'autant plus sensible qu'il a une femme et trois enfants à nourrir. Pendant deux mois, il prévoit le coup qui le menace, sans pouvoir y parer. D'autres fonctionnaires passent en douceur d'un régime à l'autre ; ceux-là savent s'arranger. Il essaye de les imiter, mais il n'est ni assez souple ni assez obscur. En vain s'efforce-t-il de complaire aux maîtres de l'heure, les Médicis persistent à le traiter en suspect. Enfin, la catastrophe arrive qui le tire d'incertitude : il est cassé aux gages, confiné pour un an dans le territoire de la république, obligé de verser une caution de mille livres ; interdiction lui est faite de remettre les pieds au Palais de la Signoria, à moins d'y être convoqué pour fournir des explications sur son activité ou initier son successeur. Tout cela se passait au début de novembre 1512. L'hiver n'était pas fini qu'un nouveau malheur fond sur lui. A son insu, sans qu'il y ait la moindre faute de sa part, il est impliqué dans une conspiration de jeunes humanistes qui supportaient impatiemment la tyrannie médicéenne. Ils avaient inscrit son nom sur leurs listes comme celui d'un homme susceptible de s'intéresser à leur entreprise. Les listes sont saisies, les conjurés arrêtés. Machiavel est incarcéré, mis à la torture, reçoit cinq ou six coups de corde. Au fond de sa prison, parmi la vermine velue qui monte et descend le long des murs, il se désespère. Il maudit les jeunes écervelés qui l'ont compromis, les envoie à tous les diables. Au lieu de compatir aux souffrances de ses

compagnons de misère, dont plusieurs vont bientôt mourir, il se rit d'eux et de lui-même. Un accès de douleur mauvaise le saisit, toute bonté est absente de son cœur. Preuve en soit le sonnet, pénible à lire, qu'il adresse alors à Julien de Médicis. Sur ces entrefaites a lieu l'élection de Léon X ; en don de joyeux avènement, les geôles sont ouvertes, la liberté est rendue à Machiavel. Quelque temps, il bat le pavé de Florence à la recherche d'une position sociale, mais à quel saint se vouer ? Il a quarante ans passés, ne sait qu'un métier, celui de fonctionnaire. Ce n'est pas à son âge qu'on apprend une nouvelle profession. Son gagne-pain lui manque, mais aussi le mouvement des affaires, le brouhaha du Palais, les mystères autour des secrets d'Etat. Lorsqu'on a occupé pendant quatorze ans un poste officiel, dont on s'exagère peut-être l'importance, lorsqu'on a vécu des heures d'intense intérêt au service de la patrie, connu la notoriété et presque la gloire, il est dur d'être chassé comme un serviteur qu'on renvoie...

A bout de ressources, Machiavel se retire à San Casciano, à quelques lieues de Florence, sur un petit domaine rural qui est tout son patrimoine et suffit à peine à le nourrir, lui et les siens. Exilé de la vie publique qui lui est devenue un besoin, il tue le temps comme il peut. Levé dès l'aube, tantôt il se promène, un livre à la main, dans la campagne, tantôt il va surveiller des coupes que des bûcherons sont en train de faire dans ses taillis. En automne, il prend des grives au gluau, ou bien, pour fuir la solitude qui l'excède, il va s'encanailler à l'auberge. Avec l'hôte, deux bouchers, un charbonnier, sa compagnie habituelle, il joue au tric-trac ou tape le carton. Parfois, il se produit des noises entre les joueurs, l'on se querelle pour un sol, et l'on s'échauffe et l'on finit par crier si fort que les voix s'entendent à un quart de lieue. Si, par fortune, un voyageur s'arrête à

l'auberge, Machiavel abandonne la partie de cartes, salue l'étranger et lui demande des nouvelles. Ainsi les heures passent et la nuit finit toujours par venir. Alors, crotté des pieds à la tête, il rentre chez lui partager avec les siens le frugal repas du soir. Après souper, il quitte de nouveau sa famille et s'enferme dans sa chambre de travail — comme Montaigne en sa librairie — mais auparavant il ôte ses vêtements de la journée tout fangeux et fripés et revêt son habit de cour, celui qu'il avait coutume de porter dans les grandes occasions de sa carrière diplomatique. Ainsi vêtu, il franchit le seuil de son sanctuaire et se rend à l'audience des grands hommes de l'antiquité, sa famille selon l'esprit. Ils l'accueillent avec bonté, le consolent, le relèvent à ses propres yeux et, par leur courtoisie, lui rendent toute sa dignité. Entre le vivant et les morts illustres s'engage un dialogue suivi, principalement sur des sujets de haute politique. Machiavel demande les raisons cachées de certains événements historiques, la clef de tels mystères qu'il ne s'explique pas. Les morts répondent, Machiavel leur objecte parfois des arguments tirés de sa propre expérience. Et l'entretien nocturne se poursuit longtemps au-dessus des misères quotidiennes oubliées.

Le ci-devant Secrétaire florentin note au fur et à mesure les réflexions de ses interlocuteurs auxquelles il ajoute les siennes ; il n'y a plus d'anciens ni de modernes, mais uniquement des esprits de la même famille discourant ensemble.

C'est ainsi que Machiavel composa des ouvrages de politique pour se consoler de n'en plus faire. Sans l'heureux malheur qui mit fin à sa carrière, ni le *Discours sur la première décade de Tite Live*, ni le *Prince*, ni la plupart de ses autres ouvrages n'auraient vu le jour ; les multiples occupations du fonctionnaire-diplomate ne lui auraient pas laissé

le loisir de les écrire. En effet, pour produire une œuvre aussi réfléchie, aussi condensée, il fallait la cessation de toute activité extérieure ; il fallait, après avoir pris part aux affaires du siècle, en être soudainement et pour toujours retranché.

Ce que Socrate fut à la philosophie, Machiavel le fut à la politique : il la fit descendre sur terre.

Les théories du moyen âge étaient des constructions logiques, basées sur des *a priori*, et le plus sousent sans point d'appui dans la réalité. Elles subordonnaient la politique à la morale et ne tenaient nul compte des nécessités pratiques.

De leur côté, les hommes d'Etat, se conformant d'instinct aux maximes non formulées de la politique telle qu'elle a toujours été et sera toujours, poursuivaient l'utile, sans se soucier du souverain bien.

Par probité intellectuelle, celui dont on a fait le prince des fourbes voulut rapprocher la théorie de la pratique jusqu'à les faire coïncider ; il entreprit de remplacer les rêveries scolastiques de ses devanciers par une science d'observation exacte et sincère, décrivant la politique telle qu'elle est et non pas telle qu'elle devrait être, au risque d'ameuter contre lui et le vulgaire, toujours dupe d'un faux idéalisme, et les gouvernants qui ne veulent pas qu'on divulgue les secrets de l'art. Le rôle de la logique serait, non plus d'échafauder syllogisme sur syllogisme dans le vide métaphysique, mais de grouper les faits constatés, d'en déduire les lois générales, par l'étude de leurs analogies et de leurs dissemblances, puis, avec les lois ainsi obtenues, de composer un corps de doctrine.

Machiavel commença par séparer et isoler les notions de politique et celles de morale que le moyen âge avait confondues. Il en fit, dans sa pensée, comme deux provinces distinctes, chacune ayant ses lois propres et sa juridiction particulière. Ensuite, il

traça, d'une netteté un peu brusque, les frontières de la politique. Les régions comprises à l'intérieur de ces frontières, il les explora, les parcourut en tous sens et en dessina la topographie, à la manière d'un géographe minutieux ; tout ce qui se trouvait à l'extérieur, il le laissa en blanc. Toutefois, la politique vivant en échange continuel avec toutes les contrées de l'activité humaine, force lui fut de regarder quelquefois au delà des limites qu'il s'était volontairement assignées. Sur l'homme en tant qu'animal social, ses relations avec les lieux et les climats divers, sur la destinée, qui tantôt favorise et tantôt contrecarre nos projets, mais nous tient toujours en son pouvoir, sur la nécessité qui forme le caractère des peuples aussi bien que celui des individus, sur la religion, Machiavel a des vues qui percent de part en part. Partout où son regard se meut, il porte la lumière. Clarté froide et sans merci. Il ne croit pas au progrès, l'idée d'évolution est absolument étrangère à son esprit. Le bien et le mal se déplacent sur la terre comme la lumière et l'ombre; la puissance passe d'un peuple à l'autre, ce qui nous donne l'illusion du changement, mais la somme de bien et de mal éparse dans le monde reste toujours la même, et plus cela change et plus c'est la même chose.

Cette philosophie désenchantée qui, chez un autre, aboutirait au fatalisme, à l'inertie, n'empêche pas Machiavel d'être un merveilleux professeur d'énergie, et c'est par l'énergie qu'elle enseigne que son œuvre mérite d'être lue. Elle ne s'adresse pas à tous, mais à l'aristocratie peu nombreuse des esprits faits pour exercer ou comprendre l'art de gouverner les hommes.

Chapitre Ier

SUR L'ÉTERNEL RETOUR DES CHOSES

Si les mêmes hommes revenaient sur terre, comme reviennent les mêmes événements, il ne se passerait pas cent ans que nous ne nous trouvions de nouveau ensemble, en train de faire la même chose qu'en ce moment.

Clizia, Prologue.

... Il me semble que les mêmes temps reviennent et que nous sommes toujours les mêmes...

Lettres familières, 460.

Le monde fut toujours de la même manière habité par des hommes qui ont toujours eu les mêmes passions ; et toujours on a vu qui sert et qui commande, qui sert de mauvais gré et qui sert de bon gré, qui se révolte et qui est repris.

De la manière de traiter les populations de la Valdichiana qui s'étaient soulevées.

Se nel mondo tornassino i medesimi uomini come tornano i medesimi casi, non passarebbono mai cento anni noi ci trovassimo un'altra volta insieme a fare le medesime cose che ora.

Clizia, Prologo.

Mi pare che tutti li tempi tornino, e che noi siamo sempre quelli medesimi.

Lett. fam., 460.

Il mondo fu sempre ad un modo abitato da uomini che hanno avuto sempre le medesime passioni e sempre fu chi serve e chi comanda, e chi serve mal volentieri, e chi serve volentieri, et chi si ribella e chi è ripreso.

Del modo di trattare i popoli della Valdichiana ribellati.

A considérer les événements d'aujourd'hui et ceux d'autrefois, on reconnaît sans peine que, dans tous les états et tous les peuples, il y a toujours mêmes désirs et mêmes complexions. En sorte qu'il est facile à qui examine avec soin les événements passés, de prévoir ceux qui adviendront en chaque état et d'y employer les remèdes dont usèrent les anciens, ou, s'il n'en est aucun dont ils aient usé, d'en imaginer de nouveaux d'après la similitude des événements. Mais, comme on néglige ces observations, ou que celui qui lit ne les sait point faire, ou que, s'il les fait, elles restent inconnues de ceux qui gouvernent, il s'ensuit de là que les mêmes désordres se renouvellent dans tous les temps.

Discours, I, 39.

Les hommes sages ont coutume de dire — et ce n'est point au hasard ni sans raison — que pour connaître ce qui doit être il faut considérer ce qui fut ; parce que toutes choses de ce monde ont toujours des ressemblances avec celles des temps passés. Cela provient de ce que toutes les affaires humaines étant traitées par des hommes qui ont et qui auront tou-

---

E' si conosce facilmente per chi considera le cose presenti e le antiche, come in tutte le città ed in tutti i popoli sono quelli medesimi desiderii e quelli medesimi umori, e come vi furono sempre : in modo che gli è facil cosa a chi esamina con diligenza le cose passate, prevedere in ogni repubblica le future, e farvi quelli rimedi che dagli antichi sono stati usati ; o non ne trovando degli usati, pensarne de' nuovi, per la similitudine degli accidenti. Ma perchè queste considerazioni sono neglette, o non intese da chi legge ; o se le sono intese, non sono conosciute da chi governa ; ne seguita che sempre sono i medesimi scandali in ogni tempo.

Discorsi, I, 39.

Sogliono dire gli uomini prudenti, e non a caso nè immeritamente, che chi vuol veder quello che ha ad esser , consideri quello che è stato ; perchè tutte le cose del mondo, in ogni tempo, hanno il proprio riscontro con gli antichi tempi. Il che nasce perchè essendo quelle operate dagli uomini, che hanno ed ebbero sempre le medesime passioni, conviene di

jours mêmes passions, il convient de toute nécessité qu'elles aient mêmes résultats. Il est vrai que leurs actions sont plus valeureuses dans tel pays que dans tel autre, selon l'éducation dans laquelle ces peuples ont puisé leur manière de vivre. Il est encore facile de connaître l'avenir par le passé lorsqu'on voit une nation conserver longtemps mêmes coutumes, se montrant continuellement avare ou continuellement félonne, ou avoir quelque autre vice ou vertu semblable.

Discours, III, 43.

---

necessità che le sortischino il medesimo effetto. Vero è, che le sono l'opere loro ora in questa provincia più virtuose che in quella, ed in quella più che in questa, secondo la forma della educazione nella quale quelli popoli hanno preso il modo del viver loro. Fa ancora facilità il conoscere le cose future per le passate ; vedere una nazione lungo tempo tenere i medesimi costumi, essendo o continovamente avara, o continovamente fraudolenta, o avere alcun altro simile vizio o virtù.

Discorsi, III, 43.

Chapitre II.

LA DESTINÉE

La fortune aveugle les hommes lorsqu'elle ne veut pas qu'ils s'opposent à ses desseins.

Si l'on considère attentivement la marche des choses humaines, on verra surgir une foule d'accidents auxquels le ciel n'a pas voulu que l'on pourvût. Et si ce que j'avance advint à Rome où il y avait tant de valeur, tant de religion et tant de discipline, faut-il s'émerveiller de le voir advenir bien plus souvent encore en une cité ou province où manquent les dites vertus ?

Et comme ce fait prouve avec évidence le pouvoir du ciel sur les choses humaines, Tite-Live le démontre abondamment et avec paroles très efficaces.

« Le ciel, dit-il, voulant à quelque fin faire connaître sa puissance aux Romains, frappa d'abord d'aveuglement les Fabius envoyés aux Gaulois comme ambas-

---

La fortuna accieca gli animi degli uomini, quando la non vuole che quelli si opponghino a' disegni suoi.

Se e' si considerrà bene come procedono le cose umane, si vedrà molte volte nascere cose e venire accidenti a' quali i cieli al tutto non hanno voluto che si provvegga. E quando questo ch' io dico intervenne a Roma. dove era tanta virtù, tanta religione e tanto ordine ; non è meraviglia che gli intervenga molto più spesso in una città o in una provincia che manchi delle cose sopradette. E perchè questo luogo è notabile assai a dimostrare la potenza del cielo sopra le cose umane, Tito Livio largamente e con parole efficacissime lo dimostra ; dicendo come, volendo il cielo a qualche fine, che i Romani conoscessono la potenza sua, fece prima errare quelli Fabi che andarono oratori a' Franciosi, e mediante l' opera loro

sadeurs, et par leur conduite amena ceux-ci à porter la guerre contre Rome ; ensuite, il voulut que Rome, pour réprimer cette guerre, ne fît aucune chose digne du peuple romain, ordonnant tout d'abord que Camille, qui eût pu être le seul et unique réconfort en un si grand malheur, fût envoyé en exil à Ardée. Puis, lorsque les Gaulois s'avancèrent vers Rome, ceux-là même qui, pour arrêter l'invasion des Volsques et la haine des autres peuples voisins, avaient à tant de reprises créé un dictateur, n'en créèrent aucun à l'approche des Gaulois. De plus, lorsqu'il fallut lever des troupes, ils le firent mollement et sans aucune diligence particulière. Et ils furent si paresseux à prendre les armes qu'à peine purent-ils joindre les Gaulois sur les bords de l'Allia, qui n'est éloignée de Rome que de deux milles. C'est là que les tribuns posèrent leur camp, sans y apporter les précautions les plus ordinaires, n'examinant point d'abord le terrain, ne s'entourant ni de fossés ni de palissades, n'usant enfin d'aucune défense humaine ou divine. Dans les dispositions de la bataille, ils firent les rangs rares et faibles, de sorte que ni capitaines ni soldats ne firent nulle chose digne de la discipline romaine. On combattit sans que le

gli concitò a far guerra a Roma : dipoi ordinò, che per reprimere quella guerra, non si facesse in Roma cosa alcuna degna del Popolo romano ; avendo prima ordinato che Camillo, il quale poteva essere solo unico rimedio a tanto male, fusse mandato in esilio ad Ardea ; dipoi venendo i Franciosi verso Roma, coloro che per rimediare allo impeto de' Volsci, ed altri finitimi loro inimici, avevano creato molte volte un Dittatore, venendo i Franciosi non lo crearono. Ancora nel fare la elezione de' soldati, la feciono debole, e senza alcuna istraordinaria diligenza ; e furono tanto pigri a pigliare l' arme che a fatica furono a tempo a scontrare i Franciosi sopra il fiume d' Allia, discosto a Roma dieci miglia. Qui i Tribuni posero il loro campo, senza alcuna consueta diligenza ; non provvedendo il luogo prima, non si circondando con fossa e con steccato, non usando alcuno rimedio umano o divino ; e nello ordinare la zuffa, fecero gli ordini rari e deboli : in modo che nè i soldati nè i capitani fecero cosa degna della

sang coulât, car, avant même d'avoir été assaillie, l'armée entière prit la fuite; la majeure partie s'en fut à Véies, les autres se replièrent sur Rome, lesquels, sans même entrer en leurs demeures, se réfugièrent au Capitole ; de sorte que le Sénat, sans songer à défendre Rome, n'en fit pas seulement fermer les portes ; une partie des sénateurs s'enfuit, et les autres se réfugièrent eux aussi au Capitole. Néanmoins, pour la défense de cette citadelle, prirent-ils quelques précautions et mesures qui se sentaient moins du désordre général ; en effet, ils refusèrent d'y admettre des troupes inutiles, et y recueillirent tous les vivres qu'ils purent trouver, afin de pouvoir supporter un siège. Quant à la foule embarrassante des vieillards, des femmes et des enfants, le plus grand nombre chercha un asile dans les cités environnantes et le reste demeura dans Rome où il devint la proie des Gaulois. Aussi quiconque ayant lu les grandes actions accomplies par ce peuple pendant tant d'années auparavant, et qui lirait ensuite l'histoire de ces temps, ne pourrait croire en aucune manière, qu'il s'agît d'un seul et même peuple. »

Après avoir achevé le tableau de tous ces désordres, Tite-Live conclut en disant : « *Adeo obcaecat*

---

romana disciplina. Combattéssi poi senza alcuno sangue ; perchè e' fuggirono prima che fussino assaltati, e la maggior parte se ne andò a Veio, l' altra si ritirò a Roma ; i quali senza entrare altrimenti nelle case loro, se ne entrarono in Campidoglio, in modo che il Senato, senza pensare di difender Roma, non chiuse, non che altro, le porte ; e parte se ne fuggì, parte con gli altri se ne entrarono in Campidoglio. Pure, nel difender quello usarono qualche ordine non tumultuario : perchè e' non lo aggravarono di genti inutili ; messonvi tutti i frumenti che poterono, acciocchè potessino sopportare l' ossidione ; e della turba inutile de' vecchi e delle donne e de' fanciulli, la maggior parte se ne fuggì nella terre circunvicine, il rimanente restò in Roma in preda de Franciosi. Talchè, chi avesse letto le cose fatte da quel popolo tanti anni innanzi, e leggesse dipoi quelli tempi, non potrebbe a nessun modo credere che fusse stato un medesimo popolo. E detto che Tito Livio ha tutti i sopraddetti disordini, conchiude dicendo : *Adeo obcaecat animos fortuna, cum vim suam ingruentem re-*

animos fortuna cum vim suam ingruentem refringi non vult » ; et rien n'est plus vrai que cette conclusion. Il s'ensuit de là que les hommes dont la vie se passe dans les grandes adversités ou prospérités, méritent généralement moins de louange et moins de blâme. En effet, la plupart du temps on pourra prouver qu'il sont arrivés à une telle ruine ou grandeur par une voie que le ciel leur a rendue facile, en leur donnant ou ôtant l'occasion de pouvoir opérer valeureusement. Quand la fortune choisit un homme pour lui faire exécuter de grandes choses, elle le prend d'un génie assez vaste et d'une valeur assez grande pour qu'il connaisse les occasions qu'elle lui offre. Semblablement, lorsqu'elle veut accomplir de grandes ruines, elle y prépose des insensés qui aident eux-mêmes à telle ruine. Et s'il se rencontre un homme capable de mettre obstacle à ses desseins, ou bien elle le tue, ou bien elle lui enlève la faculté de pouvoir opérer le moindre bien.

On voit avec évidence par le texte que j'ai cité que la fortune, pour affermir la puissance de Rome et la conduire à la grandeur où elle est parvenue, jugea nécessaire de la châtier (comme je le développerai au long dans le commencement du suivant

fringi non vult. Nè può essere più vera questa conclusione : onde gli uomini che vivono ordinariamente nelle grandi avversità o prosperità, meritano manco laude o manco biasimo. Perchè il più delle volte si vedrà quelli ad una rovina e ad una grandezza esser stati condotti da una comodità grande che gli hanno fatto i cieli, dandogli occasione, o togliendoli di potere operare virtuosamente. Fa bene la fortuna questo, che la elegge uno uomo, quando la voglia condurre cose grandi, di tanto spirito e di tanta virtù, che e' conosca quelle occasioni che la gli porge. Così medesimamente, quando la voglia condurre grandi rovine, la vi prepone uomini che aiutino quella rovina. E se alcuno fusse che vi potesse ostare, o la lo ammazza, o la lo priva di tutte le facultà da potere operare alcun bene. Conoscesi questo benissimo per questo testo, come la fortuna per far maggiore Roma, e condurla a quella grandezza venne, giudicò fusse necessario batterla (come a lungo nel principio del seguente libro discorreremo), ma non

livre), mais ne voulut pas la ruiner entièrement. Aussi la voit-on, dans cette circonstance, exiler Camille, mais épargner sa vie, faire prendre Rome mais non le Capitole ; obliger les Romains à oublier toutes les mesures nécessaires pour fortifier la ville mais, pour préserver le Capitole, à n'en négliger aucune. Elle fit en sorte, pour que Rome fût prise, que la plus grande partie des soldats fussent mis en déroute au bord de l'Allia, et que les autres se réfugiassent à Véies. Et ainsi elle ferma toutes les voies à ce que Rome fût défendue. Et en décidant tout cela, elle prépara toute chose pour que Rome fût relevée ; en conduisant une armée romaine entière à Véies et Camille à Ardée, de manière à ce qu'elle pût ensuite se réunir sous le commandement d'un chef que nulle défaite n'eût déshonoré et dont la réputation fût intacte, pour reconquérir la patrie. Je pourrais appuyer ce qui vient d'être dit par quelques exemples modernes, mais comme je ne les juge point nécessaires, celui que j'ai cité pouvant suffire à chacun, je les laisserai de côté. Se lement, j'affirme de nouveau, selon ce qui se voit dans toutes les histoires, que les hommes peuvent bien seconder la

vollegià in tutto rovinarla. E per questo si vede che la fece esulare, e non morire, Cammillo ; fece pigliare Roma, e non il Campidoglio ; ordinò che i Romani, per riparare Roma, non pensassino alcuna cosa buona ; per difendere il Campidoglio, non mancarono di alcuno buono ordine. Fece, perchè Roma fusse presa, che la maggior parte de' soldati che furono rotti ad Allia, se n'andarono a Veio ; e così, per la difesa della città di Roma, tagliò tutte le vie. E nell' ordinar questo, preparò ogni cosa alla sua ricuperazione ; avendo condotto uno esercito romano intero a Veio, e Cammillo ad Ardea, da poter fare grossa testa, sotto un capitano non maculato d'alcuna ignominia per la perdita, ed intero nella sua riputazione, per la ricuperazione della patria sua. Sarebbeci da addurre in confirmazione delle cose dette qualche essempio moderno; ma per non gli giudicare necessari, potendo questo a qualunque satisfare, gli lascerò indietro. Affermo bene di nuovo, questo essere verissimo, secondo che per tutte l'istorie si vede, che gli uomini possono secondare la fortuna e non opporsegli ;

fortune, mais non s'y opposer ; elle leur permet de travailler à ourdir ses trames, mais non de les rompre. Aussi ne doivent-ils désespérer jamais ; car ne pouvant savoir quelle fin elle se propose, et la fortune cheminant toujours par des voies secrètes et mystérieuses, ils ont toujours lieu d'espérer, et, en espérant, de ne point s'abandonner en quelque fortune et tourment qu'ils se trouvent.

Discours, II, 29.

Regarde combien la fortune, dans une même circonstance, donne aux hommes des fins différentes.

Lett. fam., 193.

Combien la fortune influe sur les choses de ce monde et en quelle mesure on lui peut résister.

Je n'ignore point que plusieurs ont pensé et pensent que les choses humaines sont gouvernées par le hasard et la Providence de Dieu, en telle guise que les hommes, avec toute leur prévoyance, n'y puissent porter aucun changement ni remède. D'où l'on pourrait conclure qu'il est vain de tant

---

possono tessere gli orditi suoi, e non rompergli. Debbono bene non si abbandonare mai ; perchè non sappiendo il fine suo, ed andando quella per vie traverse ed incognite, hanno sempre a sperare, e sperando non si abbandonare, in qualunque fortuna ed in qualunque travaglio si trovino.

Discorsi, II, 29.

Guarda quanto la fortuna in una medesima faccenda dà agli uomini diversi fini.

Lett. fam., 193.

Quanto possa nelle umane cose la fortuna, e in che modo se gli possa ostare.

Non mi è incognito come molti hanno avuto ed hanno opinione, che le cose del mondo sieno in modo governate dalla fortuna e da Dio, che gli uomini con la prudenza loro non possino correggerle, anzi non vi abbino rimedio alcuno ; e per questo potrebbono giudicare che non fusse da insudare molto nelle cose, ma lasciarsi governare dalla sorte. Questa

se tourmenter sur les choses et qu'il les faut laisser gouverner par le sort. Cette opinion a rencontré plus de créance en notre temps, à cause des grandes variations qui se sont vues et voient chaque jour dans les choses, hors de toute humaine conjecture. Et lorsqu'il m'arrive parfois de penser à cela, je me trouve quelque penchant pour cette opinion.

Néanmoins, comme le libre arbitre n'est pas éteint en nous, j'imagine qu'il peut être vrai que la fortune régisse la moitié de nos actions, mais qu'elle laisse en notre gouverne l'autre moitié ou peu s'en faut. Et je la compare à un fleuve impétueux qui, lorsqu'il se courrouce inonde les plaines, renverse les arbres et les édifices, enlève le terrain de ce côté pour l'emporter vers cet autre. Chacun fuit devant lui, tout cède à sa fureur, rien n'y peut mettre obstacle. Bien qu'il en soit ainsi, il n'en reste pas moins que les hommes, lorsqu'il coule en paix, peuvent se prémunir et par digues et par chaussées, en sorte que, venant plus tard à croître, il fût enfermé en un canal, et que, moins libre en ses emportements, il fût aussi moins dommageable.

Ainsi va de la fortune : elle montre sa puissance là où nulle valeur ne s'est préparée à lui résister, et

---

opinione è suta più creduta ne' nostri tempi, per la variazion grande delle cose che si son viste e veggonsi ogni dì, fuor d'ogni umana coniettura. Al che pensando io qualche volta, sono in qualche parte inchinato nella opinione loro. Nondimanco, perchè il nostro libero arbitrio non sia spento giudico potere esser vero che la fortuna sia arbitra della metà delle azioni nostre, ma che ancora ella ne lasci governare l' altra metà, o poco meno, a noi. Ed assomiglio quella ad un fiume rovinoso, che quando e' s' adira, allaga i piani, rovina gli arbori e gli edifici, lieva da questa parte terreno ponendolo a quell'altra ; ciascuno gli fugge davanti, ognuno cede al suo furore, senza potervi ostare ; e benchè sia così fatto, non resta però che gli uomini, quando sono tempi quieti, non vi possino fare provvedimenti e con ripari e con argini, in modochè crescendo poi, o egli anderebbe per un canale, o l' impeto suo non sarebbe sì licenzioso nè sì dannoso. Similmente interviene della fortuna ; la quale dimostra la sua

tourne ses assauts là où elle sait qu'on n'a point fait de digues et de chaussées pour la contenir.

Et si vous considérez l'Italie, qui est le théâtre de ces variations en même temps qu'elle en est la cause, vous trouverez que c'est une vaste campagne, sans digue ni rempart d'aucune sorte. Eût-elle été protégée en temps voulu de valeur suffisante, comme l'Allemagne, l'Espagne et la France, cette inondation n'eût point amené les grandes variations auxquelles elle est en proie, ou même cette inondation n'y fût point venue. Mais il me semble en avoir dit assez sur les moyens généraux de s'opposer à la fortune, et pour en venir à des observations plus particulières, je dirai qu'il n'est point rare de voir un prince prospérer aujourd'hui et déchoir demain, sans l'avoir vu changer ni de caractère ni de conduite en aucune façon. Cela tient, je pense, à des causes dont nous avons discouru assez au long, à savoir qu'un prince qui s'appuie uniquement sur la fortune tombe lorsqu'elle change. De plus, il me semble qu'un prince est heureux lorsque sa manière de procéder se rencontre avec la qualité des temps, et malheureux lorsque les temps sont en désaccord avec elle. En

potenza dove non è ordinata virtù a resistere, e quivi volta i suoi impeti dove la sa che non son fatti gli argini nè i ripari a tenerla. E se voi considererète l'Italia, che è la sede di queste variazioni, e quella che ha dato loro il moto, vedrete esser una campagna senza argini e senza alcun riparo. Che se la fussi riparata da conveniente virtù, come è la Magna, la Spagna e la Francia, questa inondazione non avrebbe fatto le variazioni grandi che l' ha, o la non ci sarebbe venuta. E questo voglio basti aver detto quanto all' opporsi alla fortuna in universale. Ma restringendomi più al particulare, dico come si vede oggi questo Principe felicitare, e domani rovinare, senza vederli aver mutato natura o qualità alcuna. Il che credo nasca, prima, dalle cagioni che si sono lungamente per lo addietro trascorse ; cioè che quel Principe che s'appoggia tutto in su la fortuna, rovina come quella varia. Credo ancora che sia felice quello, il modo del cui procedere si riscontra con la qualità de 'tempi ; e similmente sia infelice quello, dal cui procedere si discordano i tempi. Perchè si vede

effet, pour parvenir tous au même but, qui est gloire et richesse, on voit les hommes s'y acheminer par des voies différentes : l'un avec circonspection, l'autre avec impétuosité ; celui-ci par violence, celui-là par ruse ; tel emploie la patience, tel autre la précipitation ; et chacun, par ces moyens divers, peut réussir. Et l'on voit aussi de deux circonspects, l'un parvenir à ses fins, et l'autre non, semblablement, deux hommes prospérer par des moyens opposés, étant l'un circonspect et l'autre impétueux ; ce qui ne provient d'autre chose que de la qualité des temps qui se conforment ou non à leur manière d'agir. C'est pour cela que deux hommes, en suivant des voies différentes, arrivent au même but, et que, suivant la même voie, l'un arrive à ses fins et l'autre non. De là aussi les variations de ce qui est bien ou mal. Ainsi, par exemple, un prince gouverne-t-il avec circonspection et patience ? Si la nature des choses et les circonstances des temps sont telles que cette manière de gouverner soit bonne, il prospérera ; mais si les temps et les choses changeant, il ne change lui-même de conduite, alors il tombera.

Nul homme, pour prévoyant qu'il soit, ne sait changer ainsi à propos, soit parce qu'on ne peut

gli uumini, nelle cose che il conducono al fine, quale ciascuno ha innanzi, cioè gloria e ricchezze, procedervi variamente ; l'uno con respetti, l'altro con impeto ; l' uno per violenza, l' altro per arte ; l' uno con pazienza, l' altro col suo contrario : e ciascuno con questi diversi modi vi può pervenire. E vedesi ancora duoi rispettivi, l'uno pervenire al suo disegno, l' altro no ; e similmente duoi egualmente felicitare con diversi studi, essendo l' uno respettivo, l' altro impetuoso : il che non nasce da altro se non da qualità di tempi, che si conformino o no col procedere loro. Di qui nasce quello ho detto, che duoi diversamente operando, sortiscano il medesimo effetto ; e duoi egualmente operando, l' uno si conduce al suo fine, l' altro no. Da questo ancora dipende la variazione del bene : perchè, se a uno che si governa con rispetto e pazienza, i tempi e le cose girano in modo che il governo suo sia buono, esso viene felicitando ; ma se li tempi e le cose si mutano, egli rovina, perchè non muta modo di procedere. Nè si trova uomo sì prudente

aller contre sa complexion, soit parce que, lorsqu'on a longtemps prospéré en suivant une voie, on ne se peut persuader qu'il soit bon d'en prendre une autre. L'homme circonspect, quand le moment est venu d'être impétueux, ne le sait point être, c'est pourquoi il tombe. Mais si l'on pouvait changer de caractère selon les temps et les circonstances, la fortune ne changerait point.

Le pape Jules II procéda en chacune de ses actions impétueusement, et il trouva les temps et les circonstances tellement conformes à cette manière d'agir qu'il réussit toujours. Considérez sa première entreprise, celle qu'il mena contre Bologne du vivant de messer Giovanni Bentivoglio. Les Vénitiens la voyaient d'un mauvais œil ; c'était un sujet de discussion entre le roi d'Espagne et la France, et lui, néanmoins, avec sa résolution et son impétuosité naturelles, se rendit en personne à cette expédition, et, par telle hardiesse, tint en respect les Vénitiens et l'Espagne, si bien que personne n'osa se mouvoir : les Vénitiens, par frayeur, et l'Espagne parce qu'elle désirait recouvrer le royaume de Naples en entier. D'autre part il entraîna le roi de France à son aide, car le roi, voyant

che si sappi accordare a questo ; sì perchè non si può deviare da quello a che la natura ci inchina ; sì ancora perchè avendo uno sempre prosperato camminando per una via, non si può persuadere che sia bene partirsi da quella : e però l' uomo respettivo. quando gli è tempo di venire all' impeto, non lo sa fare, donde egli rovina ; che se si mutasse natura con li tempi e con le cose, non si muterebbe fortuna. Papa Giulio II procedette in ogni sua azione impetuosamente, e trovò tanto i tempi e le cose conformi a quel suo modo di procedere, che sempre sortì felice fine. Considerate la prima impresa che fece di Bologna, vivendo ancora messer Giovanni Bentivogli. I Viniziani non se ne contentavano, il re di Spagna similmente con Francia aveva ragionamento di tale impresa ; e lui nondimanco, con la sua ferocità ed impeto, si mosse personalmente a quella espedizione : la quale mossa fece star sospesi e fermi e Spagna e i Viniziani ; quelli per paura, quell' altro per il desiderio di ricuperare tutto il regno di Napoli : e dall'altra parte si tirò dietro il re di Francia, perchè vedutolo quel

que le pape s'était mis en marche et souhaitant gagner son amitié afin d'abaisser les Vénitiens, jugea qu'il ne lui pouvait refuser ses troupes sans l'offenser manifestement.

Ainsi donc, grâce à son action impétueuse, Jules II obtint ce que nul autre pontife n'eût obtenu avec toute la prudence humaine, car s'il avait attendu pour partir de Rome, comme tout autre pontife aurait fait, que toutes choses eussent été convenues, arrêtées, préparées, jamais il n'eût réussi. Le roi de France, en effet, aurait trouvé mille excuses et les autres lui auraient suscité mille frayeurs.

Je ne parlerai point des autres actions de ce pontife, qui, toutes, furent semblablement conduites et toutes eurent même succès. D'ailleurs, la brièveté de sa vie ne lui a point laissé connaître les revers, parce que, s'il fût survenu des temps où il eût fallu se conduire avec circonspection et prudence, il aurait trouvé sa ruine, car il n'eût jamais pu se départir de ces moyens violents auxquels sa nature le portait.

Je conclus donc que la fortune changeant, et les hommes s'obstinant dans leurs manières d'agir, ils

re mosso, e desiderando farselo amico per abbassare i Vinizlani, giudicò non poterli negare le sue genti senza ingiuriarlo manifestamente. Condusse, adunque, Giulio con la sua mossa impetuosa quello che mai altro pontefice con tutta l' umana prudenza avria condotto : perchè, se egli aspettava di partirsi da Roma cón le conclusioni ferme e tutte le cose ordinate, come qualunque altro pontefice arebbe fatto, mai non gli riusciva. Perchè il re di Francia avria trovate mille scuse, e gli altri gli arebbero messo mille paure. Io voglio lasciare stare le altre sue azioni, che tutte sono state simili, e tutte gli sono successe bene ; e la brevità della vita non gli ha lasciato sentire il contrario : perchè, se fossere sopravvenuti tempi che fusse bisognato procedere con respetti, ne seguiva la sua rovina, perchè mai non arebbe deviato da quelli modi, a' quali la natura lo inchinava. Conchiudo, adunque, che variando la fortuna e gli uomini stando nei loro modi ostinati, sonofelici mentre concordano insieme ; e come discordano, sono infelici. Io giudico ben questo, che sia meglio esser impetuoso che respettivo ; perchè la fortuna è donna, ed è necessario, volendola

sont heureux tant que ces manières concordent avec la fortune: l'accord cesse-t-il, ils sont malheureux.

Au reste, je pense qu'il vaut mieux être impétueux que circonspect, car fortune est femme, et il est nécessaire, voulant la tenir soumise, de la battre et heurter ; aussi la voit-on céder plus volontiers à ceux qui la traitent de la sorte, qu'à ceux qui agissent froidement. Et, pour cela, comme femme, toujours est-elle amie des jeunes gens qui sont moins réservés, plus hardis et qui lui commandent avec plus d'audace.

Prince, chap. XXV.

Ne sais-tu pas combien l'homme trouve peu de bonheur dans les choses qu'il a désirées, en comparaison de ce qu'il en attendait ? D'un autre côté, le pis qui peut t'arriver c'est de mourir et aller en enfer. Tant d'autres sont morts avant toi, et il y a en enfer tant de gens de bien ! As-tu honte d'y aller comme eux ? Fais face à la destinée, tâche d'éviter le mal et, si tu ne peux le fuir, supporte-le du moins en homme. Ne te prosterne point, ne t'avilis point comme une femme.

Mandragore, IV, 1.

---

tener sotto, batterla ed urtarla ; e si vede che la si lascia più vincere da questi, che da quelli che freddamente procedono. E però sempre, come donna, è amica de' giovani, perchè sono meno respettivi, più feroci, e con più audacia la comandano.

Principe XXV.

Non sai tu, quanto poco bene si truova nelle cose che l' uomo desidera, rispetto a quello che l' uomo ha presupposto trovarvi? Dall' altro canto il peggio che te ne va, è morire e andarne in inferno. E' son morti tanti degli altri, e sono in inferno tanti uomini da bene : hàtti tu a vergognare d' andarvi tu ? Volgi il viso alla sorte ; fuggi il male ; o, non lo potendo fuggire, sopportalo come uomo. Non ti prosternere, non t' invilire come una donna.

Mandragola, IV, 1.

La fortune et la nature tiennent et balancent également leurs comptes : il ne vous arrive jamais un bien qu'il ne soit compensé par un mal.

Mandragore, IV, 1.

Et è vero, che la fortuna e la natura tiene il conto per bilancio · la non ti fa mai un bene, che all' incontro non surga un male.

Mandragola, IV, 1.

Chapitre III.

FATALITÉ ET LIBERTÉ

Il semble que dans toutes les actions des hommes, outre les difficultés qu'on rencontre pour les conduire à perfection, il y ait toujours auprès du bien quelque mal qui lui est uni d'une si étroite accointance qu'il paraît impossible, voulant l'un, de ne point avoir l'autre. Et ceci se voit dans toutes les choses que font les hommes. Aussi le bien ne se peut-il acquérir sinon avec difficulté, à moins que la fortune ne vous seconde de telle sorte qu'elle surmonte par sa puissance cet ordinaire et naturel inconvénient.

Discours, III, 37.

Nous avons déjà dit plusieurs fois combien la nécessité est utile aux actions des hommes, à quelle gloire elle les a souvent portées, et comme quoi plusieurs philosophes moralistes ont écrit que la langue

---

E' pare che nelle azioni degli uomini, come altre volte abbiamo discorso, si trovi, oltre all' altre difficoltà, nel voler condurre la cosa alla sua perfezione, che sempre propinquo al bene sia qualche male, il quale con quel bene sì facilmente nasce, che pare impossibile poter mancare dell' uno volendo l' altro. E questo si vede in tutte le cose che gli uomini operano. E però s' acquista il bene con difficoltà, se dalla fortuna tu non sei aiutato in modo ch' ella con la sua forza vinca questo ordinario e naturale inconveniente.

Discorsi, III, 37.

Altre volte abbiamo discorso quanto sia utile alle umane azioni la necessità, ed a qual gloria siano sute condotte da quella ; e come da alcuni morali filosofi è stato scritto, le

et la main de l'homme, les deux plus nobles instruments qu'il ait pour s'ennoblir, n'eussent point ouvré parfaitement ni élevé les œuvres humaines à la hauteur où nous les voyons, si la nécessité ne les eût poussées.

Discours, III, 12.

Toutes choses humaines étant mouvantes et ne pouvant demeurer en repos, il convient qu'elles montent ou qu'elles baissent ; et la nécessité nous amène à faire bien des choses où la raison seule ne nous amènerait point.

Discours, I, 6.

Puisque le pleurer fut toujours malséant à l'homme,
Si doit-il aux coups de sa destinée
Montrer un visage non mouillé de larmes.

—

Vois les étoiles et le ciel, vois la lune,
Vois les autres planètes aller toujours errant,
En haut, en bas, sans trêve ni repos.

—

mani e la lingua degli uomini, due nobilissimi instrumenti a nobilitarlo, non arebbero operata perfettamente, nè condotte, l' opere umane a quella altezza si veggono condotte, se dalla necessità non fussero spinte.

Discorsi, III, 12.

Sendo tutte le cose degli uomini in moto, e non potendo stare salde, conviene che le saglino o che le scendano, e a molte cose che la ragione non t' induce, t' induce la necessità.

Discorsi, I, 6.

Ma perchè il pianto all' uom fu sempre brutto,
Si debbe a' colpi della sua fortuna
Voltar il viso di lacrime asciutto.
Vedi le Stelle, e' l Ciel, vedi la Luna,
Vedi gli altri Pianeti andare errando
Or alto, or basso senza requie alcuna.

Tantôt tu vois le ciel tout sombre et tantôt
Serein et clair ; ainsi nulle chose sur terre
Ne continue longtemps dans l'état où elle est.

—

De là viennent la paix et la guerre ;
De là surgissent les haines entre ceux
Qu'une même muraille et un même fossé rassemblent.

L'Ane d'or, III.

Quando il Ciel vedi tenebroso, e quando
Lucido, e chiaro : e così nulla in terra
Vien nello stato suo perseverando.
Di quivi nasce la pace, e la guerra ;
Di qui dipendon gli odj tra coloro,
Che un muro insieme, ed una fossa serra.

Asino d'oro, III.

CHAPITRE IV.

LE PASSÉ ET LE PRÉSENT

Les hommes, le plus souvent sans raison, louent le temps passé et blâment le présent. Et ils sont à tel point partisans des choses passées qu'ils vantent non seulement ces âges dont ils ont eu connaissance par la mémoire que les historiens en ont conservée, mais même ceux que, dans leur vieillesse, ils se souviennent d'avoir vus étant jeunes. Quand ils auraient tort, comme c'est en général le cas, je me persuade que plusieurs raisons les conduisent à cette erreur.

La première, à mon avis, c'est qu'on ne connaît pas toute la vérité sur les choses de l'antiquité, mais que le plus souvent on prend soin de cacher celles qui jetteraient le déshonneur sur ces siècles, alors qu'on exalte et magnifie tout ce qui peut accroître leur gloire. La plupart des historiens obéissent tellement à la fortune des vainqueurs que, pour rendre leurs victoires encore plus glorieuses, non

---

Laudano sempre gli uomini, ma non sempre ragionevolmente, gli antichi tempi, e gli presenti accusano : ed in modo sono delle cose passate partigiani, che non solamente celebrano quelle etadi che da loro sono state, per la memoria che ne hanno lasciata gli scrittori, conosciute ; ma quelle ancora che, sendo gia vecchi, si ricordano nella loro giovanezza avere vedute. E quando questa loro oppinione sia falsa, come il più delle volte è, mi persuado varie essere le cagioni che a questo inganno gli conducono. E la prima credo sia, che delle cose antiche non s' intenda al tutto la verità : e che di quelle il più delle volte si nasconda quelle cose che recherebbono a quelli tempi infamia ; e quelle altre che possono partorire loro gloria, si rendino magnifiche ed amplissime. Però che i più degli scrittori in modo alla fortuna de' vincitori ubbidiscono, che per fare le loro vittorie gloriose, non solamente



seulement ils agrandissent ce qu'ils ont fait de valeureux, mais ils célèbrent encore les actions ennemies, en sorte que tous ceux qui naissent ensuite dans la nation victorieuse ou vaincue ont sujet d'admirer ces hommes et ces temps, et sont forcés de les aimer et célébrer.

Il y a plus. Les hommes haïssent les choses ou par crainte ou par envie ; or ces deux puissants motifs de haine n'existent plus à l'égard des choses passées, celles-ci ne pouvant plus vous nuire ni vous donner sujet de les envier. Il n'en va pas ainsi des choses qu'on manie et qu'on voit ; lesquelles, par l'entière connaissance qu'on en a, ne vous restent cachées en aucune de leurs parties ; mais, apercevant en elles ensemble avec le bien qu'elle contiennent une foule d'autres choses qui vous déplaisent, vous êtes forcé de les juger inférieures à celles du passé, quoique fort souvent en vérité le présent mérite bien davantage gloire et renommée.

Je ne parle point ici des choses qui ont trait aux arts ; lesquelles œuvres ont en elles tant de clarté que le temps ne saurait leur ôter ou donner plus de gloire qu'elles n'en méritent ; mais je parle des

---

accrescono quello che da loro è virtuosamente operato, ma ancora le azioni de' nimici in modo illustrano, che qualunque nasce dipoi in qualunque delle due provincie, o nella vittoriosa o nella vinta, ha cagione di maravigliarsi di quelli uomini e di quelli tempi, ed è forzato sommamente laudargli ed amargli. Oltra di questo, odiando gli uomini le cose o per timore o per invidia, vengono ad essere spente due potentissime cagioni dell' odio nelle cose passate, non ti potendo quelle offendere, e non ti dando cagione d' invidiarle. Ma al contrario interviene di quelle cose che si maneggiano e veggono ; le quali, per la intera cognizione di esse, non ti essendo in alcuna parte nascoste, e conoscendo in quelle insieme con il bene molte altre cose che ti dispiacciono, sei forzato giudicarle alle antiche molto inferiori, ancora che in verità le presenti molto più di quelle di gloria e di fama meritassero : ragionando non delle cose pertinenti alle arti, le quali hanno tanta chiarezza in sè, che i tempi possono tôrre o dar loro poco più gloria che per loro medesime si meritino ; ma par-

mœurs et coutumes des hommes, dont on ne voit point de témoignages aussi évidents.

Je répéterai donc que cette habitude de louer et de blâmer dont j'ai déjà parlé, existe en effet ; mais il faut ajouter, pour dire le vrai, qu'elle ne nous abuse pas toujours. Car il est nécessaire que notre jugement se rencontre quelquefois avec la vérité, parce que les choses humaines, toujours en mouvement, tantôt s'élèvent et tantôt s'abaissent.

Ainsi voit-on une cité ou province organisée pour la vie civile par un législateur excellent, et pendant quelque temps, par la force de cet organisateur, aller de progrès en progrès vers le mieux. Celui qui naît alors dans un tel état, et qui loue le passé aux dépens du présent, il se trompe ; et son erreur est causée par ce que j'ai dit précédemment. Mais ceux qui naissent ensuite dans cette cité ou province, lorsque le temps est venu où elle descend vers la décadence, alors ceux-là ne se trompent aucunement.

Et lorsque je réfléchis sur la marche de ces choses, je me dis que le monde a toujours été du même train et qu'il y a toujours eu en lui une égale portion de bien et de mal, mais que ce bien et ce mal passent

lando di quelle pertinenti alla vita e costumi degli uomini, delle quali non se ne veggono si chiari testimoni. Replico, pertanto, essere vera quella consuetudine del laudare e biasimare soprascritta ; ma non essere già sempre vero che si erri nel farlo. Perchè qualche volta è necessario che giudichino la verità ; perchè essendo le cose umane sempre in moto, o le salgono, o le scendono. E vedesi una città o una provincia essere ordinata al vivere politico da qualche uomo eccellente ; ed, un tempo, per la virtù di quello ordinatore, andare sempre in augumento verso il meglio. Chi nasce allora in tale stato, ed ei laudi più li antichi tempi che i moderni, s'inganna ; ed è causato il suo inganno da quelle cose che di sopra si sono dette. Ma coloro che nascono dipoi, in quella città o provincia, che gli è venuto il tempo che la scende verso la parte più rea, allora non s' ingannano. E pensando io come queste cose procedino, giudico il mondo sempre essere stato ad un medesimo modo, ed in quello esser stato tanto di buono quanto di tristo : ma variare

de pays à pays, comme on le peut voir par ce que nous savons de ces anciens royaumes qui variaient de l'un à l'autre par suite de la différence de leurs mœurs ; mais le monde restait immuable. Il y eut cette seule différence que la masse du bien, qui d'abord était échu en partage aux Assyriens, fut transportée aux Mèdes, puis aux Perses, d'où elle passa ensuite en Italie et à Rome, et si, après la chute de l'empire romain, il ne s'est élevé aucun empire durable où le monde ait rassemblé toute sa puissance, on la voit néanmoins éparse en une foule de nations qui en ont donné des preuves éclatantes. Tels furent le royaume de France, l'empire des Turcs, celui du Soudan ; tels sont aujourd'hui les peuples d'Allemagne et avant eux cette fameuse tribu Sarrazine, qui fit de si grandes choses et qui occupa une si grande partie du monde après qu'elle eut détruit l'empire romain d'Orient.

Ainsi, dans ces divers pays qui ont surgi après le renversement des Romains, de même que dans toutes ces tribus, on a vu et voit encore par endroits cette valeur tant réputée qu'on loue de bonne louange. Celui qui naît en ces états et qui loue le passé plus que le présent pourrait fort bien se tromper. Mais

questo tristo e questo buono di provincia in provincia : come si vede per quello si ha notizia di quelli regni antichi che variavano dall' uno all' altro per la variazione de' costumi ; ma il mondo restava quel medesimo. Solo vi era questa differenza, che dove quello aveva prima collocata la sua virtù in Assiria, la collocò in Media, dipoi in Persia, tanto che la venne in Italia ed a Roma : e se dopo lo imperio romano non è seguito imperio che sia durato, nè dove il mondo abbia ritenuta la sua virtù insieme ; si vede nondimeno essere sparsa in di molte nazioni dove si vivera virtuosamente ; come era il regno de' Franchi, il regno de' Turchi, quel del Soldano ; ed oggi i popoli della Magna ; e prima quella setta Saracina che fece tante gran cose, ed occupò tanto mondo, poichè la distrusse lo imperio romano orientale. In tutte queste provincie, adunque, poichè i Romani rovinarono, ed in tutte queste sètte è stata quella virtù, ed è ancora in alcuna parte di esse, che si desidera, e che con vera laude si lauda. E chi nasce in quelle,

celui qui, né en Italie ou en Grèce, n'est point devenu en Italie ultramontain et en Grèce turc, a raison de blâmer le siècle où il vit et de louer ceux qui ne sont plus. Car ces anciens temps sont tout pleins de choses qui les rendent merveilleux tandis que dans les nôtres il n'y a rien qui rachète leur extrême misère, infamie et déshonneur ; temps malheureux qui ne respectent plus la religion, les lois ni l'armée, mais sont couverts de toutes espèces de souillures. Et ces vices sont d'autant plus haïssables qu'ils se voient en ceux qui siègent aux tribunaux, qui commandent à chacun et veulent qu'on les adore.

Mais, revenant à notre propos, je dis que si le jugement des hommes est entaché quand il s'agit d'apprécier lequel vaut le mieux du présent siècle ou du passé, puisque l'ancienneté nous empêche d'avoir une connaissance aussi exacte des choses passées que des présentes, les vieillards au moins devraient rendre un jugement sain entre les temps de leur jeune âge et ceux de leur vieillesse, puisqu'ils les ont également vus et connus par eux-mêmes. Cela serait vrai si les hommes, pendant tout le cours de leur vie, conservaient mêmes idées et mêmes passions ;

e lauda in tempi passati più che i presenti, si potrebbe ingannare ; ma chi nasce in Italia ed in Grecia, e non sia divenuto o in Italia oltramontano o in Grecia turco, ha ragione di biasimare i tempi suoi, e laudare gli altri : perchè in quelli vi sono assai cose che gli fanno meravigliosi ; in questi non è cosa alcuna che gli ricomperi da ogni estrema miseria, infamia e vituperio : dove non è osservanza di religione, non di leggi, non di milizia ; ma sono maculati d' ogni ragione bruttura. E tanto sono questi vizi più detestabili, quanto ei sono più in coloro che seggono pro tribunali, comandano a ciascuno, e vogliono essere adorati. Ma tornando al ragionamento nostro, dico che se il giudicio degli uonimi è corrotto in giudicare quale sia migliore, o il secolo presente o l' antico, in quelle cose dove per l' antichità ei non ha possuto avere perfetta cognizione come egli ha de' suoi tempi ; no doverrebbe corrompersi ne' vecchi nel giudicare i tempi della gioventù e vecchiezza loro, avendo quelli e questi egualmente conosciuti e visti. La qual cosa sarebbe vera, se gli uomini per tutti i tempi della lor vita fussero del medesimo giudizio, ed

mais comme elles changent, bien que les temps ne changent pas, les hommes ne peuvent juger que les temps sont les mêmes, ayant d'autres passions, d'autres plaisirs, d'autres considérations dans leur vieillesse que dans leur jeunesse. Les hommes, à mesure qu'ils vieillissent, perdent en force ce qu'ils gagnent en jugement et prudence ; aussi est-il nécessaire que ce qu'ils aimaient et pratiquaient en leur jeunesse leur devienne fastidieux en avançant en âge, et au lieu de s'en prendre à leur manière de voir, ils en accusent les temps.

D'ailleurs, rien ne peut assouvir les désirs insatiables de l'homme, car il a reçu de la nature la faculté de vouloir et pouvoir désirer toute chose, mais la fortune ne lui permet d'en atteindre qu'un petit nombre. Il en résulte dans le cœur de l'homme un continuel mécontentement et un dégoût des choses qu'il possède, qui lui font blâmer le temps présent, louer le passé et désirer l'avenir, encore qu'il n'y soit poussé par aucun raisonnable motif.

Je ne sais si je ne vais point mériter d'être compté parmi ceux qui se trompent si, dans ces Discours, je loue par trop les temps des anciens Romains et blâme

avessero quelli medesimi appetiti : ma variando quelli, ancora che i tempi non variino, non possono parere agli uomini quelli medesimi, avendo altri appetiti, altri diletti, altre considerazioni nella vecchiezza, che nella gioventù. Perchè, mancando gli uonimi quando li invecchiano di forze, e crescendo di giudizio e di prudenza ; é necessario che quelle cose che in gioventù parevano loro sopportabili e buone, rieschino poi invecchiando insopportabili e cattive ; e dove quelli ne doverrebbono accusare il giudicio loro, ne accusano i tempi. Sendo, oltra di questo, gli appetiti umani insaziabili, perchè hanno dalla natura di potere e voler desiderare ogni cosa, e dalla fortuna di potere conseguirne poche ; ne risulta continuamente una mala contentezza nelle menti umane, ed un fastidio delle cose che si posseggono : il che fa biasimare i presenti tempi, laudare i passati, e desiderare i futuri ; ancora che a fare questo non fussino mossi da alcuna ragionevole cagione. Non so, adunque, se io meriterò d' essere numerato tra quelli che si ingannano, se in questi mia discorsi io lauderò

les nôtres. Certes, si la vertu qui régnait en ces temps, et le vice qui règne de nos jours n'étaient plus visibles que la clarté du soleil, je parlerais avec plus de retenue, crainte de partager l'erreur dont j'accuse certains. Mais la chose étant si manifeste que chacun la voit, je m'enhardirai à dire manifestement ce que je pense de ces temps et des nôtres, afin que l'esprit des jeunes gens qui liront mes écrits puisse fuir l'exemple des uns, et tâcher d'imiter les autres, toutes les fois que la fortune leur en présentera l'occasion. Car c'est le devoir d'un honnête homme d'indiquer aux autres le bien que la mauvaiseté des temps et de la fortune ne lui a point permis de faire lui-même, afin que parmi tous ceux qui en sont capables, il s'en trouve un, plus aimé du ciel, qui le puisse accomplir.

Discours, II, Prologue.

---

troppo i tempi degli antichi Romani, e biasimerò i nostri. E veramente, se la virtù che allora regnava, ed il vizio che ora regna, non fussino più chiari che il sole, andrei col parlare più rattenuto, dubitando non incorrere in quello inganno di che io accuso alcuni. Ma essendo la cosa si manifesta che ciascuno, la vede, sarò animoso in dire manifestamente quello che intenderò di quelli e di questi tempi ; acciocchè gli animi de' giovani che questi mia scritti leggeranno, possino fuggire questi, e prepararsi ad imitar quegli, qualunque volta la fortuna ne dessi loro occasione. Perchè gli è offizio di uomo buono, quel bene che per la malignità de' tempi e della fortuna tu non hai potuto operare, insegnarlo ad altri, acciocchè sendone molti capaci, alcuno di quelli, più amato dal Cielo, possa operarlo.

Discorsi, II. Prologo.

CHAPITRE V.

LA GLOIRE

La hiérarchie de Machiavel.

Parmi tous les hommes qui ont mérité des louanges, il faut louer d'abord les chefs et fondateurs des religions ; après eux, viennent les fondateurs de républiques ou de royaumes ; on célèbre ensuite ceux qui, à la tête des armées, ont étendu la domination de leur royaume ou de leur patrie. Joignons-leur les lettrés, et, comme il en est de plusieurs espèces d'entendement, chacun obtient la gloire réservée au rang qu'il occupe. A tant d'autres hommes dont le nombre est infini, il faut attribuer la portion de louange que rapporte à chacun son art ou son métier.

Infâmes au contraire et détestables les détracteurs des religions, les désorganisateurs des royaumes et républiques, les ennemis du pouvoir des lettres et de tout art qui rend service et honneur au genre humain. Tels sont les impies et les violents, les ignares, les oisifs, les caractères vils et les hommes de peu.

Fra tutti gli uomini laudati, sono laudatissimi quelli che sono stati capi e ordinatori delle religioni. Appresso dipoi quelli che hanno fondato o repubbliche o regni. Dopo costoro sono celebri quelli che preposti agli eserciti hanno ampliato o il regno loro o quello della patria. A questi si aggiungono li uomini litterati : e perchè questi sono di più ragioni, sono celebrati ciascuno d' essi secondo il grado suo. A qualunque altro uomo, il numero dei quali è infinito, si attribuisce qualche parte di laude, la quale gli arreca l' arte e l' esercizio suo. Sono, per lo contrario, infami e detestabili gli uomini detrattori delle religioni, dissipatori de' regni e delle repub-

N'importe qui, sage ou fou, bon ou mauvais, si vous lui faites choisir entre ces deux espèces d'hommes, louera ceux qui sont dignes de louange et blâmera ceux qui méritent le blâme. Et pourtant presque tous, leurrés par un faux bien et une fausse gloire, volontairement ou à leur insu, se laissent entraîner dans les rangs de ceux qui méritent plus de blâme que de louange.

Discours, I, 10.

---

bliche, inimici delle virtù delle lettere, e d'ogni altra arte che arrechi utilità e onore alla umana generazione, come sono gli empii e violenti, gl' ignoranti, gli oziosi, i vili e i da poco. E nessuno sarà mai sì pazzo o sì savio, o sì tristo o sì buono, che propostagli la elezione delle qualità d'uomini, non laudi quella che è da laudare, e biasimi quella che è da biasimare. Nientedimeno dipoi quasi tutti, ingannati da un falso bene o da una falsa gloria, si lasciano andare, o volontariamente o ignorantemente, ne' gradi di coloro che meritano più biasimo che laude.

Discorsi, I, 10.

CHAPITRE VI.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA NATURE HUMAINE

Les hommes ne savent pas plus être noblement méchants que parfaitement bons ; et lorsqu'une mauvaise action a en soi de la grandeur et qu'elle est en quelque mesure généreuse, ils ne savent pas s'y lancer.

Discours, I, 27.

Les hommes prennent certaines voies intermédiaires qui sont très dangereuses : ils ne savent être ni tout bons ni tout méchants.

Discours, I, 26.

Les hommes se laissent facilement corrompre et changer de caractère, même lorsqu'ils sont d'un bon naturel et bien éduqués.

Discours, I, 42.

Gli uomini non sanno essere onorevolmente tristi, o perfettamente buoni ; e come una tristizia ha in sè grandezza, o è in alcuna parte generosa,eglino non vi sanno entrare.

Discorsi, I, 27.

Gli uomini pigliano certe vie del mezzo, che sono dannosissime ; perchè non sanno essere nè tutti buoni nè tutti cattivi.

Discorsi, I, 26.

Facilmente gli uomini si corrompono, e fannosi diventare di contraria natura ancora che buoni e bene educati.

Discorsi, I, 42.

Jamais les hommes ne font le bien que par nécessité, mais là où chacun est libre d'agir à son gré et de s'abandonner à la licence, aussitôt tout se remplit de confusion et de désordre. C'est pourquoi l'on dit que faim et pauvreté rendent les hommes industrieux, et que les lois les rendent bons.

Discours, I, 3.

Les hommes sont par nature ambitieux et méfiants et ne savent point mettre de frein à leur fortune.

Discours, I, 29.

C'est une remarque qu'on trouve dans les écrivains de l'antiquité : que les hommes ont coutume de se plaindre dans le mal et de se tourmenter dans le bien et que de ces deux inclinations différentes sortent les mêmes effets. Chaque fois qu'ils ne combattent point par nécessité, c'est par ambition qu'il combattent, car cette passion a tant de pouvoir sur leur âme que, pour élevé que soit le rang où ils s'élèvent, jamais elle ne les abandonne. C'est que la nature a fait les hommes de telle façon qu'ils peuvent

.. gli uomini non operano mai nulla bene, se non per necessità ; ma dove la elezione abbonda, e che vi si può usare licenzia, si riempie subito ogni cosa di confusione e di disordine. Però si dice che la fame e la povertà fa gli uomini industriosi, e le leggi gli fanno buoni.

Discorsi, I, 3.

... la natura degli uomini è ambiziosa e sospettosa e non sa porre modo a nissuna sua fortuna.

Discorsi, I, 29.

Egli è sentenza degli antichi scrittori, come gli uomini sogliono affliggersi nel male e stuccarsi nel bene, e come dall' una e dall' altra di queste due passioni nascono i medesimi effetti. Perchè, qualunque volta è tolto agli uomini il combattere per necessità, combattono per ambizione : la quale é tanto potente ne' petti umani, che mai, a qualunque grado si salgano, gli abbandona. La cagione è, perchè la natura ha creati gli uomini in modo, che possono desiderare ogni cosa,

tout désirer mais ne peuvent tout obtenir ; or le désir d'avoir l'emportant sans cesse sur la faculté d'acquérir, il en résulte le dégoût de ce qu'ils possèdent et le mécontentement. De là viennent les fluctuations de leur fortune, parce que, désirant d'une part acquérir davantage et craignant d'autre part de perdre ce qu'ils ont acquis, on en arrive aux inimitiés, puis à la guerre, qui produit à son tour l'abaissement d'un pays et l'élévation d'un autre.

Discours, I, 37.

Les hommes font plus de cas des richesses que des honneurs. *Discours*, I, 37.

La crainte de perdre fait naître dans les cœurs les mêmes passions que le désir d'acquérir, car les hommes ne se croient point tranquilles possesseurs s'ils n'ajoutent encore à ce qu'ils possèdent déjà.

Discours, I, 5.

Les hommes, ainsi que disait le roi Ferrand, font souvent comme certains petits oiseaux rapaces : ils mettent tant d'acharnement à poursuivre la proie

---

e non possono conseguire ogni cosa : talchè, essendo sempre maggiore il desiderio che la potenza dello acquistare, ne risulta la mala contentezza di quello che si possiede, e la poca satisfazione di esso. Da questo nasce il variare della fortuna loro : perchè desiderando gli uomini, parte di avere più, parte temendo di non perdere lo acquistato, si viene alle inimicizie ed alla guerra ; dalla quale nasce la rovina di quella provincia, e la esaltazione di quell' altra. *Discorsi*, I, 37.

... gli uomini stimano più la roba che gli onori.

Discorsi, I, 37.

... la paura del perdere genera in loro le medesime voglie che sono in quelli che desiderano acquistare ; perchè non pare agli uomini possedere sicuramente quello che l' uomo ha, se non si acquista di nuovo dell' altro. *Discorsi*, I, 5.

... gli uomini, come diceva il re Ferrando, spesso fanno come certi minori uccelli di rapina ; ne' quali è tanto desi-

vers laquelle nature les pousse, qu'ils ne prennent point garde à un autre oiseau, plus puissant, prêt à fondre sur eux. *Discours*, I, 40.

L'universalité des hommes se repaît d'apparence aussi bien que de réalité, et souvent même ils se laissent mouvoir davantage par l'erreur que par la vérité. *Discours*, I, 25.

Les blessures et autres douleurs que l'homme se fait à lui-même spontanément et de propos délibéré sont beaucoup moins douloureuses que celles qui lui viennent d'autrui. *Discours*, I, 34.

Les hommes, quoique sujets à se tromper dans les affaires générales, se trompent beaucoup moins dans les particulières. *Discours*, I, 47.

L'ambition de l'homme est si violente que, pour satisfaire le désir du moment, il ne songe point aux malheurs qui doivent bientôt en résulter.
Discours, II, 20.

---

derio di conseguire la loro preda, a che la natura gli incita, che non sentono un altro maggior uccello che sia loro sopra per ammazzargli. *Discorsi*, I, 40.

... l'universale degli uomini si pasce così di quel che pare, come di quello che è ; anzi molte volte si muovono più per le cose che paiono che per quelle che sono. *Discorsi*, I, 25.

... le ferite, e ogni altro male che l'uomo si fa da sè spontaneamente e per elezione, dolgono di gran lunga meno che quelle che ti sono fatte da altri. *Discorsi*, I, 34.

... gli uomini nelle cose generali si ingannano assai, nelle particolari non tanto. *Discorsi*, I, 47.

... l'ambizione dell' uomo è tanto grande, che per cavarsi una presente voglia, non pensa al male che è in brieve tempo per risultargliene. *Discorsi*, II, 20.

Plus vous paraissez éloigné de les vouloir asservir, plus les hommes sont prêts à se jeter dans vos bras, et ils redoutent d'autant moins que vous leur ravissiez la liberté que vous êtes avec eux plus humain et plus affable.

Discours, II, 21.

Combien sont fausses en mille occasions les opinions des hommes, ceux-là le savent qui assistent à leurs assemblées. Si, comme il arrive bien souvent, leurs délibérations ne sont point conduites par des hommes supérieurs, il n'en sort rien de bon. Or, dans les républiques corrompues, en temps de paix surtout, les hommes supérieurs étant mis de côté, soit par jalousie soit pour des raisons d'ambition personnelle, on poursuit ce que l'erreur commune regarde comme un bien ou ce que proposent des hommes plus avides des faveurs du peuple que de l'intérêt public. Mais que vienne l'adversité, on découvre l'erreur, et alors, par nécessité, on se jette dans les bras de ceux qu'en temps de paix on semblait avoir oubliés.

Discours, II, 22.

... gli uomini tanto più ti si gettano in grembo, quanto più tu pari alieno dallo occupargli ; e tanto meno ti temono per conto della loro libertà ,quanto più sei umano e domestico con loro.

Disrorsi, II, 21.

Quanto siano false molte volte le oppinioni degli uomini, l' hanno visto e veggono coloro che si trovano testimoni delle loro deliberazioni : le quali molte volte, se non sono deliberate da uomini eccellenti, sono contrarie ad ogni verità. E perchè gli eccellenti uomini nelle repubbliche corrotte, nei tempi quieti massime, e per invidia e per altre ambiziose cagioni, sono inimicati : si va dietro a quello che da uno comune inganno è giudicato bene, o da uomini che più presto vogliono i favori che il bene dell' universale, è messo innanzi. Il quale inganno dipoi si scuopre nei tempi avversi, e per necessità si rifugge a quelli che nei tempi quieti erano come dimenticati. *Discorsi*, II, 22.

Les hommes se trompent la plupart du temps sur l'amitié qu'un autre homme a pour eux, et l'on ne peut jamais en être sûr avant d'en avoir fait l'expérience.

Discours, III, 6.

Rien ne jette tant de trouble et d'empêchements dans les actions des hommes comme de changer soudain une disposition et de s'écarter entièrement de ce qu'on avait arrêté.

Discours, III, 6.

Pendant que Camille se trouvait avec son armée autour de la cité des Falisques, dont il menait le siège, un maître d'école qui enseignait les enfants les plus nobles de la dite cité, croyant se rendre agréable à Camille et au peuple romain, sortit avec ses élèves, sous couleur de leur faire prendre de l'exercice, et les conduisit tous au camp de Camille auquel ils les présenta en disant que, par le moyen de ces enfants et pour les ravoir, la cité ne manquerait pas de se rendre. Lequel présent, non seulement ne fut accepté de Camille, mais ayant fait dévêtir le maître, les

... gli uomini s'ingannano il più delle volte dello amore che tu giudichi che un uomo ti porti, nè te ne puoi mai assicurare, se tu non ne fai esperienza.

Discorsi, III, 6.

... non è cosa alcuna che faccia tanto sturbo o impedimento a tutte le azioni degli uomini, quanto è in uno instante, senza aver tempo, avere a variare un ordine, e pervertirlo da quello che si era ordinato prima.

Discorsi, III, 6.

Essendo Cammillo con l'esercito intorno alla città de Falisci, e quella assediando, un maestro di scuola de' più nobili fanciulli di quella città, pensano di gratificarsi Cammillo ed il Popolo romano, sotto colore di esercizio uscendo con quelli fuora della città, gli condusse tutti nel campo innanzi a Cammillo, e, presentatigli, disse, come medianti loro quella terra si darebbe nelle sue mani. Il quale presente non solamente non fu accettato da Cammillo, ma fatto spogliare quel maestro, e legatogli le

mains liées derrière le dos, et donnant à chaque élève une verge, il le fit reconduire par eux dans la cité, avec forts battements. Les citoyens, voyant cette chose, furent tellement touchés de l'humanité et intégrité de Camille que, sans plus se vouloir défendre, ils délibérèrent de lui remettre leur cité.

Cet exemple véritable montre comme quoi souvent un acte de bonté et d'humanité a plus de pouvoir sur le cœur des hommes qu'un acte féroce et violent, et que souvent ces cités et provinces dont les armées, les instruments de guerre ni toute la force des hommes n'avaient pu ouvrir l'accès, un exemple d'humanité et de compassion, de chasteté ou de libéralité les a ouvertes.

Discours, III, 20.

Les hommes sont avides de changements, à tel point que les heureux aussi bien que les malheureux désirent changer. Car, ainsi qu'il a été dit, et comme cela est en vérité, les hommes se tourmentent dans le bonheur, et dans le malheur ils s'affligent. Cette inquiétude fait donc ouvrir les portes à quiconque, dans un pays, se met à la tête d'une innovation : s'il

---

mani di dietro, e dato a ciascuno di quelli fanciulli una verga in mano, lo fece da quelli con di molte battiture accompagnare nella terra. La qual cosa intesa da quelli cittadini, piacque tanto loro l' umanità ed integrità di Cammillo, che senza voler più difendersi, diliberarono di dargli la terra. Dove è da considerare, con questo vero essempio, quanto qualche volta possa più nelli animi degli uomini un atto umano e pieno di carità, che un atto feroce e violento ; e come molte volte quelle provincie e quelle città che le armi, gl' instrumenti bellici ed ogni altra umana forza non ha potuto aprire, uno essempio di umanità e di pietà, di castità o di liberalità, ha aperte.

Discorsi, III, 20.

... gli uomini sono disiderosi di cose nuove ; in tanto che così desiderano, il più delle volte novità quelli che stanno bene, come quelli che stanno male : perchè, come altra volta si disse, ed è il vero, gli uomini si stuccano nel bene, e nel male s' affliggono. Fa, adunque, questo disiderio aprire le porte a ciascuno che in una provincia si fa capo d' una innovazione ; e s' egli

est étranger, on lui court après, et s'il est du pays, on l'entoure, on le sert, on le fortifie. Aussi, quelle que soit sa manière d'agir, il fait dans le pays des progrès rapides et considérables.

Discours, III, 21.

... Il y a toujours des mécontents et de ceux qui désirent innover.

Prince, IV.

Les hommes offensent ou par crainte ou par haine.

Prince, VII.

Quand les hommes reçoivent quelque bien de celui dont ils n'attendaient que du mal, ils se lient à lui par une plus grande reconnaissance.

Prince, IX.

Telle est la nature des hommes qu'ils s'attachent autant par les services qu'ils rendent que par ceux qu'ils reçoivent.

Prince, X.

è forestiero, gli corrono dietro ; s' egli è provinciale, gli sono intorno, augumentanlo e favorisconlo : talmente chè, in qualunque modo che egli proceda, gli riesce il fare progressi grandi in quelli luoghi.

Discorsi, III, 21.

Sempre si trova dei malcontenti, e di quelli che desiderano innovare. *Principe*, IV.

Gli uomini offendono o per paura o per odio.

Principe, VII.

Gli uomini, quando hanno bene da chi credono aver male, si obbligano più al beneficatore loro.

Principe, IX.

La natura degli uomini è così obbligarsi per li beneficii che essi fanno, come per quelli che essi ricevono.

Principe, X.

Les hommes répugnent toujours aux entreprises qui leur paraissent difficiles. *Prince*, X.

On peut dire généralement des hommes qu'ils sont ingrats, inconstants, simulateurs, fuyant les dangers et cupides. Tant que vous leur faites du bien, ils sont à vous : ils vous offrent leur sang, leur avoir, leurs enfants ; tant, comme je l'ai déjà dit, que l'occasion est éloignée, mais qu'elle se présente, ils se révoltent contre vous. *Prince*, XVII.

Les hommes se font beaucoup moins scrupule d'offenser celui qui se fait aimer que celui qui se fait craindre, parce que l'amour est tenu par un lien de reconnaissance qui, à cause de la mauvaiseté des hommes, rompt à la moindre occasion d'intérêt personnel ; tandis que la crainte dépend de la peur du châtiment, et cette peur dure toujours.
Prince, XVII.

C'est un défaut commun à tous les hommes de ne point songer à la tempête pendant le calme.
Prince, XXIV.

Gli uomini son sempre inimici delle imprese dove si vegga difficoltà. *Principe*, X.

Degli uomini si può dir questo generalmente, che sieno ingrati, volubili, simulatori, fuggitori de' pericoli, cupidi di guadagno : e mentre fai lor bene, sono tutti tuoi, ti offeriscono il sangue, la roba, la vità, ed i figli, come di sopra dissi, quando il bisogno è discosto ; ma quando ti si appressa, si rivoltano.
Principe, XVII.

Gli uomini hanno men rispetto d' offendere uno che si facci amare, che uno che si facci temere : perchè l'amore è tenuto da un vinculo d' obbligo, il quale, per esser gli uomini tristi, da ogni occasione di propria utilità è rotto ; ma il timore è tenuto da una paura di pena, che non abbandona ma. *Principe*, XVII.

E' comune difetto non far conto nella bonaccia della tempesta. *Principe*, XXIV.

Les hommes ne se soumettent aux difficultés que si la nécessité les y soumet ; et ceux que les dangers de la guerre contraignent à demeurer de préférence en des lieux forts et âpres, une fois le péril passé, reviennent plus volontiers encore demeurer en des lieux riants et familiers où les invite l'agrément d'une vie facile.

Histoire, II, 2.

Les hommes sont plus lents à saisir ce qu'ils peuvent avoir, qu'à convoiter ce qu'ils ne peuvent atteindre.

Histoire, II, 31.

La plupart des hommes, plus leur autorité est grande, plus ils en mésusent et plus ils deviennent insolents.

Histoire, II, 32.

Ce n'est point assez pour les hommes de recouvrer leur bien, il leur faut encore s'emparer du bien d'autrui et se venger.

Histoire, III, 11.

... gli uomini non si mantengono mai nelle difficultà, se da una necessità non vi sono mantenuti ; tale che dove la paura delle guerre costrigne quelli ad abitare volentieri nei luoghi forti ed aspri, cessata quella, chiamati dalla comodità, più volentieri ne' luoghi domestici e facili abitano.

Storie, II, 2.

Gli uomini sono più lenti a pigliar quello che possono avere, che e' non sono a desiderar quello a che è non possono aggiungere.

Storie, II, 31.

Quasi sempre gli uomini, che quanto più autorità hanno, peggio l' usano, e più insolenti diventano...

Storie, II, 32.

Ma perchè agli uomini non basta ricuperare il loro, che vogliono occupare quello d' altri, e vendicarsi.

Storie, III, 11.

Les hommes ne sont jamais satisfaits : ont-ils obtenu une chose, ils ne s'en tiennent point contents, ils en convoitent une autre.

Histoire, IV, 14.

Le caractère des hommes orgueilleux et lâches est d'être dans la prospérité, insolents, et dans l'adversité, humbles et rampants.

Histoire, IV, 18.

Tel laisse choir un homme qui tombe de lui-même, et le soutient s'il est poussé par autrui.

Histoire, VII, 13.

Les hommes ne se plaignent jamais de faire les choses auxquelles ils sont accoutumés ; et, de même qu'on embrasse promptement les nouveautés, on les abandonne avec la même promptitude. Aussi fut-il toujours plus facile de maintenir un pouvoir qui, par une longue possession a éteint l'envie, que d'en élever un nouveau qu'une foule d'événements permet de renverser.

Histoire, VII, 24.

Mai gli uomini non si sodisfanno, ed avuta una cosa, non vi si contentando dentro, ne desiderano un' altra.

Storie, IV, 14.

Secondo la natura degli uomini superbi e vili, la quale è nelle prosperità essere insolenti e nelle avversità abietti e umili.

Storie, IV, 18.

Tal lascia cadere uno che cade da sè, che s' egli è spinto da altri, lo sostiene.

Storie, VII, 13.

Gli uomini di far le cose che sono di far consueti mai non si dolgono ; le nuove come presto si pigliano, così ancora presto si lasciano ; e sempre fu più facile mantenere una potenza, la quale con la lunghezza del tempo abbia spenta l' invidia, che suscitarne una nuova, la quale per moltissime cagioni si possa facilmente spegnere.

Storie, VII, 24.

La méchanceté des hommes n'est ni vaincue par le temps ni adoucie par aucun bienfait.

Discours, III, 3.

Il ne faut rien attendre du temps ; la bonté ne suffit point, la fortune varie, et la méchanceté ne trouve aucun don qui l'apaise.

Discours, III, 30.

Personne n'avouera jamais qu'il ait des obligations à celui qui ne l'offense pas.

Discours, I, 16.

Ce ne sont pas les titres qui honorent les hommes, mais les hommes qui honorent les titres.

Discours, III, 38.

A mon avis, c'est chose non douteuse que rarement, ou jamais, les hommes de basse condition ne s'élèvent au premier rang sans employer la force et la fraude, à moins que ce rang, auquel un autre est parvenu,

---

La malignità non è doma da tempo, nè placata da alcun dono. *Discorsi*, III, 3.

Il tempo non si può aspettare, la bontà non basta, la fortuna varia, e la malignità non trova dono che la plachi.

Discorsi, III, 30.

Nissuno confesserà mai aver obbligo con uno che non l' offende.

Discorsi, I, 16.

Non i titoli illustrano gli uomini, ma gli uomini i titoli.

Discorsi, II, 38.

Io stimo essere cosa verissima, che rado, o non mai, intervenga che gli uomini di piccola fortuna venghino a gradi grandi, senza la forza e senza la fraude ; purchè quel grado al quale altri è pervenuto, non ti sia o donato, o lasciato per

ne leur soit donné ou laissé en héritage. Je ne crois pas que jamais la force seule ait suffi, tandis que la seule fraude suffira.

Discours, II, 13.

Beaucoup n'ayant pas eu l'occasion d'acquérir la renommée par des œuvres louables, se sont efforcés de l'acquérir par de blâmables actions.

Histoire, Préface.

Les hommes qui ont peu d'expérience des choses ordinaires de la vie commettent souvent de très grandes erreurs, et leurs erreurs sont d'autant plus grandes qu'il s'agit de choses qui sortent plus de l'ordinaire.

Discours, III, 6.

Ainsi que le démontrent tous ceux qui ont parlé sur la politique et les innombrables exemples de l'histoire, il est nécessaire à celui qui établit un état et lui donne des lois, de supposer d'abord que tous les hommes sont méchants et disposés à faire usage de leur malignité toutes les fois qu'ils en ont

eredità. Nè credo si truovi mai che la forza sola basti, ma si troverà bene che la fraude sola basterà.

Discorsi, II, 3.

Molti non avendo avuto occasione di acquistarsi fama con qualche opera lodevole, con cose vituperose si sono ingegnati acquistarla.

Storie, proemio.

Gli uomini per l'ordinario poco intendenti delle azioni del mondo, spesso fanno errori grandissimi, e tanto maggiori in quelle che hanno più dello straordinario.

Discorsi, III, 6.

Come dimostrano tutti coloro che ragionano del vivere civile, e come ne è piena di esempii ogni istoria, è necessario a chi dispone una repubblica, ed ordina leggi in quella, presupporre tutti gli uomini essere cattivi, e che gli abbiano sempre ad usare la malignità dell' animo loro qualunque

la libre occasion. Que si quelque méchanceté reste cachée un certain temps, cela provient d'une cause inconnue qui, pour ne s'être point encore manifestée par expérience, passe inaperçue ; mais, à la fin, le temps la dévoile, lequel est appelé avec raison le père de toute vérité.

Discours, I, 3.

A cette mienne opinion s'oppose, je le sais, un défaut naturel aux hommes, qui est, premièrement, de vouloir vivre au jour le jour ; puis, de ne croire point que les choses puissent être autrement qu'elles ne sont.

Lett. fam., 278.

Les choses s'avancent *gradatim* et souvent les hommes sont amenés par la nécessité à faire ce qu'ils n'avaient pas l'intention de faire, et la coutume des peuples est de marcher lentement.

Lett. fam., 296.

Les promesses que la nécessité arrache, la nécessité seule les fait tenir.

Histoire, V, 19.

---

volta ne abbiano libera occasione ; e quando alcuna malignità sta occulta un tempo, procede da una occulta cagione, che, per non si essere veduta esperienza del contrario, non si conosce ; ma la fa poi scuoprire il tempo, il quale dicon essere padre di ogni verità. *Discorsi*, I, 3.

Io so che a questa mia opinione è contrario uno natural difetto degli uomini, primo di voler vivere dì per dì, l' altro di non credere che possa essere quel che non è stato. *Lett. fam.*, 278.

Le cose procedono *gradatim*, e spesso gli uomini s'inducono per necessità a far quello che non era loro animo di fare, e il costume delle popolazioni è ire adagio. *Lett. fam.*, 296.

Quelle cose che la necessità fa promettere, fa ancora osservare. *Storie*, V, 19.

Les hommes supérieurs sont toujours les mêmes, quelle que soit leur fortune : si elle change, soit en les exaltant, soit en les opprimant, eux seuls ne changent point ; mais ils conservent toujours une âme également ferme, et tellement unie avec leur manière ordinaire de vivre, que chacun s'aperçoit sans peine que la fortune n'a pas de prise sur eux.

Les hommes faibles se conduisent tout autrement ; dans la bonne fortune, ils s'enflent et s'enivrent d'orgueil, attribuant leur prospérité à des vertus qu'ils n'eurent jamais. Aussi deviennent-ils bientôt insupportables et odieux à tous ceux qui les entourent, de là ces changements de fortune ; à peine ont-ils vu l'adversité en face, ils tombent dans l'excès contraire, les voilà soudain devenus vils et abjects.

Discours sur Tite-Live, Livre, III, chap. XXXI.

Il n'y a point de vergogne pour les vainqueurs, de quelque manière qu'ils aient vaincu... Si vous examinez les actions des hommes, vous verrez que tous ceux qui parviennent à une grande richesse et grande autorité y sont parvenus ou par fraude ou par force, et qu'ensuite tout ce qu'ils avaient usurpé par four-

---

Gli uomini grandi sono sempre in ogni fortuna quelli medesimi ; e se la varia, ora con esaltargli ora con opprimergli, quelli non variano, ma tengono sempre l' animo fermo, ed in tal modo congiunto con il modo del vivere loro, che facilmente si conosce per ciascuno, la fortuna non aver potenza sopra di loro. Altrimenti si governano gli uomini deboli ; perchè invaniscono ed inebriano nella buona fortuna, attribuendo tutto il bene che gli hanno a quelle virtù che non conobbero mai. D'onde nasce che diventano insopportabili ed odiosi a tutti coloro che gli hanno intorno. Da che poi dipende la subita variazione della sorte ; la quale come veggono in viso, caggiono subito nell' altro difetto, e diventano vili ed abietti. *Discorsi*, III, 31.

Coloro che vincono, in qualunque modo vincano, mai non ne riportano vergogna... Ma se voi noterete il modo del procedere degli uomini, vedrete tutti quelli che a ricchezze grandi ed a gran potenza pervengono, o con frode o con forze esservi pervenuti : e quelle cose dipoi, che eglino hanno o

berie ou par violence, ils le recouvrent honnêtement du faux titre de gain, pour cacher la vilenie de l'acquisition. Ceux qui, par trop peu de prudence ou par trop de stupidité évitent ces moyens, s'enfoncent toujours dans la servitude et pauvreté ; car les serviteurs fidèles restent toujours serfs et les hommes de bien sont toujours pauvres. Et nuls ne sortent de servitude sinon les infidèles et les audacieux, et de pauvreté, sinon les rapaces et les fourbes. Dieu et nature ont mis la fortune des hommes en leur pouvoir, laquelle est plutôt le partage de la rapine que de l'industrie, d'un métier infâme que d'un travail honnête. C'est pour cela que les hommes s'entredévorent et que le sort du faible empire chaque jour.
Histoire, III, 13.

Les hommes habitués à une manière de vivre n'en veulent point changer, surtout lorsqu'ils ne voient point le mal en face et qu'on ne peut le leur montrer que par conjectures. *Discours*, I, 18.

... Je m'en étonnerais si ma destinée ne m'eût fait voir tant de choses et si diverses que j'en suis réduit

con inganno o con violenza usurpate, per celare la bruttezza dell' acquisto, quello sotto falso titolo di guadagno adonestano. E quelli i quali o per poca prudenza o per troppa sciocchezza fuggono questi modi, nella servitù sempre e nella povertà affogano ; perchè i fedeli servi sempre sono servi, e gli uomini buoni sempre sono poveri ; nè mai escono di servitù se non gl' infedeli ed audaci, e di povertà se non i rapaci e fraudolenti : perchè Dio e la natura ha poste tutte le fortune degli uomini loro in mezzo, le quali più alle rapine che all' industria, ed alle cattive che alle buone arti sono esposte. Di qui nasce che gli uomini mangiano l'uno l' altro, e vanne sempre col peggio chi può meno. *Storie*, III, 13.

Gli uomini usi a vivere in un modo, non lo vogliono variare ; e tanto più non veggendo il male in viso, ma avendo ad essere loro mostro per coniettture. *Discorsi*, I, 18.

Di che io mi meraviglierei, se la mia sorte non mi havesse mostro tante cose e così varie, che io son costretto a maravi-

à ne m'étonner guère, et à confesser que, soit à les lire, soit à les pratiquer, je n'ai nullement apprécié les actions des hommes ni leurs façons de se conduire.

Lett. fam., 220.

ÉLOGES DES ANIMAUX

Un pourceau parle.

Votre amour-propre vous abuse en vous faisant croire qu'il n'existe nul bien fors l'espèce humaine et la valeur.

Mais si tu daignes tourner un peu vers moi ton attention, je parviendrai avant que tu t'éloignes de moi, à te faire abandonner cette erreur.

Je commencerai d'abord par la prudence, excellente vertu, par laquelle les hommes augmentent leur propre excellence.

Mais ceux-là savent bien mieux en user qui sans autre règle suivent leur bien et fuient leur dam.

---

gliarmi poco o confessare non haver gustato nè leggendo nè praticando le azioni delli uomini e i modi del procedere loro.

Lett. fam., 220.

...Tutto v' inganna il proprio vostro amore.,
Che altro ben non credete, che sia,
Fuor dell' umana essenza, e del valore.

Ma se rivolgi a me la fantasia,
Pria che tu parta dalla mia presenza,
Farò, che in tale error mai più non stia.

Io mi vo' cominciar dalla prudenza,
Eccellente virtù, per la qual fanno
Gli uomin maggiore la loro eccellenza.

Questa san meglio usar color, che sanno
Senz' altra disciplina per se stesso
Seguir lor bene, ed evitar lor danno.

Sans aucun doute, j'affirme et confesse qu'en cela notre part est supérieure à la vôtre ; et toi-même tu vas être forcé d'en convenir.

Quel maître nous enseigne l'herbe qui nous est bonne ou mauvaise ? Ce n'est nulle étude, ce n'est votre ignorance.

Nous changeons de contrée, de rivage en rivage, et changer de logis ne nous afflige point, pourvu que nous vivions en liesse.

L'un fuit la froidure, l'autre fuit le soleil ; chacun vit de la façon qu'il aime, comme le veut nature, qui nous l'enseigne.

Vous autres, bien plus mal fortunés que je ne puis dire, vous errez de pays en pays, non pour trouver un air ou plus froid ou plus chaud,

Mais parce que le vil désir d'acquérir vous empêche d'être contents de ce que vous avez et de vivre de peu, d'une manière civile et modeste.

Senza alcun dubbio io afiermo, e confesso
Esser superior la parte nostra,
Ed ancor tu nol negherai appresso.

Qual è quel precettor, che ci dimostra
L'erba qual sia, o benigna, o cattiva ?
Non studio alcun, non ignoranza vostra.

Noi cangiam region di riva in riva,
E lasciare un albergo non ci duole,
Purchè contento, e felice si viva.

L'un fugge il ghiaccio, e l'altro fugge il Sole,
Seguendo il tempo al viver nostro amico ;
Come Natura, che n' insegna, vuole.

Voi infelici più che io non dico,
Gite cercando quel paese, e questo,
Non per aere trovar freddo, o aprico ;

Ma perchè l' appetito disonesto
Dell' aver non vi tien l' animo fermo,
Nè'l viver parco, civile, e modesto ;

Et souvent vous vous transportez, abandonnant un air pur, dans un air corrompu et malsain, comme si vous n'aviez cure de votre vie.

Nous ne fuyons que l'air, vous fuyez pauvreté, cherchant dangereusement la richesse qui vous a obstrué les voies du bien agir.

Si nous voulons parler de la force, combien notre part l'emporte sur la vôtre, cela frappe les yeux comme le soleil par sa clarté.

Un taureau, un fier lion, un éléphant et une infinité d'animaux qui sont au monde, l'homme ne saurait entrer en comparaison avec eux.

Et s'il convient parler de l'âme, tu verras qu'il nous a été donné plus de cœurs généreux et invincibles.

Il y a parmi nous des hauts faits et actions valeureuses, sans espérer triomphe ni gloire, comme ces Romains qui furent naguère si fameux.

E spesso in aere putrefatto, e infermo,
Lasciando l' aere buon, vi trasferite,
Non che facciate al viver vostro schermo.

Noi l' aere sol, voi povertà fuggite,
Cercando con pericoli ricchezza,
Che v' ha del bene oprar le vie impedite.

E se parlar vogliam della fortezza,
Quanto la parte nostra sia prestante,
Si vede, come 'l Sol per sua chiarezza.

Un toro, un fier leone, un leofante,
E infiniti di noi del mondo sono,
A cui non può l' uom comparir davante.

E se dell' alma ragionare è buono,
Vedrai di cuori invitti, e generosi,
E forti esserci fatto maggior dono,.

Tra noi son fatti, e gesti valorosi,
Senza sperar trionfo, o altra gloria ;
Come già quei Roman, che fur famosi.

Dans le lion se voit la vaine gloire des actions généreuses, et le désir d'éteindre tout souvenir des honteuses.

Plus d'une fois on a vu parmi nous des bêtes sauvages qui, pour fuir les chaînes de la prison, acquirent en mourant gloire et liberté.

Et leur cœur renferme une valeur si fière que, n'ayant plus la liberté, elles ne peuvent supporter la vie.

Si maintenant nous envisageons la tempérance, on verra encore que, même à ce jeu, notre partie l'emporte sur la vôtre.

Nous ne dépensons avec Vénus que peu de temps, et à de longs intervalles, tandis que vous, sans aucune mesure, vous la poursuivez en tout temps et en tout lieu.

Notre espèce ne recherche pour sa pâture que le produit du ciel, sans art; vous autres, vous ne voulez que ce que nature ne peut faire.

Vedesi nel leon gran vanagloria
Dell' opra generosa, e della trista
Volerne al tutto spegner la memoria.

Alcuna fera ancor tra noi s' è vista,
Che per fuggir del carcer le catene,
E gloria, e libertà morendo acquista ;

E tal valor nel suo petto ritiene,
Che avendo perso la sua libertate,
Di viver serva il suo cor non sostiene.

E se alla temperanza risguardate,
Ancora e' vi parrà, che a questo giuoco
Abbiam le parti vostre superate.

In Vener noi spendiamo e breve, e poco
Tempo ; ma voi senza alcuna misura
Seguite quella in ogni tempo, e loco.

La nostra specie altro cibar non cura,
Che il prodotto dal Ciel senz' arte, e voi
Volete quel, che non può far Natura,

Vous ne vous contentez pas d'un seul aliment, comme nous ; mais pour satisfaire votre honteuse gourmandise, vous allez en chercher jusque dans les royaumes d'Orient.

Ce qui se recueille sur terre ne vous suffit point ; vous vous plongez au sein de l'océan, pour vous rassasier ensuite de ses dépouilles.

Mon discours n'en finirait pas si je voulais démontrer combien plus malheureux vous êtes qu'aucun animal terrestre.

Nature est pour nous une meilleure amie, et il semble qu'elle nous dispense une plus grande partie de ses dons, alors qu'elle vous réduit à mendier le moindre de ses biens.

Si tu veux t'en convaincre, examine nos sens et tu seras aisément persuadé du contraire de ce que tu penses peut-être en ce moment.

Nè vi contenta un sol cibo, qual noi ;
Ma per me' soddisfar l' ingorde voglie,
Gite per quelli infin ne' Regni Eoi.

Non basta quel, che in terra si ricoglie,
Che voi entra te all' Oceano in seno,
Per potervi saziar delle sue spoglie.

Il mio parlar mai non verrebbe meno,
S'io volessi mostrar, come infelici
Voi siete più ch' ogni animal terreno.

Noi a Natura siam maggiori amici,
E par, che in noi più sua virtù dispensi,
Facendo voi d' ogni suo ben mendici.

Se vuoi questo veder, pon mano a' sensi,
E sarai facilmente persuaso
Li quel, che forse or pel contrario pensi.

L'œil de l'aigle, l'oreille et le nez du chien, et encore notre goût, se montrent supérieurs aux vôtres, si le toucher vous est resté en partage plus particulièrement,

Lequel vous a été donné, non point pour vous faire honneur, mais seulement pour que Vénus vous causât plus de peines et de tourments.

Parmi nous, chaque animal naît vêtu, donc il est protégé contre l'humidité et le froid, sous n'importe quel ciel et sur n'importe quel rivage.

L'homme seul naît dénué de toute défense : il n'a cuir ni piquants, ni plume, ni laine, ni soie, ni écaille qui lui fassent bouclier.

Sa vie commence aux pleurs, il naît en se plaignant d'une voix faible et douloureuse ; de sorte qu'il est pitoyable à voir.

Puis il avance en âge, et sa vie est bien courte en comparaison de celle que peut vivre un cerf, une corneille, une oie.

L'Aquila l'occhio, il Can l' orecchio e 'l naso,
E'l gusto ancor possiam migloir mostrarvi,
Se il tatto a voi più proprio s'è rimaso ;

Il qual v'è dato non per onorarvi,
Ma sol perchè di Vener l' appetito
Dovesse maggoir briga, e noja darvi.

Ogni animal tra noi nasce vestito,
Che'l difende dal freddo tempo, e crudo,
Sotto ogni Cielo, per qualunque lito.

Sol nasce l'uom d'ogni difesa ignudo,
E non ha cuojo, spine, o piume, o vello,
Setole, o scaglie, che gli faccian scudo.

Dal pianto il viver suo comincia quello
Con tuon di voce dolorosa, e roca ;
Talch' egli è miserabile a vedello.

Da poi crescendo la sua vita è poca
Senz'alcun dubbio a paragon di quella,
Che vive un cervo, una cornacchia, un' oca.

Nature vous a donné la main et la parole et en même temps l'ambition et l'avarice, qui annulent un pareil don.

A combien d'infirmités vous assujettit nature d'abord, et ensuite fortune, qui vous promet des biens qu'elle ne vous donne jamais!

Vous avez en partage l'ambition, la luxure, les larmes et l'avarice, comme une lèpre attachée à votre existence, que vous estimez tant.

Il n'est aucun autre animal dont la vie soit aussi fragile et qui ait plus envie de vivre, qui se laisse autant troubler par la crainte, et dont la rage soit aussi ardente.

Un pourceau ne fait pas souffrir un autre pourceau; un cerf, l'autre cerf; seul l'homme tue l'homme, le crucifie et le dépouille.

Ane d'or, VIII.

Le man vi diè Natura, e la favella,
E con quelle anco ambizion vi dette,
Ed avarizia, che quel ben cancella.

A quante infermità vi sottomette
Natura prima, e poi Fortuna quanto
Ben senz' alcuno effetto vi promette ?

Vostr' è l' ambizion, lussuria, e 'l pianto,
E l'avarizia, che genera scabbia
Nel viver vostro, che stimate tanto.

Nessun altro animal si trova, ch' abbia
Più fragil vita, e di viver più voglia,
Più confuso timore, o maggior rabbia.

Non dà l' un porco all' altro porco doglia,
L'un cervo all' altro ; solamente l' uomo
L'altr' uomo ammazza, crocifigge, e spoglia.

Asino d'oro, VIII.

Chapitre VII.

LES FEMMES. — L'AMOUR

Les femmes sont les personnes du monde les plus charitables et les plus incommodes. Qui les repousse évite du même coup les ennuis et l'utile ; qui les pratique et entretient a tout ensemble l'utile et les ennuis. Tant il est vrai qu'il n'y a miel sans mouches. *Mandragore*, III, 4.

M'est avis qu'il est bien rare de voir se vérifier dans les mariages ce proverbe qui dit : Dieu fait les hommes et ils s'assortissent. Car on voit souvent un homme de mérite épouser une bête, et inversement une femme intelligente épouser un sot. *Mandragore*, I, 3.

Toutes les femmes ont peu de cervelle, et lorsqu'il s'en trouve une qui sait dire deux paroles sensées, on la cite ; car dans le pays des aveugles les borgnes sont rois. *Mandragore*, III, 9.

Le più caritative persone che sieno, son le donne, e le più fastidiose. Chi le scaccia, fugge i fastidi e l'utile; chi le intrattiene, ha l' utile e i fastidi insieme. Et è il vero, che non è il mèle senza le mosche. *Mandragola.* III, 4.

E parmi che rare volte si verifichi quel proverbio ne' matrimoni, che dice : Dio fa gli uomini, e' si appaiano : perchè spesso si vede un uomo ben qualificato sortire una bestia : e per adverso, una prudente donna avere un pazzo. *Mandragola*, I, 3.

Tutte le donne han poco cervello ; e come n'è una, che sappia dire due parole, e' se ne predica : perchè in terra ui ciechi chi ha un occhio è signore. *Mandragola*, III, 9.

J'ai toujours ouï dire qu'il fallait fuir trois sortes d'hommes : les chanteurs, les vieillards et les amoureux. Si tu abordes un chanteur et que tu te mets à lui raconter quelqu'une de tes affaires, au moment où tu penses qu'il t'écoute, il te lâche un *ut, ré, mi, fa, sol* et fredonne un air entre ses dents. Es-tu avec un vieillard, il fourre le nez dans toutes les églises qu'il rencontre en chemin, et va, d'autel en autel, marmonner un *Pater noster.* Mais le pire de tous est l'amoureux ; car il ne lui suffit pas, lorsque tu lui parles, de béer aux corneilles; il faut encore qu'il te rebatte les oreilles de ses lamentations et de ses chagrins, jusqu'à ce que tu sois forcé de te mouvoir à compassion. S'il aime une garce, ou elle le dépouille outre mesure, ou elle l'a chassé de chez elle ; il y a toujours quelque chose à dire. Aime-t-il une femme honnête, mille envies, mille jalousies, mille dépits le tourmentent ; il trouve sans cesse l'occasion de se plaindre. *Clizia,* I, 1.

Io ho sempre inteso, che tre sorte di uomini si debbonouù fuggire ; cantori, vecchi et innamorati. Perchè, se usi con nn cantore e narrigli un tuo fatto, quando tu credi che t'oda, ci ti spicca uno *ut, re, mi, fa, sol, la,* e gorgogliasi una canzonetta in gola. Se tu sei con uno vecchio, e' ficca il capo in quante chiese e' trova, e va tutti gli altari a borbottare uno pater noster. Ma di questi due, lo innamorato è peggio ; perchè non basta che se tu gli parli, ei pone una vigna, chè ei t' empie gli orecchi di rammarichi, e di tanti suoi affanni, che tu sei forzato a moverti a compassione. Perchè s' egli usa con una cantoniera, o ella lo assasina troppo o ella l' ha cacciato di casa ; sempre v' è qualcosa che dire. S' egli ama una donna da bene, mille invidie, mille gelosie, mille dispetti lo perturbano : mai non vi manca cagione di dolersi.

Clizia, I, 1.

PARALLÈLE ENTRE LES SOLDATS ET LES AMOUREUX

Certes celui qui a dit que l'amoureux et le soldat se ressemblent a dit vérité : le capitaine veut que ses soldats soient jeunes, les femmes veulent que leurs amants ne soient point vieux. C'est chose déplaisante à voir qu'un vieux soldat, et chose plus déplaisante encore qu'un vieil amoureux. Les soldats redoutent le courroux de leur chef ; les amants ne craignent pas moins celui de leur dame. Les soldats dorment par terre à la belle étoile, et les amoureux, en haut par les murs. Les soldats poursuivent leurs ennemis jusqu'à la mort, et les amoureux, leurs rivaux. Les soldats, dans la nuit noire, au plus froid de l'hiver, vont à travers la boue, exposés à la pluie et au vent, pour remporter un avantage qui leur doit assurer la victoire ; les amoureux, par des chemins semblables, et semblables tourments, voire même plus grands, s'efforcent de conquérir leur maîtresse. Dans l'art de la guerre, de même que dans l'amour, discrétion, fidélité, courage sont également nécessaires. Les périls sont égaux, et l'issue, le plus souvent, en est

Veramente, chi ha detto che l' innamorato et il soldato si somigliano, ha detto il vero. Il capitano vuole che i suoi soldati siano giovani, le donne vogliono che i loro amanti non siano vecchi. Brutta cosa è vedere un vecchio soldato, bruttissima vederlo innamorato. I soldati temono lo sdegno del capitano : gli amanti non meno quello delle donne. I soldati dormono in terra allo scoperto : gli amanti sù pe' muricciuoli. I soldati perseguono insino a morte i loro nemici : gli amanti i loro rivali. I soldati, per la oscura notte, nel più gelato verno, vanno per il fango, esposti alle acque e a' venti per vincere una impresa che faccia loro acquistar la vittoria : gli amanti, per simili vie, e con simili e maggiori disagi, di acquistare la loro amata cercano. Ugualmente nella milizia e nello amore, è necessario il segreto, la fede e l' animo ; sono i pericoli

la même. Le soldat meurt dans un fossé, l'amoureux, dans le désespoir.

Clizia, I, 2.

Et puisque mon exemple vous fait peur, en vous souvenant de l'état où m'ont mis les flèches d'Amour, je me vois forcé de vous dire comment je me suis comporté avec lui. Je l'ai en effet laissé faire ce qu'il a voulu ; je l'ai suivi à travers vallons, forêts, montagnes et plaines, et j'ai trouvé qu'il m'a octroyé plus de douleurs que si je l'eusse maltraité. Otez-lui donc le bât, délivrez-le du frein, fermez les yeux et dites-lui : « Amour, fais ce que tu voudras, sois mon guide, conduis-moi. Si je tombe bien, que la louange t'en revienne, si je tombe mal, que le blâme retombe sur toi. Je suis ton serf ; tu ne peux rien gagner à me faire souffrir ; tu ne saurais qu'y perdre, puisque je suis tien. » C'est par de semblables paroles, capables de percer un mur, que vous le rendrez pitoyable. Ainsi donc, mon cher maître, vivez en joie, ne vous étonnez de rien, faites face à la fortune, et abandonnez-vous au cours des événements, tels que les ont réglés les sphères célestes, les cir-

---

uguali, et il fine il più delle volte è simile. Il soldato muore in una fossa : lo amante muore disperato.

Clizia, I, 2.

Et perchè voi vi sbigottite in su lo exemplo mio, ricordandovi quello mi hanno fatto le freccie d'Amore, io sono forzato a dirvi, vome io mi sono governato seco : in effetto io l' ho lasciato fare et seguitolo per valli, boschi, balze et campagne, et ho trovato che mi ha fatto più vezzi che se io lo havessi stranato. Levate dunque i basti, cavategli il freno, chiudete gli occhi, et dite : — Fa' tu, Amore, guidami tu, conducimi tu : se io capiterò bene, fiano le laudi tue ; se male, fia tuo il biasimo : io sono tuo servo : non puoi guadagnare più nulla con straziarmi, anzi perdi, straziando le cose tue. — Et con tali et simili parole, da fare trapanare un muro, potete farlo pietoso. Sicchè, padron mio, vivete lieto : non vi sbigottite, mostrate il viso alla fortuna, et seguite quelle cose che le volte

constances des temps et des hommes, et ne doutez point que vous ne parveniez de la sorte à briser toutes entraves et surmonter toutes difficultés.

Lettres familières, 331-32.

Je n'ai rien à vous mander, sinon que vous devez suivre l'amour *totis habenis*. Le plaisir que vous prendrez aujourd'hui, vous n'aurez pas à le poursuivre demain. Suivez votre étoile, je vous en prie, et n'en laissez pas perdre un iota pour rien au monde, parce que je crois, j'ai cru et croirai toujours que Boccace avait bien raison lorsqu'il disait: « Il vaut bien mieux faire et se repentir, que ne rien faire et se repentir. » *Lett. fam.*, 341.

De amore vestro, je vous rappelle que ceux-là sont maltraités par l'amour qui, lorsqu'il vole dans leurs bras, cherchent ou à le plumer ou à le lier. A ceux-là, parce qu'il est enfant et capricieux, il leur déchire les yeux, le foie et le cœur. Mais ceux qui, lorsqu'il arrive, se réjouissent de sa venue, et le caressent, et lorsqu'il s'en va, le laissent partir,

---

de' cieli, le condizioni de' tempi et degli uomini vi recano innanzi, et non dubitate che voi romperete ogni laccio et supererete ogni difficultà. *Lett. fam.*, 331-332.

Io non ho che dirvi, se non che seguitiate l'amore *totis habenis*, et quel piacere che voi piglierete oggi, voi non l' harete a pigliar domani.
Priegovi seguitiate la vostra stella, et non ne lasciate andare un iota per cosa del mondo, perchè io credo, credetti et crederrò sempre che sia vero quello che dice il Boccaccio : che egli è meglio fare et pentirsi, che non fare et pentirsi.

Lett. fam., 341.

De amore vestro, io vi ricordo che quelli sono straziati dallo Amore, che quando e' vola loro in grembo, lo vogliono o tar pare o legare. A costoro, perchè egli è fanciullo et instabile, e' cava gli occhi, il fegato et il cuore. Ma quelli che quando e viene godono seco et lo vezzeggiano, et quando se ne va lo

et lorsqu'il lui plaît revenir, le reçoivent de bonne grâce, ceux-là sont toujours sûrs d'être honorés et caressés par lui, et triomphent sous son empire. Ainsi donc, mon compère, ne cherchez point à fixer ce qui vole, ni à plumer celui qui, pour une plume perdue, en repousse mille ; et vous jouirez.

Lett. fam., 356.

---

lasciano ire, et quando e' torna lo accettano volentieri, sempre sono da lui honorati et carezzati, et sotto il suo imperio trionfano. Per tanto, compare mio, non vogliate regolare uno che vola, nè tarpare chi rimette per una penna mille ; et goderete.

Lett. fam. 356.

Chapitre VIII

L'ÉDUCATION

La nature enfante peu d'hommes vigoureux, le travail et l'exercice en font beaucoup.

Art de la Guerre, VII.

Non seulement il apparaît que les diverses cités ont des mœurs et institutions différentes, et produisent des hommes plus robustes ou plus efféminés, mais que la même diversité se retrouve dans chaque ville entre les familles. Laquelle chose se voit dans toutes les cités, et l'on en trouve à Rome une foule d'exemples. Les Manlius avaient une complexion dure et inflexible, les Publicola étaient bons et aimaient le peuple ; les Appius étaient ambitieux et ennemis de la plèbe ; et de même d'un grand nombre d'autres familles qui avaient chacune leurs qualités particulières et distinctes. Ces différences ne peuvent être seulement l'effet du sang, qui se mélange nécessairement par les ma-

---

La natura genera pochi uomini gagliardi, la industriale lo esercizio ne fa assai. *Arte della guerra*, VII.

E' pare che non solamente l' una città dall' altra abbi certi modi ed instituti diversi, e procrei uomini o più duri o più effeminati, ma nella medesima città si vede tal differenza esser nelle famiglie l' una dall' altra. Il che si riscontra essere vero in ogni citta, e nella città di Roma se ne leggono assai essempi : perchè e' si vede i Manlii essere stati duri ed ostinati, i Publicoli uomini benigni ed amatori del popolo, gli Appii ambiziosi e nimici della Plebe : e così molte altre famiglie avere avute ciascuna le qualità sue spartite dall' altre. La qual cosa non può nascere solamente dal sangue, perchè e' conviene ch' ei

riages. Il faut donc qu'elles viennent de la diversité d'éducation qu'il y a d'une famille à l'autre. Il importe grandement qu'un jouvenceau commence dès ses plus tendres ans à entendre dire que telle chose est bonne ou mauvaise ; parce que ces opinions s'imprimeront forcément dans son âme et lui serviront à l'avenir de règles de conduite dans toutes les occasions de la vie. *Discours*, III, 46.

Et comme les hommes agissent par nécessité ou par choix, et qu'on a toujours vu la valeur être plus grande là où le choix a moins de place, il est à considérer s'il ne serait pas préférable de choisir, pour construire une ville, des lieux stériles où les hommes, contraints de besogner, moins adonnés à l'oisiveté, vivraient plus unis, ayant, grâce à la pauvreté du site, moins de sujets de discorde ; comme ce fut le cas pour Raguse et une foule d'autres villes bâties en de semblables contrées. Ce parti serait sans doute plus sage et plus utile, si les hommes se contentaient pour vivre, de ce qu'ils possèdent, et ne cherchaient point à étendre leur domination. Mais comme ils ne peuvent vivre en

varii mediante la diversità dei matrimonii ; ma è necessario venga dalla diversa educazione che ha una famiglia dall' altra. Perchè gl' importa assai che un giovanetto dai teneri anni cominci a sentir dire bene o male d' una cosa ; perchè conviene che di necessità ne faccia impressione, e da quella poi regoli il modo del procedere in tutti i tempi della vita sua.
Discorsi, III, 46.

E perchè gli uomini operano o per necessità o per elezione e perchè si vede quivi esser maggiore virtù dove la elezione ha meno autorità ; è da considerare se sarebbe meglio eleggere, per la edificazione delle cittadi, luoghi sterili, acciocchè gli uomini, costretti ad industriarsi, meno occupati dall' ozio, vivessino più uniti, avendo, per la povertà del sito, minore cagione di discordie ; come intervenne in Raugia, e in molte altre cittadi in simili luoghi edificate : la quale elezione sarebbe senza dubbio più savia e più utile, quando gli uomini fossero contenti a vivere del loro, e non volessino cercare di comandare altrui. Pertanto, non potendo gli uomini assicurarsi se non

sûreté sans la force, il est nécessaire de fuir les pays trop stériles et de se fixer dans ces contrées fécondes où la richesse du sol leur permette de s'agrandir, où ils puissent se défendre contre ceux qui les voudraient assaillir, et réprimer quiconque s'opposerait à leur agrandissement.

Quant à l'oisiveté que pourrait procurer le pays, il faut que des lois imposent les travaux auxquels le sol ne contraindrait point, et imiter ces sages qui, demeurant en des pays riants et fertiles et propres à produire des hommes efféminés et inhabiles à tout exercice généreux, ont su obvier à ces inconvénients d'une contrée voluptueuse, en imposant à ceux qui étaient destinés à être soldats, la nécessité d'un exercice continuel ; de sorte que, grâce à cette institution, ils ont formé de meilleurs soldats que dans les contrées naturellement âpres et stériles. *Discours*, I, 1.

---

con la potenza, è necessario fuggire questa sterilità del paese, e porsi in luoghi fertilissimi ; dove, potendo per la ubertà del sito ampliare, possa e difendersi da chi l' assaltasse, e opprimere qualunque alla grandezza sua si opponesse. E quanto a quell' ozio che le arrecasse il sito, si debbe ordinare che a quelle necessitadi le leggi la costringhino, che 'l sito non la costringesse ; ed imitare quelli che sono stati savi, ed hanno abitato in paesi amenissimi e fertilissimi, e atti a produrre uomini oziosi ed inabili ad ogni virtuoso esercizio : che, per ovviare a quelli danni i quali l' amenità del paese, mediante l' ozio, arebbero causati, hanno posto una necessità di esercizio a quelli che avevano a essere soldati ; di qualità che, per tale ordine, vi sono diventati migliori soldati che in quelli paesi i quali naturalmente sono stati aspri e sterili.

Discorsi, I, 1.

CHAPITRE IX

IMITATION DE L'ANTIQUITÉ

Là où les hommes sont faibles, la fortune se plaît à faire éclater son pouvoir ; et comme elle est changeante, les républiques changent, et les royaumes aussi, et ils changeront toujours, jusqu'à ce que s'élève un homme tellement épris des institutions de l'antiquité qu'il sache, en les imitant, soumettre et diriger la fortune, en sorte qu'elle ne puisse plus montrer, à chaque tour de soleil, toute l'étendue de son pouvoir. *Discours*, II, 30.

J'en reviendrai toujours à l'exemple de mes Romains. Si l'on examine leur genre de vie et l'ordre de leur république, on y découvrira une foule d'usages qu'il serait possible d'introduire dans une société où il resterait encore quelque chose de bon. — Et quels sont les usages de l'antiquité que vous prétendriez faire revivre ? — Honorer et récompenser la vertu, ne pas mépriser la pauvreté, estimer les

---

Dove gli uomini hanno poca virtù, la fortuna dimostra assai la potenza sua ; e perchè la è varia, variano le repubbliche e gli stati spesso ; e varieranno sempre, infino che non surga qualcuno che sia dell' antichità tanto amatore, che la regoli in modo, che la non abbi cagione di dimostrare ad ogni girare di sole quanto ella puote. *Discorsi*, II, 30.

Io non mi partirò mai con esempio di qualunque cosa da' miei Romani. Se si considerasse la vita di quelli, e l' ordine di quella Repubblica, si vederebbero molte cose in essa non impossibili ad introdurre in una civiltà, dove fusse qualche cosa ancora del buono. Quali cose sono quelle, che voi vorreste introdurre simili all' antiche ? Onorare e premiare le virtù, non

règles de la discipline militaire et ses ordres, contraindre les citoyens à s'aimer l'un l'autre, à vivre sans factions, à préférer l'intérêt public au particulier, et une foule d'autres choses qu'il serait aisé de remettre en vigueur, même de notre temps. Ces principes ne sont point difficiles à persuader, pourvu qu'on y réfléchisse mûrement, et qu'on les introduise par les moyens convenables ; parce que la vérité éclate en eux d'un tel jour, que les esprits les plus médiocres sont capables de les comprendre. Celui qui établit de telles institutions plante des arbres sous l'ombrage desquels on vit plus heureux qu'à l'ombre de ceux-ci. *Art de la Guerre*, I.

Bien des gens ont soutenu et soutiennent qu'il n'est choses qui se conviennent moins l'une à l'autre ni si dissemblables que la vie militaire et la civile. De là, fort souvent, si quelqu'un se propose d'entrer dans la carrière des armes, le voit-on tout soudain changer non seulement d'habit, mais dans ses mœurs, dans ses façons d'être, dans sa voix et dans son maintien, s'écarter de tout civil usage ; car il ne pense pouvoir porter un habit civil, celui

---

dispregiare la povertà, stimare i modi e gli ordini della disciplina militare, costringere i cittadini ad amare l' uno l' altro, a vivere senza sette, a stimare meno il privato che il pubblico, ed altre simili cose, che facilmente si potrebbono con questi tempi accompagnare. I quali modi non sono difficili a persuadere, quando vi si pensa assai, ed entrasi per li debiti mezzi perchè in essi appare tanto la verità, che ogni comunale ingegno ne puote essere capace. La quale cosa chi ordina, pianta arbori, sotto l' ombra de' quali si dimora più felice e più lieto, che sotto questa. *Arte della Guerra*, I.

Hanno molti tenuto e tengono questa opinione, che e' non sia cosa alcuna che minore convenienza abbia con un altra, nè che sia tanto dissimile, quanto la vita civile dalla militare. Donde si vede spesso, se alcuno disegna nello esercizio del prevalersi, che subito non solamente cangia abito, ma ancora ne' costumi, nelle usanze, nella voce, e nella presenza da ogni civile uso si disforma : perchè non crede potere vestire uno abito civile colui che vuole essere espedito

qui veut être agile et prompt à toute violence, ni ne peut garder les mœurs et usages civils celui qui juge les mœurs efféminées et ces usages le devoir gêner dans ses opérations. Celui qui veut épouvanter les autres hommes avec sa barbe et ses jurements estime qu'il ne lui sied point de conserver le maintien et langage ordinaires. C'est pourquoi de nos jours, cette opinion se justifie pleinement.

Mais si l'on considérait les antiques institutions, l'on ne trouverait choses plus unies, plus conformes et qui par nécessité ne se dussent tant aimer l'une l'autre que ces deux. En effet tous les arts institués dans une civilisation en vue du bien de la communauté, toutes les institutions, fondées pour vivre dans la crainte des lois et de Dieu, seraient inutiles s'ils n'avaient pris soin d'assurer leurs propres défenses ; et celles-ci, bien ordonnées, soutiennent ceux-là, fussent-ils mal ordonnés. Au contraire, les bonnes institutions, sans l'aide militaire, se désagrègent ni plus ni moins que feraient les demeures d'un palais superbe et royal, bien qu'ornées d'or et de gemmes, à ciel ouvert, sans rien qui les défendît de la pluie. Et si dans toutes les classes

e pronto ad ogni violenza : nè i civili costumi ed usanze puote avere quello il quale giudica e quelli costumi essere effeminati, e quelle usanze non favorevoli alle sue operazioni : nè pare conveniente mantenere la presenza e le parole ordinarie a quello che con la barba e con le bestemmie vuole fare paura agli altri uomini ; il che fa in questi tempi tale opinione essere verissima. Ma se si considerassono gli antichi ordini, non si troverebbono cose più unite, più conformi, e che di necessità tanto l' una amasse l' altra, quanto queste : perchè tutte l' arti, che si ordinano in una civiltà per cagione del bene comune degli uomini, tutti gli ordini fatti in quella per vivere con timore delle leggi e d' Iddio, sarebbono vani, se non fussono preparate le difese loro, le quali bene ordinate, mantengono quegli, ancora che non bene ordinati. E così, per il contrario, i buoni ordini, senza il militare aiuto, non altrimento si disordinano che le abitazioni d' uno superbo e regale palazzo, ancora che ornate di gemme e d' oro, quando senza essere coperte

des cités et royaumes l'on était d'une extrême diligence pour maintenir les hommes loyaux, pacifiques, remplis de la crainte de Dieu, dans la milice on redoublait de soin. En effet, de quel homme la patrie doit-elle exiger plus de loyauté, sinon de celui qui promet de mourir pour elle ? Lequel doit aimer la paix d'un plus grand amour, sinon celui que la guerre seule peut faire souffrir ? Lequel doit avoir plus la crainte de Dieu, sinon celui qui, s'exposant tous les jours à mille dangers, a le plus besoin des secours du ciel ? Cette nécessité reconnue et de ceux qui donnaient les lois aux empires et de ceux qui étaient préposés aux exercices militaires, rendait la manière de vivre des soldats digne de louange aux yeux des autres hommes, qui s'efforçaient de la suivre et de l'imiter. Mais les institutions militaires s'étant entièrement corrompues, et si fort éloignées des antiques traditions, il en est résulté ces mauvaises opinions qui font détester la milice et fuir la conversation de ceux qui s'y exercent. Et, jugeant, d'après ce que j'ai lu et observé, qu'il n'est pas impossible de la ramener aux antiques traditions ni de lui rendre quelque apparence de

non avessono cosa che dalla pioggia le difendesse. E se in qualunque altro ordine delle cittadi e de' regni si usava ogni diligenza per mantenere gli uomini fedeli, pacifici e pieni del timore d' Iddio, nella milizia si raddoppiava : perchè, in quale uomo debbe ricercare la patria maggiore fede, che in colui che le ha a promettere di morire per lei ? In quale debbe essere più amore di pace, che in quello che solo dalla guerra puote essere offeso ? In quale debbe essere più timore d' Iddio, che in colui che ogni dì, sottomettendosi ad infiniti pericoli, ha più bisogno degli aiuti suoi ? Questa necessità considerata bene, e da coloro che davano le leggi agl' imperi, e da quelli che agli esercizi militari erano preposti, faceva che la vita de' soldati dagli altri uomini era lodata, e con ogni studio seguitata ed imitata. Ma per essere gli ordini militari al tutto corrotti, e di gran lunga dagli antichi modi separati, ne sono nate queste sinistre opinioni, che fanno odiare la milizia, e fuggire la conversazione di coloro che la esercitano. E giudicando io, per quello che io ho veduto e letto, ch' e' non sia impossibile ridurre quella negli antichi modi, e renderle qualche

sa valeur passée, j'ai décidé, pour ne pas rester oisif, d'écrire à l'usage des amateurs des actions antiques, ce que j'entends de l'Art de la Guerre.

Art de la Guerre. Dédicace.

forma della passata virtù, deliberai, per non passare questi miei oziosi tempi senza operare alcuna cosa, di scrivere, a soddisfazione di quelli che delle antiche azioni sono amatori, della arte della guerra quello che io ne intenda.

Arte della Guerra, Dedica.

CHAPITRE X

CONSEILS DE PRUDENCE

Si l'on y regarde bien, on verra qu'en toutes choses humaines on ne peut détruire un inconvénient sans qu'il en surgisse un autre. Veut-on façonner un peuple nombreux et guerrier pour conquérir un vaste empire ? — Il vous faudra lui donner tel caractère, que vous ne pourrez le manier à votre guise. Veut-on au contraire, le maintenir peu nombreux et désarmé, pour pouvoir le manier aisément, il ne saura, s'il en fait, conserver aucune conquête, ou il deviendra si lâche que vous serez la proie du premier qui vous assaillera. Ainsi, dans toutes nos résolutions, il faut considérer quel est le parti où il y a le moins d'inconvénients, et l'adopter comme le meilleur, parce qu'on n'en trouve jamais de parfaitement bon et sans danger.

Discours, I, 6.

Ed in tutte le cose umane si vede questo, chi le esaminerà bene : che non si può mai cancellare uno inconveniente, che non ne surga un altro. Per tanto, se tu vuoi fare un popolo numeroso ed armato per potere fare un grande imperio, lo fai di qualità che tu non lo puoi poi maneggiare a tuo modo : se tu lo mantieni o piccolo o disarmato per potere maneggiarlo, se egli acquista dominio, non lo puoi tenere, o diventa sì vile, che tu sei preda di qualunche ti assalta. E però, in ogni nostra deliberazione si debbe considerare dove sono meno inconvenienti, e pigliare quello per migliore partito : perchè tutto netto, tutto senza sospetto non si trova mai.

Discorsi, I, 6.

Le devoir d'un homme prudent est, me semble-t-il, de songer en tout temps à ce qui risque de lui porter préjudice, et prévoir toutes choses de loin, soit pour favoriser le bien soit pour résister au mal en temps utile. *Lett. fam.*, 242.

Qui néglige son intérêt pour l'intérêt d'autrui, perd le sien, et on ne lui en sait aucun gré.
Lett. fam., 306.

Lorsque je vois commettre une erreur à quelqu'un, je suppose toujours qu'il en commettra mille autres. Et jamais on ne me fera croire que derrière ce qu'il fait actuellement, il y ait autre chose que ce qu'on y voit. Car je ne suis point homme à prendre des vessies pour des lanternes et ne veux en aucune façon me laisser leurrer en telle matière par une opinion sans fondement.
Lett. fam., 259.

Entre autres choses qui aident à démêler le caractère d'un homme, il est fort important de voir s'il est plus ou moins prompt à croire ce que les autres lui disent, et habile à feindre ce qu'il veut

Io credo che l' ufizio di un prudente sia in ogni tempo pensare quelle li potessi nuocere et prevedere le cose discosto et il bene favorire, et al male opporsi a buon' ora.
Lett. fam., 242.

Chi lascia i suoi comodi per li comodi d'altri, é perde i suoi, e di quelli non gli è saputo grado. *Lett. fam.*, 306.

Come io veggo fare ad uno errore, io presuppongo che ne faccia mille ; nè crederò mai che sotto questo partito hora da lui preso ci possa essere altro che quello che si vede, perchè io non beo paesi, nè voglio in queste cose mi muova nessuna autorità sanza ragione. *Lett. fam.*, 259.

Fra molte cose che dimostrono l' huomo quale e' sia, non è di poco momento el vedere o come egli è facile ad credere quello che gli è decto, o cauto ad fingere quelle che vuole per

persuader aux autres ; en sorte que, toutes les fois qu'on verra un homme donner créance à ce qu'il ne devrait point croire ou feindre mal ce qu'il veut persuader, on pourra dire qu'il est léger et de nulle capacité. *Lett. fam.*, 27.

Les hommes marchent presque toujours sur des routes déjà battues par d'autres et ne procèdent dans leurs faits que par imitation ; or, comme il est impossible de suivre en tout la route d'autrui, ni d'atteindre au degré de valeur de celui qu'on imite, un homme sage doit s'engager toujours sur les traces d'hommes supérieurs et imiter ceux qui ont excellé, afin que, s'il ne s'élève pas jusqu'à eux, il en donne au moins quelque idée. On doit faire comme ces archers expérimentés qui, jugeant le but qu'ils se proposent d'atteindre trop éloigné, et connaissant la portée de leur arc, visent beaucoup plus haut que la cible, non pour arriver avec leur force et leur flèche à une telle hauteur, mais pour atteindre le but.

Prince, VI.

---

suadere ad altri ; in modo che ogni volta che uno crede quello che non debbe o male finge quello che vuole persuadere, si può chiamare leggiere et di nessuna prudentia.
Lett. fam., 27.

Camminando gli uomini quasi sempre per le vie battute da altri, e procedendo nelle azioni loro con le imitazioni, nè si potendo le vie d' altri al tutto tenere, nè alla virtù di quelli che tu imiti aggiungnere ; debbe un uomo prudente entrare sempre per vie battute da uomini grandi, e quelli che sono stati eccellentissimi imitare, acciocchè, se la sua virtù non v' arriva, almeno ne renda qualche odore ; e far come gli arcieri prudenti, a' quali parendo il luogo dove disegnano ferire troppo lontano, e conoscendo fino a quanto arriva la virtù del loro arco, pongono la mira assai più alto che il luogo destinato, non per aggiugnere con la loro foraz o freccia a tanta altezza, ma per potere con l' aiuto di sì alta mira pervenire al disegno loro. *Principe*, VI.

Souvent on découvre en agissant des vérités qui resteraient voilées si l'on demeurait inactif.
Histoire, VI, 13.

Où les autorités sont égales et les opinions opposées, il est bien rare qu'on prenne une résolution utile. *Histoire*, IV, 31.

Où plusieurs d'égale autorité commandent ensemble, la discorde finit le plus souvent par donner la victoire à l'ennemi.
Histoirè, VIII, 26.

Il ne fut jamais sage de réduire les hommes au désespoir, parce que ceux qui n'espèrent plus aucun bien ne redoutent aucun mal.
Histoire, II, 14.

Fort souvent on obtient les choses plus promptement, avec moins de périls et moins de frais, en paraissant les fuir, qu'en les poursuivant avec obstination et de toutes ses forces.
Histoire, II, 38.

Molte volte operando si scoprono quelli consigli, che, standosi, sempre si nasconderebbero. *Storie*, VI, 13.

Dove le autorità sono pari, e i pareri siano diversi, vi si risolve rare volte alcuna cosa in bene. *Storie*. IV, 31.

Dove molti d' uguale autorità concorrono, il più delle volte la disunione loro dà la vittoria al nimico.
Storie, VIII, 26.

E' non fu mai savio partito far disperare gli uomini, perchè chi non spera il bene non teme il male.
Storie, II, 14.

Si ottiene molte volte più tosto e con minori pericoli e spesa le cose a fuggirle, che con ogni forza e ostinazione perseguitandole. *Storie*, II, 38.

Celui qui attend toutes ses aises ne tente jamais rien, ou s'il tente chose aucune, il n'agit le plus souvent qu'à son désavantage.

Histoire, III, 9.

Ils disent vérité ceux qui disent que les mauvaises compagnies mènent les hommes à la potence; et souvent on finit aussi mal pour être trop bon ou trop facile, que pour être trop méchant.

Mandragore, IV 6.,

Je crois qu'on doit faire le bien en tout temps, et plus particulièrement encore lorsque tous les autres font mal. *Clizia*, II, 3.

Prends conseil de beaucoup de monde pour les choses que tu dois faire et ensuite, pour celles que tu veux faire, ne consulte que peu de gens.

Art de la Guerre, VII.

Il n'est entreprise si désespérée qu'il ne reste une porte ouverte à l'espérance, toute faible, toute vaine qu'elle soit ; et puis le grand désir et vouloir

---

Chi aspetta tutte le comodità, o ei non tenta mai cosa alcuna, o se pure la tenta, la fa il più delle volte a suo disavvantaggio. *Storie*, III, 9.

E' dicono il vero quelli che dicono, che le cattive compagnie conducono gli uomini alle forche ; e molte volte uno capita male, così per essere troppo facile e troppo buono, come per essere troppo tristo. *Mandragola*, IV, 6.

Io credo che s'abbia a far bene d'ogni tempo ; e tanto più accetto farlo in quelli tempi che gli altri fanno male.

Clizia, II, 3.

Consigliati delle cose che tu dêi fare, con molti, quello che dipoi vuoi fare conferisci con pochi.

Arte della Guerra, VII.

E' non è mai alcuna cosa si disperata, che non vi sia qualche via di poterne sperare, benchè la fussi debole e vana ; e la

qu'on a de mener la chose à bonne fin ne nous permettent pas de croire qu'elle puisse échouer.

Mandragore, III, 1.

Beaucoup de choses, vues de loin, paraissent terribles, insupportables, étranges, et lorsqu'on s'en approche, deviennent traitables, sans difficulté, familières. Aussi dit-on que la crainte est toujours plus grande que le mal.

Mandragore, III, 11.

Les hommes, pour se bien conduire, surtout dans les actions importantes, doivent faire attention aux temps et s'y conformer. Ceux qui, par mauvais choix ou naturel penchant, ne s'accordent point avec les temps où ils vivent, sont généralement malheureux, et ne trouvent qu'une issue funeste à toutes leurs entreprises. Le succès couronne au contraire ceux qui savent se conformer au temps.

Discours, III, 8.

Toutes les fois que plusieurs hommes puissants se réunissent contre un adversaire également puissant, bien que leurs forces réunies soient plus consi-

---

voglia et il desiderio che l' uomo ha di condurre la cosa, non la fa parere così. *Mandragola*, III, 1.

E' sono molte cose che discosto paiono terribili, insopportabili, strane; e quando tu ti appressi loro, le riescono umane, sopportabili, dimestiche. E però si dice, che sono maggiori li spaventi, che i mali. *Mandragola*, III, 11.

Gli uomini nel proceder loro, e tanto più nelle azioni grandi, debbono considerare i tempi ,ed accomodarsi a quelli. E coloro che, per cattiva elezione o per naturale inclinazione, si discordano dai tempi, vivono il più delle volte infelici, ed hanno cattivo esito l' azioni loro ; al contrario l' hanno quelli che si concordano col tempo. *Discorsi*, III, 8.

Qualunque volta e' sono molti potenti uniti contra ad un altro potente, ancora che tutti insieme siano molto più potenti

dérables que les siennes, néanmoins on doit plus espérer en celui qui est seul, quoique moins fort, que dans le plus grand nombre, quoique très fort. En effet, sans parler des ressources dont un homme seul peut mieux se servir que plusieurs, ressources qui sont infinies, il adviendra toujours qu'il lui sera possible de semer la désunion parmi le grand nombre et d'affaiblir ce corps naguère si robuste.

Discours, III, 11.

Il est plus facile à beaucoup d'hommes valeureux d'en trouver et instruire un seul, tant qu'il acquière de la valeur, qu'à un seul homme, d'en rendre valeureux beaucoup. *Discours*, III, 13.

On ne doit jamais laisser un mal suivre son cours, pour ne point porter atteinte à un bien, surtout lorsque le bien peut être facilement étouffé par ce mal. *Discours*, III, 3.

On peut rappeler à quiconque dispose de la puissance, que les injures anciennes ne furent jamais effacées par des bienfaits nouveaux, surtout quand le bienfait est moins grand que l'offense.

Discours, III, 4.

---

di quello, nondimanco si debbe sempre sperare più in quello solo e meno gagliardo, che in quelli assai, ancorachè gagliardissimi. Perchè, lasciando stare tutte quelle cose delle quali uno solo si può più che molti prevalere (che sono infinite), sempre occorrerà questo : che potrà, usando un poco d' industria, disunire gli assai ; e quel corpo ch' era gagliardo, far debole. *Discorsi*, III, 11.

Più facilmente molti buoni troveranno o instruiranno uno, tanto che diventi buono, che non farà uno molti.

Discorsi, III, 13.

Non si debbe mai lasciare scorrere un mal rispetto ad un bene, quando quel bene facilmente possa essere da quel male oppressato. *Discorsi*, III, 3.

Si può ricordare ad ogni potente, che mai le ingiurie vecchie non furono cancellate da' benefizii nuovi ; e tanto meno, quanto il benefizio nuovo è minore che non è stata l'ingiuria. *Discorsi*, III, 4.

La fortune ne change point d'opinion là où l'ordre n'est point changé ; et les cieux ne veulent ni ne peuvent soutenir une chose qui veut crouler à tout prix.

Discours à la Balta de Florence.

Je crois que la plus grande sagesse dont les hommes puissent faire preuve est de s'abstenir de proférer contre qui que ce soit paroles menaçantes ou injurieuses, parce que, loin d'affaiblir votre ennemi, la menace le fait tenir sur ses gardes, et l'injure accroît la haine qu'il vous porte, et le pousse à chercher tous les moyens de vous nuire. *Discours*, II, 26.

Les paroles injurieuses qu'on profère contre un ennemi naissent le plus souvent de l'insolence qu'inspire la victoire ou la fausse espérance de vaincre. Lequel faux espoir, non seulement induit les hommes à se tromper dans leurs dires, mais encore dans leur conduite. Car lorsqu'il s'insinue dans le cœur des hommes, il les entraîne au delà du but, et leur fait perdre le plus souvent l'occasion d'obtenir un bien assuré, en les leurrant d'un bien plus grand, mais incertain. *Discours*, II, 27.

La fortuna non muta sentenza dove non si muta ordine; nè i cieli vogliono o possono sostenere una cosa che voglia ruinare ad ogni modo

Discorso alla Balìa di Firenze.

Io credo che sia una delle grandi prudenze che usino gli uomini, astenersi o dal minacciare, o dallo ingiuriare alcuno con le parole : perchè l' una cosa e l' altra non tolgono forze al nimico ; ma l'una lo fa più cauto ; l' altra gli fa avere maggiore odio contra di te, e pensare con maggiore industria di offenderti. *Discorsi*, II, 26.

Lo usare parole contra al nimico poco onorevoli, nasce il più delle volte da una insolenza che ti dà o la vittoria o la falsa speranza della vittoria ; la quale falsa speranza fa gli uomini non solamente errare nel dire, ma ancora nello operare. Perchè questa speranza, quando la entra ne' petti degli uomini, fa loro passare il segno ; e perdere il più delle volte quella occasione d' avere un bene certo sperando d' avere un meglio incerto. *Discorsi*, II, 27.

C'est une erreur commune à tous les hommes de ne savoir point mettre de borne à leurs espérances: ils s'appuient sur elles sans bien éprouver leurs forces, et ils tombent.

Discours, II, 27.

Il ne faut jamais priser un homme assez peu pour s'imaginer qu'en accumulant injure sur injure, l'offensé ne pense point à en tirer vengeance, même avec son très grand danger et dommage personnel.

Discours, II, 28.

En chaque délibération, il est avantageux d'entrer d'emblée au cœur du sujet et de ne point tergiverser dans les détours et ambiguités.

Discours, II, 15.

Il survient des accidents où se trompent aisément ceux qui n'ont pas une grande expérience des affaires, parce que les accidents présentent telles apparences propres à faire croire aux hommes qu'il en sortira telle conséquence.

Discours, II, 22.

Ma gli uomini fanno questo errore : che non sanno porre termini alle speranze loro, ed in su quelle fondandosi, senza misurarsi altrimenti, rovinano. *Discorsi*, II, 27.

Che mai non debba nessuno tanto poco stimare un uomo che e' creda aggiungendo ingiuria sopra ingiuria, che colui che è ingiuriato, non pensi di vendicarsi con ogni suo pericolo e particolar danno. *Discorsi*, II, 28.

In ogni consulta è bene venire allo individuo di quello che si ha a deliberare, e non stare sempre in ambiguo, nè in su lo incerto della cosa. *Discorsi*, II, 15.

Nascono ancora certi accidenti, dove facilmente sono ingannati gli uomini che non hanno grande isperienza delle cose, avendo in sè quello accidente che nasce molti verisimili, atti a far credere quello che gli uomini sopra tal caso si persuadono. *Discorsi*, II, 22.

Les hommes prudents savent se faire un mérite de toutes leurs actions, même de celles où la nécessité les contraint.

Discours, I, 51.

L'imprudence des hommes les pousse parfois à prendre la défense des autres, alors qu'ils ne savent ni ne peuvent se défendre eux-mêmes.

Discours II, 11.

On voit clairement combien il y a d'imprudence et de folie en demandant une chose, de dire d'abord : Je veux m'en servir contre vous. Il ne faut point ainsi révéler son dessein, mais s'efforcer d'obtenir à tout prix ce que l'on désire. En effet, lorsqu'on demande ses armes à un homme, on ne lui doit point dire : C'est pour te tuer ! Mais une fois qu'on les a en main, on peut satisfaire son désir.

Discours, I, 44.

Souvent le désir de vaincre aveugle les esprits des hommes ; ils ne voient plus que ce qu'ils désirent.

Discours, III, 48.

Gli uomini prudenti si fanno grado sempre delle cose, in ogni loro azione, ancora che la necessità gli constringesse a farle in ogni modo. *Discorsi,* I, 51.

Fa la poca prudenza delli uomini qualche volta, che non sappiendo nè potendo difendere sè medesimi, vogliono prendere imprese di difendere altrui. *Discorsi,* II, 11.

Dove apertamente si conosce quanta stultizia e poca prudenza è domandare una cosa, e dire prima : io voglio far male con essa ; perchè non si debbe mostrare l'animo suo, ma vuolsi cercare d'ottenere quel suo desiderio in ogni modo. Perchè e' basta a dimandare a uno le armi, senza dire : io ti voglio ammazzare con esse ; potendo poi che tu hai l' arme in mano, satisfare allo appetito tuo. *Discorsi,* I, 44.

... spesso il desiderio del vincere acceca gli animi degli uomini, che non veggono altro che quello pare facci per loro. *Discorsi,* III, 48.

Les hommes doivent être caressés ou étouffés : ils se vengent des injures légères, ils ne le peuvent lorsqu'elles sont très graves. Aussi lorsqu'il s'agit d'offenser un homme, il faut le faire de telle sorte qu'on n'ait pas à redouter sa vengeance.

Prince, III.

Les Romains ne prisèrent jamais cette maxime que les sages d'aujourd'hui ont sans cesse à la bouche : Profitez du bénéfice du temps. Mais ils ont toujours préféré celui de la valeur et de la prudence, car le temps chasse devant lui toute chose, et peut amener avec lui le bien comme le mal, le mal comme le bien. *Prince*, III.

Celui qui travaille à rendre un autre puissant, travaille à sa propre ruine, car cette puissance n'est causée que par l'adresse ou par la force ; or l'une et l'autre sont suspectes à qui est devenu puissant.

Prince, III.

Il n'est chose si ordinaire ni si naturelle que le désir d'acquérir, et quiconque s'y livre, quand il en

... gli uomini si debbono o vezzeggiare o spegnere ; perchè si vendicano delle leggieri offese, delle gravi non possono : sicchè l' offesa che si fa all' uomo, deve essere in modo che la non tema la vendetta. *Princip.*, III.

Non piacque mai ai Romani « quello che tutto dì è in bocca de' savi de' nostri tempi, *godere li beneficii del tempo* ; ma bene quello della virtù e prudenza loro : perchè il tempo si caccia innanzi ogni cosa, e può condurre seco bene come male, male come bene ». *Principe*, III.

... chi è cagione che uno diventi potente, rovina ; perchè quella potenza è causata da colui o con industria o con forza ; e l' una e l' altra di queste due è sospetta a chi è divenuto potente. *Principe*, III.

È cosa veramente molto naturale e ordinaria desiderare di aquistare ; e sempre quando gli uomini lo fanno che possino,

a les moyens, est loué plutôt que blâmé ; mais vouloir acquérir à toute force, lorsqu'on ne le peut, là est le blâme et l'erreur. *Prince*, III.

Il ne faut point mettre en danger toute sa fortune sans déployer en même temps toutes ses forces.
Discours, I, 22.

Que personne ne soulève une révolution dans une cité, croyant pouvoir ensuite l'arrêter à son gré ou la diriger à sa guise. *Histoire*, III, 10.

Dans nos actions, le retard produit le découragement, et la précipitation, le danger.
Histoire, III, 26.

La prudence ne juge point des choses par leurs effets ; parce que fort souvent les meilleurs conseils échouent. Si l'on approuve les mauvais conseils parce qu'ils ont réussi, on encourage tout simplement les hommes à se tromper, les mauvais conseils n'ayant pas toujours une heureuse issue. Pour la même raison, blâmer une sage résolution, parce qu'elle

---

ne saranno laudati e non biasimati : ma quando non possono, e vogliono farlo in ogni modo, qui è il biasimo e l' errore.
Principe, III.

Non fu mai giudicato partito savio mettere a pericolo tutta la fortuna tua, e non tutte le forze. *Discorsi*, I, 22.

Non sia alcuno, che muova un' alterazione in una città, per credere poi, o fermarla a sua posta, o regolarla a suo modo.
Storie, III, 10.

... nelle azioni nostre lo indugio arreca tedio e la fretta pericolo. *Storie*, III, 26.

... non è prudenza giudicar le cose dagli effetti, perchè molte volte le cose ben consigliate hanno non buono fine, e le male consigliate l' hanno buono. E se si lodano i cattivi consigli per fine buono, non si fa altro che dare animo agli uomini di errare : il che torna in danno grande delle repubbliche ; perchè sempre i mali consigli non sono felici. Così medesimamente si errava a biasimare un savio partito, che abbia fine

n'a point réussi, c'est enlever aux citoyens le courage de conseiller la cité et de lui donner leur avis.
Histoire, IV, 7.

Qui se contente d'une demi-victoire, en tirera des avantages toujours croissants, car à vouloir outrer la victoire, souvent on se perd.
Histoire, IV, 14.

Voulez-vous vivre tranquilles ? Ne prenez dans le gouvernement que ce qui vous en est octroyé par les lois et par les citoyens : alors vous ne vous attirerez haine ni danger. Car ce n'est point ce qu'on accorde à l'homme, mais ce qu'il usurpe, qui le rend odieux. *Histoire*, IV, 16.

Entre ceux qui aspirent à la même grandeur, il peut se créer des alliances de familles, mais non de l'amitié. *Histoire*, IV, 9.

Les partis dangereux, plus on les envisage, moins on les prend volontiers. *Histoire*, II, 32.

---

non lieto ; perchè si toglieva animo ai cittadini a consigliare la città, e a dire quello che egli intendono.
Storie, IV, 7.

... chi è contento di una mezzana vittoria, sempre ne farà meglio ; perchè quelli che vogliono sopravvincere, spesso perdono. *Storie*, IV, 14.

Dello stato, se voi volete vivere sicuri, toglietene quanto ve ne è dalle leggi e dagli uomini dato : il che non vi recherà mai nè invidia nè pericolo ; perchè quello che l' uomo si toglie, non quello che all' uomo è dato, ci fa odiare.
Storie, IV, 16.

... intra gli uomini che aspirano a una medesima grandezza si può facilmente fare parentado, ma non amicizia.
Storie, IV, 9.

I partiti pericolosi quanto più si considerano, tanto peggio volentieri si pigliano. *Storie*, II, 32.

Dans la haine générale, pas de sécurité possible : on ne sait d'où viendra le mal, et lorsqu'on a peur de tout le monde, on ne peut se fier à personne. Si cependant on tente de le faire, on attise la haine de ceux à qui on ne se fie point, et on les anime encore plus à la vengeance. *Histoire*, II, 34.

Il vaut mieux charger d'une expédition importante un seul homme, de capacité moyenne, que deux hommes supérieurs, revêtus de la même autorité.
Discours, III, 15.

Une règle sans exception, c'est que si vous ordonnez des mesures rigoureuses, il les faut faire exécuter rigoureusement, sans quoi vous vous y perdrez. D'où il faut conclure que pour être obéi, il est nécessaire de savoir commander. Et ceux-là seuls savent commander, qui comparent leurs qualités à celles des hommes qui leur doivent obéir ; et lorsqu'ils y voient une juste proportion, qu'ils commandent, et une disproportion, qu'ils s'abstiennent.
Discours, III, 22.

... negli universali odj non si trova mai sicurtà alcuna ; perchè tu non sai donde ha a nascere il male ; e chi teme di ogni uomo, non si può mai assicurare di persona. E se pure tenti di farlo, tu aggravi nei pericoli ; perchè quelli che rimangono, si accendono più negli odj, e sono più parati alla vendetta.
Storie, II, 34.

... meglio mandare in una espedizione un uomo solo di comunale prudenza, che duoi valentissimi uomini insieme con la medesima autorità.
Discorsi, III, 75.

Ed è una regola verissima, che quando si comanda cose aspre, conviene con asprezza farle osservare ; altrimenti, te ne troveresti ingannato. Dove è da notare, che a voler essere ubbidito, è necessario saper comandare : e coloro sanno comandare, che fanno comparazione della qualità loro a quelle di chi ha a ubbidire ; e quando vi vegghino proporzione, allora comandino ; quando sproporzione, se ne astenghino.
Discorsi, III, 22.

Les hommes qui méditent une entreprise doivent d'abord s'y préparer avec soin afin que, l'occasion se présentant, ils soient prêts à tenter ce qu'ils avaient dessein d'accomplir. Et comme, lorsqu'on se prépare avec précaution, vos projets ne sont point découverts, on ne peut vous accuser d'aucune négligence, tant que l'occasion ne l'a pas rendue manifeste. Si alors on n'agit pas, on fait voir, ou qu'on ne s'est pas suffisamment préparé, ou qu'on n'y a pensé en aucune façon.

Art de la guerre, I.

Si quelqu'un lisait nos lettres, vénérable compère, et voyait leur diversité, il s'étonnerait fort sans doute, car il lui semblerait d'abord que nous fussions hommes graves, uniquement occupés de grandes choses, et qu'il ne nous pût tomber en l'entendement nulle pensée qui n'eût noblesse ou grandeur, puis tournant la feuille, nous lui paraîtrions légers, inconstants, libertins, tout occupés de choses vaines. Et si cette manière de faire semble à quelqu'un digne de blâme, elle me semble à moi fort louable,

---

Gli uomini che vogliono fare una cosa, deggiono prima con ogni industria prepararsi, per essere, vedendo l' occasione, apparecchiati a sodisfare a quello, che si hanno presupposto di operare. E perchè quando le preparazioni sono fatte cautamente, elle non si conoscono, non si può accusare alcuno d' alcuna negligenza, è prima non è scoperto ; nella quale poi non operando, si vede, o che non si è preparato tanto che basti, o che non si ha in alcuna parte pensato.

Arte della guerra, I.

Chi vedesse le nostre lettere, honorando compare, e vedesse la diversità di quelle, si maraviglierebbe assai, perchè gli parrebbe ora che noi fussimo uomini gravi, tutti volti a cose grandi, e che ne' petti nostri non potesse cascare alcuno pensiere che non avesse in sè onestà e grandezza. Però dipoi, voltando carta, gli parrebbe quelli noi medesimi essere leggieri, incostanti, lascivi, volti a cose vane. E questo modo di procedere, se a qualcuno pare sia vituperoso, a me pare lau-

parce qu'en cela nous imitons la nature, qui est diverse ; et quiconque imite la nature ne doit être tancé. *Lett. fam.*, 392-93.

Je vais vous dire une mienne opinion : c'est qu'on se trompe à vouloir être trop sage.
Lett. fam., 466.

---

dabile, perchè noi imitiamo la natura, che è varia; e chi imita quella non può essere ripreso. *Lett. fam.*, 392-93.

Io vi dirò una mia opinione, la quale è che si erri così ad essere troppo savio. *Lett. fam.*, 466.

CHAPITRE XI

LES GOUVERNEMENTS

Si vous avez pris en dégoût le discourir sur les choses pour avoir vu trop souvent les faits contredire les beaux discours et raisonnements qu'on a coutume d'en faire, vous avez raison ; il m'est arrivé la même chose. Et malgré cela, si je pouvais vous parler, je ne pourrais faire que je ne vous emplisse la tête de châteaux en l'air. La fortune m'a fait ainsi ; ne sachant parler ni de l'art de la soie ni de l'art de la laine, ni des profits et pertes, force m'est de discourir sur l'Etat, et il me faut ou bien me taire tout coi, ou raisonner de cela. *Lett. fam.* 229.

Le hasard seul est cause de la diversité des gouvernements. Car, au commencement du monde, les habitants de la terre étaient en petit nombre et vécurent un temps disséminés à la manière des animaux. Mais la race humaine s'étant accrue, ils

---

Se vi è venuto a noia il discorrere le cose, per veder molte volte succedere i casi fuori de' discorsi e concetti che si fanno, avete ragione, perchè il simile è intervenuto a me. Pure se io vi potessi parlare, non potrei fare che io non vi empiessi il capo di castellucci, perchè la fortuna ha fatto, che non sapendo ragionare nè dell' arte della seta, nè dell' arte della lana, nè dei guadagni nè delle perdite, e' mi conviene ragionare dello stato, e mi bisogna o botarmi di star cheto, o ragionare di questo. *Lett. fam.*, 229.

Nacquono queste variazioni di governi a cosa intra li uomini : perchè nel principio del mondo, sendo li abitatori rari, vissono un tempo dispersi, a similitudine delle bestie ; dipoi, multoplicando la generazione, si ragunorno insieme, e, per potersi

se réunirent, et, afin de se mieux défendre, ils commencèrent à respecter celui d'entre eux qui était le plus robuste et le plus courageux. Ils en firent leur chef et lui obéirent. De là résulta la connaissance de ce qui est honnête et utile, en opposition avec ce qui est pernicieux et coupable. En effet, on s'aperçut que celui qui nuisait à son bienfaiteur suscitait parmi les hommes la haine et la compassion. Ils détestèrent les ingrats, honorèrent ceux qui se montraient reconnaissants et, craignant d'éprouver à leur tour les mêmes injures qui avaient été faites à d'autres, pour se protéger contre tel malheur, ils s'avisèrent d'établir des lois, et d'infliger des punitions à ceux qui les transgresseraient. Telles furent les premières notions de la justice.

Alors, quand il fut question d'élire un prince, on cessa d'aller à la recherche du plus courageux, on choisit le plus sage et le plus juste. Mais le prince venant ensuite à régner par droit de succesion, et non plus par élection, bientôt les héritiers dégénérèrent de leurs ancêtres ; négligeant les œuvres louables et valeureuses, il leur sembla qu'ils n'avaient autre chose à faire que surpasser les autres en luxe,

---

meglio difendere, cominciorno a riguardare fra loro quello che fusse più robusto e di maggiore cuore, e fecionlo come capo, e lo obedivano. Da questo nacque la cognizione delle cose oneste et buone, differenti dalle perniziose : perchè, veggendo che se uno noceva al suo benefattore, ne veniva odio e compassione intra gli uomini, biasimando li ingrati ed onorando quelli che fossero grati, e pensando ancora che quelle medesime ingiurie potevano esser fatte a loro ; per fuggire simile male, si riducevano a fare leggi, ordinare punizioni a chi contra facesse : donde venne la cognizione della giustizia. La qual cosa faceva che avendo dipoi ad eleggere un principe, non andavano dietro al più gagliardo, ma a quello che fossi più prudente e più giusto. Ma come dipoi si cominciò a far il principe per successione, e non per elezione, subito cominciorno li eredi a degenerare dai loro antichi ; e lasciando l' opere virtuose, pensavano che i principi non avessero a fare altro che superare li altri di sontuosità e di lascivia e d' ogni

en mollesse et en tout genre de voluptés. Dès lors le prince commença à exciter la haine ; la haine l'environna de terreur, puis, passant de la crainte à l'offense, la tyrannie ne tarda pas à surgir.

Telles furent les causes de la chute des princes ; alors s'ourdirent contre eux les conjurations et complots, non point d'hommes faibles et timides, mais conduits par ceux qui surpassaient tous les autres en générosité, grandeur d'âme, richesse et naissance, et qui ne pouvaient supporter la vie déshonnête d'un tel prince.

La multitude, entraînée par l'exemple et l'autorité des grands, s'armait contre le prince et celui-ci, détruit, leur obéissait comme à ses libérateurs. Et ceux-ci, haïssant jusqu'au nom du chef unique, organisaient entre eux un gouvernement ; à l'origine, retenus par le souvenir de la précédente tyrannie, ils conformaient leur conduite aux lois qu'ils avaient données ; préférant le bien public à leur propre avantage, ils gouvernaient diligemment les intérêts généraux et particuliers, et veillaient avec le plus grand soin à leur conservation. Lorsque cette administration passa aux mains de leurs fils, lesquels ne connaissaient point les changements de fortune et

altra qualità deliziosa : in modo che, cominciando il principe ad essere odiato, e per tale odio a temere, e passando tosto dal timore all' offese, ne nasceva presto una tirannide. Da questo nacquero appresso i principi delle rovine, e delle conspirazioni e congiure contro i principi ; non fatte da coloro che fussero o timidi o deboli, ma da coloro che per generosità, grandezza d' animo, ricchezza e nobiltà, avanzavano gli altri ; i quali non potevano sopportare la inonesta vita di quel principe. La moltitudine, adunque, seguendo l' autorità di questi potenti, si armava contra al principe, e quello spento, ubbidiva loro come a suoi liberatori. E quelli, avendo in odio il nome d' uno solo capo, constituivano di loro medesimi un governo ; e nel principio, avendo rispetto alla passata tirannide si governavano secondo le leggi ordinate da loro, posponendo ogni loro comodo alla comune utilità ; e le cose private e le pubbliche con somma diligenzia governavano e conservavano. Venuta dipoi questa amministrazione ai loro figliuoli, i quali, non conoscendo la variazione della fortuna, non avendo mai

qu'aucun malheur n'avait éprouvés, ils ne voulurent point se contenter de l'égalité civile, mais, s'abandonnant à l'avarice et à l'ambition, ravissant les femmes à leurs époux, ils changèrent le gouvernement qui jusqu'alors avait été aristocratique, en une oligarchie qui ne respecta plus aucun droit. Si bien qu'en peu de temps ils éprouvèrent le même sort que le tyran : car la multitude, fatiguée de leur domination, se fit ministre de quiconque voulait nuire à ceux qui la gouvernaient ; et il ne tarda pas à s'élever un homme qui, avec l'aide du peuple, parvint à les exterminer. La mémoire du prince et de ses outrages vivant encore, et l'oligarchie venant à peine d'être détruite, comme on ne voulait à aucun prix rétablir le pouvoir d'un seul, on se tourna vers le gouvernement populaire, et on l'organisa de telle façon que ni le petit nombre des grands, ni aucun prince n'y eussent aucune autorité. Comme tous les gouvernements ont quelque prestige à l'origine, le gouvernement populaire se maintint d'abord, mais peu de temps, surtout lorsque la génération qui l'avait établi fut éteinte. Car on en arriva bientôt à l'anarchie, où l'on ne craignit plus ni les simples citoyens ni les magistrats, de sorte que

provato il male, e non volendo stare contenti alla civile equalità, ma rivoltisi alla avarizia, alla ambizione, alla usurpazione delle donne, feciono che d' uno governo d' ottimati diventassi un governo di pochi, senza avere rispetto ad alcuna civiltà : tal che in breve tempo intervenne loro come al tiranno ; perchè infastidita da' loro governi la moltitudine, si fe ministra di qualunque disegnassi in alcun modo offendere quelli governatori ; e così si levò presto alcuno che, con l' aiuto della moltitudine, li spense. Ed essendo ancora fresca la memoria del principe e delle ingiurie ricevute da quello, avendo disfatto lo stato de' pochi e non volendo rifare quel del principe si volsero allo stato popolare ; e quello ordinarono in modo, che nè i pochi potenti, nè uno principe vi avesse alcuna autorità. E perchè tutti gli stati nel principio hanno qualche reverenza, si mantenne questo stato popolare un poco, ma non molto, massime spenta che fu quella generazione che l' aveva ordinato ; perchè subito si venne alla licenzia, dove non si temevano nè li uomini privati nè i pubblici ; di qualità che vivendo

chacun vivant à son caprice, il se produisait chaque jour mille vexations, tant que, contraints par la nécessité, ou éclairés par les conseils d'un homme sage ou encore pour sortir de cette anarchie, on en revint à l'empire d'un seul, d'où l'on retomba, de chute en chute, de la même manière et par les mêmes causes, dans l'anarchie.

Tel est le cercle dans lequel tournent tous les états qui ont existé ou existent encore. Mais il est rare qu'on revienne à la même forme de gouvernement, parce que nul état n'a assez de vitalité pour pouvoir passer plusieurs fois par les mêmes bouleversements et rester debout.

Discours, I, 2.

Nul état ne peut être fondé quelque peu stable s'il n'est ou franche monarchie ou franche république. Toute forme intermédiaire de gouvernement est défectueuse. La raison en est des plus évidentes : la monarchie n'a qu'une route à suivre pour marcher à sa destruction, qui est de descendre vers la république; de même la république ne peut marcher à sa destruction qu'en montant vers la monarchie. Les états intermédiaires ont deux routes, puisqu'ils

---

ciascuno a suo modo, si facevano ogni dì mille ingiurie : talchè costretti per necessità, o per suggestione d' alcuno buono uomo, o per fuggire tale licenzia, si ritorna di nuovo al principato ; e da quello, di grado in grado, si riviene verso la licenzia ne' modi e per le cagioni dette. E questo è il cerchio nel quale girando tutte le repubbliche si sono governate e si governano : ma rade volte ritornano ne' governi medesimi ; perchè quasi nessuna repubblica può essere di tanta vita, che possa passare molte per queste mutazioni, e rimanere in piede.

Discorsi, I, 2.

... nessuno Stato si può ordinare che sia stabile, se non è o vero principato o vera repubblica ; perchè tutti i governi posti in tra questi dua sono defettivi. La ragione è chiarissima : perchè il principato ha solo una via alla sua resoluzione, la quale è scendere verso la repubblica ; e così la repubblica ha solo una via da resolversi, la quale è salire verso il principato. Gli Stati di mezzo hanno due vie, potendo salire verso il

peuvent monter vers la monarchie et descendre vers la république ; d'où résulte leur instabilité.

Sur le moyen de réformer le gouvernement de Florence.

On ne peut appeler stable une monarchie où les choses se font par la volonté d'un seul, et se décident avec le consentement de plusieurs ; et l'on ne peut croire durable une république où l'on ne satisfait pas à ces désirs, sans la satisfaction desquels les républiques se perdent.

Sur le moyen de réformer le gouvernement de Florence.

Qui voudrait de notre temps créer un état trouverait plus de facilité à le faire parmi les hommes des montagnes, où la civilisation n'existe pas encore, que parmi ceux des villes, où la civilisation est déjà corrompue. Ainsi un sculpteur tirera plus facilement une belle statue d'un bloc informe que d'un marbre ébauché par une main malhabile.

Discours, I, 11.

Un des moyens pour faire durer un gouvernement nouveau, c'est de tenir les esprits en suspens et irrésolus, et pour cela, les tenir tellement dans l'attente

---

principato, e scendere verso la reppublica : donde nasce la loro instabilità.

Sul modo di riformar lo stato di Firenze.

... non si può chiamar quel principato stabile, dove le cose si fanno secondo che vuole uno, e si deliberano con il consenso di molti ; nè si può credere, quella repubblica esser per durare, dove non si satisfà a quelli umori, a' quali non si satisfacendo, le repubbliche rovinano.

Sul modo di riformar lo stato di Firenze.

E senza dubbio, chi volesse ne' presenti tempi fare una repubblica, più facilità troverebbe negli uomini montanari, dove non è alcuna civiltà, che in quelli che sono usi a vivere nelle città, dove la civiltà è corrotta : ed uno scultore trarrà più facilmente una bella statua d' uno marmo rozzo, che d' uno male abbozzato d' altrui. *Discorsi*, I, 11.

... uno de' modi con che li stati nuovi si tengono, et li animi dubii o si fermano o si tengono sospesi et irresoluti, è dare di

de ce qu'on va faire, que les hommes aient sans cesse l'esprit tendu et occupé à se demander quelles fins auraient les tentatives ou entreprises nouvelles.

Lett. fam., 264-65.

Examinez, je vous prie, les choses humaines, comme le crédit et la puissance, principalement des républiques, et voyez comme elles s'accroissent. Vous constaterez alors qu'en premier lieu il suffit aux hommes de se pouvoir défendre eux-mêmes et n'être point dominés par d'autres ; et que de là on s'élève ensuite à attaquer les autres et à les vouloir dominer.

Lett. fam., 277.

Toute cité, tout état doit regarder comme ennemis tous ceux qui peuvent espérer de s'emparer de ce qui lui appartient, et contre lesquels il lui est impossible de se défendre. Jamais monarchie ni république sage n'a voulu que ses états fussent à la discrétion d'autrui ou n'a cru qu'en les y mettant, elle pourrait en garder la possession.

Discours à la Balia de Florence.

Toutes les cités qui, en n'importe quel temps, furent gouvernées, soit par un prince absolu, soit

---

sè grande espettazione, tenendo sempre li uomini sollevati con l' animo, nel considerare che fine habbino ad avere i partiti et le imprese nuove. *Lett. fam.*, 264-65.

... vi prego che voi consideriate le cose degl' uomini come d'esser creduto et le potenze del mondo, et massime delle repubbliche, come le creschino ; et vedrete come agl' uomini prima basta poter difendere se medesimi et non esser dominati da altri ; da questo si sale poi a offendere altri et a voler dominare altri. *Lett. fam.*, 277.

... ogni città, ogni Stato debbe riputare inimici tutti coloro che possono sperare si poterle occupare il suo, e da chi lei non si può difendere. Nè fu mai nè signoria nè repubblica savia, che volessi tenere lo Stato suo a discrezione d'altri o che, tenendolo, gliene paressi aver sicuro.

Discorso alla Balia di Firenze.

Tutte le città le quali mai per alcun tempo si sono governate per principe soluto, per ottimati o per popolo, come

par des grands, soit par le peuple, comme l'est la nôtre, ont employé pour se défendre la force unie à la prudence. La seconde ne suffit point lorsqu'elle est seule, et la première non plus ne peut amener les choses à leur point ou, si elle les y amène, elle ne saurait les y maintenir.

La force et la prudence sont donc le nerf de toutes les dominations qui furent ou qui seront jamais dans le monde ; et quiconque a observé les révolutions des royaumes, la ruine des pays et des cités, ne les a jamais vues provenir d'autres causes que du manque d'armes ou de sagesse.

Discours à la Balia de Florence.

Dans les changements qu'ils traversent, les pays, le plus souvent, passent de l'ordre au désordre, et puis repassent du désordre à l'ordre ; car les choses de ce monde n'ayant pas le loisir de s'arrêter jamais, à peine arrivées à leur plus haut degré de perfection, comme elles ne peuvent plus s'élever, il leur faut nécessairement descendre. De même lorsqu'elles déclinent et que les désordres les ont amenées à leur dernier degré d'abaissement, ne pouvant descendre plus bas, il faut nécessairement qu'elles se relèvent.

si governa questa. hanno avuto per difensione loro le forze mescolate colla prudenza ; perchè questa non basta sola ; e quelle o non conducono le cose, o condotte, non le mantengono. Sono, dunque, queste due cose il nervo di tutte le signorie che furno o che saranno mai al mondo : e chi ha osservato le mutazioni de' regni, le ruine delle provincie e delle città, non le ha vedute causare da altro, che dal mancamento delle armi o del senno.

Discorso alla Balia di Firenze.

Sogliono le provincie, il più delle volte, nel variare che le fanno, dall' ordine venire al disordine, e di nuovo dipoi dal disordine all' ordine trapassare ; perchè non essendo dalla natura conceduto alle mondane cose il fermarsi, come elle arrivano alla loro ultima perfezione, non avendo più da salire, conviene che scendino ; e similmente scese che le sono, e per gli disordini all' ultima bassezza pervenute, di necessità, non potendo più scendere, conviene che salghino : e cosi sempre

Ainsi l'on descend toujours du bien dans le mal, et l'on remonte du mal au bien. La valeur, en effet, enfante le repos ; le repos, l'oisiveté ; l'oisiveté, le désordre, et le désordre la ruine ; semblablement, de la ruine naît l'ordre, de l'ordre la vertu, et de celle-ci, gloire et prospérité. Les hommes sages ont aussi remarqué que les lettres viennent à la suite des armes, et que dans tous les pays et toutes les cités les capitaines naissent avant les philosophes. Lorsque le courage et la bonne discipline d'une armée ont produit la victoire, et la victoire la paix, la force de ces âmes belliqueuses ne se peut laisser amollir par une oisiveté plus honorable que celle des lettres, et l'oisiveté ne se peut glisser dans les cités bien ordonnées par un plus insidieux artifice. Caton l'avait fort justement discerné, lorsque vinrent à Rome les philosophes Diogène et Carnéade que les Athéniens avaient envoyés au Sénat comme ambassadeurs ; alors, s'apercevant que la jeunesse de Rome commençait à les suivre avec admiration, et prévoyant tout le mal que cette honorable oisiveté préparait à sa patrie, il fit défendre qu'à l'avenir aucun philosophe pût être reçu dans Rome.

C'est donc à de telles causes qu'il faut imputer la

dal bene si scende al male, e dal male si sale al bene. Perchè la virtù partorisce quiete, la quiete ozio, l' ozio disordine, il disordine rovina ; e similmente dalla rovina nasce l' ordine, dall' ordine virtù, da questa, gloria e buona fortuna. Onde si è da' prudenti osservato, come le lettere vengono dietro all' armi ; e che nelle provincie e nelle città prima i capitani che i filosofi nascono. Perchè avendo le buone ed ordinate armi partorito vittorie, e le vittorie quiete, non si può la fortezza degli armati animi con più onesto ozio, che non quello delle lettere, corrompere ; nè può l' ozio con maggiore e più pericoloso inganno, che con questo, nelle città bene instituite entrare. Il che fu da Catone, quando in Roma Diogene e Carneade, filosofi mandati da Atene oratori al Senato, vennero, ottimamente conosciuto ; il quale veggendo come la gioventù romana cominciava con ammirazione a seguitargli, e conoscendo il male che da quello onesto ozio alla sua patria ne poteva risultare, provvide che niuno filosofo potesse essere in Roma ricevuto. Vengono pertanto le provincie per questi

ruine des pays ; mais une fois qu'ils en sont arrivés là, les hommes, assagis par les coups du malheur, reviennent, comme je l'ai dit, à l'ordre, à moins qu'ils ne demeurent étouffés par une force extraordinaire. *Histoire*, V, 1.

Ceux qui espèrent qu'une république puisse rester unie s'abusent grandement. A vrai dire, parmi les dissensions qui se produisent dans une république, les unes lui profitent et les autres lui nuisent. Les nuisibles sont celles qu'accompagnent les factions et les partis ; les utiles, celles qui subsistent sans partisans ni factions. Or, le fondateur d'une république ne pouvant empêcher qu'il ne s'y produise des inimitiés, doit pourvoir tout au moins à ce qu'il n'y ait point de factions. Et, à ce sujet, il est à remarquer que dans un état les citoyens ont deux moyens pour acquérir de la réputation, ou par des services rendus à la chose publique, ou par des services rendus à des particuliers. On acquiert publiquement la réputation par une bataille gagnée, par la prise d'une ville, par une mission qu'on remplit avec zèle et prudence, par des conseils à la république heureux et judicieux. Les services particuliers consistent à

mezzi alla rovina ; dove pervenute, e gli uomini per le battiture diventati savi, ritornano, come è detto, all' ordine, se già da una forza straordinaria non rimangono soffocati.
Storie, V, 1.

... coloro che sperano che una repubblica possa essere unita assai di questa speranza s' ingannano. Vera cosa è che alcune divisioni nuocono alla repubblica, ed alcune giovano. Quelle nuocono, che sono dalle sètte e da' partigiani accompagnate ; quelle giovano, che senza sètte e senza partigiani si mantengono. Non potendo adunque provvedere un fondatore d' una repubblica, che non siano nimicizie in quella, ha da provvedere almeno che non vi siano sette. E perciò è da sapere, come in due modi acquistano riputazione i cittadini nelle città, o per vie pubbliche, o per modi privati. Pubblicamente s'acquista, vincendo una giornata, acquistando una terra, facendo una legazione con sollecitudine e con prudenza, consigliando la repubblica saviamente e felicemente. Per modi privati si

favoriser indistinctement, tantôt un citoyen tantôt un autre, en les défendant contre les magistrats, en les secourant de ses deniers, en les portant à des honneurs immérités, ou encore à se gagner les faveurs de la populace par des largesses et jeux publics. Cette manière de faire est ce qui produit les factions et les partisans, et autant la réputation qui résulte de là est pernicieuse, autant celle qui n'est point mêlée aux factions est utile, parce qu'elle est fondée sur le bien de tous et non sur des intér ts particuliers. Et encore que, parmi les citoyens qui poursuivent telle renommée, on ne puisse empêcher des haines fort violentes de s'allumer, comme elles ne sont point accrues des partisans qui s'y rallient par intérêt personnel, elles ne sauraient nuire à la république. Bien loin de là, elles tournent à son utilité, puisque, pour l'emporter sur un rival, il faut par ses actions contribuer à la grandeur de l'Etat et se surveiller réciproquement pour que personne n'outrepasse les limites de la vie civile.

Histoire, VII, 1.

Les actions auxquelles une grandeur semble être attachée, celles, par exemple, qui ont trait aux af-

---

acquista, beneficando questo quell' altro cittadino, difendendolo da' magistrati, sovvenendolo di danari, tirandolo immeritamente agli onori, e con giuochi e doni pubblici gratificandosi la plebe. Da questo modo di procedere nascono le sètte ed i partigiani ; e quanto questa riputazione così guadagnata offende, tanto quella giova, quando ella non è con le sètte mescolata ; perchè l' è fondata sopra un bene comune, non sopra un bene privato. E benchè ancora dai cittadini così fatti non si possa per alcun modo provvedere che non vi sieno odj grandissimi ; nondimeno non avendo partigiani, che per utilità propria gli seguitino, non possono alla repubblica nuocere, anzi conviene che giovino ; perchè è necessario per vincere le loro prove si voltino all' esaltazione di quella, e particolarmente osservino l' uno l' altro, acciocchè i termini civili non si trapassino. *Storie*, VII, 1.

Le azioni che hanno in sè grandezza, come hanno quelle de' governi e degli stati, comunque elle si trattino, qualunque

faires des gouvernements et des nations, de quelque manière qu'on les traite, quelle que soit leur issue, semblent toujours procurer à leur auteur plus d'honneur que de blâme. *Histoire*, préface.

Si l'on considère combien sont funestes à une république ou à un royaume les changements de prince ou de gouvernement, lorsqu'ils ne sont point causés par une force étrangère, mais par discorde civile ; si ces révolutions, si légères soient-elles, suffisent pour renverser l'état le plus puissant...
Histoire, I, 5.

Les États, principalement ceux qui sont mal organisés, et qui s'administrent sous le nom de républiques, subissent de fréquentes variations dans leur gouvernement, qui les font passer non point de la liberté à l'esclavage, comme on le croit en général, mais de l'esclavage à la licence : car les ministres de la licence, qui sont les plébéiens, et ceux de la servitude, qui sont les nobles, ne célèbrent de la liberté que le nom seulement. Le désir de chacun d'eux est de n'être soumis ni aux lois ni aux hommes. S'il advient, ce qui est bien rare, que la bonne fortune

fine abbiano, pare sempre portino agli uomini più onore che biasimo. *Storie*, Proemio.

... se si considererà di quanto danno sia cagione ad una repubblica o ad un regno variare principe o governo, non per alcuna estrinseca forza, ma solamente per civile discordia, dove si vede come le poche variazioni ogni repubblica ed ogni regno, ancora che potentissimo, rovinano. *Storie*, I, 5.

Le città, e quelle massimamente che non sono bene ordinate, le quali sotto nome di repubblica si amministrano, variano spesso i governi e stati loro, non mediante la libertà e la servitù, come molti credono, ma mediante la servitù e la licenza. Perchè della libertà solamente il nome dai ministri della licenza, che sono i popolani, e da quelli della servitù, che sono i nobili, è celebrato ; disiderando qualunque di costoro non essere nè alle leggi nè agli uomini sottoposto. Vero è che quando pure avviene (che avviene rade volte) che, per buona

d'un état y suscite un citoyen sage, vertueux et puissant qui lui donne des lois grâce auxquelles s'apaise l'humeur séditieuse des nobles et des plébéiens ou soit contenue de telle sorte qu'ils ne puissent mal faire ; alors cet état peut à juste titre se glorifier d'être libre, et son gouvernement se considérer comme stable et résistant ; parce que, fondé sur de bonnes lois et de bonnes institutions, il n'a besoin, comme les autres, de la valeur d'un homme pour se maintenir. Plusieurs des républiques de l'antiquité, qui furent de longue durée, avaient des lois et institutions semblables ; lesquelles ont manqué et manquent à tous les états dont le gouvernement a passé et passe à toute heure, de la tyrannie à la licence, et de la licence à la tyrannie. En effet, il n'y a et ne peut y avoir de stabilité en aucun de ces gouvernements, à cause des ennemis nombreux que chacun d'eux rencontre. L'un ne saurait plaire aux gens de bien, l'autre déplaît aux gens avisés ; l'un peut faire le mal trop facilement, l'autre ne fait le bien qu'avec difficulté. Dans l'un on donne trop d'autorité aux orgueilleux, dans l'autre, aux ignares ; l'un et l'autre ont donc besoin, pour se maintenir,

---

fortuna della città, surga in quella un savio, buono e potente cittadino, dal quale si ordinino leggi, per le quali questi umori de' nobili e de' popolani si quietino, o in modo si ristringhino che male operare non possino : allora è che quella città si può chiamar libera, e quello stato si può stabile e fermo giudicare. Perchè sendo sopra buone leggi e buoni ordini fondato, non ha necessità della virtù di un uomo, come hanno gli altri, che lo mantenga. Di simili leggi ed ordini molte repubblica antiche, gli stati delle quali ebbero lunga vita, furono dotate. Di simili ordini e leggi sono mancate e mancano tutte quelle, che spesso i loro governi dallo stato tirannico al licenzioso, e da questo a quell' altro hanno variato e variano ; perchè in essi, per i potenti nimici che ha ciascuno di loro, non è, nè puote essere alcuna stabilità : perchè l' uno non piace agli uomini buoni, l' altro dispiace ai savi ; l' uno può far male facilmente, l' altro con difficoltà può far bene ; nell' uno hanno troppa autorità gli uomini insolenti, nell' altro gli sciocchi ; e l' uno e l' altro di essi conviene che sia dalla

de la valeur et fortune d'un seul homme, que la mort peut enlever ou les malheurs rendre inutile.

Histoire, IV, 1.

Dans toutes les républiques, à chaque nouvel événement, quelques lois anciennes tombent et quelques autres reprennent vie.

Histoire, II, 28.

Parmi les lois nouvelles, il n'en est pas de plus dangereuse pour une république que celle qui regarde trop loin dans le passé. *Histoire,* III, 3.

Dans une république, les juges doivent être nombreux, car le petit nombre se plie toujours à la volonté du petit nombre. *Discours,* I, 7.

Un des vices des gouvernements populaires est de faire peu de cas, en temps de paix, des hommes supérieurs. Cet oubli les mécontente de deux manières; l'une, en se trouvant privés du rang qu'ils méritent ; l'autre, en voyant regarder comme leurs égaux et même leurs supérieurs des hommes méprisables et de moindre suffisance. Cet abus a causé

---

virtù e fortuna di un uomo mantenuto, il quale o per morte può venir meno, o per travagli diventare inutile.

Storie, IV, 1.

... avviene in tutte le repubbliche, che sempre dopo un accidente alcune leggi vecchie s' annullano, ed alcune altre si rinnovano. *Storie,* II, 28.

Nè si può far legge per una repubblica più dannosa, che quella che riguarda assai tempo indietro. *Storie,* III, 3.

... in una repubblica, bisogna che i giudici siano assai, perchè pochi sempre fanno a modo de' pochi.

Discorsi, I, 7.

Nelle repubbliche è questo disordine, di fare poca stima de valentuomini ne' tempi quieti. La qual cosa gli fa indegnare in due modi : l' uno per vedersi fare compagni e superiori uomini indegni, e di manco sufficienza di loro. Il quale disor-

foule de désordres dans les républiques parce que les citoyens qui se voient mépriser injustement, sachant que la faute en est aux temps paisibles et sans dangers, s'efforcent de faire naître des troubles, en suscitant des guerres préjudiciables à la république.

Discours, III, 16.

On a vu et verra toujours que les hommes éminents et rares dans une république sont négligés lorsque les temps sont paisibles : l'envie que traîne après soi la réputation due à leur valeur fait qu'une foule de citoyens se prétendent non seulement égaux, mais supérieurs à eux.

Discours III, 16,

De toutes les positions malheureuses où peut se trouver un prince ou une république, la plus malheureuse, à coup sûr, est d'en être réduit au point de ne pouvoir accepter la paix ni soutenir la guerre. Tel est le sort de ceux auxquels la paix impose de trop dures conditions et qui, d'un autre côté, désirant faire la guerre, sont contraints de se jeter comme une proie au-devant de ceux qui leur viennent en aide, ou de rester la proie de l'ennemi. *Discours*, II, 23.

---

dine nelle repubbliche ha causato di molte rovine : perchè quelli cittadini che immeritamente si veggono sprezzare, e conoscono che e' ne sono cagione i tempi facili e non pericolosi s'ingegnano di turbargli, movendo nuove guerre in pregiudizio della repubblica. *Discorsi*, III. 16.

Egli fu sempre, e sempre sarà, che gli uomini grandi e rari in una repubblica nei tempi pacifichi sono negletti : perchè per la invidia che s' ha tirato dietro la riputazione che la virtù d' essi ha dato loro, si truova in tali tempi assai cittadini che vogliono, non che esser loro eguali, ma esser loro superiori.

Discorsi, III. 16.

Di tutti gli stati infelici, è infelicissimo quello d'un principe o d' una repubblica che è ridotto in termine che non può ricevere la pace, o sostenere la guerra · a che si riducono quelli che sono dalle condizioni della pace troppo offesi ; e dall' altro canto, volendo far guerra, convien loro o gittarsi in preda di chi gli aiuti, o rimanere preda del nimico.

Discorsi, II, 23.

Qu'est-ce qu'un gouvernement, sinon le moyen de contenir les sujets de manière qu'ils ne puissent ni ne vous doivent offenser ? On y parvient ou en leur enlevant toute possibilité de vous nuire, ou en les comblant de tant de bienfaits qu'ils n'aient aucun motif de vouloir changer de fortune.

Discours, II, 23.

C'est une vérité constante que l'existence de toutes les choses de ce monde a un terme. Mais celles-là seules parviennent jusqu'au bout de la carrière que le ciel leur a généralement assignée, qui conservent dans leur ensemble un tel équilibre, qu'elles n'éprouvent nul changement ou que, si elles changent, c'est plutôt pour leur bien que pour leur mal. Comme je parle ici de corps composés, tels que les tats ou les religions, m'est avis qu'il n'y a pour eux de bons changements que ceux qui les ramènent à leur principe. Ainsi les mieux constitués, ceux qui ont la plus longue vie, sont ceux auxquels leurs institutions permettent de se renouveler souvent, ou qui, par quelque événement étranger à ces institutions, peuvent parvenir à ce renouvellement.

Il est clair comme le jour que lorsque ces organismes ne se renouvellent point, ils ne sauraient durer.

... un governo non è che tenere in modo i sudditi, che non ti possano o debbano offendere. Questo si fa o con assicurarsene in tutto togliendo loro ogni via da nuocerti : o con beneficargli in modo, che non sia ragionevole ch' eglino abbino a desiderare di mutar fortuna. *Discorsi*, II, 23.

Egli è cosa verissima, come tutte le cose del mondo hanno il termine della vita loro. Ma quelle vanno tutto il corso che è loro ordinate dal cielo generalmente, che non disordinano il corpo loro, ma tengonlo in modo ordinato, o che non altera, o s' egli altera, è a salute, e non a danno suo. E perchè io parlo de' corpi misti, come sono le repubbliche e le sètte, dico che quelle alterazioni sono a salute, che le riducono verso i principii loro. E però quelle sono meglio ordinate, ed hanno più lunga vita, che medianti gli ordini suoi si possono spesso rinnovare ; ovvero che per accidente, fuori di detto ordine, vengono a detta rinnovazione. Ed è cosa più chiara che la luce, che non

Le moyen pour parvenir à ce renouvellement est, comme je l'ai dit, de les ramener à leur principe. Il existe, en effet, dans le principe de toute religion, république ou monarchie, une certaine bonté, grâce à laquelle elles peuvent recouvrer leur premier éclat et leur première prospérité. Et comme avec le temps, cette bonté se corrompt, s'il ne survient quelque événement heureux qui le ramène à son origine, tout l'organisme succombe.

Discours, III, 1.

Il faut considérer qu'il n'est entreprise plus malaisée à conduire, plus incertaine quant au succès, ni plus dangereuse que de se mêler de vouloir introduire de nouvelles institutions. Leur introducteur a pour ennemis tous ceux qui tiraient profit des institutions anciennes ; et il ne trouve que des défenseurs tièdes dans ceux qui auraient avantage aux nouvelles. Cette tiédeur provient de deux causes : la première, c'est qu'ils ont peur de leurs adversaires, auxquels les lois sont favorables, la seconde est l'incrédulité commune à tous les hommes qui n'ont foi dans les choses nouvelles qu'après qu'elles ont

si rinnovando questi corpi, non durano. Il modo del rinnovargli è. come è detto, ridurgli verso i principii suoi. Perchè tutti i principii delle sètte, e delle repubbliche, e dei regni. conviene che abbino in sè qualche bontà, mediante la quale ripiglino la prima riputazione, ed il primo augumento loro. E perchè nel processo del tempo quella bontà si corrompe, se non interviene cosa che la riduca al segno, ammazza di necessità quel corpo. *Discorsi*, III, 1.

... debbesi considerare come non è cosa più difficile a trattare nè più dubbia a riuscire, nè più pericolosa a maneggiare, che farsi capo ad introdurre nuovi ordini. Perchè l' introduttore, ha per nimici tutti coloro che degli ordini vecchi fanno bene ; e tepidi difensori tutti quelli che degli ordini nuovi farebbono bene : la qual tepidezza nasce parte per paura degli avversari, che hanno le leggi in beneficio loro ; parte dalla incredulità degli uomini, i quali non credono in verità una cosa nuova, se

fait leurs preuves. De là vient que tous ceux qui sont hostiles aux institutions nouvelles, toutes les fois qu'ils trouvent l'occasion de les attaquer, le font avec partialité, et que les autres les défendent mollement, en sorte qu'il ne fait point bon combattre avec eux.

Aussi, afin de bien raisonner sur ce sujet, faut-il examiner si les innovateurs sont puissants par eux-mêmes ou s'ils dépendent d'autrui ; c'est-à-dire, si pour conduire leur entreprise, ils en sont réduits à solliciter ou s'ils ont les moyens de contraindre.

Dans le premier cas, il leur arrive toujours malheur, et ils ne viennent à bout de rien ; mais lorsqu'ils ne dépendent que d'eux-mêmes, et qu'ils sont en état d'exercer la contrainte, alors il est bien rare qu'on les voie succomber. C'est pour cela que tous les prophètes armés triomphèrent, et que les désarmés ont fini malheureusement. Or, outre to ιt ce que je viens de dire, les peuples sont d'un naturel inconstant, et s'il est aisé de leur persuader quelque chose, il est malaisé de les affermir dans cette persuasion. Il faut donc être en mesure, lorsqu'ils ne croient plus, de les faire croire par force.

Prince, VI.

---

non ne veggon𝔬 nata esperianza ferma. Donde nasce che qualunque volta quelli che sonó nimici hanno occasione d'assaltare, lo fanno parzialmente ; e quelli altri difendono tepidamente. in modochè insieme con loro si periclita. E necessario pertanto, volendo discorrere bene questa parte, esaminare se questi innovatori stanno per lor medesimi, ò se dependano da altri : cioè, se per condurre l' opera loro bisogna che preghino, ovvero possono forzare. Nel primo caso, capitan sempre male, e non conducono cosa alcuna ; ma quando dependono da loro propri, e posson forzare, allora è che rare volte periclitano. Di qui nacque che tutti li profeti armati vinsono, e li disarmati rovinarono : perchè, oltra le cose dette, la natura de' popoli è varia ; ed è facile a persuadere loro una cosa, ma è difficile fermarli in quella persuasione. E però conviene essere ordinato in modo, che quando non credono più, si possa far loro credere per forza. *Principe*, VI.

Ce qui plus que toute autre chose renverse les royaumes de leurs sommets les plus élevés, c'est que les puissants ne sont jamais rassasiés de puissance.

De là vient que ceux qui ont perdu sont malcontents, et qu'il s'amasse des humeurs haineuses pour renverser ceux qui restent vainqueurs.

De là vient que l'un s'élève alors que l'autre succombe ; et que celui qui s'est élevé se détruit lui-même par de nouvelles ambitions ou par frayeur.

Cette disposition détruit les États ; et l'on peut s'en étonner d'autant plus que tout le monde connaissant cette faute, nul ne l'évite.

Saint Marc,[1] impétueux et importun, et se flattant d'avoir toujours le vent en poupe, ne se fit nul souci de travailler à la ruine de tous.

Quel che rovina dai più alti colli
Più che altro i Regni, è questo, che i potenti
Di lor potenza non son mai satolli.

Da questo nasce, che son mal contenti
Quei ch' han perduto, e che si desta umore
Per rovinar quei, che restan vincenti.

Onde avvien, che l' un sorge, e l' altro muore ;
E quel ch' è surto, sempremai si strugge
Per nuova ambizione, o per timore.

Questo appetito gli Stati distrugge ;
E tanto è più mirabil che ciascuno
Conosce quest' error, nessun lo fugge.

San Marco impetuoso, ed importuno,
Credendosi aver sempre il vento in poppa,
Non si curò di rovinare ognuno ;

---

[1] Venise à qui Machiavel en veut d'avoir accrû le désarroi de l'Italie.

Et il ne comprit point que trop de puissance est nuisible, et qu'il vaudrait bien mieux tenir sous l'eau et sa croupe et sa queue. [1]

Plus d'un s'est vu réduit à pleurer les états qu'il possédait, et, après l'événement, s'est aperçu qu'il s'était agrandi pour son malheur et sa ruine.

Athènes et Sparte, de qui le grand renom remplit naguère le monde, ne furent renversées qu'après avoir dompté les puissances qui les environnaient.

Mais de nos jours, chaque cité d'Allemagne vit en sécurité, car le territoire d'aucune d'elles ne passe six milles à la ronde.

Henri avec toute la force de ses armées ne put effrayer notre cité, car alors elle avait ses confins proches de ses murailles.

Nè vide, come la potenza troppa
Era nociva : e come il me' sarebbe
Tener sott' acqua la coda, e la groppa.

Spesso uno ha pianto lo Stato, ch' egli ebbe ;
E dopo il fatto poi s' accorge, come
A sua rovina, ed a suo danno crebbe.

Atene, e Sparta, di cui sì gran nome
Fu già nel mondo, allor sol rovinorno,
Quand' ebber le potenze intorno dome.

Ma di Lamagna nel presente giorno
Chiascheduna città vive sicura,
Per aver manco di sei miglia intorno.

Alla nostra città non fe paura
Arrigo già con tutta la sua possa,
Quando i confini avea presso alle mura ;

---

[1] Machiavel pense au lion, symbole de l'évangéliste Saint Marc.

Et maintenant qu'elle a étendu sa domination loin autour d'elle, et que la voici devenue vaste et grande, ce ne sont pas seulement les armées nombreuses qui la font trembler, mais les plus petites choses.

Car la force qui suffit pour soutenir un corps, quand ce corps est seul, ne suffit plus pour porter un poids plus considérable.

Celui qui veut toucher l'un et l'autre pôle à la fois tombe par terre entre les deux, comme autrefois Icare en son vol insensé.

Il est vrai qu'une puissance subsiste plus ou moins longtemps, selon que ses lois ou institutions sont plus ou moins bonnes.

Un état que sa valeur ou la nécessité poussent sans cesse à agir, verra sa grandeur toujours accrue.

Au contraire, elle sera toujours remplie de ronces et d'herbes sauvages, elle changera toujours de maître d'hiver en été,

---

Ed or ch' ella ha sua potenza promossa
Intorno, e diventata è grande, e vasta,
Teme ogni cosa, non che gente grossa.

Perchè quella virtute, che soprasta
Un corpo a sostener quand' egli è solo,
A regger poi maggior peso non basta.

Chi vuol toccare l' uno, e l' altro polo,
Si trova rovinato in sul terreno,
Com' Icar già dopo suo folle volo.

Vero è, che suol durar o più o meno
Una potenza, secondo che più
O men sue leggi buone, ed ordin fieno.

Quel Regno, che sospinto è da virtù
Ad operare, o da necessitate,
Si vedrà sempre mai gire all' insù.

E per contrario fia quella cittate
Piena di sterpi silvestri, e di dumi,
Cangiando seggio dal verno alla state.

Jusqu'à ce qu'enfin elle succombe ; et tous ses projets échoueront, cette cité qui a de bonnes lois mais des mœurs corrompues.

Celui qui lit les événements passés n'ignore pas que les empires commencent par Ninus et finissent par Sardanapale.

Le premier était réputé un homme divin ; l'autre fut trouvé parmi ses servantes, comme une femme occupée à distribuer le lin pour filer.

Le courage donne la tranquillité aux états ; la tranquillité enfante ensuite la mollesse et la mollesse ravage les pays et les villes.

Puis, quand un pays a été quelque temps plongé dans les désordres, la vertu, presque toujours, y revient habiter une autre fois.

Celui qui gouverne le monde permet et veut cet ordre de choses, afin que rien ne soit ou puisse être stable sous le soleil.

Tanto che alfin convien che si consumi,
E ponga sempre la sua mira in fallo,
Chi ha buone leggi, e cattivi costumi.

Chi le passate cose legge, sallo
Come gl' imperj comincian da Nino,
E poi finiscono in Sardanapallo.

Quel primo fu tenuto un uom divino,
Quell' altro fu trovato fra l' ancille.
Con una donna a dispensare il lino.

La virtù fa le region tranquille ;
E da tranquillità poi ne risolta
L'ozio, e l' ozio arde i paesi, e le ville.

Poi quando una provincia è stata involta
Ne' disordini un tempo, tornar suole
Virtute ad abitarvi un' altra volta.

Quest' ordine così permette, e vuole
Chi ci governa, acciocchè nulla stia,
O possa star mai fermo sotto' l Sole.

On a vu, on voit et on verra toujours le mal succéder au bien, le bien au mal, et toujours l'un sera cause de l'autre.

D'aucuns regardent comme un principe de mort pour les royaumes et comme leur destruction, l'usure et le péché de la chair.

Et que ce qui les élève et maintient grands et prospères, ce sont les jeûnes, aumônes et oraisons.

D'autres, plus avisés et plus sages, soutiennent qu'un tel mal ne suffit point pour renverser les États, non plus qu'un tel bien pour les maintenir.

Croire que sans toi Dieu combatte pour toi tandis que tu restes en repos et à genoux, a été pour beaucoup de royaumes et d'États la cause de leur perte.

Les oraisons sont assurément chose fort nécessaire ; et bien fou celui qui empêche le peuple de suivre ses cérémonies et faire ses dévotions.

Ed è, e sempre fu, e sempre fia
Che 'l mal succeda al bene, e il bene al male
E l' un sempre cagion dell' altro sia.

Vero è, ch' io credo sia cosa mortale
Pe' regni, e sia la lor distruzione
L'usura, o qualche peccato carnale ;

E della lor grandezza la cagione,
E che alti, e potenti gli mantiene,
Sian digiuni, limosine, orazione.

Un altro più discreto, e savio tiené,
Che a rovinarli questo mal non basti,
Nè basti a conservarli questo bene.

Creder, che senza te per te contrasti
Dio. standoti ozioso, e ginocchioni.
Ha molti Regni, e molti Stati guasti.

E' son ben necessarie l' orazioni ;
E matto al tutto è quel, che al popol vieta
Le ceremonie, e le sue divozioni ;

Il semble, en effet, que d'elles naissent union et bon ordre, d'où naît à son tour bonne et heureuse fortune.

Mais il ne doit y avoir personne de si petit entendement qu'il croie, si sa maison vient à s'écrouler, que Dieu la sauvera sans le secours d'aucun autre étai ;

Car il mourrait écrasé sous ses ruines.

Ane d'or, V.

Perchè da quelle inver par che si mieta
Unione, e buon ordine, e da quello
Buona fortuna poi dipende, e lieta.

Ma non sia alcun di sì poco cervello,
Che creda, se la sua casa rovina,
Che Dio la salvi senz' altro puntello :
Perchè e' morrà sotto quella rovina.

***Asino d'oro*, V.**

Chapitre XII

LE PEUPLE

Tous les hommes ayant même origine, sont tous également anciens et la nature les a tous façonnés sur le même patron. Mettez-vous nus, vous paraîtrez tous semblables ; revêtez-vous de leurs accoutrements et eux des nôtres [1], sans aucun doute nous paraîtrons nobles et eux vilains. Car ce n'est que la richesse et la pauvreté qui font la différence.
Histoire, III, 13.

Les peuples se trompent dans les jugements qu'ils portent sur les choses en général et leurs accidents, puis, lorsqu'ils sont en présence du fait particulier, ils s'avisent de leur erreur. *Discours*, I, 47.

Jamais un homme sage ne doit appréhender le jugement du peuple dans les affaires particulières, telles que la distribution des emplois et dignités ;

Tutti li uomini avendo avuto un medesimo principio, sono ugualmente antichi, ed alla natura sono stati fatti a un modo. Spogliateci tutti ignudi, voi ci vedrete simili. Rivestite noi delle vesti loro, ed eglino delle nostre, noi senza dubbio nobili ed eglino ignobili paranno, perchè solo la povertà e le ricchezze ci disagguagliano. *Storie*, III, 13.

Ingannansi i popoli generalmente nel giudicare le cose e gli accidenti di esse ; le quali dipoi si 'conoscono particolarmente, si avveggono di tale inganno. . *Discorsi*, I, 47.

... mai un uomo prudente non debbe fuggire il giudizio popolare nelle cose particolari, circa le distribuzioni de' gradi

---

[1] Machiavel met ces mots dans la bouche d'un homme du peuple s'adressant au peuple.

car c'est en cela seulement que le peuple ne se trompe pas ; ou si du moins il se trompe quelquefois, c'est si rare, qu'un petit nombre d'hommes se tromperaient bien plus souvent si le soin de ces distributions leur était confié. *Discours,* I, 47.

Je vais vous dire une chose qui vous paraîtra insensée, je vais vous soumettre une idée qui vous semblera ou téméraire ou ridicule ; mais nos temps demandent des résolutions audacieuses, inusitées, surprenantes. Vous savez — et quiconque sait un peu raisonner sur les choses de ce monde le sait — combien les peuples sont changeants et déraisonnables. Et pourtant, si mauvais soient-ils, il arrive fort souvent que les choses se font comme elles se doivent faire. *Lett. fam.* 480.

Le peuple ne veut obéir qu'aux lois, et les grands prétendent commander aux lois mêmes. Il est donc impossible qu'ils s'accordent ensemble.
Histoire, II, 12.

La plèbe : sa nature est de se réjouir du mal.
Histoire, II, 34.

---

e delle dignità : perchè solo in questo il popolo non si inganna ; e se si inganna qualche volta, fia sì raro, che s' inganneranno più volte i pochi uomini che avessino a fare simili distribuzioni. *Discorsi,* I, 47.

Io dico una cosa vi parrà pazza : metterò un disegno innanzi che vi parrà o temerariò o ridicolo ; nondimeno questi tempi richieggono deliberazioni audaci, inusitate et strane. Voi sapete et sallo ciascuno che sa ragionare di questo mondo, come i popoli sono vari et sciocchi : nondimeno, cosifatti come sono, dicono molte volte che si fa quello che si doverrebbe fare. *Lett. fam.,* 480.

... volendo il popolo vivere secondo le leggi, e i potenti comandare a quelle, non è possibile capino insieme.
Storie, II, 12.

La plebe, sua natura è rallegrarsi del male.
Storie, II, 34.

Les profondes et naturelles inimitiés qui existent entre les hommes du peuple et les nobles, venant de ce que ceux-ci veulent commander et que ceux-là ne veulent point obéir, sont cause de tous les malheurs qui naissent dans les états ; c'est de cette diversité de sentiments que se nourrissent tous les troubles qui déchirent les républiques.

Histoire, III, 1.

La multitude est toujours plus avide de s'emparer du bien d'autrui que de conserver le sien, et les hommes sont poussés, plus encore par l'espoir de gagner que par la crainte de perdre. Car on ne croit à la perte que lorsqu'on a perdu. Tandis que l'on espère toujours le gain, lors même qu'il est encore éloigné.

Histoire, IV, 18.

Il y a difficulté et péril à servir un peuple sans frein et un état divisé l'un parce qu'il accueille tous les bruits , l'autre parce qu'il punit les actions malheureuses, ne récompense point les bonnes, et accuse celles qui sont douteuses ; si bien que, vainqueur, personne ne vous loue ; et si vous vous trompez,

---

Le gravi e naturali nimicizie che sono intra gli uomini popolari e i nobili, causate dal volere questi comandare. e quelli non obbidire. sono cagione di tutti i mali che nascono nelle città ; perchè da questa diversità di uomini tutte le altre cose che perturbano le repubbliche prendono il nutrimento loro. *Storie.* III, 1.

... tanto è più pronta la moltitudine a occupare quello d' altri, che a guardare il suo ; e tanto sono mossi più gli uomini dalla speranza dello acquistare, che dal timore del perdere : perchè questo non è, se non da presso, creduto ; quell' altro, ancora che discosto, si spera. *Storie,* IV, 18.

... difficoltà e pericolo era servire ad un popolo sciolto e ad una città divisa ; perchè l' un ogni romore riempie, l' altra le cattive opere perseguita, le buone non premia, e le dubbie accusa ; tantochè vincendo niuno ti loda, errando ognuno

chacun vous condamne et calomnie, car votre parti vous persécute par jalousie, et le parti opposé par haine. *Histoire*, IV, 22.

La multitude est lente à se laisser disposer au mal; mais une fois disposée, le plus petit fait suffit pour la mettre en branle. *Histoire*, IV, 24.

Les peuples oisifs sont un instrument aux mains de ceux qui veulent renverser l'ordre établi. *Histoire*, VII, 12.

Il est vain d'espérer que la multitude, même lorsqu'elle est mécontente, te suivra et accompagnera dans le péril. *Histoire*, VII, 34.

Il est hors de doute que le grand nombre est plus propre à conserver un bon gouvernement qu'à le trouver. *Histoire*, III, 6.

La faveur générale s'acquiert par l'accident le plus léger, et se perd de même. *Histoire*, III, 20.

---

ti condanna, perdendo ognuno ti calunnia ; perchè la parte amica per invidia, la nemica per odio ti perseguita. *Storie*, IV, 22.

Indugia assai la moltitudine tutta a disporsi al male ; ma quando vi è disposta, ogni piccolo accidente la muove. *Storie*, IV, 24.

... il più delle volte i popoli oziosi sono istrumento a chi vuole alterare. *Storie*, VII, 12.

... quel pensiero sia vano, che ci faccia confidare troppo che una moltitudine, ancora che mal contenta, nei pericoli tuoi ti séguiti o ti accompagni. *Storie*, VII, 34.

Egli è verissimo che gli assai uomini sono più atti a conservare un ordine buono, che a saperlo per loro medesimi trovare. *Storie*, III, 6.

... la grazia dell' universale per ogni piccolo accidente si guadagna e perde. *Storie*, III, 20.

Ce qui nuit à un peuple, beaucoup plus que la rapacité de ses ennemis, c'est l'avarice de ses propres citoyens ; car pour ce qui est de la première, il peut espérer d'en voir la fin, mais de l'autre, jamais.

Histoire, IV, 8.

Il est facile de persuader une chose quelconque à un petit nombre d'hommes, ou de les en dissuader ; car si les paroles ne suffisent pas, tu peux employer l'autorité et la force ; mais la difficulté est de faire revenir toute une multitude d'une opinion funeste, ou contraire, soit au bien commun, soit à tes desseins. Car alors tu n'as à ta disposition que des paroles et il importe qu'elles soient écoutées de tous, si tu veux que tous soient convaincus.

Art de la guerre, IV.

Combien il est difficile pour un peuple accoutumé à vivre sous un prince, de conserver sa liberté lorsque, par suite de quelque événement, il l'a recouvrée, comme ce fut le cas de Rome après l'expulsion des Tarquins une foule d'exemples le montrent à qui étudie l'histoire ancienne. Cette difficulté se comprend fort bien, car un tel peuple n'est point autrement

... ai popoli nuoce molto più l' avarizia de' suoi cittadini, che la rapacità dei nemici ; perchè di questa si spera qualche volta vedere il fine, dell'altra non mai. *Storie*, IV, 8.

A persuadere o a dissuadere a pochi una cosa è molto facile, perchè se non bastano le parole, tu vi puoi usare l' autorità e la forza ; ma la difficoltà è rimuovere da una moltitudine una sinistra opinione, che sia contraria o al bene comune, o all' opinione tua ; dove non si può usare se non le parole, le quali conviene che sieno udite da tutti, volendo persuadergli tutti. *Arte della guerra*, IV.

Quanta difficultà sia ad uno popolo uso à vivere sotto un principe, preservare dipoi la libertà, se per alcuno accidente l'acquista, come l'acquistò Roma dopo la cacciata de' Tarquini ; lo dimostrano infiniti esempi che si leggono nelle memorie delle antiche istorie. E tale difficultà è ragionevole ; perchè quel popolo è non altrimenti che uno animale bruto

qu'un animal qui, bien que de nature sauvage et né dans les bois, aurait été nourri de tout temps en prison et dans l'esclavage, et qui, abandonné à lui-même en pleine campagne, par hasard, ne sachant trouver sa pâture, ni une retraite où se réfugier, devient la proie du premier qui cherche à l'enchaîner de nouveau.

Il en arrive ainsi à un peuple qui, s'étant accoutumé à vivre sous le gouvernement d'autrui, ne sachant ni pourvoir à sa défense, ni sauvegarder la chose publique, ne connaissant pas plus les princes qu'il n'est connu d'eux, retombe au bout de peu de temps sous un joug souvent plus lourd que celui dont il venait de se délivrer. *Discours*, I, 16.

Celui qui entreprend de gouverner la multitude, sous forme de république ou de monarchie, s'il ne s'assure point de ceux qui sont ennemis du nouvel ordre de choses, établit un gouvernement de courte durée. Certes, je considère comme vraiment malheureux les princes qui, ayant la multitude pour ennemis, sont obligés pour affermir leur puissance, d'employer des moyens extraordinaires. En effet, celui qui n'a pour ennemis que le petit nombre s'en assure faci-

---

il quale, ancora che di feroce natura e silvestre, sia stata nudrito sempre in carcere ed in servitù, che dipoi lasciato a sorte in una campagna libero, non essendo uso a pascersi, nè sappiendo le latebre dove si abbia a rifuggire, diventa preda del primo che cerca rincatenarlo. Questo medesimo interviene ad uno popolo, il quale sendo uso a vivere sotto i governi d' altri non sappiendo ragionare nè delle difese o offese pubbliche, non cognoscendo i principi nè essendo conosciuto da loro, ritorna presto sotto un giogo, il quale il più delle volte è più grave che quello che per poco innanzi si aveva levato d' in su'l collo. *Discorsi*, I, 16.

E chi prende a governare una moltitudine, o per via di libertà o per via di principato, e non si assicura di coloro che a quell'ordine nuovo sono nemici, fa uno stato di poca vita. Vero è ch' io giudico infelici quelli principi, che per assicurare lo stato loro hanno a tenere vie straordinarie, avendo per nemici la moltitudine : perchè quello che ha per nemici i

lement et sans beaucoup de scandale. Mais celui qui a tout le monde contre lui n'est jamais sûr de rien ni de personne, et plus il se montre cruel, plus il affaiblit sa propre puissance. La meilleur remède est donc de chercher à gagner l'affection du peuple.

Discours, I, 16.

Une multitude sans chef n'est d'aucune utilité.

Discours, I, 44.

Le peuple, abusé par la fausse image d'un bien, désire souvent sa propre ruine ; et si quelqu'un jouissant de sa confiance ne l'éclaire sur ce qui lui est bon ou mauvais, l'état s'engage dans une infinité de périls et de malheurs. Et si le sort voulait que le peuple ne se fiât à personne, comme il advient quelquefois, pour avoir été trompé par les hommes ou par les événements, l'état ne peut éviter sa ruine. C'est à ce propos que Dante, dans son traité *De Monarchia*, dit que souvent le peuple crie : *Vive ma mort et périsse ma vie !* *Discours*, I, 53.

En examinant ce qu'il est facile ou difficile de persuader à un peuple, on peut faire une distinction.

---

pochi, facilmente, e senza molti scandali, si assicura ; ma chi ha per nemico l'universale, non si assicura mai : e quanta più crudeltà usa, tanto diventa più debole il suo principato. Talchè il maggior rimedio che si abbia, è cercare di farsi il popolo amico. *Discorsi*, I, 16.

Una moltitudine senza capo è inutile. *Discorsi*, I, 44.

Il popolo molte volte, ingannato da una falsa immagine di bene, desidera la rovina sua ; e se non gli è fatto capace, come quello sia male, e quale sia il bene, da alcune in chi esso abbia fede, si pone in le republiche infiniti pericoli e danni. E quando la sorte fa che il popolo non abbi fede in alcuno, come qualche volta occorre, sendo stato ingannato per lo addietro o delle cose o dagli uomini ; si viene alla rovina di necessità. E Dante dice a questo proposito, nel discorso suo che fa *De Monarchia*, che il popolo molte volte grida *viva la sua morte, e muoia la sua vita.* *Discorsi*, I, 53.

Considerando quello che è facile o quello che è dificile persuadere ad un popolo, si può fare questa distinzione : o

Dans le parti qu'il s'agit de lui faire adopter, le peuple voit au premier coup d'œil gain ou perte, grandeur d'âme ou lâcheté. Si dans les projets qu'on lui soumet, il aperçoit un avantage, s'ils lui semblent magnanimes, il sera facile de les lui faire adopter, lors même qu'une perte, ou la ruine de l'état, fussent cachées derrière ces apparences. De même, il sera toujours difficile de lui persuader un parti qui ait l'apparence de la lâcheté ou du dommage quand même il cacherait un gain véritable ou le salut de l'état.

Discours, I, 53.

Le moyen le plus facile d'entraîner la ruine d'un état où le peuple détient l'autorité, c'est de le pousser à des entreprises hardies, car, partout où le peuple aura quelque influence, il s'y lancera tête baissée, et nul avis contraire d'homme sage ne pourra le retenir.

Mais s'il en sort la ruine de l'état plus souvent encore on en voit sortir la ruine particulière des hommes préposés à de telles entreprises. Car, essuyant des revers au lieu de la victoire sur laquelle il comptait, le peuple n'en accuse ni la fortune ni l'impuissance de son gouvernement, mais la lâcheté et l'ignorance de celui qui a mené l'entreprise. Et il

---

quel che tu hai a persuadere rappresenta in prima fronte guadagno, o perdita ; o veramente pare partito animoso, o vile : e quando nelle cose che si mettono innanzi al popolo, si vede guadagno, ancora che vi sia nascosto sotto perdita ; e quando e' paia animoso, ancora che vi sia nascosto sotto la rovina della repubblica, sempre sarà facile persuaderlo alla moltitudine : e così fia sempre difficile persuadere quelli partiti dove apparisce o viltà o perdita, ancorachè vi fusse nascosto sotto salute e guadagno. *Discorsi*, I, 53.

Adunque, come non è la più facile via a fare rovinare una repubblica dove il popolo abbia autorità, che metterla in imprese gagliarde : perchè, dove il popolo sia di alcun momento, sempre fieno accettate ; nè vi sarà, chi sarà d' altra opinione, alcun rimedio. Ma se di questo nasce la rovina della città, ne nasce ancora, e più spesso, la rovina particolare dei cittadini che sono preposti a simili imprese : perchè, avendosi il popolo presupposto la vittoria, come e' viene la perdita, non ne accusa nè la fortuna, nè la impotenza di chi ha gover-

le fait le plus souvent mourir, ou l'exile, ou l'emprisonne, comme c'est arrivé à plusieurs généraux carthaginois et athéniens. *Discours*, I, 53.

Nulle chose n'est plus propre à refréner une multitude soulevée que le respect qu'elle porte à quelque homme de grande autorité, et qui se présente tout à coup devant elle. C'est avec raison que Virgile a dit :

Tum pietate gravem ac meritis si forte virum quem
Conspexere, silent, arrectisque auribus adstant[1].

En conséquence, tout chef d'une armée, tout magistrat d'une cité où s'élève une sédition doit sur-le-champ se présenter au milieu du tumulte, avec le plus de pompe et de grandeur possible, et entouré de toutes les marques de sa dignité, afin d'en imposer le plus qu'il peut.

Florence, il y a peu d'années, était divisée en deux factions, nommées Frateschi et Arrabiati. On prit

---

nato, ma la tristizia e la ignoranza sua; e quello il più delle volte o ammazza, o imprigiona, o confina : come intervenne a infiniti capitani Cartaginesi, ed a molti Ateniesi. *Discorsi*, I, 53.

... veruna cosa è tanto atta a frenare una moltitudine concitata, quanto è la riverenza di qualche uomo grave e di autorità, che se le faccia incontro ; nè senza cagione dice Virgilio :

Tum pietate gravem ac meritis si forte virum quem
Conspexere, silent, arrectisque auribus adstant.

Per tanto, quello che è proposto a uno esercito, o quello che si trova in una città, dove nascesse tumulto, debbe rappresentarsi in su quello con maggior grazia e più onorevolmente che può, mettendosi intorno le insegne di quel grado che tiene, per farsi più reverendo. Era, pochi anni sono, Firenze diviso in due fazioni, Fratesche ed Arabbiate, che così si chiama-

---

[1] Mais qu'en ce moment paraisse un homme respectable par sa piété et par les services rendus à sa patrie, tout se tait ; la foule s'empresse pour l'entendre, toutes les oreilles sont attentives. Virgile, Enéide, I, v. 151-152.

les armes, et les Frateschi furent vaincus. Il y avait parmi eux Paul-Antoine Soderini, un des citoyens les plus réputés. Le peuple en armes se précipitait en tumulte vers sa maison pour la saccager ; messer Francesco, son frère, alors évêque de Volterre et aujourd'hui cardinal, s'y trouvait alors par hasard. Au premier bruit qu'il entend, à l'aspect de la foule, il revêt ses habits les plus magnifiques, jette par-dessus le rochet épiscopal, et s'avance à la rencontre de ces furieux : sa présence et ses discours les arrêtent et pendant plusieurs jours ce fait courageux fit l'entretien de toute la ville. *Discours*, I, 54.

---

vano ; e venendo all' arme, ed essendo superati i Frateschi, intra i quali era Pagolantonio Soderini, assai in quelli tempi riputato cittadino ; ed andandogli in quelli tumulti il popolo armato a casa per saccheggiarla ; messer Francesco suo fratello, allora vescovo di Volterra, ed oggi cardinale, si trovava a sorte in casa : il quale, subito sentito il romore e veduta la turba, messosi i più onorevoli panni indosso, e di sopra il rocchetto episcopale, si fece incontro a quelli armati, e con la persona e con le parole gli fermò ; la qual cosa fu per tutta la città per molti giorni notata e celebrata. *Discorsi*, I, 54.

CHAPITRE XIII

PEUPLES ET PRINCES

Comme ceux qui dessinent les pays se placent en bas dans la plaine pour observer la nature des montagnes et lieux élevés, et pour observer celle des lieux bas, se mettent en haut sur les montagnes ; de même, pour bien connaître le naturel des peuples, il est besoin d'être prince, et pour bien connaître celui des princes, il convient d'être peuple.

Prince, dédicace.

Le peuple désire n'être point commandé ni opprimé par les grands, et les grands désirent commander et opprimer le peuple ; ces deux appétits opposés suscitent dans l'état un des trois effets suivants : ou la principauté, ou la liberté, ou l'anarchie.

La principauté peut être également l'ouvrage soit des grands soit du peuple, selon l'occasion. Quand les grands voient qu'ils ne peuvent résister au peuple,

---

... come coloro che disegnano i paesi, si pongono bassi nel piano a considerare la natura de' monti e de' luoghi alti, e per considerare quella de' bassi si pongono alti sopra i monti ; similmente a conoscer bene la natura de' popoli, bisogna esser Principe ; ed a conoscer bene quella de' Principi, conviene esser popolare. *Principe, Dedica.*

... il popolo desidera non esser comandato nè oppresso da' grandi, e i grandi desiderano comandare ed opprimere il popolo ; e da questi duoi appetiti diversi surge nelle città uno de' tre effetti, o principato, o libertà, o licenza. Il principato è causato o dal popolo, o da' grandi, secondo che l' una o l' altra di queste parti n' ha l' occasione ; perchè vedendo i grandi non poter resistere al popolo, cominciano a voltare la

ils mettent en avant l'un d'entre eux et le font prince pour pouvoir, à l'ombre de son autorité, assouvir leur ambition.

De son côté, quand le peuple voit qu'il ne peut résister aux grands, il élève sur le pavois un simple particulier et le fait prince, pour être défendu par sa puissance. Celui qui est parvenu à la principauté par la faveur des grands a plus de peine à s'y maintenir que celui qui doit son élévation au peuple. Le pr mier, en effet, se trouve entouré d'hommes qui se croient ses égaux ; partant, il ne les peut ni manier ni commander à sa guise. Mais celui qui arrive à la principauté par la faveur du peuple s'y trouve seul et n'a autour de lui personne ou presque personne qui ne soit prêt à lui obéir. De plus, il n'est pas possible de satisfaire les grands sans commettre d'injustice, sans léser les autres en quelque chose. Il n'en va pas de même avec le peuple, dont le but est plus équitable que celui des grands, ceux-ci voulant opprimer, et lui, ne voulant pas d'oppression. Le prince ne se peut mettre en garde contre l'inimitié de tout un peuple : il est trop nombreux ; mais il se peut garantir contre la haine des grands, vu leur

riputazione ad un di loro, e lo fanno Principe per poter sotto l' ombra sua sfogare l' appetito loro. Il popolo ancora volta la riputazione a un solo, vedendo non poter resistere alli grandi e lo fa Principe per essere con l' autorità sua difeso. Colui che viene al principato con l' aiuto de' grandi, si mantiene con più difficultà, che quello che diventa con l' aiuto del popolo ; perchè si trova Principe con di molti intorno che a loro pare essere eguali a lui, e per questo non gli può nè maneggiare nè comandare a suo modo. Ma colui che arriva al principato col favor popolare, vi si trova solo, ed ha intorno o nessuno o pochissimi che non sieno parati ad ubbidire. Oltre a questo, non si può con onestà satisfare a' grandi, e senza ingiuria d' altri ; ma sibbene al popolo : perchè quello del popolo è più onesto fine che quel de' grandi, volendo questi opprimere, e quello non esser oppresso. Aggiungesi ancora, che del popolo inimico il Principe non si può mai assicurare, per essere troppi : de' grandi si può assicurare, per esser pochi. Il peggio che possa aspettare un Principe dal popolo inimico, è l' essere abbandonato da lui : ma da' grandi inimici, non solo debbe temer di

petit nombre. Le pis que puisse redouter un prince de la part de son peuple, c'est d'en être abandonné ; des grands, il peut craindre, non seulement qu'ils ne l'abandonnent, mais qu'ils lui viennent contre ; car ayant en propre plus de clairvoyance et d'habileté, ils savent toujours se ménager des voies de salut, et ils cherchent à se mettre bien avec celui qu'ils supposent le plus fort. Remarquons, au surplus, que le peuple avec lequel un prince est forcé de vivre est sans cesse le même et qu'il ne le saurait changer, au lieu que, en ce qui concerne les grands, il en peut changer comme il lui plaît, pouvant tous les jours en faire ou défaire, et pouvant à son gré ôter ou donner réputation et crédit. *Prince*, IX.

Les hommes en masse ont souvent le courage de se plaindre hautement des décisions de leur prince ; mais lorsqu'ils voient le châtiment en face, n'ayant plus de confiance les uns dans les autres, ils se précipitent pour obéir. Aussi ne faut-il attacher trop d'importance aux dires d'un peuple sur ses bonnes ou mauvaises dispositions, pourvu que, lorsqu'il est bien disposé, vous puissiez le maintenir ainsi, et lorsqu'il l'est mal, vous puissiez l'empêcher de vous nuire. *Discours*, I, 57.

---

essere abbandonato, ma che ancor loro gli venghino contro ; perchè, essendo in quelli più vedere e più astuzia, avanzano sempre tempo per salvarsi, e cercano gradi con quello che sperano che vinca. E necessitato ancora il Principe vivere sempre con quel medesimo popolo ; ma può ben fare senza quelli medesimi grandi, potendo farne e disfarne ogni dì, e tôrre e dare, quando gli piace, reputazione loro. *Principe*, IX.

La moltitudine è audace nel parlare molte volte contro alle deliberazioni del loro principe ; dipoi come veggono la pena in viso, non si fidando l' uno dell' altro, corrono ad ubbidire. Tal chè si vede certo che di quel che si dica un popolo, circa la mala o buona disposizione sua, si debbe tenere non gran conto, quando tu sia ordinato in modo di poterlo mantenere, s' egli è ben disposto : se egli è mal disposto, da potere provvedere che non ti offenda. *Discorsi*, I, 57.

Le défaut dont les historiens accusent la multitude peut être imputé à tous les hommes pris séparément, surtout aux princes. En effet, quiconque n'est point retenu par l'autorité des lois commettrait les mêmes erreurs que la multitude sans frein. On s'en peut convaincre facilement : il a existé et il existe encore beaucoup de princes, mais il en est bien peu de bons et de sages. Je parle ici des princes qui pouvaient briser le frein capable de les retenir. Je n'y comprends point les rois qui naquirent en Egypte, dans ces temps très anciens où ce pays se gouvernait par les lois ; ni ceux qui naquirent à Sparte, ni ceux qui, de nos jours, naissent en France, dans ce royaume où les lois ont plus de puissance que dans aucun autre actuellement connu.

Les rois qui naissent sous de telles constitutions ne sauraient être comptés parmi ceux dont on puisse examiner le caractère naturel, pour le comparer à celui de la multitude ; parce qu'on ne saurait leur opposer qu'une multitude également soumise aux lois, dont les qualités seront aussi grandes que les leurs et qui ne montrera ni orgueil dans la domination, ni bassesse dans la servitude. C'est ainsi que

... di quello difetto di che accusano gli scrittori la moltitudine, se ne possono accusare tutti gli uomini particolarmente, e massime i principi ; perchè ciascuno che non sia regolato dalle leggi, farebbe quelli medesimi errori che la moltitudine sciolta. E questo si può conoscere facilmente, perchè e' sono e sono stati assai principi, e de' buoni e de' savi ne sono stati pochi : io dico de' principi che hanno potuto rompere quel freno che gli può correggere ; intra i quali non sono quegli re che nascevano in Egitto, quando in quella antichissima antichità si governava quella provincia con le leggi ; nè quelli che nascevano in Sparta ; nè quelli che a' nostri tempi nascono in Francia : il quale regno è moderato più dalle leggi, che alcuno altro regno di che ne' nostri tempi si abbi notizia. E questi re che nascono sotto tali constituzioni, non sono da mettere in quel numero, donde si abbia a considerare la natura di ciascuno uomo per sè, e vedere se egli è simile alla moltitudine : perchè a rincontro loro si debbe porre una moltitudine medesimamente regolata dalle leggi come sono loro ; e si troverà in lei essere quella medesima bontà che noi veggiamo essere in

fut le peuple romain, tant que la république y demeura incorrompue ; jamais il ne servit d'une manière vile, et jamais il ne commanda avec orgueil ; mais dans ses rapports avec les différents ordres et avec ses magistrats, il sut garder son rang avec honneur...

Ainsi l'on ne doit pas accuser le caractère de la multitude plus que celui des princes : tous sont sujets aux mêmes erreurs, quand rien ne les empêche d'errer. Je pourrais encore citer une foule d'exemples outre tous ceux que j'ai déjà rapportés. Combien d'empereurs romains, combien de tyrans et de rois ont montré plus d'insouciance et de mobilité dans le cours de leur vie, qu'on n'en vit jamais en aucun peuple !

Ainsi je conclus contre cette générale opinion qui veut que les peuples, lorsqu'ils sont les maîtres, soient toujours mobiles, inconstants, ingrats, en soutenant que ces défauts ne leur sont pas plus naturels qu'aux princes. Si l'on accuse à la fois le peuple et les princes, on dit vérité ; mais si l'on excepte les princes, on se trompe. Car un peuple qui commande sous une bonne constitution sera aussi stable, aussi prudent, aussi reconnaissant qu'un prince, que

quelli, e vedrassi quella nè superbamente dominare nè umilmente servire : come era il Popolo romano, il quale mentre durò la Repubblica incorrotta, non servì mai umilmente nè mai dominò superbamente ; anzi con li suoi ordini e magistrati tenne il grado suo onorevolmente...

... Però non è più da incolpare la natura della moltitudine che de' principi, perchè tutti egualmente errano, quando tutti senza rispetto possono errare. Di che, oltre a quello che ho detto, ci sono assai essempi, ed intra gli imperadori romani, ed intra gli altri tiranni e principi ; dove si vede tanta incostanza e tanta variazione di vita, quanta mai non si trovasse in alcuna moltitudine. Conchiudo, adunque, contra alla comune opinione, la qual dice come i popoli, quando sono principi, sono varii, mutabili, ingrati ; affermando che in loro non sono altrimente questi peccati che si siano ne' principi particolari. Ed accusando alcuni i popoli ed i principi insieme, potrebbe dire il vero ; ma traendone i principi, s'inganna : perchè un popolo che comanda e sia bene ordinato, sarà stabile, prudente e grato non altrimenti che un principe, o

dis-je ? il le sera plus encore que le prince le plus estimé pour sa sagesse. D'un autre côté, un prince, libre de lois, sera plus ingrat, plus mobile, plus imprudent que le peuple. La différence qu'on observe dans leur conduite ne vient pas du caractère, qui est semblable chez tous les hommes, et qui sera même meilleur dans le peuple ; mais de ce qu'ils n'ont pas un égal respect pour les lois sous lesquelles ils vivent...

Quant à la prudence et à la stabilité, je soutiens qu'un peuple est plus prudent, plus stable et de meilleur conseil qu'un prince. Et ce n'est pas sans raison qu'on dit que la voix du peuple est la voix de Dieu. Car on voit parfois l'opinion universelle produire des effets si merveilleux dans ses prévisions qu'il semble qu'une puissance occulte lui fasse prévoir son mal et son bien. Quant au jugement du peuple sur les affaires, il est fort rare, lorsqu'il entend deux orateurs qui soutiennent des opinions opposées, mais avec un égal talent, qu'il n'adopte pas la meilleure, et ne se montre capable de discerner la vérité qu'il entend. Si, comme je l'ai dit, il se laisse séduire par les résolutions hardies, ou qui paraissent avantageuses, combien plus souvent encore un prince n'est-il

---

meglio che un principe, eziandio stimato savio : e dall' altra parte, un principe sciolto dalle leggi, sarà ingrato, vario ed imprudente più che uno popolo. E che la variazione del procedere loro nasce non dalla natura diversa, perchè in tutti è ad un modo : e se vi è vantaggio di bene, è nel popolo ; ma dallo avere più o meno rispetto alle leggi, dentro alle quali l' uno e l' altro vive...

... Ma quanto alla prudenza ed alla stabilità, dico, come uno popolo è più prudente, più stabile e di miglior giudicio che un principe. E non senza cagione si assomiglia la voce d' un popolo a quella di Dio : perchè si vede una opinione universale fare effetti meravigliosi ne' pronostichi suoi ; talchè pare che per occulta virtù e' prevegga il suo male ed il suo bene. Quanto al giudicare le cose, si vede rarissime volte, quando e' sono di egual virtù, che non pigli la opinione migliore, e che non sia capace di quella verità ch' egli ode. E se nelle cose gagliarde, o che paiano utili, come di sopra si dice, egli erra ; molte volte erra ancora un principe nelle sue proprie

pas entraîné par ses propres passions, qui sont bien plus nombreuses que celles du peuple ! Dans l'élection de ses magistrats, on le voit encore faire de beaucoup meilleurs choix qu'ûn prince ; et jamais on ne persuadera à un peuple d'élever à une dignité un homme corrompu et de mœurs dissolues, tandis qu'il y a mille moyens de le persuader à un prince. Lorsqu'un peuple a pris une institution en horreur, on le voit persister des siècles dans sa haine, ce qui en un prince ne se peut voir...

Si l'on dénombre tous les excès des peuples et tous ceux des princes, toutes les gloires des peuples, et toutes celles des princes, on verra combien le peuple est supérieur aux princes en valeur et gloire.

Si les princes sont supérieurs aux peuples pour établir des lois, créer des règles de la vie civile, fonder des institutions et ordres nouveaux, les peuples, de leur côté, sont tellement supérieurs dans le maintien de l'ordre établi qu'ils ajoutent même à la gloire de leurs législateurs. Enfin, pour épuiser ce sujet, je dirai que si des monarchies ont duré de longs siècles, des républiques n'ont pas duré moins longtemps, mais que les unes et les autres ont eu besoin d'être régies

---

passioni, le quali sono molte più che quelle de' popoli. Vedesi ancora, nelle sue elezioni ai magistrati, fare di lunga migliore elezione che uno principe ; nè mai si persuaderà ad un popolo, che sia bene tirare alla degnità uno uomo infame e di corrotti costumi : il che facilmente e per mille vie si persuade ad un principe. Vedesi un popolo cominciare ad avere in orrore una cosa, e molti secoli stare in quella opinione : il che non si vede in uno principe...

... se si discorreranno tutti i disordini de' popoli, tutti i disordini de' principi, tutte le glorie de' popoli, tutte quelle de' principi, si vedrà il popolo di bontà e di gloria essere di lunga superiore. E se i principi sono superiori a' popoli nello ordinare leggi, formare vite civili, ordinare statuti ed ordini nuovi ; i popoli sono tanto superiori nel mantenere le cose ordinate, ch' egli aggiungono senza dubbio alla gloria di coloro che l' ordinano. Ed in somma, per epilogare questa materia, dico come hanno durato assai gli stati de' principi, hanno durato assai gli stati delle repubbliche, e l' uno e l' altro ha avuto bisogno d'essere regolato dalle leggi : perchè un prin-

par des lois : car un prince qui peut faire tout ce qu'il veut est un fou, et un peuple qui peut faire tout ce qu'il veut n'est point sage.

Si donc il s'agit d'un prince soumis aux lois et d'un peuple enchaîné par elles, on verra plus de vertus dans le peuple que chez le prince ; mais s'ils sont l'un et l'autre affranchis de toute contrainte, on verra que les erreurs du peuple sont moins nombreuses que celles du prince, qu'elles sont moins graves, et qu'il est plus facile d'y porter remède. Pour ramener dans la bonne voie un peuple égaré, et livré à tous les désordres, il suffit des discours d'un homme sensé, tandis qu'aucune voix n'ose parler à un méchant prince et qu'il n'y a d'autre remède que le fer. Veut-on savoir maintenant de quel côté le mal est le plus grave ? Puisqu'il suffit de paroles pour guérir celui du peuple et que, pour celui du prince il est besoin d'employer le fer, il n'est personne qui ne juge que là où il faut le remède le plus violent, là ne soit le mal le plus grave.

Quand un peuple est dans l'anarchie, ce ne sont pas ses déchaînements qu'on redoute ; on ne craint pas le mal présent, mais celui qui peut en résulter, car d'une confusion semblable, un tyran peut surgir.

---

cipe che può fare ciò che vuole, è pazzo ; un popolo che può fare ciò che vuole, non è savio. Se, adunque, si ragionerà d' un principe obbligato alle leggi, e d' un popolo incatenato da quelle, si vedrà più virtù nel popolo che nel principe : se si ragionerà dell' uno e dell' altro sciolto, si vedrà meno errori nel popolo che nel principe ; e quelli minori, ed aranno maggiori rimedi. Perchè ad un popolo licenzioso e tumultuario, gli può da un uomo buono esser parlato, e facilmente può essere ridotto nella via buona : ad un principe cattivo non è alcuno che possa parlare, nè vi è altro rimedio che il ferro. Da che si può far conicttura della importanza della malattia dell'uno e dell'altro : chè se a curare la malattia del popolo bastano le parole, ed a quella del principe bisogna il ferro, non sarà mai alcuno che non giudichi, che dove bisogna maggior cura, siano maggiori errori. Quando un popolo è bene sciolto, non si temono le pazzie che quello fa, nè si ha paura del mal presente, ma di quello che ne può nascere, potendo nascere in fra tanta confusione un tiranno. Ma ne' principi tristi interviene il contrario :

Sous un mauvais prince, c'est le contraire qui se passe : on a peur du mal présent, on espère dans l'avenir, les hommes se disant que de sa méchante vie pourra naître la liberté. Vous voyez donc la différence de l'un et de l'autre : toute la différence qu'il y a entre les choses présentes et les choses futures.

La cruauté de la multitude s'exerce contre ceux qu'elle soupçonne de vouloir usurper le bien de tous, celle du prince, contre ceux qu'il soupçonne d'en vouloir à son bien particulier. Mais l'opinion contraire au peuple vient de ce qu'on peut en dire du mal sans crainte, même lorsque c'est lui qui gouverne ; des princes, on ne peut parler sans mille dangers et mille précautions.

Discours, I, 58.

---

che si teme il male presente, e nel futuro si spera ; persuadendosi gli uomini che la sua cattiva vita possa far surgere una libertà. Sì che vedete la differenza dell' uno e dell' altro, la quale è quanto dalle cose che sono, a quelle che hanno ad essere. Le crudeltà della moltitudine sono contra a chi ei temono che occupi il ben comune : quelle d' un principe sono contra a chi ei temono che occupi il bene proprio. Ma la opinione contra ai popoli nasce perchè de' popoli ciascuno dice male senza paura e liberamente, ancora mentre che regnano : de' principi si parla sempre con mille paure e mille rispetti.

Discorsi, I, 58.

Chapitre XIV

LE PRINCE

La force trouve aisément les titres, mais les titres ne donnent pas la force. *Discours*, I, 34.

Lorsque les coupables sont trop nombreux, on ne punit personne ; on châtie un petit délit, on récompense les grands crimes. Quand beaucoup de gens souffrent, peu cherchent à se venger, parce qu'on supporte plus patiemment un mal général qu'une injure particulière. *Histoire*, III, 13.

Il ne faut toucher aux hommes puissants ou, si l'on y touche, les étouffer. *Histoire*, IV, 20.

Ce que les grands appellent honte, c'est de perdre, mais non de s'enrichir par déloyauté.
Histoire, VI, 17.

... è sono le forze che facilmente s' acquistano i nomi, non i nomi le forze. *Discorsi*, I, 34.

... dove molti errano, niuno si gastiga ; ed i falli piccoli si puniscono, i grandi e i gravi si premiano : e quando molti patiscono, pochi cercano di vendicarsi ; perchè le ingiurie universali con più pazienza che le particolari si sopportano.
Storie, III, 13.

... gli uomini grandi, o e' non s' hanno a toccare, o, tocchi, a spegnere. *Storie*, IV, 30.

... gli uomini grandi chiamano vergogna il perdere, non con inganno acquistare. *Storie*, VI, 17.

Il n'est aucunement désirable pour un prince ou magistrat d'arriver au pouvoir précédé d'une réputation extraordinaire, car, ne pouvant ensuite répondre à une telle opinion, vous n'en retirez que déshonneur et infamie. *Histoire*, VII, 14.

C'est ainsi que la force et la nécessité, et non les écritures et les traités, obligent les rois à observer la foi jurée. *Histoire*, VIII, 22.

Parmi les choses qui rendent un prince odieux à ses sujets, la plus grave est de les priver d'un bien. Ceci a beaucoup d'importance, parce qu'une chose utile dont on est privé ne s'oublie jamais ; chaque nécessité, si minime soit-elle, nous en fait ressouvenir; or, les nécessités revenant chaque jour, on s'en souvient chaque jour. *Discours*, III, 23.

Les états héréditaires, qui sont accoutumés à la race de leur prince, il y a bien moins de difficultés à les maintenir que les états nouveaux: il suffit au prince de ne point outrepasser l'ordre établi par ses

---

... non è cosa desiderabile prendere o un magistrato o un principato con istraordinaria opinione ; perchè non potendosi con l' opere a quella corrispondere, desiderando più gli uomini che non possono conseguire, ti partorisce col tempo disonore e infamia. *Storie*, VII, 14.

E cosi la forza e la necessità, non le scritture e gli obblighi, fa osservare ai principi la fede. *Storie*, VIII, 22.

... quelle cose che fanno un principe odioso appresso il popolo ; delle quali la principale è privarlo d' uno utile. La qual cosa è di importanza assai ; perchè le cose che hanno in sè utilità, quando l' uomo n' è privo, non le dimentica mai, ed ogni minima necessità te ne fa ricordare ; e perchè le necessità vengono ogni giorno, tu te ne ricordi ogni giorno. *Discorsi*, III, 23.

... nelli Stati ereditari, ed assuefatti al sangue del loro principe, sono assai minori difficultà a mantenerli che ne' nuovi : perchè basta solo non trapassar l'ordine de' suoi antenati, e

ancêtres, et de temporiser avec les événements. Aussi, ne fût-il que d'une médiocre capacité, il se maintiendra toujours sur le trône, à moins qu'une force irrésistible et surprenante ne l'en renverse; mais, alors même qu'il l'aura perdu, le moindre revers éprouvé par l'usurpateur le lui fera recouvrer.

Prince, II.

Les princes sages doivent non seulement avoir l'œil aux maux présents, mais aux maux à venir, et mettre tous leurs soins à enrayer ceux-ci. En les prévoyant de loin, on y remédie aisément; mais si l'on attend qu'ils soient devenus actuels, il n'est plus temps, et le mal est devenu incurable. Il advient alors ce que les médecins disent de l'étisie qui, dans le commencement est facile à guérir et difficile à connaître; mais avec le cours du temps, quand on ne l'a ni discernée ni traitée dans le principe, elle devient facile à connaître et difficile à guérir. La même chose arrive dans les affaires de l'Etat; en les prévoyant de loin, ce qui n'est donné qu'à un homme habile, les maux qui se produisent dans l'Etat se guérissent promptement; mais si, pour ne

---

dipoi temporeggiare con gli accidenti; in modo che se tal principe è di ordinaria industria, sempre si manterrà nel suo Stato, se non è una strasordinaria ed eccessiva forza che ne lo priva; e privato che ne sia, quantunque di sinistro aggia l'occupatore, lo racquisterà. *Principe*, II.

Tutti i principi savi non solamente hanno aver riguardo alli scandoli presenti, ma alli futuri, ed a quelli con ogni industria riparare; perchè prevedendosi discosto, facilmente vi si può rimediare; ma aspettando che ti s'appressino, la medicina non è più a tempo, perchè la malattia è divenuta incurabile: ed interviene di questa come dicono i medici della etica, che nel principio suo è facile a curare, e difficile a conoscere; ma nel corso del tempo, non l'avendo nel principio conosciuta nè medicata, diventa facile a conoscere, difficile a curare. Così interviene nelle cose dello stato: perchè conoscendo discosto (il che non è dato se non a un prudente) i mali che nascono in quello, si guariscon presto; ma quando, per non gli aver

les avoir prévus, on les laisse croître au point que tout le monde les aperçoit, il n'y a plus de remède.

Prince, III.

Qui se rend maître d'une cité accoutumée à vivre libre et ne la détruit pas, qu'il s'attende à être détruit par elle ; car elle garde toujours pour refuge dans la rébellion le cri de: liberté ! et ses anciennes traditions qui ne peuvent s'oublier ni par longueur de temps ni par bienfaits. Quoi qu'on fasse quelque précaution qu'on prenne, si on ne divise les habitants et qu'on ne les disperse, ce nom de liberté et ces traditions ne sortent point de leur mémoire, mais ils y recourent tous aussitôt à la première occasion ; c'est ce que Pise a fait après qu'elle eut passé de longues années sous la domination de Florence.

Mais quand les cités ou provinces conquises sont accoutumées à vivre sous un prince et que la race de celui-ci est éteinte, les habitants déjà façonnés à l'obéissance, privés de leur ancien souverain, incapables de s'accorder pour s'en donner un nouveau, et ne sachant point vivre libres, sont plus lents à prendre les armes en sorte que le conquérant peut

---

conosciuti, si lascino crescere in modo che ognuno li conosce, non vi è più rimedio. *Principe*, III.

E chi diviene padrone di una città consueta a vivere libera, e non la disfaccia, aspetti di essere disfatto da quella ; perchè sempre ha per refugio nella ribellione il nome della libertà, e gli ordini antichi suoi, li quali ne per lunghezza di tempo ne per beneficii mai si scordano : e per cosa si faccia o si provvegga, se non si disuniscono o dissipano gli abitatori, non si dimentica quel nome nè quelli ordini, ma subito in ogni accidente vi si ricorre ; come fe Pisa dopo tanti anni che ella era stata posta in servitù da Fiorentini. Ma quando le città o le provincie sono use a vivere sotto un Principe, e quel sangue sia spento ; essendo da una parte use ad ubbidire, dall' altra non avendo il Principe vecchio, farne uno infra loro non s' accordano ; vivere liberi non sanno ; dimodochè sono più tardi a pigliar l' armi, e con più facilità se li può un Principe guadagnare, e

sans difficulté les gagner et s'assurer d'eux. Au contraire, dans les républiques il y a plus de vie, plus de haine, plus de désir de vengeance ; le souvenir de l'antique liberté ne les laisse ni ne peut les laisser en repos ; tellement que le plus sûr moyen est de les détruire ou d'y venir résider.

Prince, V.

Des principautés nouvelles qu'on acquiert par les forces d'autrui et par la fortune.

Ceux qui, de simples particuliers, deviennent princes par la fortune seulement, le deviennent avec peu de peine, mais ils en ont beaucoup à se maintenir. Tant qu'ils sont en marche, ils ne rencontrent aucune difficulté, mais lorsqu'ils sont arrivés, alors elles surgissent. Tels sont ceux à qui un état est concédé, ou moyennant deniers ou par le bon plaisir du concédant. C'est ce qui advint dans les cités de l'Ionie et de l'Hellespont, où plusieurs furent créés princes par Darius, afin qu'ils gouvernassent ces états pour sa sûreté et gloire personnelles ; c'était aussi le cas de ces empereurs qui parvenaient à l'empire en corrompant des soldats.

---

assicurarsi di loro. Ma nelle repubbliche è maggior vita, maggior odio, più desiderio di vendetta ; nè gli lascia nè può lasciare riposare la memoria dell' antica libertà ; talchè la più sicura via è spegnerle, o abitarvi. *Principe*, V.

De' principati nuovi, che con forze d' altri e per fortuna s' acquistano.

Coloro i quali solamente per fortuna diventano, di privati, principi, con poca fatica diventano, ma con assai si mantengono : e non hanno difficultà alcuna tra via, perchè vi volano ; ma tutte le difficultà nascono da poi vi son posti. E questi tali sono quelli a chi è concesso alcuno Stato o per danari o per grazia di chi lo concede : come intervenne a molti in Grecia, nelle città di Jonia e dell' Ellesponto, dove furon fatti principi da Dario, acciò le tenessero per sua sicurtà e gloria ; come erano ancora fatti quelli imperadori, che di privati, per corruzione de' soldati, pervenivano allo

Ceux-ci ne subsistent que par la volonté et fortune de qui les a faits grands : deux choses également mobiles et instables ; et ils ne savent ni ne peuvent conserver ce rang. Ils ne le savent parce que, à moins d'être homme d'un grand génie et courage, il n'est pas possible qu'ayant vécu jusqu'ici simple particulier, un tel prince sache commander. Ils ne le peuvent parce qu'ils n'ont point de troupes qui leur soient dévouées et fidèles. D'ailleurs, les états de prompte venue, comme toutes choses de la nature qui naissent et croissent vite, ne peuvent avoir assez de racines ni d'attachements pour qu'à la première tempête ils ne tombent ; à moins, comme il a été dit, que les princes nouveaux n'aient des dons si supérieurs qu'ils trouvent de prime abord les moyens de conserver ce que la fortune leur a jeté entre les bras, et qu'après être devenus princes ils établissent les bases qui auraient dû l'être auparavant.

Relativement à ces deux manières de devenir prince, à savoir par valeur et par fortune, je veux citer deux exemples qui sont encore dans la mémoire des hommes de nos jours : ceux de Francesco Sforza et de César Borgia.

---

imperio. Questi stanno semplicemente in su la voluntà e fortuna di chi gli ha fatti grandi, che sono due cose volubilissime ed instabili ; e non sanno e non posson tenere quel grado : non sanno, perchè se non è uomo di grande ingegno e virtù, non è ragionevole che, essendo sempre vissuto in privata fortuna, sappia comandare ; non possono, perchè non hanno forze che gli possino essere amiche e fedeli. Dipoi, gli Stati che vengono subito, come tutte le altre cose della natura che nascono e crescon presto, non possono avere le radici e corrispondenze loro, in modo che il primo tempo avverso non le spenga ; se già quelli tali, come è detto, che sì in un subito son diventati principi, non sono di tanta virtù, che quello che la fortuna ha messo loro in grembo sappino subito prepararsi a conservare ; e quelli fondamenti che gli altri hanno fatti avanti che diventino principi, gli faccino poi. Io voglio all' uno e l' altro di questi modi, circa il diventar principe per virtù o per fortuna, addurre duoi esempi stati ne' dì della memoria nostra : questi sono Francesco Sforza e Cesare Borgia. Francesco, per li debiti

Sforza, par des moyens légitimes et par grande valeur, devint de simple particulier duc de Milan ; et ce qui lui avait coûté mille fatigues à conquérir, il le conserva sans peine.

César Borgia, appelé communément le duc de Valentinois, devenu prince par la fortune de son père, perdit sa principauté dès que son père n'exista plus et cela nonobstant qu'il eût employé tous les moyens et fait toutes choses qu'un homme habile et valeureux devait faire pour s'enraciner dans les états qu'il tenait des armes et fortune d'autrui. En effet, comme je l'ai dit plus haut, un prince nouveau qui n'aurait point jeté tout d'abord les fondements de sa puissance, pourrait, avec du génie, les jeter ensuite ; mais ce serait avec peine pour l'architecte et danger pour l'édifice. Si donc on examine toute la progression du duc, on verra combien il avait fait pour donner des fondements à sa future grandeur ; de quoi il ne me semble point superflu de discourir, vu que je ne saurais donner à un prince nouveau de meilleurs préceptes que l'exemple de ses actions. Et si toutes ses mesures ne lui ont point réussi, ce ne fut pas sa faute, mais bien l'effet d'une extraordinaire et obstinée malignité de fortune.

---

mezzi e con una gran virtù, di privato diventò duca di Milano ; e quello che con mille affanni aveva acquistato, con poca fatica mantenne. Dall' altra parte, Cesare Borgia, chiamato dal vulgo duca Valentino, acquistò lo Stato con la fortuna del padre, e con quella lo perdette ; nonostante che per lui s' usasse ogni opera, e facessinsi tutte quelle cose che per un prudente e virtuoso uomo si dovevan fare, per metter le radici sue in quelli Stati che l' armi e fortuna d' altri gli aveva concessi. Perchè, come di sopra si disse, chi non fa i fondamenti prima, gli potrebbe con una gran virtù fare dipoi ancorchè si faccino non disagio dell' architettore e pericolo dello edifizio. Se adunque si considerrà tutti i progressi del duca, si vedrà quanto lui avesse fatto gran fondamenti alla futura potenza ; li quali non giudico superfluo discorrere, perchè io non saprei quali precetti mi dar migliori a un principe nuovo, che lo esempio delle azioni sue : e se gli ordini suoi non gli giovarono, non fu sua colpa, perchè nacque da

Alexandre VI, en voulant agrandir le duc son fils, y trouva pour le présent et pour l'avenir de grandes difficultés. D'abord, il ne voyait aucun moyen de le faire prince d'aucun état qui ne fût état d'Eglise, et il savait que le duc de Milan non plus que Venise n'y consentiraient, Faenza et Rimini étant déjà sous la protection de Venise. En outre, il voyait les armées d'Italie, et spécialement celles dont il aurait pu se servir, être aux mains de ceux qui redoutaient l'agrandissement du pape ; de sorte qu'il ne pouvait y compter, puisqu'elles étaient au pouvoir des Orsini, des Colonna et de leurs partisans. Il était donc nécessaire de brouiller toutes choses et de désorganiser les états d'Italie pour pouvoir s'assurer la souveraineté d'une partie. Ce lui fut facile, les Vénitiens s'étant déterminés, pour d'autres raisons, à rappeler les Français en Italie. Le pape, non seulement ne s'y opposa point, mais au contraire s'y prêta par la dissolution de l'ancien mariage de Louis XII. Le roi passe donc en Italie avec l'aide des Vénitiens et le consentement d'Alexandre. A peine est-il à Milan que le pape obtient de lui des troupes pour s'emparer

una straordinaria ed estrema malignità di fortuna. Aveva Alessandro VI nel voler far grande il duca suo figlio assai difficultà presenti e future. Prima, non vedeva via di poterlo far signore d' alcuno Stato che non fu Stato di Chiesa ; e volgendosi a tòr quel della Chiesa, sapeva che il duca di Milano e i Viniziani non gliel consentirebbono, perchè Faenza e Rimino eran già sotto la protezione de' Viniziani. Vedeva, oltre a questo, l' armi d'Italia, e quelle in spezie di chi si fusse possuto servire, esser nelle mani di coloro che dovevan temere la grandezza del papa : e pero non se ne poteva fidare, essendo tutte negli Orsini e Colonnesi e loro seguaci. Era dunque necessario che si turbassero quelli ordini, e disordinare gli Stati d' Italia, per potersi insignorire securamente di parte di quelli : il che gli fu facile, perchè trovò i Viniziani che mossi da altre cagioni s' eran vòlti a far ripassare i Francesi in Italia ; il che non solamente non contradisse, ma fece più facile con la resoluzione del matrimonio antico del re Luigi. Passò adunque il re in Italia con lo aiuto de' Viniziani e consenso di Alessandro ; nè prima fu in Milano, che il papa ebbe da lui gente per l' impresa di Romagna, la quale li fu consen-

de la Romagne, qui lui est aussitôt accordée par le seul effet de la réputation du roi.

La Romagne acquise et les Colonna abattus, le duc se voulant affermir et accroître, rencontra deux empêchements : l'un, ses troupes qu'il ne jugeait point fidèles ; l'autre, la volonté du roi de France ; c'est-à-dire qu'il craignait, d'une part, que les troupes des Orsini, dont il s'était servi, ne lui faillissent au besoin, et non seulement ne l'empêchassent d'acquérir, mais ne lui enlevassent ce qu'il avait acquis, et, d'autre part, il craignait que le roi ne fît de même. Quant aux troupes des Orsini, il en avait déjà fait quelque épreuve, lorsque après la prise de Faenza, ayant assailli Bologne, il les vit mener froidement l'assaut. Et pour ce qui est du roi, il avait découvert ses intentions lorsqu'après la prise du duché d'Urbin, il fit une invasion en Toscane dont le roi l'obligea à se désister. C'est pourquoi le duc résolut de ne point dépendre de la fortune ni des armes d'autrui. La première chose qu'il fit fut d'affaiblir à Rome les partis Orsini et Colonna, gagner tous ceux de leurs adhérents qui étaient nobles, les faisant ses gentilshommes, leur donnant, selon leur qualité, de riches

---

tita per la reputazione del re. Acquistata adunque il duca la Romagna, e battuti i Colonnesi, volendo mantenere quella e procedere più avanti, l' impredivano due cose : l' una l'armi sue che non gli parevano fedeli; l'altra, la volontà di Francia : cioè temeva che l'armi Orsine, delle quali si era servito, non gli mancassero sotto, e non solamente gl' impedissero l'acquistare, ma gli togliessero l' acquistato ; e che il re ancora non gli facesse il simile. Degli Orsini n' ebbe un riscontro, quando, dopo la espugnazione di Faenza, assaltò Bologna, chè gli vide andar freddi in quello assalto. E circa il re cognobbe l' animo suo quando, preso il ducato d' Urbino assaltò la Toscana, dalla quale impresa il re lo fece desistere ; ondechè il duca deliberò non dependere più dalla fortuna ed armi d' altri. E la prima cosa, indebolì le parti Orsine e Colonnesi in Roma, perchè tutti gli aderenti loro, che fussino gentiluomini, si guadagnò facendoli suoi gentiluomini ; e dando loro gran provvisioni gli onorò, secondo lor qualità, di condotte e di governi, in modo che in

traitements, des honneurs, des gouvernements, des emplois ; en sorte qu'en peu de mois leur affection, affaiblie pour les autres, se tourna vers le duc.

Ensuite, lorsqu'il eut dispersé les partisans de la maison des Colonna, il attendit l'occasion de détruire les Orsini ; l'occasion s'offrit bien, le duc en usa mieux encore. Car les Orsini s'étant avisés trop tard que la grandeur du duc et de l'Eglise était leur ruine, tinrent une diète à la Magione, dans l'Etat de Pérouse, de laquelle s'ensuivirent la révolte d'Urbin, les tumultes de Romagne, et une infinité de périls que le duc surmonta avec l'aide des Français. Ayant par là rétabli sa réputation et ne se fiant plus ni à la France ni à aucune autre force étrangère, il eut dès lors recours à la ruse ; et il sut si bien dissimuler ses intentions que les Orsini se réconcilièrent avec lui par l'entremise du seigneur Pagolo. Il ne manqua pas d'user envers celui-ci de toutes les marques d'amitié possibles pour se l'assurer, lui donnant vêtements, deniers et chevaux, tant et si bien que leur simplicité les conduisit à Sinigaglia entre ses mains.

Les chefs exterminés et leurs partisans gagnés par le duc, il avait jeté de solides fondements à sa puis-

---

pochi mesi negli animi loro l' affezione delle parti si spense, e tutta si volse nel duca. Dopo questo, aspettò l' occasione di spegnere gli Orsini, avendo dispersi quelli di casa Colonna : la quale gli venne bene, e lui l' usò meglio ; perchè, avvedutisi gli Orsini tardi che la grandezza del duca e della Chiesa era la lor ruina, fecero una dieta alla Magione nel Perugino. Da quella nacque la rebellione d' Urbino, e li tumulti di Romagna, ed infiniti pericoli del duca, li quali superò tutti con l' aiuto de' Francesi : e ritornatoli la reputazione, nè si fidando di Francia nè d' altre forze esterne, per non le avere a cimentare si volse agl' inganni : e seppe tanto dissimulare l' animo suo, che gli Orsini, mediante il signor Pavolo, si riconciliarono seco ; con il quale il duca non mancò d' ogni ragione d' oficio per assicurarlo, dandoli veste, danari e cavalli ; tanto che la simplicità loro gli condusse a Sinigaglia nelle sue mani. Spenti adunque questi capi e ridotti li partigiani loro amici suoi, aveva il duca gittato assai buoni fondamenti alla potenza sua, avendo tutta la

sance, car maître de la Romagne et du duché d'Urbin, il s'était attaché ces deux peuples en leur faisant goûter les avantages de son gouvernement. Et comme cette circonstance est digne de remarque et digne d'être imitée, je ne veux point la passer sous silence.

Après que le duc se fut emparé de la Romagne, il trouva qu'elle avait été gouvernée par des seigneurs faibles, qui avaient plutôt dépouillé que discipliné leurs sujets, et leur avaient donné plus de motifs de désunion que d'union; à tel point que cette province était pleine de brigandages, de factions et autres violences. Il comprit que pour la rendre obéissante et soumise à l'autorité royale, il était nécessaire de lui donner un bon gouvernement. En conséquence, il y commit messer Ramiro d'Orco, homme cruel et expéditif, auquel il donna plein pouvoir. Celui-ci, en peu de temps, y ramena paix et union, pour sa plus grande gloire. Mais ensuite, le duc, jugeant qu'il n'était point à propos de laisser durer une autorité si excessive, et pensant qu'elle ne tarderait pas à devenir odieuse, établit au centre de la province un tribunal civil, avec un président très estimé, où chaque cité avait son avocat. Et s'avisant

---

Romagna con il ducato d' Urbino, e guadagnatosi tutti quelli popoli per avere incominciato a gustare il ben essere loro. E perchè questa parte è degna di notizia e da essere imitata da altri, non voglio lasciarla indietro. Preso che ebbe il duca la Romagna, trovandola essere stata comandata da signori impotenti, qual più presto avevano spogliato i loro sudditi che correttoli, e dato loro più materia di disunione che di unione ; tanto che quella provincia era piena di latrocini, di brighe e d' ogni altra sorte d' insolenza ; giudicò necessario a volerla ridurre pacifica ed obbediente al braccio regio, darle un buon governo. Però vi prepose messer Remiro d' Orco, uomo crudele ed espedito ; al quale dette pienissima potestà. Costui in breve tempo la ridusse pacifica ed unita, con grandissima reputazione. Dipoi giudicò il duca non essere a proposito si eccessiva autorità, perchè dubitava non diventasse odiosa ; e preposevi un giudizio civile nel mezzo della provincia, con un presidente eccellentissimo dove ogni città aveva

que les rigueurs passées lui avaient attiré quelque haine, afin d'en purger les esprits et se les gagner entièrement, il voulut faire voir que si quelques cruautés avaient été commises, elles étaient venues, non de lui, mais du naturel féroce de son ministre. Dans cette vue, il saisit la première occasion, et le fit mettre en deux morceaux, un matin sur la place de Cesena, avec un billot et un couteau sanglant auprès. L'horreur de ce spectacle satisfit les habitants et les épouvanta tout ensemble. Mais revenons à notre point de départ.

Le duc se trouvait grandement puissant, et pour s'être assuré contre une partie des dangers présents, au moyen d'armes de son choix, et pour avoir détruit une bonne partie des forces voisines qui auraient pu lui nuire. Il ne lui restait plus, voulant accroître ses conquêtes, que la crainte de la France ; car il savait bien que le roi, lequel s'était enfin avisé de son erreur, ne souffrirait point qu'il s'agrandît. En conséquence, il chercha d'abord à se faire des alliances nouvelles, se mit à tergiverser avec la France, à propos de la descente que les Français firent dans le royaume de Naples, contre les Espagnols, qui assiégaient Gaëte.

l' avvocato suo. E perchè conosceva le rigorosità passate avergli generato qualche odio, per purgar gli animi di quelli popoli e guadagnarseli in tutto, volse mostrare che se crudeltà alcuna era seguita, non era nata da lui ma dall' acerba natura del ministro. E preso sopra questa occasione, lo fece mettere una mattina in duoi pezzi a Cesena in su la piazza, con un pezzo di legno ed un coltello sanguinoso a canto. La ferocità del quale spettacolo fece quelli popoli in un tempo rimanere satisfatti e stupidi. Ma torniamo donde noi partimmo. Dico che trovandosi il duca assai potente, ed in parte assicurato de' presenti pericoli, per essersi armato a suo modo ed avere in buona parte spente quelle armi che vicine lo potevano offendere, li restava, volendo procedere con l' acquisto, il rispetto di Francia ; perchè conosceva che dal re, il quale tardi s' era avveduto dell' error suo, non gli sarebbe sopportato. E cominciò per questo a cercare amicizie nuovo, e vacillar con Francia nella venuta che fecero i Francesi verso il regno di Napoli contro alli Spagnuoli che assediavano Gaeta. E

Son intention était de se fortifier contre eux, et il en serait bientôt venu à bout si Alexandre VI eût vécu plus longtemps. Telle fut sa conduite dans les affaires présentes.

Mais, pour ce qui est de l'avenir, il avait d'abord à craindre qu'un nouveau pape ne lui fût hostile, et ne cherchât à lui enlever ce qu'Alexandre lui avait donné ; il y pourvut par les quatre moyens suivants : Premièrement, en éteignant la race de tous les seigneurs qu'il avait dépouillés, afin d'enlever au pape ces prétextes pour le dépouiller lui-même. Secondement, en gagnant tous les gentilshommes de Rome, afin de tenir par eux, comme on a dit, le pape en respect. Troisièmement, en se faisant autant de créatures qu'il le pouvait dans le Sacré Collège. Quatrièmement, en acquérant assez de pouvoir, pendant que vivait le pape, son père, pour se trouver en état de résister lui-même à un premier choc.

De ces quatre choses, il en avait exécuté trois lorsqu'Alexandre mourut ; et il était presque venu à bout de la quatrième. En effet, des seigneurs qu'il avait dépouillés, il en massacra le plus grand nombre, et rares furent ceux qui lui échappèrent. Les gentilshommes romains, il les avait tous gagnés, et dans

l' animo suo era di assicurarsi di loro ; il che gli saria presto riuscito, se Alessandro viveva. E questi furono i governi suoi circa le cose presenti. Ma quanto alle future, lui aveva da dubitare in prima che un nuovo successore alla Chiesa non gli fusse amico, e cercasse torgli quello che Alessandro gli aveva dato : e pensò farlo in quattro modi. Prima, con spegnere tutti i sangui di quelli signori che lui aveva spogliato, per tôrre al papa quelle occasioni. Secondo, con guadagnarsi tutti i gentiluomini di Roma per poter con quelli, come è detto, tenere il papa in freno. Terzo, con ridurre il Collegio più suo che poteva. Quarto, con acquistar tanto imperio avanti che il papa morisse, che potesse per sè medesimo resistere ad un primo impeto. Di queste quattro cose alla morte d'Alessandro ne aveva condotte tre ; la quarta aveva quasi per condotta. Perchè, de' signori spogliati ne ammazzò quanti ne potè aggiugnere, e pochissimi si salvarono ; i gentiluomini romani s'aveva guadagnato, e nel Collegio aveva grandissima parte.

le Sacré Collège il s'était fait un nombreux parti. Quant à ses acquisitions, il pensait à s'emparer de la Toscane ; il possédait déjà Pérouse et Piombino et il avait pris la ville de Pise sous sa protection. Sans crainte de la France (laquelle, en effet, n'était plus à craindre, car les Français avaient été déjà dépouillés du royaume de Naples par les Espagnols, en sorte que les uns et les autres avaient besoin de rechercher son amitié), il fondrait sur Pise. Après cela, Lucques et Sienne céderaient bientôt, partie par haine des Florentins, partie par crainte. Les Florentins se trouveraient alors à bout de ressources. S'il avait pu mettre ses desseins à exécution (et il était en train de les exécuter la même année où Alexandre mourut), il se serait acquis assez de forces et de renommée pour se soutenir par lui-même, et ne dépendre plus de la fortune et puissance d'autrui, mais de sa propre valeur et puissance.

Or Alexandre VI mourut cinq années seulement après qu'il eut tiré l'épée hors du fourreau. Il laissa son fils avec le seul état de la Romagne bien consolidé, et tous les autres en l'air, entre deux puissantes armées ennemies, et malade lui-même à la mort. Cependant il y avait dans le duc tant de résolution

E quanto al nuovo acquisto, aveva disegnato diventar signore di Toscana, e possedeva già Perugia e Piombino, e di Pisa avea presa la protezione. E come non avessi avuto ad aver rispetto a Francia (chè non gliene aveva d'avere più, per esser già i Francesi spogliati del regno di Napoli dagli Spagnuoli, in forma che ciascuŋ di loro era necessitato di comperar l'amicizia sua), saltava in Pisa. Dopo questo, Lucca e Siena cedeva subito, parte per invidia de' Fiorentini, e parte per paura; i Fiorentini non avevan rimedio : il che se li fusse riuscito (che li riusciva l'anno medesimo che Alessandro morì), s'acquistava tante forze e tanta reputazione, che per sè stesso si sarebbe retto, senza dependere dalla fortuna o forza d' altri, ma solo dalla potenza e virtù sua. Ma Alessandro morì dopo cinque anni ch' egli aveva incominciato a trarre fuore la spada. Lasciollo con lo Stato di Romagna solamente assolidato, con tutti gli altri in aria, intra duoi potentissimi eserciti inimici, ammalato a morte. Ed era nel duca

et de valeur, et si bien savait-il l'art de gagner les hommes et de les détruire, que les fondements qu'il avait jetés en si peu de temps étaient si solides, que s'il n'eût pas eu deux armées ennemies à la fois sur les bras, et s'il n'eût pas été malade, il aurait surmonté toutes difficultés. Et la preuve que les fondements étaient bons, c'est que la Romagne l'attendit plus d'un mois, fidèle; c'est que, bien qu'à demi-mort, il demeura en sûreté à Rome, et que les Baglioni, les Vitelli et les Orsini y étant accourus ne purent former un parti contre lui. Il put, sinon faire élire pape qui il voulait, du moins empêcher d'élire qui il ne voulait pas. Si, au moment de la mort d'Alexandre, il eût été en santé, tout lui aurait été facile. Aussi , me disait-il, les jours où fut créé Jules II, qu'il avait pensé à tout ce qui pouvait résulter de la mort de son père, et qu'il y avait remédié ; mais qu'il n'avait point prévu qu'en ce moment-là il serait lui-même à la mort.

En rassemblant donc toutes ces actions du duc, je n'y trouve rien digne de reproche ; mais il me semble qu'il mérite d'être proposé en exemple, ainsi que je l'ai fait, à tous ceux qui par fortune ou par les armes d'autrui, sont parvenus à la souveraineté.

tanta ferocia e tanta virtù, e si ben conosceva come gli uomini s' abbino a guadagnare o perdere, e tanto eran validi li fondamenti che in si poco tempo s'aveva fatti ; che se non avesse avuto quelli eserciti addosso, o fusse stato sano, arebbe retto a ogni difficultà. E che li fondamenti suoi fussino buoni, si vide, che la Romagna l'aspettò più d'un mese ; in Roma, ancora che mezzo morto, stette securo ; e benchè i Baglioni, Vitelli ed Orsini venissero in Roma, non ebbon séguito contro di lui. Potè fare, se non chi egli volle, almeno che non fusse papa chi egli non voleva. Ma se nella morte di Alessandro fusse stato sano, ogni cosa gli era facile. E lui mi disse, ne' dì che fu creato Giulio II, che aveva pensato a tutto quello che potessi nascere morendo il padre, e a tutto aveva trovato rimedio, eccetto che non pensò mai, in su la sua morte, di stare ancor lui per morire. Raccolte adunque tutte queste azioni del duca, non saprei riprenderlo ; anzi mi pare, come io ho fatto, di proporlo ad imitare a tutti coloro che per fortuna e con l'armi d'altri sono saliti all' imperio. Perchè lui avendo

Car, ayant l'âme grande et une haute ambition, il ne se pouvait conduire autrement; et, seules, la brièveté de la vie d'Alexandre et sa propre maladie arrêtèrent l'accomplissement de ses desseins. Quiconque, par conséquent, juge nécessaire, dans une principauté nouvelle, de s'assurer contre ses ennemis, de se faire des amis, de vaincre ou par force ou par ruse, de se faire aimer et craindre des peuples, suivre et respecter des soldats, de détruire tous ceux qui peuvent ou doivent lui nuire, de renouveler les anciennes lois par des lois nouvelles, d'être à la fois sévère et reconnaissant, magnanime et libéral, de dissoudre une milice à laquelle on ne se peut fier et d'en créer une nouvelle, de conserver l'amitié des rois et des princes, en sorte qu'ils doivent aimer à lui faire du bien et craindre de lui faire injure; celui-là, dis-je, ne peut trouver des exemples plus récents que les actions de ce duc.

La seule chose en quoi on le puisse reprendre, c'est la nomination de Jules II, élection funeste pour lui. Puisqu'il ne pouvait, comme je l'ai dit, faire élire pape qui il voulait, mais empêcher qu'on élût qui il ne voulait pas, il ne devait jamais consentir qu'on élevât à la papauté quelqu'un des cardinaux qu'il

l'animo grande, e la sua intenzione alta, non si poteva governare altrimenti; e solo si oppose alli suoi disegni la brevità della vita d'Alessandro, e la sua infirmità. Chi adunque giudica necessario nel suo principato nuovo assicurarsi degl' inimici, guadagnarsi amici, vincere o per forza o per fraude, farsi amare e temer da' popoli, seguire e riverire da' soldati, spegner quelli che ti possono o debbono offendere, innovare con nuovi modi gli ordini antichi, esser severo e grato, magnanimo e liberale, spegnere la milizia infedele, creare della nuova, mantenersi le amicizie de' re e delli principi, in modo che ti abbino a beneficare con grazia o ad offendere con rispetto; non può trovare più freschi esempi che le azioni di costui. Solamente si può accusarlo nella creazione di Giulio II, nella quale lui ebbe mala elezione: perchè, come è detto, non potendo fare un papa a suo modo, poteva tenere che uno non fusse papa; e non doveva acconsentir mai al papato di quelli cardinali che lui avesse offesi, o che, diventati pontefici,

avait offensés, et qui, devenus pontifes, auraient eu à le redouter ; car les hommes nous offensent ou par haine ou par crainte. Ceux qu'il avait offensés étaient entre autres Saint Pierre-ès-Liens, Colonna, Saint Georges et Ascanio ; tous les autres venant à être élus avaient à le craindre, excepté le cardinal de Rouen et les Espagnols, ceux-ci à cause de certaines alliances et obligations, et Rouen, parce qu'il avait pour lui la France. Le duc devait par conséquent, avant toute chose, faire élire un Espagnol ; et s'il ne le pouvait, consentir à l'élection de Rouen, et non point à celle de Saint Pierre-ès-Liens. Et qui croit que, chez les grands personnages, les bienfaits nouveaux fassent oublier les anciennes offenses, il se trompe. Le duc commit donc une faute en cette élection, et fut lui-même la cause de sa ruine définitive. *Prince*, VII.

De ceux qui sont devenus princes par des scélératesses.

Comme il existe encore deux manières de devenir prince qui ne procèdent entièrement ni de la fortune ni de la valeur, je ne les puis laisser de côté,

---

avessino ad aver paura di lui. Perchè gli uomini offendono o per paura o per odio. Quelli che lui aveva offesi, erano, tra gli altri, San Pietro ad Vincula, Colonna, San Giorgio, Ascanio. Tutti gli altri, assunti al pontificato, avevan da temerlo, eccetto Roano e gli Spagnuoli : questi per congiunzione e obbligo ; quello per potenza, avendo congiunto seco, il regno di Francia. Pertanto il duca, innanzi ad ogni cosa, doveva creare papa uno spagnuolo ; e non potendo, dovea consentire che fusse Roano, e non San Pietro ad Vincula. E chi crede che ne' personaggi grandi i beneficii nuovi faccino dimenticare l'ingiurie vecchie, s'inganna. Errò adunque il duca in questa elezione, e fu cagione dell' ultima rovina sua.

Principe, VII.

Di quelli che per scelleratezze sono pervenuti al principato.

Ma perchè di privato si diventa ancora in duoi modi Principe (il che non si può al tutto o alla fortuna o alla virtù attribuire), non mi pare da lasciarli indietro : ancora che dell' uno si possa

Même en est-il une dont on pourrait parler plus longuement, si l'on traitait ici des républiques.

De ces deux voies on suit la première lorsqu'on s'élève à la souveraineté par quelque scélératesse ou forfait, et la seconde quand, de simple particulier, on est porté par ses concitoyens au rang de prince de sa patrie.

Pour faire connaître la première, que je ne jugerai pas au point de vue du bien et du mal, j'avancerai deux exemples, l'un ancien, l'autre moderne, car il me semble qu'ils peuvent suffire à qui se trouverait dans le cas de les devoir imiter.

Agathocle, Sicilien, de condition non seulement privée, mais infime et abjecte, devint roi de Syracuse. Fils d'un potier, il mena, dans tous les degrés de sa fortune, scélérate vie ; toutefois, il joignit à ses scélératesses tant de force d'âme et de corps que, s'étant engagé dans la milice, il s'éleva de grade en grade jusqu'à la dignité de préteur de Syracuse. Une fois élevé à ce rang, ayant résolu de vouloir devenir prince, et de conserver par violence et sans plus dépendre de personne ce pouvoir qui lui avait été accordé par consentement, et s'étant ouvert de ce dessein à Amilcar, qui commandait l'armée car-

più diffusamente ragionare dove si trattasse delle repubbliche. Questi sono, quando o per qualche via scellerata e nefaria s' ascende al principato ; o quando uno privato cittadino con il favore degli altri suoi cittadini diventa Principe della sua patria. E parlando del primo modo, si mostrerà con duoi esempi, l'uno antico, l'altro moderno, senza entrare altrimenti ne' meriti di questa parte, perchè giudico che bastino a chi fusse necessitato imitargli. Agatocle Siciliano, non solo di privata ma d'infima ed abietta fortuna, divenne re di Siracusa. Costui nato di un orciolaio, tenne sempre, per i gradi della sua fortuna, vita scellerata. Nondimanco, accompagnò le sue scelleratezze con tanta virtù d' animo e di corpo, che voltosi alla milizia, per i gradi di quella pervenne ad esser pretore di Siracusa. Nel qual grado essendo costituito, ed avendo deliberato volere diventar Principe, e tenere con violenza e senza obbligo d' altri quello che d' accordo gli era stato concesso ; ed avuto di questo suo disegno intelligenza con Amilcare

thaginoise en Sicile, il assembla un matin le peuple et le Sénat de Syracuse, comme pour délibérer sur les affaires publiques. A un signal donné, il fit massacrer par ses soldats tous les sénateurs et les plus riches parmi le peuple ; et, ceux-ci morts, il s'empara de la souveraineté, qu'il conserva sans contestation aucune de la part des citoyens. Dans la suite, battu à deux reprises par les Carthaginois, et enfin assiégé par eux dans Syracuse, non seulement il la put défendre, mais encore, laissant une partie de son armée pour soutenir le siège, il fut avec l'autre porter la guerre en Afrique ; de sorte qu'en peu de temps il força les Carthaginois à lever le siège, et les réduisit à l'extrémité ; et ceux-ci, contraints à faire la paix avec lui, se durent contenter de la possession de l'Afrique et laisser la Sicile à Agathocle.

Quiconque réfléchira sur les actions et qualités de ce prince, n'y verra rien ou quasi rien qu'on puisse attribuer à la fortune, attendu que, comme il a été dit ci-dessus, ce n'est par la faveur de personne, mais en passant par tous les grades militaires, gagnés à force de travaux et de périls, qu'il parvint au pouvoir suprême, et s'y maintint par des résolutions aussi dangereuses que hardies.

---

cartaginese, il quale con gli eserciti militava in Sicilia ; congregò una mattina il popolo e il senato di Siracusa come se egli avessi avuto a deliberare cose pertinenti alla repubblica, e, ad un cenno ordinato, fece da' suoi soldati uccidere tutti il senatori e li più ricchi del popolo : li quali morti, occupò e tenne il principato di quella città, senza alcuna controversia civile. E benchè dai Cartaginesi fusse due volte rotto, e ultimamente assediato, non solamente potè difendere la sua città, ma lasciata parte della sua gente alla difesa di quella, con l' altre assaltò l' Affrica, e in breve tempo liberò Siracusa dall' assedio, e condusse i Cartaginesi in estrema necessità i quali furono necessitati ad accordarsi con quello, a essere contenti della possessione dell' Affrica, e ad Agatocle lasciar la Sicilia. Chi considerasse, adunque, le azioni e virtù di costui, non vedria cose, o poche, le quali possa attribuire alla fortuna : conciossiachè, come di sopra è detto, non per favore d' alcuno, ma per li gradi della milizia, quali con mille disagi e pericoli si aveva guadagnato, pervenisse al principato, e quello dipoi

Certes il n'y a nulle valeur à massacrer ses concitoyens, à trahir ses amis, à être sans foi, sans pitié, sans religion ; de tels moyens peuvent faire acquérir la souveraineté, mais non la gloire. Toutefois, si l'on considère avec quel courage Agathocle se précipita dans les dangers et en sortit, avec quelle grandeur d'âme il sut souffrir et surmonter l'adversité, on ne voit pas pourquoi il devrait être réputé inférieur à n'importe quel excellent capitaine. Néanmoins, sa cruauté farouche, son inhumanité, ses innombrables scélératesses ne permettent point qu'il soit compté au nombre des grands hommes. On ne peut donc attribuer ni à la fortune ni à la valeur l'élévation qu'il obtint sans l'une et sans l'autre.

De notre temps, sous le règne d'Alexandre VI, Oliverotto da Fermo étant resté en bas âge sans père ni mère, fut élevé par un sien oncle maternel, qui se nommait Giovanni Fogliani, et placé dès sa première jeunesse auprès de Pavolo Vitelli, pour apprendre le métier des armes ; afin que, formé à si bonne école, il pût parvenir un jour à un haut rang militaire. Puis Pavolo étant mort, il servit sous Vitellozzo, son frère, et en très peu de temps, grâce

con tanti animosi partiti e pericolosi mantenesse. Non si può chiamare ancora virtù ammazzare li suoi cittadini, tradir gli amici, essere senza fede, senza pietà, senza religione ; li quali modi possono fare acquistare imperio, ma non gloria. Perchè, se si considerasse la virtù di Agatocle nell' entrare e nell' uscire de' pericoli, e la grandezza dell' animo suo nel sopportare e superare le cose avverse, non si vede perchè egli abbi ad esser tenuto inferiore a qual si sia eccellentissimo capitan. Nondimanco, la sua efferata crudeltà ed inumanità, con infinite scelleratezze, non consentono che sia tra li eccellentissimi uomini celebrato. Non si può, adunque, attribuire alla fortuna o alla virtù quello che senza l' una e l' altra fu da lui conseguito. Ne' tempi nostri, regnante Alessandro VI, Oliverotto da Fermo, essendo più anni addietro rimaso piccolo, fu da un suo zio materno, chiamato Giovanni Fogliani, allevato, e ne' primi tempi della sua gioventù dato à militar sotto Pavolo Vitelli, acciocchè ripieno di quella disciplina pervenisse a qualche grado eccellente di milizia. Morto dipoi Pavolo, militò sotto Vitellozzo suo fratello ; ed in brevissimo tempo,

à son habileté, à sa force corporelle et à sa valeur, il devint un des premiers de l'armée. Mais, comme il trouvait que ce fût chose servile d'être sous les ordres et à la solde d'autrui, il voulut, avec l'aide de quelques citoyens qui préféraient l'esclavage à la liberté de leur patrie, et soutenu par Vitellozzo, s'emparer de Fermo. Dans ce dessein, il écrivit à Giovan Fogliani qu'ayant été longtemps hors de sa maison, il voulait venir le voir ainsi que sa ville natale, et en quelque sorte reconnaître son patrimoine ; que, puisqu'il n'avait travaillé que pour acquérir honneur et gloire, et désirant que ses concitoyens pussent voir qu'il n'avait point perdu son temps, il se proposait de venir à eux en grande pompe, avec une escorte de cent cavaliers de ses amis, et de serviteurs, et qu'il le priait de bien vouloir faire en sorte que les habitants de Fermo lui fissent une réception honorable, d'autant que cela tournerait non seulement à sa propre gloire, mais encore à celle de son oncle, qui l'avait élevé. Giovanni Fogliani ne manqua pas de faire tout ce qu'il put pour obliger son neveu ; il le fit recevoir avec honneur par les gens de Fermo et

per essere ingegnoso, e della persona e dell' animo gagliardo, diventò de' primi uomini della sua milizia. Ma parendogli cosa servile lo stare con altri, pensò, con l' aiuto d' alcuni cittadini di Fermo, a' quali era più cara la servitù che la libertà della loro patria, e con il favore vitellesco, d'occupare Fermo ; scrisse a Giovan Fogliani, come, essendo stato più anni fuore di casa, voleva venire a veder lui e la sua città, e in qualche parte riconoscere il suo patrimonio. E perchè non s' era affaticato per altro che per acquistar onore, acciocchè i suoi cittadini vedessino come non aveva speso il tempo invano, voleva venire onorevolmente, ed accompagnato da cento cavalli di suoi amici e servidori, e pregavalo che fusse contento ordinare che da' Firmani fusse ricevuto onoratamente ; il che non solamente tornava onore a lui, ma a sè proprio, essendo suo allievo. Non mancò, pertanto, Giovanni d' alcuno officio debito verso il nipote ; e fattolo ricevere onoratamente da' Firmani, alloggiò nelle case sue : dove, passato alcun giorno, ed atteso a ordinar quello che alla sua futura scelleratezza era necessario, fece un convito solennissimo, dove invitò Giovan Fogliani, e tutti li primi uomini di Fermo. Ed avuto che ebbero fi-

le logea dans sa maison. Là, Oliverotto passa quelques jours à faire les préparatifs nécessaires pour l'accomplissement de son forfait. Il donna un grand repas, auquel il pria Giovanni Fogliani et tous les notables de Fermo. Lorsqu'on en fut au dernier service et autres divertissements qui ont lieu en de pareilles fêtes, il mit artificiellement la conversation sur des sujets graves, parlant de la grandeur du pape Alexandre et de César, son fils, et de leurs entreprises. Giovanni et les autres donnaient à leur tour leur avis quand il se leva tout à coup, disant que c'étaient là sujets à traiter en lieu plus secret ; et il passa dans une autre chambre où les convives le suivirent. A peine s'y furent-ils assis que des soldats, sortant de leurs cachettes, massacrent Giovanni et tous les autres. Sitôt le crime exécuté, Oliverotto monte à cheval, parcourt la ville, assiège le palais du suprême magistrat ; en sorte que la peur contraignit tout le monde à lui obéir, et à former un gouvernement dont il se fit prince. Tous les mécontents qui lui pouvaient nuire, il les mit à mort ; il consolida son pouvoir par de nouvelles institutions civiles et militaires, à tel point que non seulement il était en sûreté dans la ville de Fermo, mais encore devint formidable à

ne le vivande, e tutti gli altri intrattenimenti che in simili conviti, si fanno, Oliverotto ad arte mosse certi ragionamenti gravi, parlando della grandezza di papa Alessandro e di Cesare suo figlio, e dell' imprese loro ; alli quali ragionamenti rispondendo Giovanni e gli altri, egli a un tratto si rizzò, dicendo quelle essere cose da parlarne in più segreto luogo, e ritirossi in una camera, dove Giovanni e tutti gli altri cittadini gli andarono dietro. Nè prima furon posti a sedere, che de' luoghi segreti di quella usciron soldati, che ammazzarono Giovanni e tutti gli altri. Dopo il quale omicidio, montò Oliverotto a cavallo, e corse la terra, ed assediò nel palazzo il supremo magistrato ; tanto che per paura furon costretti ubbidirlo, e fermare un governo, del quale si fece Principe. E morti tutti quelli che per essere malcontenti lo potevano offendere, si corroborò con nuovi ordini civili e militari ; in modo che, in spazio d' uno anno che tenne il principato, non solamente lui era sicuro nella città di Fermo, ma era diventato formidabile a tutti li suoi

ses voisins. Et son expulsion eût été aussi difficile que celle d'Agathocle, s'il ne se fût pas laissé tromper par César Borgia, et attirer à Sinigaglia où, un an après le parricide commis, il fut pris avec les Orsini et les Vitelli, comme il a été dit ci-dessus, et étranglé ainsi que Vitellozzo, son maître de courage et de scélératesse.

Quelqu'un pourra demander pourquoi Agathocle ou tel autre tyran comme lui put, malgré une infinité de trahisons et de cruautés, vivre longtemps en sûreté dans sa patrie, et se défendre contre ses ennemis extérieurs, sans que jamais aucune conspiration de ses concitoyens ne s'élevât contre lui, tandis que plusieurs autres, pour avoir été cruels, n'ont pu se maintenir ni en temps de paix ni en temps de guerre. Je crois que cela tient aux cruautés, employées bien ou mal à propos. Les cruautés sont bien employées — s'il est permis d'appeler bien ce qui est mal — lorsqu'on les commet toutes à la fois, par besoin de pourvoir à sa sûreté, lorsqu'ensuite on n'y persiste point et qu'on les fait tourner, autant qu'il est possible, à l'avantage des sujets. Les cruautés mal employées sont celles qui, peu nombreuses au début, multiplient avec le temps au lieu de s'éteindre.

---

vicini : e sarebbe stata la sua espugnazione difficile, come quella di Agatocle, se non si fusse lasciato ingannare da Cesare Borgia, quando a Signigaglia, come di sopra si disse, prese gli Orsini e Vitelli ; dove preso ancor lui, un anno dopo il commesso patricidio, fu, insieme con Vitellozzo, il quale aveva avuto maestro delle virtù e scelleratezze sue, strangolato. Potrebbe alcuno dubitare, donde nascesse che Agatocle ed alcuno simile, dopo infiniti tradimenti e crudeltà, potette vivere lungamente sicuro nella sua patria, e difendersi dagl' inimici esterni, e da' suoi cittadini non gli fu mai conspirato contra : conciossiachè molti altri mediante la crudeltà non abbino mai possuto ancora ne' tempi pacifici mantenere lo stato, non che ne ' tempi dubbiosi di guerra. Credo che questo avvenga dalle crudeltà male o bene usate. Bene usate si possono chiamar quelle (se del male è lecito dir bene) che si fanno una sol volta per necessità dell' assicurarsi, e dipoi non vi s' insiste dentro, ma si convertissono in più utilità de' sudditi che si

Ceux qui useront des premières peuvent, avec l'aide de Dieu et des hommes, remédier quelque peu à leurs conséquences ; ce qui eut lieu pour Agathocle. Ceux qui en usent autrement, il leur est impossible de se maintenir.

A ce propos, il est à observer que celui qui usurpe un état doit déterminer et exécuter tout d'un coup toutes les cruautés nécessaires, pour qu'il n'ait pas à y revenir tous les jours, et qu'il puisse, en évitant de les renouveler, rassurer ses sujets, et se les gagner par des bienfaits. Celui qui se conduit autrement, ou par timidité ou par mauvais conseil, se trouve dans la nécessité d'avoir toujours le glaive en main, et il ne peut jamais compter sur ses sujets, ceux-ci ne pouvant, à cause des injures continuelles et récentes, avoir confiance en lui.

Les cruautés doivent se commettre toutes à la fois pour qu'en durant moins, elles blessent moins ; mais les bienfaits doivent se succéder un à un, pour qu'on les savoure davantage.

Sur toutes choses, le prince doit vivre avec ses sujets de telle manière que nulle circonstance, favorable ou défavorable, ne le fasse varier. Si vous attendez d'être contraint par la nécessité à faire le

può. Le male usate son quelle, quali, ancora che da principio sian poche, crescono piuttosto col tempo che le si spenghino. Coloro che osserveranno quel primo modo, possono con Dio e con gli uomini avere allo stato loro qualche rimedio ; come ebbe Agatocle. Quelli altri, è impossibile che si mantenghino. Onde è da notare, che nel pigliare uno stato, debbe l' occupatore d' esso discorrere e far tutte le crudeltà in un tratto, e per non avere a ritornarvi ogni dì, e per potere non le innovando assicurare gli uomini, e guadagnarseli con beneficarli. Chi fa altrimente o per timidità o per mal consiglio, è sempre necessitato tenere il coltello in mano, nè mai si può fondare sopra i suoi sudditi ; non si potendo quelli, per le continue e fresche ingiurie, assicurar di lui. Perchè le ingiurie si debbono fare tutte insieme, acciocchè, assaporandosi meno, offendino meno : li beneficii si debbono fare a poco a poco, acciocchè si assaporino meglio. E deve, sopra tutto, un principe vivere con li suoi sudditi in modo, che nissuno accidente o di male o di

mal ou le bien, il adviendra ou qu'il ne sera plus temps de faire le mal, ou que le bien que vous ferez ne vous profitera point, car on le croira fait par force et on ne vous en saura aucun gré. *Prince*, VIII.

La guerre, ses institutions et sa discipline, sont le seul objet auquel un prince doive donner ses pensées et son application, et dont il doive faire son métier ; car c'est là le vrai métier de quiconque gouverne ; et cet art est de telle vertu que par lui non seulement ceux qui sont nés princes se peuvent maintenir, mais encore ceux qui sont nés simples particuliers peuvent souvent devenir princes. C'est pour avoir négligé les armes, et leur avoir préféré la mollesse, qu'on a vu des princes perdre leurs états. Mépriser l'art de la guerre, c'est le bon moyen de perdre le pouvoir, et le posséder parfaitement, c'est le bon moyen d'acquérir. Francesco Sforza, pour avoir suivi la carrière des armes, de simple particulier devint duc de Milan ; et ses enfants, pour avoir fui les ennuis et fatigues militaires, de ducs, dont devenus simples particuliers. Car une des fâcheuses consé-

bene lo abbia a far variare : perchè venendo per li tempi avversi la necessità, tu non sei a tempo al male ; ed il bene che tu fai non ti giova, perchè è giudicato forzato, e non grado alcuno ne riporti. *Principe*, VIII.

Quello che al principe si appartenga circa la milizia.

Deve adunque un principe non avere altro oggetto nè altro pensiero, nè prendere cosa alcuna per sua arte, fuora della guerra ed ordini e disciplina di essa ; perchè quella è sola arte che si aspetta a chi comanda ; ed è di tanta virtù, che non solo mantiene quelli che son nati principi, ma molte volte fa gli uomini di privata fortuna salire a quel grado. E per contrario si vede, che quando i principi hanno pensato più alle delicatezze che all' armi, hanno perso lo Stato loro. E la prima cagione che ti fa perdere quello, è il disprezzar questa arte ; e la cagione che te lo fa acquistare, l' essere professo di questa arte. Francesco Sforza, per essere armato, diventò, di privato, duca di Milano ; e li figli, per fugir le fatiche i disagi dell' armi, di duchi, diventarono privati. Perchè intra le altre cagioni di

quences, pour un prince, de n'être pas armé, c'est qu'on en vient à le mépriser ; déshonneur dont il doit se garantir sur toute chose, comme je le dirai tout à l'heure. En effet, entre un homme armé et un homme désarmé, il n'y a nulle proportion ; et il n'est point naturel que celui qui est armé obéisse de bon cœur à celui qui ne l'est point, et que le désarmé vive en sécurité parmi des serviteurs en armes. Car les uns sont en proie au dédain, et l'autre l'est aux soupçons ; dès lors, il est impossible qu'ils vivent en bonne intelligence. Un prince qui n'entend rien au militaire, outre les autres malheurs qui en résultent pour lui, ne peut être estimé de ses soldats, ni se fier à eux. Il ne doit donc point détacher sa pensée de cet art, mais s'y exercer, principalement durant la paix, ce qu'il peut faire de deux manières : et par l'action et par la pensée. Pour ce qui est de l'action, il doit non seulement veiller à ce que ses troupes soient bien exercées et disciplinées, mais se rendre constamment aux chasses, grâce auxquelles il rompra son corps à la fatigue, ce qui lui apprendra en même temps à connaître la nature des divers lieux, l'élévation des montagnes, la direction des vallées, le gisement des plaines, la nature des rivières et

male che t' arreca l' essere disarmato, ti fa contennendo : la quale è una di quelle infamie, delle quali il principe si debbe guardare ; come di sotto si dirà. Perchè da uno armato a un disarmato non è proporzione alcuna ; e la ragione non vuole che chi è armato ubbidisca volentieri a chi è disarmato, e che il disarmato stia securo intra i servitori armati. Perchè, essendo nell' uno sdegno, e nell' altro sospetto, non è possibile operino bene insieme. E però, un principe che della milizia non s' intende, oltre all' altre infelicità, come è detto non può essere stimato da' suoi soldati, nè fidarsi di loro. Non deve, pertanto, mai levare il pensiero da questo esercizio della guerra; e nella pace vi si deve più esercitare che nella guerra ; il che può fare in duoi modi : l' uno con l' opere, l' altro con la mente. E quanto all' opere, deve, oltre al tener bene ordinati ed esercitati li suoi, star sempre in su le caccie, e mediante quelle assuefare il corpo a' disagi ; e parte imparar la natura de' siti, e conoscere come surgono i monti, come imboccano le valli, come giacciono i piani, ed intendere la natura de' fiumi e delle

marais, et y apporter, comme il sied, une grande attention. Cette connaissance lui sera utile de deux façons : d'abord, il apprendra à mieux connaître son pays, partant, à le mieux défendre. Ensuite, la connaissance d'un endroit rend beaucoup plus facile celle d'un autre, qu'il peut être nécessaire d'étudier. Par exemple, les montagnes, les vallées, les plaines et les rivières de la Toscane ont certaine ressemblance avec celles des autres contrées, si bien que de la connaissance d'un pays, on en arrive facilement à celle d'un autre pays.

Le prince qui n'a point cette expérience des lieux manque d'une des premières qualités que doit avoir un capitaine ; parce qu'elle enseigne à découvrir l'ennemi, prendre ses logements, diriger la marche de ses troupes, prendre ses dispositions pour une bataille, assiéger les places avec avantage.

Parmi les louanges qu'on a décernées à Philopœmen, chef des Achéens, les historiens le louent surtout de ce qu'en temps de paix il ne pensait qu'à l'art de la guerre; et, lorsqu'il parcourait la campagne avec ses amis, il s'arrêtait souvent pour leur proposer des questions telles que celles-ci : « Si l'ennemi était sur cette colline et nous ici, qui de nous aurait

---

paludi ; ed in questo porre grandissima cura. La qual cognizione è utile in duoi modi. Prima, s' impara a conoscere il suo paese, e può meglio intendere le difese di esso. Dipoi, mediante la cognizione e pratica di quelli siti, con facilità comprende un altro sito che di nuovo gli sia necessario speculare : perchè li poggi, le valli, e piani e fiumi e paludi che sono, per modo di dire, in Toscana, hanno con quelli dell' altre provincie certa similitudine ; talchè dalla cognizione del sito d'una provincia si può facilmente venire alla cognizione dell' altre. E quel principe che manca di questa perizia, manca della prima parte che vuol avere un capitano ; perchè questa insegna trovare il nimico, pigliare gli alloggiamenti, condurre gli eserciti, ordinar le giornate, campeggiar le terre con tuo vantaggio. Filopomene, principe degli Achei, intra l' altre laudi che dagli scrittori gli sono date, è che nei tempi della pace non pensava mai se non a' modi della guerra ; e quando era in campagna con gli amici, spesso si fermava e ragionava con quelli : — Se gli nimici fussero in su quel colle, e noi ci trovas-

l'avantage ? Comment pourrions-nous aller à lui en conservant les rangs ? Si nous avions à battre en retraite, comment nous y prendrions-nous ? S'il se retirait lui-même, comment pourrions-nous le poursuivre ? » C'est ainsi que, tout en allant, il devisait avec eux des divers accidents de guerre qui pouvaient arriver ; il recueillait leur opinion, exposait la sienne, et la corroborait par divers raisonnements : si bien que, grâce à cette continuelle préoccupation, il ne pouvait survenir aucun accident auquel il ne sût remédier sur-le-champ.

Quant à l'exercice de l'esprit, le prince doit lire les histoires, y considérer les actions des hommes illustres ; voir comment ils se sont conduits dans la guerre, examiner les causes de leurs victoires et celles de leurs défaites, pour pouvoir imiter les unes, éviter les autres. Sur toute chose, il doit faire ce qu'ont fait plusieurs grands hommes qui, prenant pour modèle quelque ancien héros glorieux, avaient sans cesse devant leurs yeux ses actions et toute sa conduite, et les prenaient pour règles ; ainsi, dit-on, Alexandre le Grand imitait Achille; César, Alexandre, et Scipion, Cyrus. En effet, quiconque aura lu la vie

simo qui col nostro esercito, chi di noi avrebbe vantaggio ? come sicuramente si potrebbe ire a trovargli, servando gli ordini ? se noi volessimo ritirarci, come aremmo a fare ? se loro si ritirassero, come aremmo a seguirli ? E proponeva loro, andando tutti i casi che in un esercito possono occorrere ; intendeva l' opinion loro, diceva la sua, corroboravala con le ragioni : talchè per queste continue cogitazioni non poteva mai, guidando gli eserciti, nascere accidente alcuno, che egli non vi avesse il rimedio. Ma quanto all' esercizio della mente, deve il principe leggere le istorie ed in quelle considerare le azioni degli uomini eccellenti ; vedere come si sono governati nelle guerre ; esaminare le cagioni delle vittorie e perdite loro, per potere queste fuggire, quelle imitare ; e sopra tutto, fare come ha fatto per l' addietro qualche uomo eccellente, che ha preso ad imitare se alcuno è stato innanzi a lui lodato e glorioso, e di quello ha tenuto sempre i gesti ed azioni appresso di sè : come si dice che Alessandro Magno imitava Achille, Cesare Alessandro, Scipione Ciro.

de Cyrus, écrite par Xénophon, trouvera dans celle de Scipion combien cette imitation contribua à sa gloire, et combien, quant à la chasteté, affabilité, humanité, libéralité, il se conformait à tout ce qui avait été dit de Cyrus par Xénophon.

Voilà ce que doit faire un prince sage, et comment, durant la paix, au lieu de rester oisif, il peut se prémunir contre les accidents de la fortune, en sorte que, si l'adversité survenait, il se trouvât en mesure de résister à ses coups. *Prince*, XIV.

Des choses pour lesquelles les hommes et principalement les princes sont loués ou vitupérés.

Il s'agit maintenant de voir comment un prince se doit conduire envers ses sujets et envers ses amis. Or, n'étant point sans savoir que plusieurs écrivains en ont déjà parlé, je crains fort, si j'en parle à mon tour, de passer pour présomptueux, d'autant plus, qu'en cette matière principalement, je me sépare de leur opinion. Mais mon dessein étant d'écrire choses utiles à qui les peut entendre, il m'a paru qu'il valait

---

E qualunque legge la vita di Ciro sopradetto scritta da Senofonte, riconosce dipoi nella vita di Scipione, quanto quella imitazione gli fu di gloria, e quanto nella castità, affabilità, umanità e liberalità, Scipione si conformassi con quelle cose che di Ciro sono da Senofonte scritte. Questi simili modi deve osservare un principe savio, nè mai ne' tempi pacifici stare ozioso ; ma con industria farne capitale, per potersene valerne nelle avversità, acciocchè quando si muta la fortuna, lo trovi parato a resistere alli suoi colpi.
Principe, XIV.

Delle cose mediante le quali gli uomini, e massimamente i principi, sono laudati o vituperati.

Resta ora a vedere quali devono essere i modi e governi d' un principe con li sudditi e con li amici. E perchè io so che molti di questo hanno scritto, dubito, scrivendone ancor, io, non esser tenuto presuntuoso, partendomi, massime nel disputare questa materia, dagli ordini degli altri. Ma essendo l'intento mio scriver cosa utile a chi l' intende, m'è parso più conveniente andar dietro alla verità effettuale della cosa, che

mieux suivre la vérité, plutôt que de vaines imaginations.

Bien des gens se sont imaginé des républiques et principautés telles qu'on n'en a jamais vu ni connu. Car il y a si loin de la manière dont on vit à celle dont on devrait vivre, que celui qui laisse ce qui se fait pour ce qui se devrait faire apprend à se ruiner plutôt qu'à se préserver ; et celui qui veut en tout et partout se montrer homme de bien ne manquera pas de trouver sa perte parmi tant de méchants. C'est pourquoi un prince qui se veut maintenir doit apprendre à n'être pas toujours bon, mais à en user bien ou mal suivant la nécessité.

Laissant donc de côté tout ce qu'on a pu et pourrait imaginer à propos d'un prince, et m'en tenant à ce qui est vrai, je dis : qu'on attribue à tous les hommes, quand on en parle, et surtout aux princes, qui sont plus en vue, quelqu'une des complexions suivantes qui leur vaut louange ou blâme. Ainsi, l'un est réputé libéral, et un autre pingre — pour me servir d'une expression toscane — car, dans notre langue, l'avare est celui qui par rapine désire acquérir, et nous appelons pingre celui qui s'abstient trop d'user de son bien ; l'un bienfaisant et un autre

all' immaginazione di essa : e molti si sono immaginati repubbliche e principati che non si sono mai visti n' è conosciuti essere in vero ; perchè egli è tanto discosto da come si vive a come si doverria vivere, che colui che lascia quello che si fa per quello che si doverria fare, impara piutosto la rovina che la preservazione sua : perchè un uomo che voglia fare in tutte le parti professione di buono, conviene che rovini infra tanti che non sono buoni. Onde è necessario ad un principe, volendosi mantenere, imparare a potere esser non buono, ed usarlo e non usarlo secondo la necessità. Lasciando adunque indietro le cose circa un principe immaginate, e discorrendo quelle che son vere, dico che tutti gli uomini, quando se ne parla, e massime i principi per esser posti più alto, son notati di alcuna di queste qualità che arrecano loro o biasimo o laude : e questo è che alcuno è tenuto liberale, alcuno misero, usando un termine toscano (perchè avaro in nostra lingua è ancor colui che per rapina desidera d' avere ; misero chiamiamo quello che troppo si astiene dall' usare il suo) ; alcuno è tenuto donatore,

rapace ; l'un cruel et un autre miséricordieux ; l'un félon et un autre loyal ; l'un efféminé et craintif, et un autre ferme et courageux ; l'un débonnaire et un autre superbe; l'un débauché et un autre chaste; l'un franc et un autre artificieux ; l'un dur et un autre facile ; l'un religieux et un autre incrédule, et ainsi de suite.

Je sais bien, et chacun le reconnaîtra, que ce serait chose fort louable que toutes les bonnes qualités précédentes se trouvassent réunies en un prince. Mais comme cela n'est guère possible de les avoir et pratiquer toutes, l'humaine condition ne le permettant point, il faut qu'il ait au moins la prudence de fuir le reproche des vices qui lui feraient perdre son pouvoir et se garder de ceux qui ne le lui feraient point perdre, s'il le peut ; mais ne le pouvant, il lui est loisible de s'y laisser aller avec moins de retenue. Même il ne doit se mettre en peine s'il encourt le reproche de certains défauts sans lesquels il pourrait difficilement sauver l'Etat, parce que, tout bien considéré, telle complexion qui semble vertu, serait sa ruine, et de telle autre qui semble vice résultent sa sécurité et son bien-être. *Prince*, XV.

---

alcuno rapace, alcuno crudele, alcuno pietoso ; l' uno fedifrago, l'altro fedele ; l'uno effeminato e pusillanimo, l'altro feroce ed animoso ; l'uno umano, l'altro superbo ; l'uno lascivo, l'altro casto ; l'uno intero, l'altro astuto ; l'uno duro, l'altro facile ; l'uno grave, l'altro leggiere ; l'uno religioso, l'altro incredulo; e simili. Io so che ciascuno confesserà, che sarebbe laudabilissima cosa, in un principe trovarsi, di tutte le sopraddette qualità quelle che sono tenute buone : ma perchè non si possono avere, nè interamente osservare, per le condizioni umane che non lo consentono, gli è necessario essere tanto prudente, che sappia fuggir l' infamia di quelli vizi che gli torrebbono lo Stato, e da quelli che non gliene tolgano, guardarsi, se egli è possibile ; ma non potendovi, si può con minor rispetto lasciar andare. Ed ancora non si curi d' incorrere nell' infamia di quelli vizi, senza i quali possa difficilmente salvare lo Stato ; perchè se si considera ben tutto, si troverà qualche cosa che parrà virtù, e seguendola sarebbe la rovina sua ; e qualcun' altra che parrà vizio, e seguendola ne resulta la sicurtà ed il ben essere suo. *Principe*, XV.

De la cruauté et de la clémence, et s'il vaut mieux être aimé que craint.

Continuant à suivre les autres qualités précédemment énoncées, je dis que tout prince doit désirer d'être réputé clément et non cruel. Il doit néanmoins prendre garde de ne point user mal à propos de la clémence. César Borgia passait pour cruel, mais sa cruauté réunit la Romagne à ses États et ramena cette province à l'ordre et à la tranquillité. Aussi devra-t-on dire, en considérant bien les choses, qu'il fut plus clément que le peuple florentin qui, pour éviter le reproche de cruauté, laissa détruire la ville de Pistoia.

Un prince ne doit donc pas se mettre en peine de ce reproche, quand il s'agit de contenir ses sujets dans l'union et l'obéissance. En faisant un petit nombre d'exemples de rigueur, il sera plus clément que ceux qui, par trop de pitié, laissent s'élever des désordres d'où s'ensuivent meurtres et rapines ; parce que ces désordres bouleversent la société tout entière, au lieu que les exécutions ordonnées par le prince ne tombent que sur des particuliers.

Della crudeltà e clemenzia, e s' egli è meglio essere amato o temuto.

Descendendo appresso alle altre qualità preallegate, dico che ciascuno principe deve desiderar d' essere tenuto pietoso e non crudele. Nondimanco, deve avvertire di non usar male questa pietà. Era tenuto Cesare Borgia crudele ; nondimanco quella sua crudeltà aveva racconcia la Romagna, unitola e ridottola in pace e in fede. Il che se si considerrà bene, si vedrà quello essere stato molto più pietoso che il popolo fiorentino, il quale, per fuggire nome di crudele, lasciò distruggere Pistoia. Deve pertanto un principe non si curar dell' infamia di crudele, per tenere i sudditi suoi uniti ed in fede : perchè con pochissimi esempi sarà più pietoso che quelli li quali, per troppa pietà, lasciano seguire i disordini, onde naschino occisioni o rapine ; perchè queste sogliono offendere una università intera ; e quelle esecuzioni che vengono dal principe, offendono un particulare. E intra tutti i principi, al

Mais cela est vrai surtout d'un prince nouveau, qui ne peut guère éviter le reproche de cruauté, toute domination nouvelle étant pleine de dangers. C'est pour cela que Didon, dans Virgile, s'excuse de la sévérité de son gouvernement, sur le fait qu'il est nouveau, en disant :

Res dura et regni novitas, me talia cogunt
Moliri, et late fines custode tueri. [1]

Toutefois, un prince doit être lent à croire et lent à agir, ni ne doit s'effrayer lui-même, mais suivre en tout les conseils de la prudence et de l'humanité ; en sorte qu'il ne soit pas imprévoyant par trop de confiance, et qu'une défiance exagérée ne le rende pas intolérable.

A ce sujet s'élève une discussion pour savoir *s'il vaut mieux être aimé que craint, ou être craint qu'aimé.* On peut répondre que le meilleur serait d'être l'un et l'autre ; mais comme il est très difficile que les deux choses aillent ensemble, si l'une doit manquer, il est plus sûr d'être craint que d'être aimé. On peut dire généralement des hommes qu'ils sont ingrats,

---

principe nuovo è impossibile fuggire il nome di crudele, per essere gli Stati nuovi pieni di pericoli. Onde Virgilio, per la bocca di Didone, escusa l' inumanità del suo regno per essere quello nuovo, dicendo :

Res dura et regni novitas me talia cogunt
Moliri, et late fines custode tueri.

Nondimeno, deve esser grave al credere ed al muoversi, nè si deve far paura da sè stesso, e procedere in modo temperato con prudenza ed umanità, che la troppa confidenza non lo faccia incauto, e la troppa diffidenza non lo renda intollerabile. Nasce da questo una disputa : *S' egli è meglio essere amato che temuto, o temuto che amato.* Rispondesi, che si vorrebbe essere l'uno e l'altro ; ma perchè gli è difficile che gli stiano insieme, è molto più securo l'esser temuto che amato, quando s' abbi a mancare dell' un de' duoi. Perchè degli uomini si può dir questo generalmente, che sieno ingrati,

---

[1] Une dure nécessité et la nouveauté de mon règne exigent ces rigueurs et cette garde qui veille au loin sur mes frontières.
Virgile, *Enéide,* I, v. 563-564.

inconstants, simulateurs, fuyant les dangers, et cupides. Tant que vous leur faites du bien, ils sont à vous ; ils vous offrent leur sang, leur bien, leurs enfants, tant — comme je l'ai dit, déjà, — que l'occasion est éloignée, mais qu'elle se présente, ils se révoltent contre vous. Le prince qui se fonde sur leurs paroles et néglige de prendre d'autres précautions contre les événements, se perd ; car les amitiés acquises à prix d'argent, on a beau les mériter, on ne les possède pas, et au moment de les employer, elles se dérobent. Or, les hommes redoutent beaucoup moins d'offenser celui qui se fait aimer que celui qui se fait craindre ; parce que l'amour est tenu par un lien de reconnaissance qui, à cause de la mauvaiseté des hommes, rompt à la moindre occasion d'intérêt personnel ; tandis que la crainte dépend de la peur du châtiment, et cette peur dure toujours.

Cependant, le prince qui veut se faire craindre doit s'y prendre de telle manière que, s'il ne gagne point l'affection, il échappe du moins à la haine ; car on peut fort bien tout à la fois être craint et n'être pas haï ; et c'est à quoi il parviendra aisément, en s'abstenant d'attenter soit aux biens de ses sujets, soit à l'honneur de leurs femmes. Et s'il faut absolument

volubili, simulatori, fuggitori de' pericoli, cupidi di guadagno : e mentre fai lor bene, sono tutti tuoi, ti offeriscono il sangue, la roba, la vita, ed i figli, come di sopra dissi, quando il bisogno è discosto ; ma quando ti si appressa, si rivoltano. E quel principe che si è tutto fondato in su le parole loro, trovandosi nudo d' altri preparamenti, rovina : perchè l' amicizie che si acquistano con il prezzo, e non con grandezza e nobiltà d' animo, si meritano, male non s' hanno, ed a' tempi non si possono spendere. E gli uomini hanno men rispetto d' offendere uno che si facci amare, che uno che si facci temere : perchè l' amore è tenuto da un vinculo d' obbligo. il quale, per esser gli uomini tristi, da ogni occasione di propria utilità è rotto ; ma il timore è tenuto da una paura di pena, che non abbandona mai. Deve, nondimeno, il principe farsi temere in modo, che se non acquista l' amore, e' fugga l' odio ; perchè può molto bene stare insieme esser temuto e non odiato : il che farà sempre che s' astenga dalla robba de suoi cittadini e de' suoi sudditi e delle donne loro. Quando pure gli bisognasse proce-

qu'il porte atteinte à la vie de l'un d'entre eux, il ne doit le faire que pour une raison suffisante et une cause manifeste. Mais, sur toute chose, se garder de toucher aux biens d'autrui, parce que les hommes oublient plus vite la mort de leur père que la perte de leur patrimoine. D'ailleurs, les tentations de prendre les biens d'autrui ne manquent jamais, et le prince qui s'est une fois livré à la rapine trouve toujours des raisons pour s'emparer du bien de ses sujets ; alors que, pour verser leur sang, les raisons sont plus rares, et manquent plus vite.

Mais lorsque le prince est à la tête de son armée, et qu'il a le commandement d'une multitude de soldats, alors moins que jamais il ne doit craindre d'être réputé cruel; car sans ce renom on ne tient point une armée dans l'ordre et sans factions.

Entre les actions admirables d'Annibal, on a remarqué en particulier que, malgré que son armée fût très nombreuse et composée d'un mélange de races fort diverses, faisant la guerre sur le territoire d'autrui, il ne s'y éleva, ni dans la bonne ni dans la mauvaise fortune, aucune dissension entre les troupes, aucune révolte contre le chef. Ce qu'on ne peut attribuer qu'à son extrême cruauté, qui, jointe à ses

---

dere contro al sangue di qualcuno, farlo quando vi sia giustificazione conveniente e causa manifesta : ma soprattutto asternersi dalla roba d' altri ; perchè gli uomini dimenticano più presto la morte del padre, che la perdita del patrimonio. Dipoi, le cagioni del tôrre la roba non mancano mai ; e sempre colui che comincia a vivere con rapina, trova cagion d'occupare quel d'altri : e, per avverso, contro al sangue sono più rare e mancano più presto. Ma quando il principe è con gli eserciti, ed ha in governo moltitudine di soldati, allora è al tutto necessario non si cura del nome di crudele : perchè senza questo nome non si tiene un esercito unito ne disposto ad alcuna fazione. Intra le mirabili azioni di Annibale si connumera questa, che avendo un esercito grossissimo, misto d' infinite generazioni d' uomini, condotto a militare in terre d' altri, non vi surgesse mai una dissensione, nè infra loro nè contro il principe, cosi nella trista come nella sua buona fortuna. Il che non potè nascere da altro che da quella sua inumana cru-

autres grandes qualités, le fit craindre et respecter de ses soldats, et sans laquelle toutes les autres eussent été insuffisantes. Ils ont donc bien peu réfléchi, ces auteurs qui célèbrent d'une part les hauts faits d'Annibal et condamnent d'autre part ce qui en a été la principale cause.

Pour se convaincre que les autres qualités d'Annibal n'auraient point suffi, il n'y a qu'à considérer ce qui advint à Scipion, homme rare non seulement pour son temps, mais pour tous les temps connus. Les troupes qu'il commandait se révoltèrent, ce qui n'est venu d'autre chose que de son trop de clémence, qui avait laissé prendre aux soldats beaucoup plus de licence que n'en comportait la discipline militaire. Et c'est ce que Fabius Maximus lui reprocha en plein Sénat, en l'appelant corrupteur de la milice romaine.

De plus, les Locriens ayant été saccagés par un de ses lieutenants ne purent obtenir justice, et l'insolence du lieutenant resta impunie ; toujours à cause de son naturel facile. Si bien que quelqu'un voulant l'excuser au Sénat dit que beaucoup d'hommes savaient mieux ne point commettre de fautes que corriger celles des autres. Cette complexion trop

deltà ; la quale insieme con infinite sue virtù lo fece sempre nel cospetto de' suoi soldati venerando e terribile ; e senza quella l' altre sue virtù a far quello effetto non gli bastavano. E gli scrittori poco considerati dall' una parte ammirano queste sue azioni, e dall' altra dannano la principal cagione d' esse. E che sia il vero che l' altre sue virtù non gli sarien bastate, si può considerare in Scipione (rarissimo non solamente ne' tempi suoi, ma in tutta la memoria delle cose che si sanno), dal quale gli eserciti suoi in Ispagna si ribellarono : il che non nacque da altro che dalla sua troppa pietà, la quale aveva dato a' suoi soldati più licenza che alla disciplina militare non si conveniva. La qual cosa gli fù da Fabio Massimo nel Senato rimproverata, chiamandolo corruttore della romana milizia. I Locrensi essendo stati da un legato di Scipione distrutti, non furono da lui vendicati ; nè l' insolenza di quel legato corretta, nascendo tutto da quella sua natura facile : talmentechè, volendolo alcuno in Senato escusare, disse come egli erano molti uomini che sapevano meglio non errare, che correggere gli errori d' altri. La qual natura arebbe con il

clémente aurait terni à la longue la renommée et gloire de Scipion, s'il eût continué à commander. Mais étant soumis aux ordres du Sénat, cette qualité nuisible demeura cachée et lui fut même un nouveau sujet de gloire.

Je conclus donc, en revenant à ma première question, à savoir s'il vaut mieux être aimé que craint, que les hommes aimant à leur gré et craignant au gré du prince, un prince doit, s'il est sage, se fonder sur ce qui dépend de lui, et non sur ce qui dépend des autres ; il suffira, comme je l'ai dit, qu'il s'efforce de ne point devenir odieux.

Prince, XVII.

En quelle mesure les princes doivent tenir leur parole

Il n'est point douteux qu'il soit fort louable pour un prince d'être fidèle à sa parole et d'agir toujours franchement et sans astuce. Néanmoins avons-nous vu de notre temps faire de grandes choses aux princes qui se sont peu souciés d'une telle fidélité, et qui ont su, artificieusement, tourner la tête aux hommes. Et nous avons vu ces princes l'emporter à la fin sur ceux qui se reposaient en leur loyauté.

---

tempo violato la fama e la gloria di Scipione, se egli avesse con essa perseverato nell' imperio ; ma vivendo sotto il governo del Senato, questa qualità dannosa non solamente si nascose, ma gli fù a gloria. Conchiudo adunque, tornando all' esser temuto ed amato, che amando gli uomini a posta loro, e temendo a posta del principe, deve un principe savio fondarsi in su quello che è suo, non in su quello che è d' altri : deve solamente ingegnarsi di fuggir l' odio, come è detto.

Principe, XVII.

In che modo i principi debbiano osservare la fede.

Quanto sia laudabile in un principe mantenere la fede e vivere con integrità, e non con astuzia, ciascuno lo intende. Nondimeno, si vede per esperienza ne' nostri tempi, quelli principi aver fatto gran cose, che della fede hanno tenuto poco conto, e che hanno saputo con astuzia aggirare i cervelli degli uomini, ed alla fine hanno superato quelli che si sono fondati in su la lealtà. Dovete adunque sapere come

Apprenez donc qu'il y a deux manières de combattre, ou avec les lois ou avec la force. La première est celle des hommes, la seconde, celle des bêtes. Mais comme il arrive fort souvent que la première ne suffit point, on est obligé de recourir à la seconde. Aussi un prince doit-il savoir agir à propos, et en bête et en homme. C'est ce que les anciens ont enseigné par allégorie, en racontant comment Achille et plusieurs autres princes d'autrefois furent donnés au centaure Chiron pour qu'il les nourrît et gardât sous sa discipline. Par là, et par ce précepteur moitié bête et moitié homme, ils ont voulu signifier qu'un prince doit savoir employer l'une et l'autre de ces deux natures, et que l'une sans l'autre ne saurait être durable. Puisqu'un prince doit agir en bête, qu'il fasse choix, parmi les bêtes, du renard et du lion, car le lion ne se défend point des pièges et le renard ne se défend point des loups ; et il a également besoin d'être renard pour connaître les pièges. et lion pour effarer les loups. Ceux qui s'en tiennent simplement au lion ne s'entendent point au métier de prince.

Un seigneur bien avisé ne peut ni ne doit tenir sa parole si cette fidélité tournait à son détriment, et si

sono due generazioni di combattere ; l'una con le leggi, l' altra con le forze : quel primo modo è degli uomini, quel secondo è delle bestie ; ma perchè il primo spesse volte non basta, bisogna ricorrere al secondo. Pertanto a un principe è necessario saper bene usare la bestia e l' uomo. Questa parte è stata insegnata a' principi copertamente dagli antichi scrittori, i quali scrivono come Achille e molti altri di quelli principi antichi furono dati a nutrire a Chirone centauro, che sotto la sua disciplina gli custodisse : il che non vuol dir altro l' aver per precettore un mezzo bestia e mezzo uomo, se non che bisogna ad un principe sapere usare l' una e l' altra natura ; e l' una senza l' altra non è durabile. Essendo adunque un principe necessitato saper bene usare la bestia, debbe di quelle pigliare la volpe e il leone ; perchè il leone non si defende da' lacci, la volpe non si defende da' lupi. Bisogna adunque essere volpe a conoscere i lacci, e leone a sbigottire i lupi. Coloro che stanno semplicemente in sul leone, non se ne intendono. Non può pertanto un signor prudente nè debbe

les raisons qui l'ont déterminé à promettre n'existent plus. Les hommes fussent-ils tous gens de bien, je n'aurais garde de donner un tel précepte, mais comme ils sont méchants, et qu'assurément ils ne vous tiendraient pas leur parole, pourquoi leur tiendriez-vous la vôtre? Et d'ailleurs, un prince manqua-t-il jamais de raisons légitimes pour colorer son manque de foi? A ce propos, on peut citer une foule d'exemples modernes et montrer combien de traités de paix, combien d'accords de toute espèce ont été rendus vains et inutiles par l'infidélité des princes, dont le plus heureux est toujours celui qui sait le mieux faire le renard. Mais il est nécessaire de savoir bien cacher cette nature, et il y faut être grand simulateur et dissimulateur. Les hommes sont si simples, et tellement sujets à la nécessité du moment, qu'un trompeur trouve toujours quelqu'un qui se laisse tromper.

Parmi les exemples du temps présent, il en est un que je ne veux point taire.

Alexandre VI ne fit jamais que tromper; il ne pensait à autre chose et il en eut toujours l'occasion et le moyen. Jamais homme n'affirma avec tant de force, ne promit avec plus de serments, et n'en fit moins de cas. Et pourtant ces tromperies lui réussi-

osservar la fede, quando tale osservanza gli torni contro, e che sono spente le cagioni che la feciono promettere. E se gli uomini fossero tutti buoni, questo precetto non saria buono; ma perchè son tristi, e non l' osserverebbono a te, tu ancora non l' hai da osservare a loro. Nè mai a un principe mancarono cagioni legittime di colorare l' inosservanza. Di questo se ne potrien dare infiniti esempi moderni, e mostrare quante paci, quante promesse siano state fatte irrite e vane per la infedelità de' principi: ed a quello che ha saputo meglio usar la volpe, è meglio successo. Ma è necessario questa natura saperla ben colorire, ed essere gran simulatore e dissimulatore: e sono tanto semplici gli uomini, e tanto obbediscono alle necessità presenti, che colui che inganna, troverà sempre chi si lascerà ingannare. Io non voglio degli esempi freschi tacerne uno. Alessandro VI non fece mai altro che ingannar uomini, nè mai pensò ad altro, e trovò soggetto da poterlo fare; e non fu mai uomo che avesse maggiore efficacia in asseverare, e che con maggiori giuramenti affermasse una cosa, e che

rent toujours, parce qu'il était passé maître en cet art-là.

Il n'est donc point nécessaire à un prince d'avoir toutes les bonnes qualités précédemment énoncées, mais il est indispensable qu'il les paraisse avoir. Même je m'enhardirai jusqu'à dire que ces qualités, à les avoir et pratiquer toujours, sont dangereuses, mais qu'il est utile de les paraître avoir. Par exemple, il est bon de sembler clément, fidèle, humain, religieux, intègre, et de l'être en effet, mais il faut être en même temps assez maître de soi pour pouvoir et savoir au besoin montrer les qualités contraires.

On doit bien comprendre qu'il n'est pas possible à un prince, surtout à un prince nouveau, d'observer dans sa conduite tout ce qui fait que les hommes sont réputés gens de bien, étant souvent obligé, pour maintenir l'état, d'agir contre la bonne foi, contre la charité, contre l'humanité, contre la regligion. Aussi doit-il avoir un caractère capable de se tourner selon que le vent et les variations de fortune le commandent ; et, comme je l'ai déjà dit, ne point s'écarter du bien lorsqu'il le peut, mais savoir entrer dans le mal lorsque c'est nécessaire. Il doit, par suite, avoir

---

l' osservasse meno : nondimanco gli succederono sempre gl' inganni, perchè conosceva bene questa parte del mondo. A un principe, adunque, non è necessario avere tutte le soprascritte qualità ; ma è ben necessario parer d' averle. Anzi, ardirò di dir questo, che avendole ed osservandole sempre, sono dannose ; e parendo d' averle, sono utili : come parer pietoso fedele, umano, religioso, intero, ed essere ; ma stare in modo edificato con l' animo, che bisognando non essere, tu possi e sappi mutare il contrario. Ed hassi da intender questo : che un principe, e massime un principe nuovo, non può osservare tutte quelle cose per le quali gli uomini son ritenuti buoni ; essendo spesso necessitato, per mantener lo Stato, operare contro alla dede, contro alla carità, contro alla umanità, contro alla religione. E però, bisogna che egli abbia uno animo disposto a volgersi secondo che i venti e le variazioni della fortuna gli comandano ; e, come di sopra dissi, non partirsi dal bene, potendo ; ma sapere entrare nel male, necessitato. Deve adunque avere un principe gran cura, che non gli esca

grand soin de ne laisser échapper aucune parole qui ne soit pleine des cinq qualités ci-dessus nommées, en sorte qu'à le voir et entendre, on le croie tout compassion, tout fidélité, tout intégrité, tout humanité, tout religion. Cette dernière qualité est celle qu'il lui importe le plus de paraître avoir, car les hommes, en général, jugent plus par leurs yeux que par leurs mains, tous étant à portée de voir et peu de toucher. Tout le monde voit ce que vous paraissez, peu de gens savent ce que vous êtes, et ce petit nombre n'osera point s'opposer à l'opinion du grand nombre, défendu par la majesté du pouvoir souverain. Or, dans les actions des hommes, et surtout des princes, où l'on ne peut avoir recours au jugement d'aucun tribunal, c'est le résultat qu'il faut considérer. Que le prince songe donc à conserver sa vie et maintenir son autorité : les moyens seront toujours jugés honorables, et loués de chacun, car le vulgaire se prend toujours aux apparences, et ne juge que par l'événement. Or, le vulgaire, c'est quasi tout le monde, et le petit nombre ne compte que lorsque le grand nombre ne sait où s'appuyer.

Tel prince de notre temps[1] qu'il ne convient pas

mai di bocca una cosa che non sia piena delle soprascritte cinque qualità ; e paia, a vederlo e udirlo, tutto pietà, tutto fede, tutto integrità, tutto umanità, tutto religione. E non è cosa più necessaria a parer d' avere che questa ultima qualità : perchè gli uomini, in universale, giudicano più agli occhi che alle mani ; perchè tocca a vedere a ciascuno, a sentire a pochi. Ognun vede quel che tu pari, pochi sentono quel che tu sei ; e quelli pochi non ardiscono opporsi alla opinione de' molti, che abbino la maestà dello Stato che gli difenda ; e nelle azioni di tutti gli uomini, e massime de' principi, dove non è giudicio da reclamare, si guarda al fine. Facci adunque un principe conto di vivere e mantenere lo Stato : i mezzi saranno sempre giudicati onorevoli, e da ciascuno lodati ; perchè il vulgo ne va sempre preso con quello che pare, e con lo evento della cosa ; e nel mondo non è se non vulgo, e gli pochi han loco quando gli assai non hanno dove appoggiarsi. Alcun

[1] Ferdinand-le-Catholique, roi d'Aragon et de Castille.

de nommer, ne prône jamais que paix et bonne foi, mais il n'en est pas moins l'ennemi juré de l'une et de l'autre, et les eût-il pratiquées, il eût plusieurs fois perdu ses états et sa réputation.

Prince, XVIII.

Les princes ne pouvant éviter d'être haïs de quelqu'un, doivent premièrement chercher à ne pas l'être par la multitude ; et s'ils ne peuvent y réussir, ils doivent s'ingénier à ne pas l'être par la classe la plus puissante.

Prince, XIX.

Un prince qui est bien vu de son peuple n'a pas à tenir compte des conjurations ; mais, s'il en est haï, tout, choses et gens, est pour lui à redouter. Aussi les gouvernements bien réglés et les princes judicieux prennent-ils toujours très grand soin, et de ne point faire tomber les grands dans le désespoir, et de satisfaire le peuple : c'est un objet de la plus haute importance pour un prince.

Prince, XIX.

---

principe di questi tempi, il quale non è bene nominare, non predica mai altro che pace e fede ; e dell' una e dell' altra è inimicissimo ; e l' una e l' altra quando e' l' avesse osservata, gli arebbe più volte tolto lo Stato e la reputazione.

Principe, XVIII.

... non potendo i Principi mancare di non essere odiati da qualcuno, si debbon prima sforzare di non essere odiati dall' università ; e quando non possono conseguir questo, si debbono ingegnare con ogni industria fuggir l' odio di quelle università che sono più potenti. *Principe*, XIX.

... un Principe deve tenere delle congiure poco conto, quando il popolo gli sia benivolo ; ma quando gli sia inimico, ed abbilo in odio, deve temere d' ogni cosa e di ognuno. E gli stati bene ordinati, e li Principi savi hanno con ogni diligenza pensato di non far cadere in disperazione i grandi, e di satisfare al popolo e tenerlo contento ; perchè questa è una delle più importanti materie che abbi un Principe.

Principe, XIX.

Les princes doivent se décharger sur autrui de tout ce qui a trait aux punitions, et se réserver tout ce qui a trait aux grâces. *Prince*, XIX.

Quelques princes, pour maintenir sûrement leurs états, ont désarmé leurs sujets; quelques autres ont tenu dans la division les pays qu'ils gouvernaient ; d'autres encore ont fomenté et nourri des inimitiés contre eux-mêmes ; il y en a aussi qui se sont appliqués à gagner ceux qui, au commencement de leur règne, leur étaient suspects ; enfin quelques-uns ont construit des forteresses, et d'autres les ont démolies. *Prince*, XX.

... Le prince qui emploie de tels moyens décèle sa faiblesse ; et un gouvernement fort ne toléra jamais les divisions: car, si elles sont de quelque utilité en temps de paix, en permettant de contenir les sujets plus commodément, la guerre venue, elles montrent combien elles sont funestes. *Prince*, XX.

Les princes, et particulièrement les princes nouveaux, ont toujours trouvé plus de fidélité et d'utilité

... i Principi debbono le cose di carico metter sopra d' altri, e le cose di grazia a sè medesimi. *Principe*; XIX.

Alcuni principi, per tenere securamente lo Stato, hanno disarmato i lor sudditi ; alcuni altri hanno tenute divise in parti le terre suggette ; alcuni altri hanno nutrito inimicizie contro a sè medesimi ; alcuni altri si sono volti a guadagnarsi quelli que gli erano sospetti nel principio del suo Stato ; alcuni hanno edificato fortezze ; alcuni le hanno rovinate e distrutte. *Principe*, XX.

Arguiscono, pertanto, simili modi debolezza del Principe perchè in un principato gagliardo mai si permetteranno tali divisioni, perchè le fanno solo profitto a tempo di pace, potendosi mediante quelle più facilmente maneggiare i sudditi ; ma venendo la guerra, mostra simil ordine la fallacia sua. *Principe*, XX.

... Hanno i principi, e specialmente quelli che son nuovi, trovato più fede e più utilità in quelli uomini che nel principio

dans les hommes qu'ils tenaient en suspicion au début de leur règne, que dans leurs amis des commencements. *Prince*, XX.

La meilleure forteresse d'un prince est l'affection de ses sujets : s'il est haï de son peuple, toutes les forteresses du monde ne le sauveront point. Car il ne manque jamais aux peuples, une fois qu'ils ont pris les armes, des étrangers pour les secourir. *Prince*, XX.

Sans doute, les princes deviennent plus grands lorsqu'ils surmontent les difficultés et oppositions qui leur sont faites. Aussi, quand la fortune veut agrandir un prince nouveau, lequel a plus besoin qu'un prince héréditaire d'acquérir réputation, elle lui suscite des ennemis et le pousse contre eux, afin qu'il ait l'occasion d'en triompher et que, gravissant l'échelle que ses ennemis eux-mêmes lui ont dressée, il s'élève. C'est pourquoi plusieurs ont pensé qu'un prince sage doit, s'il le peut, entretenir avec astuce quelque inimitié ; pour qu'en la surmontant, il accroisse sa propre grandeur. *Prince*, XX.

---

del loro Stato sono tenuti sospetti, che in quelli che nel principio erano confidenti. *Principe*, XX.

... Però, la miglior fortezza che sia, è non esser odiato da popoli : perchè, ancora che tu abbi le fortezze, e il popolo ti abbi in odio, le non ti salvano ; perchè non mancano mai a' popoli, preso che egli hanno l' armi, forestieri che gli soccorrino. *Principe*, XX.

Senza dubbio li Principi diventano grandi quando superano le difficultà e le opposizioni che son fatte loro ; e però la fortuna, massime quando vuole far grande un Principe nuovo il quale ha maggior necessità d' acquistare riputazione che uno ereditario, gli fa nascere de' nemici e gli fa fare delle imprese contro, acciocchè quello abbia cagione di superarle, e su per quella scala che gli hanno porta i nemici suoi, salir più alto. E però molti giudicano che un Principe savio, quando n' abbia l' occasione, deve nutrirsi con astuzia qualche inimicizia ; acciocchè, oppressa quella, ne seguiti maggior sua grandezza. *Principe*, XX.

Des ministres.

Ce n'est point chose de peu d'importance pour un prince que le choix de ses ministres, lesquels sont bons ou mauvais selon qu'il est plus ou moins sage lui-même. Aussi, lorsqu'on se veut faire une idée de l'intelligence d'un prince, on en juge d'abord par les hommes dont il s'est entouré. Et s'ils sont capables et fidèles, on peut toujours le réputer sage, puisqu'il a su discerner leur mérite et s'assurer de leur fidélité. Mais si ces hommes ne sont point tels, on le peut toujours juger défavorablement, la première faute qu'il ait pu faire ayant été ce mauvais choix. Il n'y eut personne qui, voyant messer Antonio da Venafro, ministre de Pandolfo Petrucci, prince de Sienne, ne jugeât Pandolfo un homme très avisé pour s'être choisi un tel ministre.

Or il y a trois ordres d'entendements : ceux qui comprennent par eux-mêmes, ceux qui comprennent lorsque d'autres leur démontrent, et enfin ceux qui ne comprennent ni par eux-mêmes ni par démonstration d'autrui. Les premiers sont les esprits supérieurs, les seconds, les bons esprits, les troisièmes, les esprits nuls. Si Pandolfo n'était pas du premier

---

Delli segretari de' principi.

Non è di poca importanzia a un principe la elezione dei ministri ; li quali sono buoni o no, secondo la prudenza del principe. E la prima coniettura che si fa d' un signore e del cervel suo, è veder gli uomini che lui ha d' intorno ; e quando sono sufficienti e fedeli, sempre si può riputarlo savio, perchè ha saputo conoscergli sufficienti e mantenerseli fedeli. Ma quando siano altrimenti, sempre si può fare non buono giudizio di lui : perchè il primo errore ch' e' fa, lo fa in questa elezione. Non era alcuno che conoscesse messer Antonio da Venafro per ministro di Pandolfo Petrucci principe di Siena, che non giudicasse Pandolfo essere prudentissimo uomo, avendo quello per suo ministro. E perchè sono di tre generazioni cervelli : l' uno intende per sè, l' altro intende quanto da altri gli è mostro, il terzo non intende nè per sè stesso nè per dimostrazione d' altri ; quel primo è eccellentissimo, il secondo eccellente, il terzo inutile : conveniva pertanto di necessità, che

ordre, il fallait au moins qu'il fût du second ; car, du moment qu'un homme sait discerner le bien et le mal qu'un autre fait et dit, encore qu'il n'ait point de génie, il peut connaître les bonnes ou mauvaises opérations de son ministre, louer les unes, blâmer les autres, et le ministre, ne pouvant espérer de le duper, reste dans son devoir.

Mais quels sont les moyens pour un prince de connaître un ministre ? En voici un d'infaillible. Voyez-vous un ministre songer à lui-même plus qu'à vous et rechercher, dans toutes ses actions, son propre intérêt? Soyez certain qu'un homme ainsi fait ne donnera jamais un bon ministre, et qu'il ne vous faut fier à lui. Car celui qui tient en ses mains l'état d'un autre, ne doit jamais penser à soi, mais toujours au prince et ne l'entretenir que des intérêts publics.

Mais il faut que, d'autre part, le prince pense à son ministre, s'il le veut conserver fidèle, en le comblant d'honneurs, en le faisant riche, en se l'attachant par des bienfaits, en partageant avec lui honneurs et dignités ; afin que tous ces honneurs, toutes ces richesses lui ôtent le désir d'autres honneurs et d'autres richesses, et que toutes ces di-

se Pandolfo non era nel primo grado, fusse nel secondo ; perchè ogni volta che uno ha il giudicio di conoscere il bene ed il male che un fa e dice, ancorachè da sè non abbia invenzione, conosce le opere triste e le buone del ministro, e quelle esalta e le altre corregere ; ed il ministro non può sperar d' ingannarlo e mantiensi buono. Ma come un principe possa conoscere il ministro. ci è questo modo che non falla mai. Quando tu vedi il ministro pensar più a sè che a te, e che in tutte le azioni vi ricerca l' utile suo, questo tale così fatto mai non fia buon ministro, nè mai te ne potrai fidare ; perchè quello che ha lo Stato d' uno in mano, non deve mai pensare a sè, ma al principe, e non gli ricordar mai cosa che non appartenga à lui. E dall' altra parte, il principe, per manternerlo buono, deve pensare al ministro, onorandolo, facendolo ricco, obligandoselo. participandogli gli onori e carichi ; acciocchè li assai onori. le assai ricchezze concessegli, siano causa che egli non desideri altri onori e ricchezze ; e gli assai carichi gli faccino

gnités lui fassent craindre les changements, sachant bien qu'il ne se saurait soutenir sans l'appui du prince.

Quand donc les princes et les ministres sont de telle complexion, ils se peuvent confier l'un dans l'autre ; mais s'il en est autrement, la fin sera également fâcheuse pour les deux.

Prince, XXII.

---

temere le mutazioni, conoscendo non potere reggersi senza lui. Quando adunque i principi e li ministri sono così fatti possono confidare l' uno dell' altro ; quando altrimenti, il fine sarà sempre dannoso o per l' uno o per l' altro.

Principe, XXII.

CHAPITRE XV

LA GUERRE ET LA PAIX

Il ne faut jamais laisser subsister un désordre pour éviter une guerre, car on ne l'évite point, mais on ne fait que la retarder à son propre désavantage.

Prince, III.

Le but de celui qui entreprend la guerre est de s'enrichir et d'appauvrir son ennemi : cela fut toujours, et il est raisonnable qu'il en soit ainsi ; car on ne poursuit la victoire, on ne désire la conquête que pour devenir puissant et affaiblir son adversaire. Il en résulte que chaque fois que la victoire appauvrit, ou que la conquête affaiblit le vainqueur, ou l'on a dépassé, ou l'on n'a point atteint l'objet pour lequel on a guerroyé. Le prince ou la république s'enrichit à la guerre quand, par suite de la victoire, il anéantit ses ennemis et devient l'unique possesseur du butin et des rançons. Celui-là, au contraire,

---

Non si deve mai lasciar seguire un disordine per fuggire una guerra : perchè ella non si fugge, ma si differisce a tuo disavvantagio. *Principe*, III.

Fu sempre, che così è ragionevole che sia, il fine di coloro che muovono una guerra, d' arricchire sè ed impoverire il nimico ; nè per altra cagione si cerca la vittoria, nè gli acquisti per altro si disiderano, che per fare sè potente, e debole l' avversario. Donde ne segue che qualunque volta o la tua vittoria t' impoverisce, o l' acquisto t' indebolisce, conviene si trapassi, o non s' arrivi a quel termine, per il quale le guerre si fanno. Quel principe, o quella Repubblica è dalle vittorie e dalle guerre arricchito, che spegne i nimici, ed è delle prede e delle taglie signore. Quello nelle vittorie impoverisce, che i nimici, ancora che vinca, non può spegnere, e le prede e le taglie non a lui,

s'appauvrit par la victoire qui, tout vainqueur qu'il est, ne peut exterminer ses ennemis, et doit abandonner en proie à ses soldats les dépouilles et rançons des vaincus. Pour un semblable état, la défaite est un malheur, la victoire est un désastre. Car, en perdant, il ne souffre que le mal que lui fait l'ennemi ; mais en gagnant, il subit les prétentions de ses propres amis, prétentions d'autant plus insupportables qu'elles sont moins fondées, et qu'il se voit contraint d'accabler ses sujets du fardeau de charges nouvelles. Et s'il a en lui quelque humanité, il ne se peut réjouir sans arrière-pensée, d'une victoire qui contriste ses sujets. *Histoire*, VI, 1.

Les hommes, le fer, l'argent et le pain, voilà le nerf de la guerre ; mais de ces quatre choses, les deux premières sont les plus nécessaires, car les hommes et le fer trouvent l'argent et le pain, mais le pain et l'argent ne sauraient trouver les hommes ni le fer.
Art de la guerre, VII.

Les principaux fondements de tout état, soit nouveau, soit ancien, soit mixte, sont de bonnes lois et de bonnes armes. Et comme il ne peut y avoir de

---

ma a' suoi soldati appartengono. Questo tale è nelle perdite infelice e nelle vittorie infelicissimo, perchè perdendo, quelle ingiurie sopporta che gli fanno i nimici ; vincendo, quelle che gli fanno gli amici, le quali per essere meno ragionevoli sono meno sopportabili, veggendo massime essere i suoi sudditi con taglie e nuove offese di raggravare necessitato. E s' egli ha in sè alcuna umanità, non si può di quella vittoria interamente rallegrare, della quale tutti i suoi sudditi si contristano. *Storie*, VI, 1.

Gli uomini, il ferro, i danari e il pane sono il nervo della guerra : ma di questi quattro sono più necessari i primi due, perchè gli uomini ed il ferro trovano i danari ed il pane, ma il pane e i danari non trovano gli uomini ed il ferro.
Arte della Guerra, VII.

I principali fondamenti che abbino tutti gli stati, così nuovi come vecchi o misti, sono le buone leggi e le buone armi

bonnes lois là où il n'y a point de bonnes armes, et qu'au contraire, là où il y a de bonnes armes il doit y avoir de bonnes lois, je laisserai de côté les lois pour ne parler que des armes.

Je dis donc que les troupes dont un prince se sert pour défendre son état, ou bien lui sont propres, ou bien mercenaires, auxiliaires ou mixtes. Les mercenaires et auxiliaires sont inutiles et même dangereuses, et si un prince n'a pour appui que des mercenaires, son pouvoir ne sera jamais ni tranquille ni sûr ; car de telles troupes sont désunies, ambitieuses, sans discipline, infidèles, outrecuidantes envers les amis, lâches devant les ennemis ; elles n'ont envers Dieu nulle crainte, envers les hommes nulle bonne foi ; et l'on ne diffère la ruine de l'Etat qu'autant qu'on en diffère l'attaque. Pendant la paix, ces troupes vous dépouillent et pendant la guerre, l'ennemi.

La raison en est que de tels soldats n'ont, pour les pousser à servir, aucun autre amour, aucun autre intérêt qu'une maigre solde, et cela ne suffit point à ce qu'ils veuillent mourir pour vous. Ils veulent bien être vos soldats tant que vous ne guerroyez point ; sitôt la guerre venue, c'est la fuite ou la désertion.

---

e perchè non posson essere buone leggi dove non sono buone armi, e dove sono buone armi conviene che siano buone leggi, io lascerò indietro il ragionare delle leggi, e parlerò dell' armi. Dico, adunque, che l'armi con le quali un Principe difende il suo stato, o le sono proprie, o le sono mercenarie, o ausiliari, o miste. Le mercenarie ed ausiliari sono inutili e pericolose : e se uno tiene lo stato suo fondato in su l' armi mercenarie, non starà mai fermo nè sicuro ; perchè le sono disunite, ambiziose e senza disciplina, infedeli, gagliarde tra gli amici, tra li nimici vili ; non hanno timore di Dio, non fede con gli uomini, e tanto si differisce la rovina quanto si differisce l' assalto ; e nella pace sei spogliato da loro, nella guerra da' nimici. La cagione di questo è, che non hanno altro amore nè altra cagione che le tenga in campo, che un poco di stipendio ; il quale non è sufficiente a fare ch' elli voglino morire per te. Vogliono ben essere tuoi soldati mentre che tu non fai guerra ; ma come la guerra viene, o fuggirsi o andarsene.

[redacted]

Chose facile à prouver, puisque la ruine de l'Italie vient seulement de ce que, beaucoup d'années, elle s'est reposée sur des troupes mercenaires. Quelques-uns jadis s'en servirent avec certain succès, et elles semblaient pleines de valeur tant qu'elles combattirent entre elles, mais quand survint l'étranger, elles montrèrent ce qu'elles valaient. Aussi le roi de France Charles VIII put-il prendre l'Italie avec la craie[1]. Et qui disait que nos fautes en étaient la cause, disait vérité[2]; mais ces fautes étaient celles que j'ai exposées et non pas celles qu'on pensait.

Prince, XII.

Les troupes mercenaires.

L'expérience prouve que les princes et les républiques qui font la guerre par leurs propres forces obtiennent seuls de grands succès, et que les troupes mercenaires ne causent jamais que dommage. Une république, défendue par ses propres armes, tombe plus difficilement sous la sujétion d'un de ses citoyens que celle qui se sert d'armes étrangères.

La qual cosa doverei durar poca fatica a persuadere, perchè la rovina d' Italia non è ora causata da altra cosa, che per essere in spazio di molti anni riposatasi in su l' armi mercenarie : le quali fecion già per qualcuno qualche progresso, e parevan gagliarde infra loro ; ma come venne il forestiere, elle mostrarono quello che l' erano. Ondechè a Carlo re di Francia fu lecito pigliare Italie col gesso : e chi diceva che ne erano cagione i peccati nostri, diceva il vero ; ma non erano già quelli che credeva, ma questi ch' io ho narrato.

Principe, XII.

E per esperienza si vede, i Principi soli e le repubbliche armate far progressi grandissimi, e l' armi mercenarie non fare mai se non danno : e con più difficultà viene all' ubbidienza d' un suo cittadino una repubblica armata d' armi proprie,

---

[1] A la manière d'un fourrier qui marque les logements avec la craie.

[2] Savonarole avait attribué les malheurs de Florence aux péchés de ses habitants.

Pendant une longue suite de siècles, Rome et Sparte vécurent libres et en armes ; présentement, les Suisses sont très armés et très libres. *Prince*, XII.

David s'étant offert pour aller combattre le Philistin Goliath, qui défiait les Israélites, Saül, afin de l'encourager, le revêtit de ses propres armes ; mais David, après les avoir essayées, les refusa, en disant qu'elles l'incommoderaient et qu'il ne voulait affronter l'ennemi qu'avec sa fronde et son couteau. En effet, les armes d'autrui, ou bien elles vous tombent du corps, ou bien elles vous pèsent, ou bien elles vous gênent. *Prince*, XIII.

Rester neutre ne fut jamais utile à personne, ou qu'on soit inférieur en nombre à l'un quelconque des belligérants, ou qu'on ait ses états entremêlés aux leurs. Et tout d'abord, persuadez-vous bien qu'il n'est chose plus nécessaire à un prince que de se conduire d'une part envers ses sujets, d'autre part envers ses amis et voisins, de telle façon qu'il ne devienne ni odieux ni méprisé. Que s'il devait choisir entre l'un ou l'autre de ces deux inconvénients, il

---

che una armata d' armi forestiere. Sterono Roma e Sparta molti secoli armate e libere. I Svizzeri sono armatissimi e liberissimi. *Principe*, XII.

Offerendosi David a Saul d' andare a combattere con Golia provocatore filisteo, Saul per dargli animo, l' armò dell' armi sue ; le quali come David ebbe indosso, ricusò dicendo con quelle non si poter ben valere di sè stesso ; e però voleva trovare il nimico con la sua fromba e con il suo coltello. In sommo, l' armi d' altri, o le ti cascan di dosso, o le ti pesano, o le ti stringono. *Principe*, XIII.

Lo stare neutrale non credo che fusse mai ad alcuno utile, quando egli habbia queste condizioni, che sia manco potente di qualunque di quelli che combattono, et che egli habbia gli stati mescolati con gli stati di chi combatte ; et havete ad intendere prima, che non è cosa più necessaria a un principe che governarsi in modo con li sudditi, et con gli amici et vicini, che non diventi o odioso, o contennendo, et se pure egli ha

[redacted]

ne souhaite point la haine, mais se garde avec soin du mépris. Or, il est fatal, vous dis-je, que celui qui est resté neutre soit détesté par le vaincu et méprisé par le vainqueur. Comme ils n'ont plus de considération pour lui, il n'est à leurs yeux qu'un ami sans utilité, un ennemi sans prestige. Aussi a-t-il lieu de craindre qu'ils ne lui fassent n'importe quelle injure et ne lui préparent n'importe quel malheur. Les prétextes ne manquent jamais au vainqueur, car, si les états se trouvent mêlés, le prince resté neutre se voit contraint à accueillir tantôt celui-ci, tantôt celui-là, il doit les héberger, les fournir de logements et de vivres. Tout le monde s'estimera toujours lésé, une foule de cas se produiront, d'où surgiront une foule de contestations. Et lors même qu'il ne s'en produisît aucune pendant que dure la guerre, ce qui est impossible, il s'en produira certainement après la victoire. Car les princes moins puissants, qui vous redoutent, courent se ranger sous l'égide du vainqueur et lui donnent occasion de vous attaquer. A qui me dirait : c'est la vérité, mais on peut bien se laisser enlever telle possession et conserver telle autre, je réponds que mieux vaut perdre valeureusement tout ce qu'on possède que blâmablement

a lasciare l' uno di questi duoi, non stimi l' odio, ma guardisi dal disprezzo... Et io vi dico che chi sta neutrale conviene che sia odiato da chi perde, et disprezzato da chi vince et come di uno si comincia a non tener conto, et stimato inutile amico, e non formidabile inimico, si può temere che gli sia fatta ogni ingiuria. et disegnato sopra di lui ogni ruina, nè mancano mai al vincitore le iustificazioni, perchè, havendo i suoi stati mescolati, è forzato ricevere ne' porti hora questo, hora quello, riceverli in casa, sovvènirli di alloggiamento, di vettovaglie : e sempre ognuno penserà di essere ingannato, et occorreranno infinite cose che causeranno infinite querele ; et quando bene nel maneggiare la guerra non ne nascesse alcuna, che è impossibile, ne nasce doppo la vittoria, perchè li minori potenti, et che hanno paura di te, subito corrono sotto il vincitore, et danno a quello occasione di offenderti ; et chi dicessi : — Egli è il vero, e' ci potrebbe essere tolto questo, et mantenutoci quello — rispondo, che egli è meglio perdere ogni cosa virtuo-

une seule partie, et qu'on ne peut perdre une seule partie sans que le tout ne coure des risques.

Lett. fam., 377-79.

Quoique ce soit une action détestable d'employer la fraude dans la conduite de la vie, néanmoins, dans la conduite de la guerre, elle devient une chose louable et glorieuse, et celui qui triomphe de ses ennemis par fraude ne mérite pas moins de louange que celui qui en triomphe par les armes... Je ne regarde pas comme glorieuse la fraude qui nous porte à rompre la foi jurée et les traités conclus ; car, bien qu'elle ait quelquefois fait acquérir des états et une couronne, elle n'a jamais procuré la gloire. Je parle seulement de cette fraude dont on use envers un ennemi qui se défie de vous, et qui consiste proprement dans la conduite de la guerre.

Discours, III, 40.

Les royaumes bien ordonnés jamais ne confient le pouvoir absolu à leur roi, sinon aux armées, car là seulement il est besoin d'une décision soudaine, partant d'un pouvoir unique. Partout ailleurs, le

---

samente, che parte vituperosamente, nè si può perdere la parte vituperosamente, nè si può perdere la parte che il tutto non triemi. *Lett. fam.*, 377-79.

Ancorachè usare la fraude in ogni azione sia detestabile, nondimanco nel maneggiar la guerra è cosa laudabile e gloriosa ; e parimente è laudato colui che con fraude supera il nimico, come quello che 'l supera con le forze.

... non intendo quella fraude essere gloriosa, che ti fa rompere la fede data ed i patti fatti ; perchè questa, ancora che la ti acquisti qualche volta stato e regno, come di sopra si discorse, la non ti acquisterà mai gloria. Ma parlo di quella fraude che si usa con quel nimico che non si fida di te, e che consiste proprio nel maneggiare la guerra.

Discorsi, III, 40.

I regni che hanno buoni ordini, non danno lo imperio assoluto agli loro re se non negli eserciti, perchè in questo luogo solo è necessaria una subita deliberazione, e per questo, che vi sia una unica potestà : nell' altre cose non può fare

roi ne peut rien faire sans prendre conseil, et ses conseillers ont à craindre qu'il ne se trouve auprès de lui tel qui désire la guerre, ne pouvant vivre sans elle. *Art de la guerre*, I.

Tant qu'elle fut bien ordonnée, c'est-à-dire jusqu'aux Gracques, Rome n'eut aucun soldat de métier, aussi en eut-elle peu de mauvais, lesquels furent tous punis sévèrement. Donc, une cité bien ordonnée doit vouloir que l'étude de la guerre soit employée en temps de paix comme exercice, en temps de guerre par nécessité et pour la gloire, et laisser au peuple seul la faculté d'en user comme d'un art, ainsi que fit Rome. Et tout citoyen qui dans cet exercice vise un autre but n'est pas bon citoyen, et toute cité qui autrement se gouverne n'est pas cité bien ordonnée. *Art de la guerre*, I.

Si l'on commence la guerre quand on veut, on ne la termine pas de même ; aussi, un prince, avant de se jeter dans une entreprise, doit-il mesurer ses forces et se gouverner d'après elles. Mais il doit avoir

---

alcuna cosa senza consiglio, ed hanno a temere quelli che lo consigliano, ch' egli abbi alcuno appresso che ne' tempi di pace desideri la guerra, per non potere senza essa vivere.
Arte della guerra, I.

Roma pertanto, mentre ch' ella fu bene ordinata, che fu infino a' Gracchi, non ebbe alcuno soldato che pigliasse questo esercizio per arte ; e però ne ebbe pochi cattivi, e quelli tanti furono severamente puniti. Debbe adunque una città bene ordinata volere che questo studio di guerra si usi ne' tempi di pace per esercizio e ne' tempi di guerra per necessità e per gloria, ed al pubblico solo lasciarla usare per arte, come fece Roma. E qualunque cittadino, che ha in tale esercizio altro fine, non è buono ; e qualunque città si governa altrimenti, non è bene ordinata.
Arte della guerra, I,

Perchè ciascuno può cominciare una guerra a sua posta, ma non finirla, debbe uno principe, avanti che prenda una impresa, misurare le forze sue, e secondo quelle governarsi. Ma debbe avere tanta prudenza, che delle sue forze ei non

assez de clairvoyance pour ne pas se faire illusion sur ses forces ; et il se trompera toutes les fois qu'il comptera ou sur ses deniers, ou sur la nature du pays, ou sur l'affection de ses sujets, à défaut d'une bonne armée nationale. Car toutes les choses dont je viens de parler ajoutent bien de nouvelles forces à celles qu'on possède déjà, mais elles ne les peuvent donner. Elles ne sont rien par elles-mêmes, et ne vous sont d'aucune utilité sans une armée fidèle. Sans elle, les deniers en grand nombre ne vous serviront de rien, non plus que la force du terrain : la fidélité et l'affection des hommes ne durent point ; et, lorsque vous ne les pouvez défendre, comment pourraient-ils vous rester fidèles ? Les montagnes, les lacs, les lieux les plus inaccessibles deviennent plaines lorsqu'ils manquent de défenseurs courageux. Vos deniers ne vous défendent point, mais vous font dépouiller plus vite ; et rien n'est plus faux que la commune opinion que l'argent est le nerf de la guerre.

. . . .

Cette sentence est alléguée chaque jour, et des princes moins sages qu'ils ne devraient se hâtent de la suivre. Ils se fondent sur elle et se figurent que

---

s'inganni ; ed ogni volta s' ingannerà, quando le misuri o dai danari, o dal sito, o dalla benivolenza degli uomini, mancando dall' altra parte d' arme proprie. Perchè le cose predette ti accrescono bene le forze, ma le non te ne danno ; e per sè medesime sono nulla ; e non giovano alcuna cosa senza l' arme fedeli. Perchè i danari assai, non ti bastano senza quelle ; non ti giova la fortezza del paese ; e la fede, e benivolenza degli uomini non dura, perchè questi non ti possono essere fedeli, non gli potendo difendere. Ogni monte, ogni lago, ogni luogo inaccessibile diventa piano, dove i forti difensori mancano. I danari ancora non solo non ti difendono, ma ti fanno predare più presto. Nè può essere più quella comune opinione che dice che i danari sono il nervo della guerra.

. . . .

La qual sentenza è allegata ogni giorno, e da' principi non tanto prudenti che basti, seguitata. Perchè, fondatisi sopra

les trésors suffisent pour les défendre, sans réfléchir que si les trésors donnaient la victoire, Darius aurait triomphé d'Alexandre, et les Grecs des Romains, que de nos jours le duc Charles[1] aurait vaincu les Suisses, et que, tout récemment encore, le pape et les Florentins réunis n'auraient pas eu de peine à vaincre Francesco Maria[2], neveu du pape Jules II, dans la guerre d'Urbin. Mais tous ceux que je viens de nommer furent vaincus par ceux qui regardaient une bonne armée et non l'argent comme le nerf de la guerre.

Parmi les merveilles que Crésus, roi de Lydie, fit voir à Solon l'Athénien, était un trésor innombrable ; et lui ayant demandé ce qu'il pensait de sa puissance, Solon lui répondit que ce n'était point par cela qu'il pouvait en juger, parce qu'on ne faisait point la guerre avec de l'or mais avec le fer ; qu'il pouvait survenir un ennemi qui aurait plus de fer que lui et qui lui ravirait ses trésors.

Après la mort d'Alexandre le Grand, une multitude de Gaulois passa en Grèce puis en Asie. Et les Gaulois ayant mandé des ambassadeurs au roi de Macédoine

quella, credono che basti loro a difendersi avere tesoro assai, e non pensano che se 'l tesoro bastasse a vincere, che Dario arebbe vinto Alessandro, i Greci arebbon vinti i Romani ; ne' nostri tempi il duca Carlo arebbe vinti i Svizzeri ; e pochi giorni sono, il Papa ed i Fiorentini insieme non arebbono avuta difficultà in vincere Francesco Maria, nipote di papa Giulio II, nella guerra di Urbino. Ma tutti i soprannominati furono vinti da coloro che non il danaro, ma i buoni soldati stimano essere il nervo della guerra. Intra le altre cose che Creso re di Lidia mostrò a Solone ateniese, fu uno tesoro innumerabile ; e domandando quel che gli pareva della potenza sua, gli rispose Solone, che per quello non lo giudicava più potente ; perchè la guerra si faceva col ferro e non con l' oro, e che poteva venire uno che avesse più ferro di lui, e tòrgliene. Oltr' a questo, quando, dopo la morte di Alessandro Magno, una multitudine di Franciosi passò in Grecia, e poi in Asia ; e mandando i Franciosi oratori al re di Macedonia per trattare

[1] Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne.
[2] Francesco Maria della Rovere, duc d'Urbin.

pour conclure certain traité, ce roi, pour faire parade de sa puissance et les intimider, leur montra une fort grande quantité d'or et d'argent ; loin d'être effrayés, les Gaulois, qui avaient déjà pour ainsi dire confirmé la paix, la rompirent, tant s'accrut en eux le désir de lui ravir son or. Et ainsi ce prince fut dépouillé de ce qu'il avait amassé pour sa défense. Les Vénitiens, il y a peu d'années de cela, bien que le trésor public fût comble, perdirent toutes leurs possessions, sans que leur or servît à les défendre.

Aussi, quoi qu'en dise la commune opinion, je soutiens que ce n'est pas l'argent qui est le nerf de la guerre, mais de bons soldats, car, si l'or ne suffit point pour trouver de bons soldats, les bons soldats suffisent pour trouver de l'or.

Discours, II, 10.

Tout ce qui sert à ton ennemi te nuit et tout ce qui lui nuit te sert.

Celui qui sera le plus vigilant à observer les desseins de l'ennemi et se donnera le plus de peine pour tenir son armée dans un exercice continuel, courra moins de périls et pourra davantage espérer la victoire.

---

certo accordo ; quel re, per mostrare la potenza sua e per sbigottirli, mostrò loro oro ed argento assai : donde quelli Franciosi che di già avevano come ferma la pace, la ruppono ; tanto desiderio in loro crebbe di torgli quell' oro : e così fu quel re spogliato per quella cosa che egli aveva per sua difesa accumulata. I Veniziani, pochi anni sono, avendo ancora lo erario loro pieno di tesoro, perderono tutto lo stato, senza potere essere difesi da quello. Dico pertanto, non l' oro, come grida la comune oppinione, essere il nervo della guerra, ma i buoni soldati : perchè l' oro non è suffiziente a trovare i buoni soldati, ma i buoni soldati son ben suffizienti a trovare l' oro. *Discorsi*, II, 10,

Quello che giova al nimico nuoce a te ; e quel che giova a te nuoce al nimico.

Colui che sarà nella guerra più vigilante a osservare i disegni del nimico, e più durerà fatica ad esercitare il suo esercito, in minori pericoli incorrerà, e più potrà sperare della vittoria.

Ne jamais conduire tes soldats à la bataille, que tu n'aies d'abord affermi leur courage, et que tu ne les voies sans peur et préparés à se battre : car il ne faut jamais les mener au feu s'ils n'ont au cœur l'espérance de la victoire.

Mieux vaut triompher de l'ennemi par la faim que par le fer ; car la victoire que donne celui-ci dépend bien plus de la fortune que du courage.

Le meilleur de tous les partis est celui qui reste caché à l'ennemi, jusqu'à ce que tu l'exécutes.

A la guerre, savoir connaître l'occasion, et la saisir sert plus que tout le reste.

A la guerre, la discipline l'emporte sur la fureur.

Celui-là est difficilement vaincu qui sait mesurer ses forces à celles de l'ennemi.

Les choses nouvelles et soudaines épouvantent les armées ; celles auxquelles on est accoutumé et qui surviennent lentement, leur font peu d'impression. C'est pourquoi tu habitueras tes soldats, par de légers engagements, à faire connaissance avec un ennemi nouveau, avant d'en venir à une action générale.

Non condur mai a giornata i tuoi soldati, se prima non hai confermato l' animo loro, e conosciutigli senza paura, e ordinati, nè mai ne farai prova se non quando vedi ch' egli sperano di vincere.

Meglio è vincere il nimico con la fame che col ferro, nella vittoria del quale può molto più la fortuna che la virtù.

Niuno partito è migliore che quello che sta nascoso al nimico, infino che tu l'abbia eseguito.

Sempre nella guerra conoscere l' occasione, e pigliarla giova più che niuna altra cosa.

Può la disciplina nella guerra più che il furore.

Difficilmente è vinto colui che sa conoscere le forze sue e quelle del nimico.

Le cose nuove e subite sbigottiscono gli eserciti : le cose consuete e lente sono poco stimate da quelli ; però farai al tuo esercito praticare e conoscere con piccole zuffe un inimico nuovo, prima che tu venga alla giornata con quello.

Celui qui poursuit en désarroi l'ennemi qu'il vient de vaincre ne veut autre chose que changer sa victoire en défaite.

Quiconque néglige les approvisionnements de vivres est vaincu sans qu'il soit besoin du fer.

Change de desseins dès que tu es instruit que l'ennemi les a pénétrés.

Quand les soldats demeurent aux casernes, c'est par la crainte et le châtiment qu'on les retient; lorsqu'on les conduit à la guerre, c'est par l'espoir et les récompenses qu'on les stimule.

Les bons capitaines ne livrent jamais bataille si la nécessité ne les y pousse, ou si l'occasion ne les y invite.

Dans la bataille, ne change jamais la destination primitive d'un corps si tu ne veux mettre le désordre dans ton armée.

Aux accidents imprévus, il est difficile de remédier, et facile, à ceux qu'on a prévus.

Art de la guerre, VII.

Qui veut se rendre compte si une paix est durable et sûre, doit examiner entre autres choses, quels sont

---

Colui che seguita con disordine il nimico poi ch' egli è rotto non vuole fare altro che diventare, di vittorioso, pendente.

Quello che non prepara le vettovaglie necessarie al vivere è vinto senza ferro.

Muta partito quando ti accorgi che il nemico lo abbia previsto.

I soldati quando dimorano alle stanze, si mantengono col timore e con la pena, poi quando si conducono alla guerra, con la speranza e col premio.

I buoni capitani non vengono mai a giornata, se la necessità non gli stringe, e l' occasione non gli chiama.

Nella zuffa non adoperare mai una battaglia ad un' altra cosa, che a quella perchè tu l' avevi deputata, se tu non vuoi fare disordine.

Agli accidenti sùbiti con difficoltà si rimedia, ai pensati con facilità. *Arte della guerra*, VII.

Chi vuol vedere se una pace è o duratura o secura, debbe intra le altre cose esaminare chi restono per quella malcontenti

ceux qui en seront mécontents, et ce qui peut résulter d'un tel mécontentement. *Lett. fam.*, 274.

Sur l'organisation d'une armée nationale[1].

Si vous avez bonne mémoire, Cosimo, vous me disiez ne pouvoir comprendre comment moi, si grand admirateur de l'antiquité, et contempteur de ceux qui ne l'imitent point dans les choses essentielles, je ne l'avais pas imitée dans les institutions de la guerre, qui ont toujours été ma première pensée et ma principale occupation. Je vous ai répondu que les hommes qui veulent faire une chose doivent se préparer d'avance à savoir la faire afin de pouvoir la mettre à exécution lorsque l'occasion s'en présentera. C'est à vous, qui m'avez entendu discourir aussi longuement sur ce sujet, de juger si je saurais ou non ramener les institutions militaires aux principes de l'antiquité ; vous avez pu connaître tout le temps que j'ai consumé dans ces graves pensées, et je pense également que vous sentez tout le désir que j'aurais de les pouvoir exécuter. Si j'ai pu le faire, ou si l'occasion

e da quella mala contentezza loro quello che ne possa nascere. *Lett. fam.*, 274.

Se vi ricorda bene, Cosimo, voi mi dicesti, che, essendo io dall' uno canto esaltatore dell' antichità, e biasimatore di quelli che nelle cose gravi non la imitano, e dall' altro, non l' avendo io nelle cose della guerra, dove io mi sono affaticato, imitata, non ne potevi ritrovare la cagione ; a che io risposi come gli uomini che vogliono fare una cosa, conviene prima si preparino a saperla fare, per potere poi operarla quando occasione lo permetta. Se io saprei ridurre la milizia ne' modi antichi o no, io ne voglio per giudici voi, che mi avete sentito sopra questa materia lungamente disputare ; donde voi avete potuto conoscere quanto tempo io abbia consumato in questi pensieri, e ancora credo possiate immaginare quanto disiderio sia in me di mandarli ad effetto. Il che se io ho potuto fare, o se mai me n' è stata data occasione, facilmente potete conjet-

[1] Paroles de Fabrizio Colonna, condottiere, à Cosimo Rucellaï.

ne m'en a jamais été donnée, il vous est facile maintenant de le conjecturer. Toutefois, pour lever tous vos doutes, et pour ma justification, je veux encore vous en dire les causes ; et je remplirai en partie de cette façon la promesse que je vous fis, de vous montrer les difficultés ou facilités qu'on rencontre de nos jours en de semblables imitations.

De tous les actes importants que les hommes font aujourd'hui, il n'en est point qu'il soit plus facile de ramener aux principes de l'antiquité que les institutions militaires, mais seulement pour ces princes dont l'état est assez grand pour y lever une armée de quinze à vingt mille jeunes gens. D'un autre côté, rien n'est plus difficile pour ceux qui ne possèdent pas cet avantage. Et afin de vous faire entendre ma pensée sur ce point, sachez d'abord qu'il existe pour les grands capitaines, deux sortes de gloire : la première appartient à ceux qui ont accompli de grandes choses avec des armées qu'ils avaient trouvées tout organisées; tels furent la plupart des citoyens romains, et tous ceux qui avec de telles armées n'ont eu d'autre peine que de les maintenir en ordre et de les bien conduire ; les autres sont ceux qui ont eu, non seulement à triompher de l'ennemi, mais qui

turarlo. Pure per farvene più certi, e per più mia giustificazione, voglio ancora addurre le cagioni, e parte vi osserverò quanto promissi di dimostrarvi, le difficultà e le facilità che sono al presente in tali imitazioni. Dico percanto come niuna azione che si faccia oggi tra gli uomini, è più facile a ridurre ne' modi antichi che la milizia, ma per coloro soli che sono principi di tanto stato, che potessero almeno di loro suggetti mettere insieme quindici o ventimila giovani. Dall' altra parte, niuna cosa è piu difficile che questa a coloro che non hanno tale comodità. E perchè voi intendiate meglio questa parte, voi avete a sapere come e' sono di due ragioni capitani lodati. L' una è quelli che con uno esercito ordinato per sua naturale disciplina hanno fatto grandi cose, come furono la maggiore parte de' cittadini romani ed altri che hanno guidati eserciti, i quali non hanno avuto altra fatica che mantenerli buoni, e vedere di guidarli securamente. L' altra è quelli, che non solamente hanno avuto a superare il nimico, ma prima ch' egli

furent auparavant dans la nécessité de se créer une bonne armée et d'y introduire l'ordre et la discipline. Ceux-là, sans doute, méritent plus de louanges que n'en ont mérité ceux qui, avec des armées bonnes et anciennement organisées, ont fait de grandes choses. Parmi ces capitaines, il y eut Pélopidas, Epaminondas, Tullius Hostilius, Philippe de Macédoine, père d'Alexandre le Grand, Cyrus, roi des Perses, et Sempronius Gracchus. Tous ceux-là furent obligés de former d'abord une bonne armée avant de pouvoir s'en servir pour combattre. Tous y parvinrent soit par leur sagesse, soit parce qu'ils avaient assez d'hommes pour les pouvoir dresser à de tels exercices. Jamais il n'eût été possible à aucun d'eux, malgré tout son génie, d'accomplir aucune action glorieuse dans un pays étranger, parmi des peuples corrompus et ennemis de toute bonne obéissance.

Il ne suffit donc pas, en Italie, de savoir conduire une armée déjà toute formée : il faut d'abord être en état de la créer, et ensuite de la savoir commander. Mais ces choses ne sont à la portée que des princes auxquels l'étendue de leurs états et le nombre de leurs sujets permettent de telles entreprises. Puis-je me mettre dans ce nombre, moi qui ne commandai

---

arrivino a quello, sono stati necessitati fare buono e bene ordinato lo esercito loro ; i quali senza dubbio meritano più lode assai che non hanno meritato quelli che con gli eserciti antichi e buoni hanno virtuosamente operato. Di questi tali fu Pelopida ed Epaminonda, Tulio Ostilio, Filippo di Macedonia padre d' Alessandro, Ciro re de'Persi, Gracco romano. Costoro tutti ebbero prima a fare lo esercito buono, e poi combattere con quello. Costoro tutti lo poterono fare, si per la prudenza loro, si per avere suggetti da poterli in simile esercizio indirizzare. Nè mai sarebbe stato possibile che alcuno di loro, ancora che uomo pieno d' ogni eccellenza, avesse potuto in una provincia aliena, piena di uomini corrotti, non usi ad alcuna onesta ubbidienza, fare alcuna opera lodevole. Non basta adunque in Italia il sapere governare uno esercito fatto, ma prima è necessario saperlo fare e poi saperlo comandare. E di questi bisogna sieno quelli principi, che per avere molto stato ed assai suggetti, hanno commodità di farlo.

jamais, ni ne puis commander que des armées étrangères et des hommes soumis à d'autres qu'à moi ? Je vous laisse à juger s'il est possible d'introduire parmi de tels hommes aucune des améliorations dont je vous ai entretenu aujourd'hui. Quand je pourrais forcer un de ces soldats qui servent actuellement à porter plus d'armes que de coutume et à joindre à ces armes des vivres pour deux ou trois jours et une pioche ; quand je parviendrais à le faire travailler à la terre et à l'assujettir, pendant une partie du jour, à des manœuvres simulées, afin de pouvoir m'en servir lorsqu'il faudra réellement combattre ; quand il s'abstiendrait du jeu, de la débauche, du blasphème et de l'insubordination où il se complait aujourd'hui ; quand il se soumettrait à cette discipline ; quand son respect pour l'ordre et la propriété serait tellement profond qu'il craindrait de toucher à l'arbre couvert de fruits qui se trouverait placé au milieu de son cantonnement, comme on lit que c'est arrivé souvent dans les armées d'autrefois, que pourrais-je lui promettre qui pût, en me faisant craindre, m'attirer tout ensemble son respect et son amour, lorsque, la guerre terminée, tous nos rapports se trouvent entièrement rompus ? De quoi pourrais-je

De' quali non posso essere io che non comandai mai, nè posso comandare se non ad eserciti forestieri, e ad uomini obbligati ad altri e non a me. Ne' quali s' egli è possibile o no introdurre alcuna di quelle cose da me oggi ragionate, lo voglio lasciare nel giudicio vostro. Quando potrei io fare portare ad uno di questi soldati, che oggi si praticano, più arme che le consuete ; ed, oltra alle arme, il cibo per due o tre giorni, e la zappa ? Quando potrei io farlo zappare, o tenerlo ogni giorno molte ore sotto l'arme negli esercizi finti. per potere poi ne' veri valermene ? Quando si asterrebbe egli dai giuochi, dalle lascivie, dalle bestemmie, dalle insolenze, che ogni di fanno ? Quando si ridurrebbero eglino in tanta disciplina, ed in tanta ubbidienza e reverenza ,che uno arbore pieno di pomi nel mezzo degli allogiamenti vi si trovasse e lasciasse intatto, come si legge che negli eserciti antichi molte volte intervenne ? Che cosa posso io promettere loro, mediante la quale e' mi abbiano con reverenza ad amare o temere, quando, finita la guerra e' non hanno più alcuna cosa a convenire meco ? Di che gli

faire rougir des hommes nés et élevés sans aucun sentiment de l'honneur ? Pourquoi auraient-ils pour moi le moindre égard, puisque je leur suis inconnu ? Par quel Dieu ou par quels saints pourrais-je les faire jurer ? Par ceux qu'ils adorent ou par ceux qu'ils blasphèment ? J'ignore quels sont ceux qu'ils révèrent, mais je sais qu'ils les blasphèment tous. Comment pourrais-je croire qu'ils tinssent les promesses qu'ils ont faites à ceux qu'ils méprisent à toute heure ? Comment ceux qui méprisent Dieu même pourraient-ils respecter les hommes ? Quelle louable institution pourrait-on établir en une pareille misère ? Et si vous m'alléguiez que les Suisses et les Espagnols sont de bons soldats, je vous avouerai qu'ils l'emportent de beaucoup sur les Italiens ; mais si vous prenez garde à mon raisonnement et à la manière d'agir de ces deux peuples, vous verrez tout ce qui leur manque pour atteindre à la perfection des anciens. Les Suisses sont devenus d'excellents soldats, par une habitude naturelle, due à ce que je vous ai dit ; et les Espagnols doivent tout à la nécessité ; parce que, ayant à combattre en pays étranger, se voyant forcés à vaincre ou mourir, et

---

ho io a fare vergognare, che sono nati ed allevati senza vergogna ? Perchè mi hanno eglino ad osservare, che non mi conoscono ? Per quale Iddio, o per quali santi gli ho io a fare giurare ? Per quei ch' eglino adorano, o per quei che bestemmiano ? Che ne adorino non so io alcuno ; ma so bene che li bestemmiano tutti. Come ho io a credere ch' eglino osservino le promesse a coloro che ad ogni ora ei dispregiano ? Come possono coloro, che dispregiano Iddio, riverire gli uomini ? Quale dunque buona forma sarebbe quella che si potesse imprimere in questa materia ? E se voi mi allegassi che i Svizzeri e gli Spagnuoli sono buoni, io vi confesserei come eglino sono di gran lunga migliori che gl' Italiani ; ma se voi noterete il ragionamento mio, ed il modo del procedere d' ambidue, vedrete come e' manca loro di molte cose ad aggiugnere alla perfezione degli antichi. Ed i Svizzeri sono fatti buoni da uno loro naturale uso, causato da quello che oggi vi dissi, quegli altri da una necessità; perchè militando in una provincia forestiera, e parendo loro essere costretti o morire o vincere,

ne voyant pas la possibilité de fuir, ils sont devenus courageux. Mais leur supériorité est en grande partie défectueuse ; et le seul avantage qu'ils aient est qu'ils ont coutume d'attendre l'ennemi jusqu'à la pointe de la lance ou de l'épée. Personne n'est capable de leur enseigner tout ce qui leur manque, et à plus forte raison, quelqu'un qui ne parlerait pas la même langue.

Mais revenons aux Italiens. Privés qu'ils sont de princes sages, ils n'ont pu adopter aucune institution louable ; et ne s'étant point trouvés dans la même nécessité que les Espagnols, ils ne les ont point instituées d'eux-mêmes, si bien qu'ils sont devenus la honte du monde entier. Ce n'est point aux peuples qu'en est la faute, mais bien à leurs princes, lesquels ont été châtiés, et ont la juste punition de leur imprévoyance, en perdant leurs états ignominieusement et sans avoir tenté, pour se défendre, aucune action courageuse. Voulez-vous contrôler la vérité de mon dire ? Considérez combien de guerres ont eu lieu en Italie depuis la venue du roi Charles VIII jusqu'à nos jours. Les guerres ont coutume de rendre les hommes belliqueux et réputés ; cependant les guerres dont je vous parle, encore que grandes et

per non parere loro avere luogo alla fuga, sono diventati buoni. Ma è una bontà in molte parti defettiva, perchè in quella non è altro di buono, se non che si sono assuefatti ad aspettare il nimico infino alla punta della picca e della spada. Nè quello che manca loro, sarebbe alcuno atto ad insegnarlo, e tanto meno chi non fusse della loro lingua.Ma torniamo agli Italiani, i quali per non avere avuti i loro principi savi, non hanno preso alcuno ordine buono, e per non avere avuto quella necessità che hanno avuta gli Spagnuoli, non gli hanno per loro medesimi presi ; tale che rimangono il vituperio del mondo. Ma i popoli non ne hanno colpa, ma si bene i principi loro ; i quali ne sono stati gastigati, e della ignoranza loro ne hanno portate giuste pene, perdendo ignominiosamente lo stato, e senza alcuno esemplo virtuoso. Volete voi vedere se questo che io dico è vero ? Considerate quante guerre sono state in Italia dalla passata del re Carlo a oggi ; e solendo le guerre fare uomini bellicosi e reputati, queste quanto più sono state grandi

terribles, n'ont fait que ravir aux peuples et aux chefs le peu de réputation qui leur restait encore. Un tel abaissement ne peut provenir que de ce que les institutions actuelles sont défectueuses, et que nul n'a su en adopter de nouvelles. Ne croyez point que les armes italiennes recouvrent jamais quelque renommée, sinon par les moyens que je vous ai dits, et grâce aux princes qui ont en Italie de puissants états ; car on ne peut imprimer cette forme que dans des hommes simples, frustes, et qui vous appartiennent, et non chez des hommes corrompus, mal gouvernés et étrangers. Et l'on ne verra jamais un bon sculpteur se flatter de tirer une belle statue d'un bloc mal ébauché ; il y parviendra sans peine, d'un marbre brut.

Nos princes italiens s'imaginaient, avant d'avoir essuyé les coups des guerres ultramontaines, qu'il suffisait à un prince de savoir puiser dans les livres une réponse plaisante, écrire une belle lettre, de montrer dans ses paroles et ses dits promptitude et finesse ; savoir ourdir une intrigue, se parer d'or et de pierreries, dormir et manger avec plus de splendeur que les autres princes, s'entourer de toutes les voluptés, se montrer envers ses sujets plein d'avarice

e fiere, tanto più hanno fatto perdere di reputazione alle membra ed a' capi suoi. Questo conviene che nasca che gli ordini consueti non erano e non sono buoni, e degli ordini nuovi non ci è alcuno che abbia saputo pigliarne. Nè crediate mai che si renda reputazione alle arme italiane, se non per quella via che io ho dimostra, e mediante coloro che tengono stati grossi in Italia, perchè questa forma si può imprimere negli uomini semplici, rozzi e proprj, non ne' maligni, male custoditi e forestieri. Nè si troverà mai alcuno buono scultore, che creda fare una bella statua d' uno pezzo di marmo male abbozzato, ma si bene d' uno rozzo. Credevano i nostri principi italiani, prima ch' egli assaggiassero i colpi delle oltremontane guerre, che ad uno principe bastasse sapere negli scittori pensare una acuta risposta, scrivere una bella lettera, mostrare ne detti e nelle parole arguzia e prontezza, sapere tessere una fraude, ornarsi di gemme e d' oro, dormire e mangiare con maggiore splendore che gli altri, tenere assai lascivie intorno, governarsi co' sudditi avaramente e superbamente marcirsi

et d'orgueil ; croupir dans l'oisiveté ; donner, par faveur, les grades dans l'armée ; mépriser quiconque eût osé leur montrer une voie plus honorable, et vouloir que leurs paroles fussent considérées comme des oracles. Ils ne s'apercevaient point, les malheureux, qu'ils se préparaient par cette conduite, à devenir la proie du premier qui les viendrait assaillir. De là naquirent, en 1494, ces grands épouvantements, ces fuites précipitées, ces pertes surprenantes ; et c'est ainsi que les deux plus puissants états qui existaient en Italie ont été à plusieurs reprises ravagés et pillés.

Mais le pire de tout, c'est que les princes qui nous sont restés persistent dans le même aveuglement, vivent dans les mêmes désordres et ne veulent point s'apercevoir que ceux qui voulaient jadis conserver leurs états faisaient ou faisaient faire tout ce que je viens de vous exposer et mettaient tout leur soin à endurcir leur corps aux fatigues et à rendre leur âme insensible aux dangers. C'est pour cela que César et Alexandre et tant d'autres princes et guerriers illustres combattaient toujours au premier rang, et marchaient à pied couverts de leur armure : et s'ils perdaient leurs états, ils voulaient aussi perdre la

nell' ozio, dare i gradi della milizia per grazia, disprezzare, se alcuno avesse loro dimostro alcuna lodevole via, volere che le parole loro fussero responsi di oraculi ; nè si accorgevano i meschini che si preparavano ad essere preda di qualunque gli assaltava. Di qui nacquero poi nel mille quattrocento novantaquattro i grandi spaventi, le sùbite fughe, e le miracolose perdite ; e così tre potentissimi stati che erano in Italie, sono stati più volte saccheggiati e guasti. Ma quello che è peggio, è che quelli che ci restano stanno nel medesimo errore, e vivono nel medesimo disordine, e non considerano che quelli che anticamente volevano tenere lo stato, facevano e facevano fare tutte quelle cose che da me si sono ragionate, e che il loro studio era preparare il corpo a' disagi e lo animo a non temere i pericoli. Onde nasceva che Cesare, Alessandro e tutti quegli uomini e principi eccellenti, erano i primi intra i combattitori, andavano armati a piè, e se pur e' perdevano lo stato, e' volevano perdere la vita ; talmente che vivevano e morivano vir-

vie ; de sorte qu'ils vivaient et mouraient valeureusement. Si l'on peut blâmer dans la plupart d'entre eux un excès d'ambition, on ne pourra jamais leur reprocher ni mollesse ni aucune chose qui rend les hommes lâches et efféminés. Si nos princes pouvaient lire ces exemples et y croire, serait-il possible qu'ils ne changeassent pas de manière de vivre, et que leurs états ne jouissent pas d'une fortune meilleure ?

Puisque vous vous plaignîtes, au commencement de notre entretien, de votre ordonnance, je vous répondrai que si vous l'aviez établie comme je l'ai indiqué, et que si l'expérience vous eût prouvé qu'elle était défectueuse, c'est alors que vous auriez eu le droit de vous plaindre ; mais si votre armée n'a été ni organisée ni exercée comme je vous l'ai dit, c'est à elle à se plaindre de vous, qui au lieu d'une figure parfaite, n'avez produit qu'une ébauche informe. Les Vénitiens, de même que le duc de Ferrare, avaient commencé cette réforme ; ils n'ont pas su la mener à bonne fin ; c'est donc à eux qu'il faut s'en prendre, et non à leurs solats. Je vous affirme que, parmi les princes qui règnent en Italie, le premier qui entrera dans cette voie deviendra le premier, seigneur et maître de toute cette contrée. Et il en

tuosamente. E se in loro, o in parte di loro si poteva dannare troppa ambizione di regnare, mai non si troverà che in loro si danni alcuna mollizie, o alcuna cosa che faccia gli uomini delicati ed imbelli. Le quali cose, se da questi principi fussero lette e credute, sarebbe impossibile che loro non mutassero forma di vivere, e le provincie loro non mutassero fortuna. E perchè voi nel principio di questo nostro ragionamento vi dolesti della vostra ordinanza, io vi dico che, se voi l' avete ordinata come io ho di sopra ragionato, ed ella abbia dato di se non buona esperienza, voi ragionevolmente ve ne potete dolere ; ma s' ella non è così ordinata ed esercitata come ho detto, ella può dolersi di voi, che avete fatto uno abortivo, non una figura perfetta. I Viniziani ancora e il duca di Ferrara la cominciarono e non la seguirono ; il che è stato per difetto loro, non degli uomini loro. Ed io vi affermo, che qualunque di quelli, che tengono oggi stati in Italia, prima entrerà per questa via, fia, prima che alcuno altro, signore di questa pro-

sera de ses états comme du royaume de Macédoine, lorsqu'il se rangea sous la domination de Philippe, qui, élevé par Epaminondas le Thébain, apprit de lui l'art d'organiser une armée et qui, pendant que le reste de la Grèce, oisive, ne s'occupait qu'à entendre réciter des pièces de théâtre, sut s'élever, par cette discipline et continuel exercice, à un tel degré de puissance qu'il parvint en peu d'années à s'emparer de toute cette contrée, et à laisser à son fils un empire fondé sur d'assez solides fondements pour lui permettre de devenir prince de tout l'univers. Quiconque méprise ces pensées, s'il est prince, dédaigne ses états, et s'il est citoyen, sa patrie.

Pour moi, je me plains de la nature qui devait ou me laisser ignorer ces maximes ou me donner la faculté de les mettre en pratique. Aujourd'hui que je suis vieux, je n'espère plus pouvoir en trouver l'occasion. C'est pourquoi je me suis montré libéral de mon expérience envers vous qui, jeune et d'un rang élevé, si les choses que je vous ai dites vous ont plu, pourrez en temps et lieu les conseiller à votre prince et l'aider à les mettre en œuvre. Que ce grand dessein ne vous étonne ni ne vous effraie ; car cette contrée semble née pour ressusciter les choses mortes, comme

vincia; ed interverrà allo stato suo come al regno de' Macedoni, il quale, venendo sotto a Filippo, che aveva imparato il modo dell' ordinare gli eserciti da Epaminonda tebano, diventò, con questo ordine e con questi esercizi, mentre che l' altra Grecia stava in ozio ed attendeva a recitare commedie, tanto potente che potette in pochi anni tutta occuparla, ed al figliulo lasciare tale fondamento, che potè farsi principe di tutto il mondo. Colui adunque che dispregia questi pensieri, s' egli è principe, dispregia il principato suo ; s' egli è cittadino, la sua città. Ed io mi dolgo della natura, la quale a ella non mi dovea fare conoscitore di questo, o ella mi doveva dare facultà a poterlo eseguire. Nè penso oggimai, essendo vecchio, potere averne alcuna occasione ; e per questo io ne sono stato con voi liberale, che, essendo giovani e qualificati, potrete, quando le cose dette da me vi piacciano, ai debiti tempi, in favore dei vostri principi, aiutarle e consigliarle. Di che non voglio vi sbigottiate o diffidiate, perchè questa provincia pare nata per risuscitare le cose morte, come si è visto della poesia, della pittura e della

on l'a vu pour la poésie, la peinture et la sculpture. Quant à la part que je pourrais y prendre, mon âge avancé fait que je n'y compte guère. Sans doute, si la destinée m'eût accordé jadis un état assez vaste pour suffire à une telle entreprise, je crois que j'aurais fait voir en peu de temps au monde combien les institutions de l'antiquité sont bonnes ; et cet état, je l'aurais accrû avec gloire, ou je l'aurais perdu sans déshonneur.

Art de la guerre, VII.

---

scultura. Ma, quanto a me si aspetta, per essere in là cogli anni, me ne diffido. E veramente, se la fortuna mi avesse conceduto per lo addietro tanto stato quanto basta a una simile impresa, io crederei in brevissimo tempo avere dimostro al mondo, quanto gli antichi vagliano ; e senza dubbio o io l' arei accresciuto con gloria o perduto senza vergogna.

Arte della guerra, VII.

Chapitre XVI

LA RELIGION

Lorsqu'on se demande pourquoi les peuples de l'antiquité étaient plus épris de la liberté que ceux de notre temps, il me semble que c'est par la même raison que les hommes d'aujourd'hui sont moins forts, ce qui tient, à mon avis, à la différence de notre éducation et de celle des anciens, fondée sur la diversité de notre religion et des religions antiques. En effet, notre religion, nous ayant montré la vérité et l'unique chemin du salut, fait que nous estimons moins les honneurs de ce monde. Les païens au contraire, qui estimaient beaucoup la gloire, et y avaient placé le souverain bien, étaient plus farouches dans tout ce qu'ils faisaient. On en peut voir les marques dans une foule de leurs institutions, à commencer par la magnificence de leurs sacrifices, comparée à l'humilité des nôtres, dont la pompe plus suave qu'éclatante n'offre rien de cruel ou de propre à exciter le courage. Certes, la pompe ni la magnificence ne faisaient

---

Pensando dunque donde possa nascere, che in quelli tempi antichi, i popoli fussero più amatori della libertà che in questi credo nasca da quella medesima cagione che fa ora gli uomini manco forti : la quale credo sia la diversità della educazione nostra dalla antica, fondata nella diversità della religione nostra dalla antica. Perchè avendoci la nostra religione mostra la verità e la vera via, ci fa stimare meno l' onore del mondo : onde i gentili stimandolo assai, ed avendo posto in quello il sommo bene, erano nelle azioni loro più feroci. Il che si può considerare da molte loro constituzioni, cominciandosi dalla magnificenza de' sacrificii loro, alla umilità de' nostri ; dove è qualche pompa più dilicata che magnifica, ma nessuna azione feroce o gagliarda. Quivi non mancava la pompa nè la magni-

point défaut à leurs cérémonies, mais on y joignait l'acte du sacrifice, plein de sang et de férocité, puisqu'on égorgeait une multitude d'animaux. La vue d'un tel spectacle, cruel et terrible, rendait les hommes semblables à lui. D'autre part, la religion antique n'accordait les honneurs divins qu'aux hommes illustrés par une gloire mondaine, tels que les chefs d'armée et les chefs de républiques. Notre religion, au contraire, n'a sanctifié que des hommes humbles et contemplatifs, et non les hommes d'action. Elle a de plus placé le souverain bien dans l'humilité, l'abaissement, et le mépris des choses de ce monde ; tandis que la religion antique le faisait consister dans la grandeur d'âme, la force corporelle, et dans tout ce qui pouvait rendre les hommes très forts et valeureux. Et si notre religion exige que nous ayons de la force, c'est plutôt celle qui fait supporter les maux que celle qui porte aux grandes actions.

Il semble donc que cette nouvelle manière de vivre ait rendu le monde faible et l'ait livré en proie aux scélérats qui le peuvent manier à leur guise, en toute sécurité, voyant l'universalité des hommes disposée, dans l'espoir du Paradis, à souffrir tous leurs outrages plutôt qu'à s'en venger.

---

ficenza delle cerimonie, ma vi si aggiungeva l' azione del sacrificio pieno di sangue e di ferocia, ammazzandovisi moltitudine di animali : il quale aspetto sendo terribile, rendeva gli uomini simili a lui. La religione antica, oltre di questo, non beatificava se non gli uomini pieni di mondana gloria ; come erano capitani di eserciti, e principi di repubbliche. La nostra religione ha glorificato più gli uomini umili e contemplativi, che gli attivi. Ha dipoi posto il sommo bene nella umiltà, abiezione, nello dispregio delle cose umane : quell' altra lo poneva nella grandezza dello animo, nella fortezza del corpo, ed in tutte le altre cose atte a fare gli uomini fortissimi. E se la religione nostra richiede che abbi in te fortezza, vuole che tu sia atto a patire più che fare una cosa forte. Questo modo di vivere, adunque, pare che abbi renduto il mondo debole, e datolo in preda agli uomini scellerati ; i quali sicuramente lo possono maneggiare, veggendo come la università degli uomini, per andare in paradiso, pensa più a sopportare le sue battiture,

Toutefois, si le monde s'est efféminé, si le ciel n'ordonne plus la guerre, cela vient plutôt sans doute de la lâcheté des hommes qui ont interprété notre religion d'après la paresse et non selon la vertu ; car s'ils avaient considéré qu'elle permet l'exaltation et la défense de la patrie, ils auraient vu qu'elle veut également que nous l'aimions et honorions, et qu'il fallait donc nous préparer à devenir capables de la défendre.

Ces fausses interprétations qui corrompent l'éducation sont cause qu'on ne voit plus au monde autant de républiques que dans l'antiquité, et que par conséquent, les peuples n'ont plus autant d'amour pour la liberté qu'ils n'en avaient alors.

Discours, II, 2.

Toutes les villes, tous les pays qui vivent dans la liberté prospèrent grandement. La population y est plus nombreuse, parce que les mariages y sont plus libres et qu'on s'y marie plus volontiers ; car chacun voit naître avec joie des enfants qu'il croit pouvoir nourrir, et dont il ne craint pas qu'on ravisse le patrit moine ; il sait qu'il a donné le jour, non pas à de- esclaves, mais à des hommes libres qui pourrons

che a vendicarle. E benchè paia che si sia effeminato il mondo, e disarmato il Cielo, nasce più senza dubbio dalla viltà degli uomini, che hanno interpretato la nostra religione secondo l' ozio, e non secondo la virtù. Perchè, se considerassino come la permette la esaltazione e la difesa della patria, vedrebbono come la vuole che noi l' amiamo ed onoriamo, e prepariamoci ad esser tali che noi la possiamo difendere. Fanno adunque queste educazioni, e si false interpretazioni, che nel mondo non si vede tante repubbliche quante si vedeva anticamente ; nè, per conseguente, si vede ne' popoli tanto amore alla libertà quanto allora. *Discorsi*, II, 2.

... tutte le terre e le provincie che vivono libere in ogni parte... fanno i progressi grandissimi. Perchè quivi si vede maggiori popoli, per essere i matrimoni più liberi, e più desiderabili dagli uomini : perchè ciascuno procrea volentieri quelli figlioli che crede poter nutrire, non dubitando che il patrimonio gli sia tolto, che e' conosce non solamente che nascono liberi e non schiavi, ma che possono mediante la virtù

par leur valeur devenir les premiers d'entre les citoyens. On y voit les richesses croître et multiplier en grand nombre, et celles qui viennent de l'agriculture et celles qui viennent du commerce. Chacun cherche avec empressement à augmenter et à posséder les biens dont il croit pouvoir jouir après les avoir acquis. Il en résulte que les citoyens s'occupent à l'envi des intérêts privés et publics et que les uns et les autres prospèrent de jour en jour merveilleusement.

Le contraire arrive aux pays qui sont asservis, et plus leur servitude est pesante, plus ils manquent de ce bonheur général. *Discours*, II, 2.

Jamais législateur n'imposa à un peuple des lois hors de l'ordre commun, sans y faire intervenir la divinité ; car on ne les eût point acceptées. En effet, il existe une foule d'avantages qu'un homme prévoyant est seul à connaître, mais qui n'ont pas un caractère d'évidence assez marqué pour convaincre tout le monde. *Discours*, I, 11.

Dans les états où la religion domine, il est facile d'introduire l'esprit militaire, tandis que chez un

---

loro diventare principi ; veggendosi le ricchezze moltiplicare in maggior numero, e quelle che vengono dalla cultura, e quelle che vengono dalle arti. Perchè ciascuno volentieri moltiplica in quella cosa, e cerca di acquistare quei beni, che crede, acquistati, potersi godere. Onde ne nasce che gli uomini a gara pensando ai privati ed a' pubblici comodi, e l' uno e l' altro viene maravigliosamente a crescere. Il contrario di tutte queste cose segue in quelli paesi che vivono servi ; e tanto più mancano del consueto bene, quanto è più dura la servitù. *Discorsi*, II, 2.

E veramente mai non fu alcuno ordinatore di leggi straordinarie in un popolo che non ricorresse a Dio, perchè altrimenti non sarebbero accettate : perchè sono molti beni conosciuti da uno prudente, i quali non hanno in sè ragioni evidenti da poterli persuadere ad altrui. *Discorsi*, I, 11.

... dove è religione facilmente si possono introdurre l'armi,

peuple militaire, mais irréligieux, il est difficile d'introduire la religion. *Discours*, I, 11.

Et, comme l'observance du culte divin est la cause de la grandeur des états, de même le mépris du culte est cause de leur ruine. Car où manque la crainte de Dieu, il est nécessaire ou que l'Etat succombe ou qu'il soit soutenu par la crainte d'un prince qui supplée au défaut de la religion. Or, comme la vie d'un prince est de courte durée, l'Etat périclite sitôt que vient à lui manquer l'appui de sa valeur. D'où il résulte que les gouvernements qui dépendent seulement de la valeur d'un homme sont peu durables, parce que cette valeur s'éteint avec la vie du prince, et que rarement elle reparaît, renouvelée, chez son successeur, ainsi que Dante l'a sagement exprimé dans le tercet suivant :

Rade volte discende per li rami
L'umana probitate ; e questo vuole
Quel che la dà, perchè da lui si chiami[1].

e dove sono l' armi e non religione, con difficultà si può introdurre quella. *Discorsi*, I, 11.

E come la osservanza del culto divino è cagione della grandezza delle repubbliche, così il dispregio di quella è cagione della rovina d'esse. Perchè, dove manca il timore di Dio, conviene che o quel regno rovini, o che sia sostenuto dal timore d'un principe che supplisca a' difetti della religione. E perchè i principi sono di corta vita, conviene che quel regno manchi presto, secondo che manca la virtù d' esso. Donde nasce che i regni i quali dependono solo dalla virtù d' uno uomo, sono poco durabili, perchè quella virtù manca con la vita di quello ; e rade volte accade che la sia rinfrescata con la successione, come prudentemente Dante dice :

« Rade volte discende per li rami
» L' umana probitate ; e questo vuole
» Quel che la dà, perchè da lui si chiami. »

[1] Il est rare que la sagesse d'un homme passe à ses descendants ; ainsi le veut Celui qui la donne, afin qu'elle se réclame de lui. *Purgatoire*, Chant VII, v. 121-123.

Le salut d'une république ou d'un royaume n'est donc point d'avoir un prince qui gouverne avec sagesse pendant sa vie, mais un qui organise l'Etat de manière que, même après sa mort, le gouvernement se maintienne. Et bien qu'il soit plus facile de faire adopter à des hommes encore frustes une opinion nouvelle et un ordre nouveau, il n'est cependant pas impossible de les faire adopter à des hommes civilisés ou qui se flattent de l'être. Les Florentins ne se croient ignorants ni grossiers ; néanmoins, le frère Jérôme Savonarole leur fit accroire qu'il avait des entretiens avec Dieu. Je ne veux point juger s'il disait vrai ou faux, car on ne doit parler qu'avec respect d'un homme aussi extraordinaire. Je dis seulement qu'une infinité de gens le croyaient, sans avoir rien vu de surnaturel qui pût les obliger à croire, car sa vie entière, sa science, le sujet de ses discours suffisaient pour faire croire en lui. Toutefois, il ne faut pas que personne appréhende d'échouer aujourd'hui en des entreprises où d'autres jadis ont réussi. Car les hommes naissent, vivent et meurent toujours d'après les mêmes lois.

Discours, I, 11.

Non è, adunque, la salute di una repubblica o d' uno regno avere uno principe che prudentemente governi mentre vive ; ma uno che l' ordini in modo, che, morendo ancora, la si mantenga. E benchè agli uomini rozzi più facilmente si persuade uno ordine o una oppinione nuova, non è per questo impossibile persuaderla ancora agli uomini civili, e che si presumono non essere rozzi. Al popolo di Firenze non pare essere nè ignorante nè rozzo : nondimanco da frate Girolamo Savonarola fu persuaso che parlava con Dio. Io non voglio giudicare s' egli era vero o no, perchè d' un tanto uomo se ne debbe parlare con reverenza : ma io dico bene, che infiniti lo credevano, senza avere visto cosa nessuna istraordinaria da farlo loro credere ; perchè la vita sua, la dottrina, il soggetto che prese, erano suffizienti a fargli prestare fede. Non sia, pertanto, nessuno che si sbigottisca di non potere conseguire quello che è stato conseguito da altri ; perchè gli uomini, nacquero, vissero e morirono sempre con un medesimo ordine.

Discorsi, I, 11.

Il est une chose où, comme en beaucoup d'autres, je suis d'une opinion contraire à celle des Florentins. Ils voudraient un prédicateur qui leur montrât le chemin du Paradis, et moi j'en voudrais trouver un qui leur montrât le chemin pour aller chez le diable ; de plus, ils le voudraient bon, prudent, intègre et loyal, et moi j'en voudrais trouver un qui fût plus fou que le Ponzo, plus roublard que frère Jérôme, plus hypocrite que frère Albert ; car il m'est avis que ce serait une belle chose, et digne de la bonté de notre temps, que tout ce que nous avons expérimenté en beaucoup de moines divers, s'expérimentât en un seul, car le vrai moyen, me semble-t-il, pour aller en Paradis, c'est d'apprendre le chemin de l'Enfer pour le fuir. En outre, quand on voit combien a de crédit un méchant revêtu du manteau de la religion, il est aisé de se figurer combien en aurait un bon qui allât, non point par simulation, mais en vérité, pieds nus, dans la boue de saint François.

Lett. fam., 422-23.

Vero è che io so che sono contrario, come in molte altre cose, all' opinione di quelli cittadini (di Firenze) : eglino vorrieno un predicatore che insegnassi loro la via del Paradiso, et io vorrei trovarne uno che insegnassi loro la via di andare a casa il diavolo ; vorrebbono appresso che fosse buono prudente intiero et leale, et io ne vorrei trovare uno più pazzo che il Ponzo, più versuto che fra Girolamo, più ippocrito che frate Alberto, perchè mi parebbe una bella cosa, et degna della bontà di questi tempi, che tutto quello che noi habbiamo sperimentato in molti frati, si esperimentasse in uno, perchè io credo che questo sarebbe il vero modo ad andare in Paradiso, imparare la via dell' Inferno per fuggirla. Vedendo, oltre di questo, quanto credito ha uno tristo che sotto il mantello della religione si nasconda, si può fare sua coniettura facilmente, quanto ne harebbe un buono che andasse in verità et non in simulazione, pestando i fanghi di S. Francesco.

Lett. fam., 422-23.

Chapitre XVII.

LE PATRIOTISME DE MACHIAVEL

Combien il importe de tenir compte de la religion, et comment l'Italie, pour y avoir manqué, grâce à l'Eglise romaine, s'est ruinée.

Les princes et les républiques qui veulent conserver leur pouvoir intact, doivent sur toute chose maintenir sans altération les cérémonies religieuses et veiller toujours à ce qu'on les respecte ; car le plus sûr indice de la ruine d'un pays c'est de voir le culte divin méprisé.

Il sera facile d'y pourvoir dès qu'on saura sur quels fondements est établie la religion d'un pays, car toute religion a pour base de son existence quelqu'une de ses institutions principales.

Celle des païens était fondée sur les réponses des oracles, ainsi que sur l'ordre des augures et des aruspices ; c'est d'eux que dépendaient toutes leurs

---

Di quanta importanza sia tenere conto della religione, e come la Italia per esserne mancata mediante la Chiesa romana, è rovinata.

Quelli principi, o quelle repubbliche, le quali si vogliono mantenere incorrotte, hanno sopra ogni altra cosa a mantenere incorrotte le cerimonie della religione, e tenerle sempre nella loro venerazione ; perchè nissuno maggiore indizio si puote avere della rovina d' una provincia, che vedere dispregiato il culto divino. Questo è facile a intendere, conosciuto che si è in su che sia fondata la religione dove l' uomo è nato ; perchè ogni religione ha il fondamento della vita sua in su qualche principale ordine suo. La vita della religione gentile era fondata sopra i responsi delli oracoli, e sopra la setta delli arioli e delli aruspici : tutte le altre loro cerimonie, sacrificii, riti, depende-

autres cérémonies, leurs sacrifices, leurs rites. Ils croyaient facilement que le dieu qui pouvait vous prédire les biens ou les maux à venir, pouvait aussi vous les procurer. De là les temples, de là les sacrifices, de là les supplications et toutes les autres cérémonies en l'honneur des dieux ; pour la même raison l'oracle de Délos, le temple de Jupiter Ammon, et d'autres oracles célèbres tenaient le monde entier en admiration et dévot. Mais lorsque ceux-ci commencèrent à parler au gré des puissants et que les peuples eurent découvert la fraude, les hommes devinrent incrédules et disposés à renverser toutes les bonnes institutions.

Que les chefs d'une république ou d'une monarchie maintiennent donc les fondements de leur religion nationale, moyennant quoi ce sera pour eux chose facile de garder leur état religieux et, par conséquent, discipliné et uni. En outre, tout ce qui est favorable à la religion, ils le doivent favoriser et accroître, et cela d'autant plus qu'ils sont plus éclairés et plus instruits dans la science de la nature. D'une telle conduite tenue par des hommes sages est née la croyance aux miracles qu'on célèbre dans toutes les

vano da questi ; perchè loro facilmente credevano che quello Dio che ti poteva predire il tuo futuro bene o il tuo futuro male, te lo potessi ancora concedere. Di qui nascevano i tempii, di qui i sacrificii, di qui le supplicazioni, ed ogni altra cerimonia in venerarli : perchè l' oracolo di Delo, il tempio di Giove Ammone, ed altri celebri oracoli, tenevano il mondo in ammirazione, e devoto. Come costoro cominciarono dipoi a parlare a modo de' potenti, e questa falsità si fu scoperta ne' popoli, divennero gli uomini increduli, ed atti a perturbare ogni ordine buono. Debbono, adunque, i Principi d' una repubblica o d'un regno, i fondamenti della religione che loro tengono, mantenerli ; e fatto questo, sarà loro facil cosa a mantenere la loro repubblica religiosa, e, per conseguente, buona ed unita. E debbono, tutte le cose che nascono in favore di quella, come che le giudicassino false, favorirle ed accrescerle ; e tanto più lo debbono fare, quanto più prudenti sono, e quanto più conoscitori delle cose naturali. E perchè questo modo è stato osservato dagli uomini savi, ne è nata l' opinione dei miracoli, che si celebrano nelle religioni eziandio

religions, même fausses. Les hommes avisés les propageaient sans s'inquiéter de leur origine, et l'autorité de ces hommes les rendait dignes de foi aux yeux de chacun. Rome eut beaucoup de ces miracles parmi lesquels je citerai le suivant. Au sac de la cité des Véiens par les soldats romains, plusieurs d'entre eux pénétrèrent dans le temple de Junon. S'étant approchés de la statue, ils lui demandèrent si elle voulait venir à Rome : « Vis venire Romam ? » Il parut à l'un qu'elle faisait signe de consentir, à tel autre qu'elle disait oui. Et parce que ces soldats étaient pleins de religion (ainsi que Tite-Live le démontre, puisqu'ils entrèrent dans le temple sans tumulte, tous remplis de dévotion et de respect), il leur sembla entendre la réponse qu'ils avaient présumée à leur demande. Cette croyance ou crédulité fut accueillie et propagée par Camille ainsi que les autres chefs du gouvernement.

Certes, si la religion avait pu se maintenir parmi les chefs de la république chrétienne, telle que son divin fondateur l'avait établie, les États chrétiens seraient bien plus unis et plus heureux qu'ils ne sont présentement. La preuve la plus frappante de sa déchéance,

false : perchè i prudenti gli aumentano, da qualunque principio e' si nascano ; e l' autorità loro dà poi a quelli fede appresso a qualunque. Di questi miracoli ne fu a Roma assai ; e intra gli altri fu, che saccheggiando i soldati romani la città de' Veienti, alcuni di loro entrarono nel tempio di Giunone, ed accostandosi alla immagine di quella, e dicendole *vis venire Romam*, parve ad alcuno vedere che la accennasse ; ad alcun altro, che ella dicesse di si. Perchè, sendo quelli uomini ripieni di religione (il che dimostra Tito Livio, perchè nell' entrare nel tempio, vi entrarono senza tumulto, tutti devoti e pieni di reverenza), parve loro udire quella risposta che alla domanda loro per avventura si avevano presupposta : la quale opinione e credulità, da Cammillo e dagli altri principi della città fu al tutto favorita ed accresciuta. La quale religione se ne' Principi della repubblica cristiana si fusse mantenuta, secondo che dal datore d' essa ne fu ordinato, sarebbero gli stati e le repubbliche cristiane più unite e più felici assai ch' elle non sono. Nè si può fare altra maggiore coniettura della declinazione d' essa,

c'est de voir que les peuples les plus voisins de l'Eglise romaine, tête de notre religion, sont justement les moins religieux. Celui qui considérerait ses principes fondamentaux et combien la pratique d'aujourd'hui s'en éloigne, jugerait sans aucun doute que l'heure est proche de la ruine ou du châtiment.

Et comme plusieurs estiment que le bonheur de l'Italie dépend de l'Eglise de Rome, j'invoquerai contre elle des raisons qui se présentent à mon esprit; j'en alléguerai d'abord deux très fortes, lesquelles, selon moi, sont sans réplique. En premier lieu, les exemples coupables de cette cour ont éteint dans ce pays toute dévotion et toute religion, ce qui entraîne après soi des inconvénients sans fin, des désordres sans fin ; et comme partout où règne la religion on suppose l'existence de toute sorte de bien, de même où elle manque on suppose le contraire, c'est donc à l'Eglise et aux prêtres que nous autres Italiens nous avons cette première obligation d'être sans religion et sans mœurs, mais nous leur en avons une bien plus grande encore qui est la cause de notre ruine: c'est que l'Eglise a entretenu et entretient la division dans notre pays. En effet, nulle contrée ne fut unie

quanto è vedere come quelli popoli che sono più propinqui alla Chiesa romana, capo della religione nostra, hanno meno religione. E chi considerasse i fondamenti suoi, e vedesse l' uso presente quanto è diverso da quelli, giudicherebbe esser propinquo, senza dubbio, o la rovina o il flagello. E perchè sono alcuni d' opinione, che 'l ben essere delle cose d' Italia dipende dalla Chiesa di Roma, voglio contro ad essa discorrere quelle ragioni che mi occorrono : e ne allegherò due potentissime, le quali, secondo me, non hanno repugnanza. La prima è, che per gli essempi rei di quella corte, questa provincia ha perduto ogni divozione ed ogni religione : il che si tira dietro infiniti inconvenienti e infiniti disordini ; perchè, così come dove è religione si presuppone ogni bene, così dove ella manca si presuppone il contrario. Abbiamo, adunque, con la Chiesa e con i preti noi Italiani questo primo obbligo, d' essere diventati senza religione e cattivi : ma ne abbiamo ancora un maggiore, il quale è cagione della rovina nostra questo è che la chiesa ha tenuto e tiene questa nostra provincia divisa. E veramente, alcuna provincia non fu mai unita o felice, se la non viene

et heureuse sinon soumise dans son entier à un prince ou à une république comme c'est le cas pour la France et l'Espagne. Si l'Italie n'est pas dans la même situation, si elle n'est pas soumise à un gouvernement monarchique ou républicain, la faute en est à l'Eglise seule qui, ayant possédé longuement et tenu en mains le pouvoir temporel, n'a eu ni assez de puissance ni assez de courage pour occuper le reste de l'Italie et s'en rendre souveraine. Mais, d'autre part, elle n'a jamais été assez faible pour n'avoir pu, dans la crainte de perdre sa propriété sur les choses temporelles, appeler à son aide un allié puissant qui la défendît contre qui fût devenu trop redoutable en Italie ; les temps passés nous en montrent de nombreuses expériences. Ainsi, avec l'appui de Charlemagne, elle chassa les Lombards qui étaient déjà maîtres de presque toute l'Italie, et de nos temps, elle a enlevé la puissance aux Vénitiens avec l'aide de la France, pour chasser ensuite les Français avec l'aide des Suisses.

Ainsi, l'Eglise n'ayant jamais été assez forte pour pouvoir occuper toute l'Italie et n'ayant pas permis qu'un autre l'occupât, est cause que cette nation n'a

tutta alla obedienza d' una repubblica o d' uno principe, come è avvenuto alla Francia ed alla Spagna. E la cagione che la Italia non sia in quel medesimo termine, nè abbia anch' ella o una repubblica o uno principe che la governi, è solamente la Chiesa : perchè, avendovi abitato e tenuto imperio temporale, non è stata si potente nè di tal virtù, che l' abbia potuto occupare il restante d' Italia, e farsene principe ; e non è stata, dall' altra parte, si debile, che, per paura di non perdere il dominio delle cose temporali, la non abbi potuto convocare uno potente che la difenda contra a quello che in Italia fusse diventato troppo potente : come si è veduto anticamente per assai esperienze, quando mediante Carlo Magno la ne cacciò i Lombardi, ch' erano già quasi re di tutta Italia ; e quando ne' tempi nostri ella tolse la potenza a' Veneziani con l' aiuto di Francia ; dipoi ne cacciò i Franciesi con l' aiuto de' Svizzeri. Non essendo, dunque, stata la Chiesa potente da potere occupare l'Italia, nè avendo permesso che un altro la occupi, è stata cagione che la non è potuta venire sotto un capo ; ma è stata sotto più principi e signori, da' quali è nata tanta

pu se réunir sous un chef unique, mais qu'elle est restée sous plusieurs princes et seigneurs ; de là tant de désunion et de faiblesse qu'elle est devenue la proie non seulement de barbares puissants mais de quiconque l'assaille.

C'est à l'Eglise et non à d'autres que nous Italiens en sommes redevables.

Et qui voudrait acquérir une preuve de cette vérité par une expérience irrécusable n'aurait besoin que d'avoir assez de puissance pour envoyer la Cour romaine avec toute l'autorité qu'elle a en Italie, habiter dans les terres des Suisses, chez le peuple, le seul de nos jours qui vive à la manière des anciens et quant à la religion et quant aux institutions militaires ; et il verrait en peu de temps les mœurs corrompues de cette cour produire plus de désordre dans cette contrée que n'en pourrait produire, en n'importe quel temps, n'importe quel désastre.

Discours, I, 12.

Ces réformes ne sont pas moins nécessaires aux religions, et l'exemple de la nôtre en est une preuve convaincante. Si saint François et saint Dominique ne l'avaient point ramenée vers son principe, elle

---

disunione e tanta debolezza, che la si è condotta ad essere stata preda, non solamente di Barbari potenti, ma di qualunque l' assalta. Di che noi altri Italiani abbiamo obbligo con la Chiesa, e non con altri. E chi ne volesse per esperienza certa vedere più pronta la verità, bisognerebbe che fusse di tanta potenza, che mandasse ad abitare la corte romana, con l' autorità che l' ha in Italia, in le terre de' Svizzeri ; i quali oggi sono quelli soli popoli che vivono, e quanto alla religione e quanto agli ordini militari, secondo gli antichi : e vedrebbe che in poco tempo farebbero più disordine in quella provincia i costumi tristi di quella corte, che qualunche altro accidente che in qualunche tempo vi potessi surgere. *Discorsi* I, 12.

Ma quanto alle sètte, si vede ancora queste rinnovazioni essere necessarie per lo essempio della nostra religione ; la quale se non fusse stata ritirata verso il suo principio da San Francesco e da San Domenico, sarebbe al tutto spenta.

aurait complètement cessé de vivre ; mais, par la pauvreté et l'exemple du Christ, ils la ranimèrent dans le cœur des hommes, où elle était déjà éteinte ; et leurs règles nouvelles furent si fortes que la vie déshonnête des prélats et chefs de la religion n'ont pu causer sa ruine. En effet, par la pauvreté de leur vie, par l'influence sur le peuple de leurs prédications et de la confession, ils ont réussi à lui persuader que c'est un péché de médire et un mérite de vivre sous l'obéissance des frères, et que s'il arrive aux frères de commettre des fautes, il faut laisser à Dieu le soin de les en châtier. Aussi pèchent-ils tant et plus, parce qu'ils ne craignent point un châtiment qu'ils ne voient et auquel ils ne croient point.

Cette réforme a donc maintenu et maintient notre religion. *Discours*, III, 1.

Certes, là où cette bonté n'existe pas, on ne peut rien attendre de bon : c'est ainsi qu'aujourd'hui on ne peut rien espérer de ces pays corrompus, comme l'est, entre tous, l'Italie ; bien que la France et l'Espagne aient aussi leur bonne part de telle corruption. Et si, dans ces deux royaumes, on ne voit pas

---

Perchè questi, con la povertà e con l'essempio della vita di Cristo, la ridussono nella mente degli uomini, che già vi era spenta : e furono si potenti gli ordini loro nuovi, ch'ei sono cagione che la disonestà de' prelati e de' capiti della religione non la rovini ; vivendo ancora poveramente, ed avendo tanto credito nelle confessioni con i popoli e nelle predicazioni, che é danno loro ad intendere come egli è male a dir male del male, e che sia bene vivere sotto l'ubidienza loro, e se fanno errori lasciargli gastigare a Dio : e così quelli fanno il peggio che possono, perchè non temono quella punizione che non veggono e non credono. Ha, adunque, questa rinnovazione mantenuto, e mantiene, questa religione.
Discorso III. 1.

E veramente, dove non è questa bontà, non si può sperare nulla di bene ; come non si può sperare nelle provincie che in questi tempi si veggono corrotte : come è la Italia sopra tutte le altre ; ed ancora la Francia e la Spagna di tale corruzione ritengono parte. E se in quelle provincie non si vede tanti

autant de désordres que l'Italie en enfante chaque jour, il ne faut pas l'attribuer à des vertus qui leur sont en grande partie étrangères, mais à la présence d'un roi qui maintient l'union dans l'Etat, et aux institutions non encore corrompues de ces royaumes.

C'est en Allemagne surtout que cette bonté et cet esprit de religion sont encore visibles à un haut degré parmi le peuple et font que plusieurs états indépendants y vivent libres, observant leurs lois, de manière à ce que personne, ni au dehors ni au dedans, ne songe à s'en rendre maître. Et pour prouver qu'une bonne part des vertus antiques règnent encore dans leur sein, j'en veux donner un exemple semblable à celui que j'ai cité plus haut du Sénat et du peuple romain.

Lorsqu'il advient que ces républiques ont besoin d'obtenir une certaine somme d'argent pour les dépenses de l'Etat, il est d'usage que les magistrats ou les conseils chargés du gouvernement imposent tous les habitants du pays à un ou deux pour cent de ce que chacun possède. Cette mesure adoptée suivant les formes usitées dans le pays, chacun se présente devant le receveur des impôts ; il prête d'abord le serment de payer la somme convenable,

---

disordini quanti nascono in Italia ogni dì, deriva non tanto dalla bontà de' popoli, la quale in buona parte è mancata ; quanto dallo avere uno re che gli mantiene uniti, non solamente per la vitù sua, ma per l' ordine di quelli regni, che ancora non sono guasti. Vedesi bene nella provincia della Magna, questa bontà e questa religione ancora in quelli popoli esser grande ; la qual fa che molte repubbliche vi vivono libere, ed in modo osservano le loro leggi, che nessuno di fuori nè di dentro ardisce occuparle. E che sia vero che in loro regni buona parte di quella antica bontà, io ne voglio dare uno essempio simile a questo detto di sopra del Senato e della Plebe romana. Usano quelle repubbliche, quando gli occorre loro bisogno di avere a spendere alcuna quantità di danari per conto pubblico, che quelli magistrati o consigli che ne hanno autorità, ponghino a tutti gli abitanti della città uno per cento, o dua, di quello che ciascuno ha di valsente. E fata tale deliberazione secondo l' ordine della terra, si rappresenta ciascuno dinanzi agli esecutori di tale imposta ; e, preso prima il giuramento di pagare

et il jette ensuite dans un coffre destiné à cet usage ce que, dans son âme et conscience, il croit devoir payer ; et il n'y a de témoin de ce paiement que celui-là seul qui paie.

D'où l'on peut conjecturer combien il existe encore parmi ces hommes de bonté et de religion. On doit penser également que chacun paie la somme due ; car s'il ne la donnait pas, la contribution n'atteindrait pas le montant déterminé par les sommes précédemment obtenues : si quelqu'un ne payait point, la fraude ne tarderait pas à être découverte, et dès qu'on s'en apercevrait, on aurait bientôt fait d'adopter un autre moyen de paiement.

Cette probité est d'autant plus admirable de nos jours, qu'elle est plus rare, et qu'elle n'existe plus que dans ces pays seuls. Il y a deux causes à cela. La première est qu'ils n'ont jamais eu grand commerce avec leurs voisins qui ne sont point venus chez eux et chez lesquels ils ne sont point allés : contents des biens qu'ils possèdent, ils se nourrissent des aliments, se vêtent des laines que produit le pays ; il n'ont eu ainsi nul motif de rechercher ces relations, principe de toute corruption ; ils n'ont pu prendre les mœurs ni des Français, ni des Espagnols, ni des

la conveniente somma, getta in una cassa a ciò deputata quello che secondo la conscienza sua gli pare dover pagare : del qual pagamento non è testimonio alcuno, se non quello che paga. Donde si può conietturare, quanta bontà e quanta religione sia ancora in quelli uomini. E debbesi stimare che ciascuno paghi la vera somma : perchè, quando la non si pagasse, non gitterebbe la impozizione quella quantità che loro disegnassero secondo le antiche che fussino usitate riscuotersi ; e non gittando, si conoscerebbe la fraude ; e conoscendosi, arebbon preso altro modo che questo. La quale bontà è tanto più da ammirare in questi tempi, quanto ella è più rara : anzi si vede essere rimasa sola in quella provincia. Il che nasce da due cose : l' una, non avere avuti commerzi grandi co' vicini ; perchè nè quelli sono iti a casa loro, nè essi sono iti a casa altrui ; perchè sono stati contenti di quelli beni, e vivere di quelli cibi, vestire di quelle lane che dà il paese : d' onde è stata tolta via la cagione d' ogni conversazione, ed il principio di ogni corruttela ; perchè non hanno possuto pigliare i cos-

Italiens, nations qui toutes ensemble sont la corruption du monde.

La seconde cause à laquelle ces républiques doivent la pureté de leurs mœurs et l'existence politique qu'elles ont conservée, c'est qu'elles ne souffrent pas qu'aucun de leurs citoyens se prétende gentilhomme, ou vive comme tel. Au contraire, ils maintiennent parmi eux une égalité parfaite, et sont très fort ennemis de tous les seigneurs ou gentilshommes qui pourraient exister dans le pays ; et si quelques-uns, par fortune, viennent à tomber entre leurs mains, ils les tuent, comme une source de corruption et de désordres de toutes sortes.

Pour donner à entendre ce que veut dire ce mot de gentilhomme, je dirai qu'on appelle ainsi ceux qui vivent dans l'oisiveté des revenus de leurs biens ; qui coulent leurs jours dans l'abondance, sans nul souci, pour vivre, ni d'agriculture, ni d'aucun autre travail de nécessité. De tels hommes sont pernicieux dans toutes les républiques et dans tous les pays ; mais les plus pernicieux de tous sont ceux qui, en plus des précédentes richesses, commandent à des châteaux et ont des sujets qui leur obéissent. De ces deux espèces d'hommes, le royaume de Naples,

---

tumi nè franciosi nè spagnuoli nè italiani, le quali nazioni tutte insieme sono la corruttela del mondo. L' altra cagione è, che quelle repubbliche dove si è mantenuto il vivere politico ed incorrotto, non sopportano che alcuno loro cittadino nè sia, nè viva ad uso di gentiluomo : anzi mantengono infra loro una pari qualità, ed a quelli signori e gentiluomini che sono in quella provincia, sono inimicissimi ; e se per caso alcuni pervengono loro nelle mani, come principi di corruttela e cagione di ogni sacndalo, gli ammazzano. E per chiarire questo nome di gentiluomini quale e' sia, dico che gentiluomoni sono chiamati quelli che oclosi vivono de' proventi delle loro possessioni abbondantemente, senza avere alcuna cura o di coltivare, o di alcuna altra necessaria fatica a vivere. Questi tali sono perniciosi in ogni repubblica e in ogni provincia ; ma più perniciosi sono quelli che, oltre alle predette fortune, comandano a castella, ed hanno sudditi che ubbidiscono a loro. Di queste due sorti di uomini ne sono pieni il regno di Napoli,

les terres de l'Eglise, la Romagne et la Lombardie regorgent. C'est pourquoi n'y a-t-il jamais eu dans ces états aucun gouvernement régulier, ni aucune existence politique, parce qu'une telle race d'hommes est ennemie de toute institution civile. Vouloir introduire une république dans un pays organisé de la sorte serait tenter l'impossible. Mais si l'on voulait y rétablir l'ordre, on ne le pourrait à moins de faire un roi. La raison en est que là où la corruption est si grande que la loi n'a point de pouvoir contre elle, il est besoin de mettre, à côté de la loi, une force supérieure. Cette force est dans la main d'un roi, c'est son pouvoir absolu et excessif qui peut seul mettre un frein à l'ambition et corruption excessive des grands.

L'exemple de la Toscane en est la preuve. Dans un espace de terrain très resserré, trois républiques ont subsisté durant de longues années : Florence, Sienne et Lucques. Les autres cités de cette province n'ont point été tellement serves, que par leur courage et leurs anciennes institutions elles n'aient su garder leur liberté, ou du moins le désir de la liberté. Ce qui vient de ce qu'il n'existe en ce pays aucun seigneur de château et qu'on n'y voit aucun ou très

terra di Roma, la Romagna e la Lombardia. Di qui nasce che in quelle provincie non è mai stata alcuna repubblica, nè alcuno vivere politico ; perchè tali generazioni di uomini sono al tutto nemici d' ogni civiltà. Ed a volere in provincie fatte in simil modo introdurre una repubblica, non sarebbe possibile ma a volerle riordinare, se alcuno ne fusse arbitro, non arebbe altra via che farvi un regno. La ragione è questa, che dove è tanto la materia corrotta che le leggi non bastino a frenarla, vi bisogna ordinare insieme con quelle maggior forza ; la quale è una mano regia, che con la potenza assoluta ed eccessiva ponga freno alla eccessiva ambizione e corruttela de' potenti. Verificasi questa ragione con lo essempio di Toscana : dove si vede in poco spazio di terreno state longamente tre repubbliche Firenze, Siena e Lucca ; e le altre città di quella provincia essere in modo serve, che, con l' animo e con l' ordine, si vede o che le mantengono, o che le vorrebbono mantenere la loro libertà. Tutto è nato per non essere in quella provincia alcun signore de castella, e nessuno o pochissimi gentiluomini ; ma

peu de gentilshommes, mais qu'il y règne une telle égalité qu'un homme sage et instruit des constitutions des anciennes républiques y introduirait facilement une existence politique. Mais l'infortune de cette contrée a été si grande que jusqu'en ces temps il ne lui est échu en partage aucun homme qui ait pu ou su tenter une telle entreprise.

On peut donc conclure de ce que je viens de dire que celui qui veut établir une république en un pays où il existe un grand nombre de gentilshommes, ne pourra le faire s'il ne les anéantit du premier au dernier ; et que celui qui prétend établir un royaume ou une principauté là où règne l'égalité, ne pourra réussir qu'en élevant au-dessus de cette égalité un grand nombre d'hommes d'un esprit ambitieux et remuant, et en les faisant gentilshommes de fait et non pas de nom seulement ; en leur donnant châteaux et domaines, en leur faisant présent de richesses et de sujets : de sorte que, placé au milieu d'eux, il appuie sur eux son pouvoir, comme ils appuient sur lui leur ambition ; et que les autres soient contraints à supporter un joug que la force, et nul autre sentiment, peut leur faire supporter. La force de l'oppresseur se trouvant en proportion avec celle de l'opprimé, chacun reste à la place où le sort l'a mis.

esservi tanta qualità, che facilmente da uno uomo prudente, e che delle antiche civiltà avesse cognizione, vi si introdurrebbe un viver civile. Ma lo infortunio suo è stato tanto grande, che infino a questi tempi non ha sortito alcuno uomo che lo abbia potuto o saputo fare. Trassi adunque di questo discorso questa conclusione : che colui che vuole fare dove sono assai gentiluomini una repubblica, non la può fare se prima non gli spegne tutti : e che colui che dove è assai equalità vuole fare uno regno o uno principato, non lo potrà mai fare se non trae di quella equalità molti di animo ambizioso ed inquieto, e quelli fa gentiluomini in fatto, e non in nome, donando loro castella e possessioni, e dando loro favore di sustanze e d' uomini ; acciocchè, posto in mezzo di loro, mediante quelli mantenga la sua potenza ; ed essi, mediante quello, la loro ambizione ; e gli altri siano constretti a sopportare quel giogo che la forza, e non a tro mai, può far sopportare loro. Ed essendo per questa via proporzione da chi sforza a chi è sforzato, stanno fermi gli uomini ciascuno nello ordine

Mais comme établir une république en un pays fait pour être un royaume, ou un royaume en un pays fait pour être une république, est l'entreprise d'un homme d'un génie et d'une force rares, il y en a beaucoup qui l'ont voulu tenter, peu qui l'ont su réussir. La grandeur de l'entreprise épouvante la plupart des hommes, ou leur suscite de tels obstacles qu'ils échouent dès les commencements.

Discours, I, 55.

Exhortation à délivrer l'Italie des barbares [1].

Quand je considère tout ce que j'ai exposé ci-dessus et que je me demande, à part moi, si en Italie les circonstances actuelles favoriseraient la carrière d'un prince nouveau, et si un homme prudent et courageux trouverait l'occasion d'établir une nouvelle forme de gouvernement, pour sa plus grande gloire et pour la plus grande utilité du pays tout entier, il me semble que jamais époque ne fut plus propice à ce dessein.

S'il fallait que le peuple d'Israël fût esclave en Egypte pour apercevoir la puissance de Moïse, que

loro. E perchè il fare d' una provincia atta ad essere regno una reppublica, e d' una atta ad essere repubblica farne un regno, è materia da uno uomo che per cervello e per autorità sia raro ; sono stati molti che lo hanno voluto fare, e pochi che lo abbino saputo condurre. Perchè la grandezza della cosa parte sbigottisce gli uomini, parte in modo gli 'mpedisce, che ne' primi principii mancano. *Discorsi* I, 55.

Esortazione a liberare l'Italia da' barbari.

Considerato adunque tutte le cose di sopra discorse, e pensando meco medesimo, se al presente in Italia correvano tempi da onorare un principe nuovo, e se ci era materia che dèssi occasione a uno prudente e virtuoso a introdurvi nuova forma che facesse onore a lui e bene alla università degli uomini di quella, mi pare concorrino tante cose in beneficio d' uno principe nuovo, che non so qual mai tempo fussi più atto a questo. E se, come io dissi, era necessario, volendo vedere la virtù di Moisè, che il popolo d' Israel fusse schiavo

[1] Cette exhortation s'adresse à Laurent de Médicis, fils de Pierre, 1492-1519, à qui le *Prince* est dédié.

les Perses fussent opprimés par les Mèdes pour connaître la grandeur d'âme et le courage de Cyrus ; si enfin, pour apprécier la supériorité de Thésée, il fallait que les Athéniens fussent désunis ; de même, en notre temps, pour qu'un génie italien pût se faire jour, il était nécessaire que l'Italie en arrivât au terme où elle est parvenue, qu'elle fût plus esclave que les Hébreux, plus serve que les Perses, plus désunie que les Athéniens ; sans chef, sans loi, battue, dépouillée, déchirée, piétinée et accablée de toutes sortes de désastres.

Jusqu'à nos jours, il s'est bien révélé de temps en temps de telles lueurs chez quelques hommes qu'on a pu les croire envoyés de Dieu pour la délivrer, mais, au plus beau moment de leur carrière, la fortune les a arrêtés, si bien que l'Italie, presque mourante, attend toujours celui qui guérira ses blessures, fera cesser les pillages et les saccagements dans la Lombardie, les dévastations et les vexations dans le royaume de Naples et la Toscane, et rassainira ses plaies, si invétérées qu'elles sont devenues fistuleuses. On la voit priant Dieu de lui envoyer quelqu'un qui la délivre de la cruauté insolente des bar-

in Egitto ; ed a conoscere la grandezza e lo animo di Ciro, che i Persi fussero oppressi da' Medi ; e ad illustrare la eccellenzia di Teseo, che gli Ateniesi fussero dispersi ; così al presente, volendo conoscere la virtù d' uno spirito italiano, era necessario che l' Italia si conducesse ne' termini presenti, e che la fusse più schiava che gli Ebrei, più serva che i Persi, più dispersa che gli Ateniesi ; senza capo, senz' ordine ; battuta, spogliata, lacera, corsa ; ed avesse sopportato d' ogni sorta rovine. E benchè insino a qui si sia mostro qualche spiraculo in qualcuno, da poter giudicare che fusse ordinato da Dio per sua redenzione, nientedimanco si è visto come dipoi, nel più alto corso delle azioni sue, è stato dalla fortuna reprobato : in modo che, rimasa come senza vita, aspetta qual possa esser quello che sani le sue ferite, e ponga fine alle direpzioni e a' sacchi di Lombardia, alle espilazioni e taglie del Reame e di Toscana, e la guarisca da quelle sue piaghe già per il lungo tempo infistolite. Vedesi come la prega Dio che le mandi qualcuno che la redima da queste crudeltà ed insolenzie

bares. On la voit encore toute disposée, toute prête à suivre la première bannière qui se lèvera.

Mais en qui peut-elle espérer si ce n'est en votre illustre maison [1] qui, par sa valeur et par sa fortune, par la faveur de Dieu et de l'Eglise, dont elle occupe actuellement le trône, est seule capable d'entreprendre cette délivrance. Cette œuvre ne sera point difficile si vous avez sous les yeux la vie et les actions des héros que je viens de vous nommer. C'étaient assurément des hommes rares et merveilleux, mais après tout c'étaient des hommes, et l'occasion leur était moins favorable qu'à vous, leur entreprise n'était ni plus juste que celle-ci ni plus facile, et Dieu n'était pas plus pour eux que pour vous. Ce sera justice, car la guerre est toujours juste lorsqu'elle est nécessaire, et il y a de l'humanité à prendre les armes lorsque c'est l'unique ressource des opprimés. Voilà le vœu de tous, et, au milieu de cette disposition unanime, la difficulté ne peut être grande ; il suffit que vous preniez exemple sur ceux que je vous ai proposés pour modèles.

Bien plus, Dieu manifeste ici sa volonté par des signes éclatants : la mer s'est entr'ouverte, une nuée

barbare. Vedesi ancora tutta prona e disposta a seguire una bandiera, purchè ci sia alcuno che la pigli. Nè si vede al presente che ella possa sperare, altra che la illustre Casa vostra potersi fare capo di questa redenzione, sendo questa dalla sua virtù e fortuna tanto suta esaltata, e da Dio e dalla Chiesa, della quale tiene ora il principato, favorita. E questo non vi sarà molto difficile, se vi recherete innanzi le azioni e vite de' soprannominati. E benchè quelli uomini siano rari e maravigliosi, nondimeno furono uomini, ed ebbe ciascuno di loro minore occasione che la presente ; perchè l' impresa loro non fu più giusta di questa, nè più facile ; nè fu Dio più a loro amico che a voi. Qui è giustizia grande : perchè quella guerra è giusta che gli è necessaria : e quelle armi son pietose, dove non si spera in altro che in elle. Qui è disposizione grandissima ; nè può essere, dove è grande disposizione, grande difficultà, pur che quella pigli delli ordini di coloro che io vi ho proposto per mira. Oltre a questo, qui si veggono estraordi-

[1] La famille de Médicis.

a montré le chemin, l'eau a jailli du rocher, il a plu de la manne ; tout a favorisé votre grandeur : le reste doit être votre ouvrage. Dieu ne veut pas tout faire pour ne pas nous ôter, avec le libre arbitre, la portion de gloire qui nous revient.

Il ne faut pas s'étonner si aucun des Italiens dont j'ai parlé n'a pu accomplir ce qu'on attend de votre illustre maison et si, au cours de tant de guerres, la valeur militaire de l'Italie a semblé éteinte. C'est venu de ce que les anciennes institutions étaient mauvaises et que personne n'a su en trouver de nouvelles.

Rien n'honore plus un homme qui commence à s'élever que l'établissement de lois et d'institutions nouvelles ; si celles-ci posent sur des fondements solides et si elles ont un caractère de grandeur, elles le rendent digne d'admiration et de respect ; or, en Italie il y a bien sujet d'introduire de nouvelles formes. On trouverait beaucoup de courage dans chaque individu si les chefs n'en manquaient pas. Voyez dans les duels et les rencontres particulières combien les Italiens sont supérieurs en force, en adresse, en intelligence; mais, qu'on en vienne aux batailles, tout s'évanouit. Il faut en accuser la fai-

nari senza esempio condotti da Dio : il mare s' è aperto, una nube vi ha scorto il cammino, la pietra ha versato l'acque, qui è piovuto la manna, ogni cosa è concorsa nella vostra grandezza , il rimanente dovete far voi. Dio non vuole far ogni cosa, per non ci tôrre il libero arbitrio, e parte di quella gloria che tocca a noi. E non è maraviglia se alcuno de' prenominati Italiani non ha possuto fare quello che si può sperare facci la illustre Casa vostra · e se in tante revoluzioni d' Italia, ed in tanti maneggi di guerra, e' pare sempre che in quella la virtù militare sia spenta: perchè questo nasce che gli ordini antichi di quella non erano buoni, e non ci è suto alcuno che n' abbi saputo trovare de' nuovi. Nessuna cosa fa tanto onore a un uomo che di nuovo surga, quanto fanno le nuove leggi e nuovi ordini trovati da lui. Queste cose, quando son ben fondate ed abbino in loro grandezza, lo fanno reverendo e mirabile ; ed in Italia non manca materia da introdurvi ogni forma. Qui è virtù grande nelle membra, quando ella non mancasse nei capi. Specchiatevi nelli duelli e nei congressi de' pochi ,quanto gl' Italinai siano superiori con le forze, con la destrezza, con l' ingegno. Ma come si viene agli eserciti,

blesse des officiers ; ceux qui savent n'obéissent pas, chacun croit savoir et personne jusqu'ici ne s'est imposé aux autres soit par sa valeur militaire soit par sa fortune au point de se faire obéir. Il est résulté de là que, si longtemps au cours de tant de guerres qui ont eu lieu ces vingt dernières années, toute armée composée uniquement d'Italiens n'a éprouvé que revers ; preuve en soit d'abord le Taro, puis Alexandrie, Capoue, Gênes, Vailà, Bologne, Mestri.

Si votre illustre maison veut imiter les grands hommes qui délivrèrent leur pays, elle doit avant toute chose et comme base de toute son entreprise se pourvoir d'une armée nationale ; on ne peut trouver de meilleurs, de plus vrais ni de plus fidèles soldats; et bien que chacun, en particulier, soit bon, tous deviendront encore meilleurs lorsqu'ils verront leur prince les commander lui-même, les honorer et les rémunérer.

Il est donc nécessaire d'avoir des troupes levées dans le pays même pour que la valeur italienne puisse repousser les étrangers. L'infanterie suisse et l'infanterie espagnole passent pour terribles mais l'une et l'autre ont un défaut grâce auquel une troi-

non compariscono : e tutto procede dalla debolezza de' capi, perchè quelli che sanno, non sono ubbidienti, ed a ciascuno par sapere, non ci essendo infino a qui suto alcuno che si sia rilevato tanto, e per virtù e per fortuna, che gli altri cedino. Di qui nasce che in tanto tempo, in tante guerre fatte nei passati venti anni, quando gli è stato un esercito tutto italiano, sempre ha fatto mala prova : di che è testimone prima il Taro, dipoi Alessandria, Capua, Genova, Vailà, Bologna, Mestri. Volendo dunque la illustre Casa vostra seguitare quelli eccellenti uomini che redimerono le provincie loro, è necessario innanzi a tutte le altre cose, come vero fondamento d' ogni impresa, provvedersi d' armi proprie, perchè non si può avere nè più fidi nè più veri nè migliori soldati. E benchè ciascuno di essi sia buono, tutti insieme diventeranno migliori, quando si vedranno comandare da loro principe, e da quello onorare e intrattenere. E necessario, pertanto, prepararsi a queste armi, per potersi con virtù italiana difendere dagli esterni. E benchè la fanteria svizzera e spagnuola sia stimata terribile nondimanco in ambedue è difetto, per il quale un ordine terzo

sième armée pourrait non seulement leur résister, mais encore avoir confiance de les vaincre. En effet, les Espagnols ne soutiennent pas le choc des escadrons, et les Suisses peuvent avoir peur de fantassins aussi acharnés qu'eux au combat.

Aussi a-t-on vu et verra-t-on encore l'infanterie espagnole défaite par la cavalerie française, et l'infanterie suisse détruite par l'infanterie espagnole. Du fait que j'avance on a vu, sinon une expérience complète, du moins un essai dans la bataille de Ravenne, où l'infanterie espagnole s'est rencontrée avec les bataillons allemands qui observent la même formation que les Suisses.

Avec leur agilité coutumière, à l'abri de leurs boucliers, les Espagnols réussirent à pénétrer par dessous les piques et, sans risque, frappaient les Allemands, qui ne pouvaient se défendre et ils les auraient détruits jusqu'au dernier si la cavalerie ne les avait chargés à leur tour.

Maintenant qu'on a vu le défaut de l'une et de l'autre de ces deux infanteries, on peut en organiser une nouvelle qui résiste à la cavalerie et ne redoute pas d'autres fantassins. Ce n'est pas en créant un nouveau genre de troupes qu'on y arrivera, mais en

---

potrebbe non solamente opporsi loro, ma confidare di superargli. Perchè gli Spagnuoli non possono sostenere i cavalli, e gli Svizzeri hanno ad aver paura de' fanti, quando gli riscontrino nel combattere ostinati come loro. Donde si è veduto, e vedrassi per esperienza, gli Spagnuoli non poter sostenere una cavalleria francese, e gli Svizzeri essere rovinati da una fanteria spagnuola. E benchè di quest' ultimo non se ne sia vista intera esperienza, nientedimeno se ne è veduto un saggio nella giornata di Ravenna, quando le fantarie spagnuole si affrontarono con le battaglie tedesche, le quali servano il medesimo ordine che i Svizzeri : dove gli Spagnuoli, con l' agilità del corpo e aiuti de' loro brocchieri, erano entrati tra le picche loro sotto, e stavano securi a offendergli, senza che li Tedeschi vi avessino remedio ; e se non fussi la cavalleria che gli urtò, gli arebbono consumati tutti. Puossi adunque, conosciuto il difetto dell' una e dell' altra di queste fanterie, ordinarne una di nuovo, la quale resista a' cavalli, e non abbi paura de' fanti : il che lo farà non la generazione delle armi, ma la variazione degli ordini. E queste sono di quelle

renouvelant l'organisation. Et c'est par de telles œuvres qu'un prince nouveau acquiert de la réputation et accroît sa grandeur. Il ne faut donc point laisser passer l'occasion présente pour que l'Italie, après une si longue attente, voie enfin paraître son libérateur. Et je ne puis exprimer avec quel amour il serait reçu dans toutes les provinces qui ont souffert de ces inondations d'étrangers, avec quelle soif de vengeance, avec quelle fidélité obstinée, avec quelle vénération, avec quelles larmes ! Quelles portes lui resteraient fermées ? Quels peuples lui refuseraient obéissance ? Quelle jalousie s'opposerait à ses succès ? Quel Italien lui refuserait son hommage ? Chacun trouve puante cette domination des barbares.

Que votre illustre maison prenne donc sur elle cette tâche avec le courage et l'espérance que donnent les entreprises justes, afin que sous sa bannière notre patrie retrouve son antique noblesse et que, sous ses auspices, se vérifient ces vers de Pétraque :

Vertu contre fureur
Prendra les armes et le combat sera court,
Car l'antique valeur
Dans les cœurs italiens n'est pas encore éteinte.

Le Prince, XXVII.

---

cose che di nuovo ordinate, danno riputazione e grandezza a uno principe nuovo. Non si deve, adunque, lasciar passare questa occasione, acciocchè l' Italia vegga dopo tanto tempo apparire un suo redentore. Nè posso esprimere con quale amore ei fussi ricevuto in tutte quelle provincie che hanno patito per queste illuvioni esterne ; con qual sete di vendetta, con che ostinata fede, con che pietà, con che lacrime. Quali porte se gli serrebbono ? quali popoli gli negherebbono la obbedienza ? quale invidia se gli opporrebbe ? quale Italiano gli negherebbe l' ossequio ? A OGNUNO PUZZA QUESTO BARBARO DOMINIO. Pigli adunque la illustre Casa vostra questo assunto con quello animo e con quelle speranze che si pigliano l' imprese giuste, acciochè sotto la sua insegna e questa patria ne sia nobilitata, e sotto i suoi auspicii si verifichi quel detto del Petrarca :

« Virtù contra furore
» Prenderà l' arme ; e fia 'l combatter corto :
» Chè l' antico valore
» Negl' italici cor non è ancor morto. »

Principe XXVII.

Machiavel contre Dante.

Dante s'est montré en toute chose un homme supérieur, par son génie, savoir et jugement, excepté lorsqu'il vient à parler de sa patrie, qu'il a poursuivie en toute occasion, avec toutes sortes d'injures, d'une manière indigne d'un philosophe et même d'un homme. Il ne peut s'empêcher de la couvrir d'infamie, il l'accuse de tous les vices, il en condamne les habitants, il en blâme le site, il médit de ses lois et coutumes ; et ce n'est pas dans un seul endroit de son poème[1] qu'il fait ainsi, mais partout, de diverses manières, avec des expressions toujours nouvelles. Tant il avait été blessé par l'arrêt de son exil, tant il brûlait du désir d'en tirer vengeance ! Aussi s'en est-il vengé autant qu'il a pu et si le sort avait voulu qu'un seul des maux qu'il appelait sur sa patrie fût tombé sur elle, Florence aurait plus à se plaindre d'avoir nourri un tel homme que de tous ses autres malheurs. Mais la fortune, pour le faire mentir, et pour couvrir sous la gloire les calomnies du poète, a fait prospérer Florence de jour en jour davantage, l'a rendue célèbre dans tous les pays du monde, et l'a présentement conduite à une félicité si grande, si tranquille,

Dante, il quale in ogni parte mostrò d' essere per ingegno, per dottrina, e per giudizio uomo eccellente, eccettochè dove egli ebbe a ragionar della patria sua, la quale fuori di ogni umanità e filosofico istituto perseguitò con ogni specie d' ingiuria, e non potendo altro fare che infamarla, accusò quella di ogni vizio, dannò gli uomini, biasimò il sito, disse male de' costumi, e delle leggi di lei, e questo fece non solo in una parte della sua Cantica, ma in tutta, e diversamente, e in diversi modi ; tanto l' offese l' ingiuria dell' esilio, tanta vendetta ne desiderava, e però ne fece tanta quanta egli potè ; e se per sorte de' mali ch' egli le predisse, le ne fosse accaduto alcuno, Firenze arebbe più da dolersi d' aver nuttrito quell' uomo, che d' alcuna altra sua rovina. Ma la fortuna per farlo mendace, e per ricoprire colla gloria sua la calunnia falsa di quello, l' ha continuamente prosperata, e fatta celebre per tutte le provincie del mondo, e condotta al presente in tanta

[1] Voir *Enfer*, chants 6, 13 et 15.

que si Dante pouvait la voir, ou bien il se condamnerait lui-même, ou bien, percé de nouveau des traits de l'envie, qui lui était innée, il voudrait mourir une seconde fois. Ce n'est donc point merveille si, celui qui a couvert d'opprobre sa patrie chaque fois qu'il l'a pu, a tenté encore de ravir à sa langue maternelle cette réputation qu'il croyait lui avoir donnée par ses écrits, et si, pour s'exempter de lui rendre aucunement honneur, il a composé son traité *De Vulgari Eloquio*, où il cherche à montrer que le dialecte dont il s'est servi n'est pas le florentin. En quoi il est aussi digne de foi que lorsqu'il dit avoir trouvé Brutus[1] dans la bouche du grand Lucifer, cinq citoyens de Florence au nombre des larrons[2], et son Cacciaguida[3], en Paradis. Il en est de même d'une foule d'autres opinions que la passion lui a inspirées, et où il fut si aveuglé qu'il en perdit entièrement le sens, savoir et gravité, au point de paraître un autre homme. Si bien que s'il eût jugé toutes choses de telle sorte, ou il ne serait point sorti de Florence, ou il en eût été chassé comme fou.

Discours sur la langue.

felicità, e sì tranquillo stato, che se Dante la vedesse, o egli accuserebbe se stesso, o ripercosso da' colpi di quella sua innata invidia, vorrebbe, essendo risuscitato, di nuovo morire. Non è pertanto maraviglia, se costui che in ogni cosa accrebbe infamia alla sua patria, volle ancora nella lingua tôrle quella riputazione, la quale pareva a lui d' averle data ne' suoi scritti, e per non l' onorare in alcun modo, compose quell' opera per mostrar quella lingua, nella quale egli aveva scritto, non esser Fiorentina ; il che tanto se gli debbe credere, quanto ch' ei trovasse Bruto in bocca di Lucifero maggiore, e cinque cittadini Fiorentini intra i ladroni, e quel suo Cacciaguida in Paradiso, e simili sue passioni, ed opinioni, nelle quali fu tanto cieco, che perse ogni sua gravità, dottrina, e giudicio, e divenne al tutto un altro uomo ; talmentechè se egli avesse giudicato così ogni cosa, o egli sarebbe vivuto sempre a Firenze, o egli ne sarebbe stato cacciato per pazzo.

Dialogo sopra la lingua.

[1] Voir *Enfer*, chant 34.
[2] *Enfer*, chants 24 et 25.
[3] *Paradis*, chant 16.

Profession de foi de Machiavel.

Je crois que les plus grands honneurs que puissent recevoir les hommes sont ceux que leur décerne librement la patrie ; je crois que le plus grand bien qu'on puisse faire, et le plus agréable à Dieu, est celui qu'on fait à sa patrie.

Parmi les hommes célèbres pour leurs actions, il n'en est point qu'on exalte davantage que ceux qui, par leurs lois ou leurs institutions, ont réformé les républiques et les royaumes. Voilà, après ceux qui furent des dieux, les premiers qu'on loue. Et, parce que peu d'hommes ont eu l'occasion de faire ces réformes, et que très peu ont su les faire, cette gloire n'a été donnée qu'à bien peu. Mais cette gloire a été tellement estimée par les hommes qui ne vivaient que pour elle, que ceux qui n'ont pu fonder une république en réalité, l'ont fondée par écrit ; comme Aristote, Platon et beaucoup d'autres, lesquels ont voulu montrer au monde que s'ils n'ont pu créer un gouvernement civil comme Solon et Lycurgue, la faute n'en est point à leur ignorance, mais à l'impossibilité où ils étaient de le réaliser.

Discours sur la réforme du gouvernement de Florence.

Io credo che il maggiore onore che possono avere gli uomini, sia quello che voluntariamente è loro dato dalla loro patria : credo che il maggiore bene che si faccia, e il più grato a Dio, sia quello che si fa alla sua patria. Oltra di questo, non è esaltato alcuno uomo tanto in alcuna sua azione, quanto sono quegli che hanno con leggi e con istituti riformato le repubbliche e i regni : questi sono, dopo quelli che sono stati iddii, i primi laudati. E perchè e' sono stati pochi che abbino avuto occasione di farlo, e pochissimi quelli che lo abbino saputo fare, sono piccolo numero quelli che lo abbino fatto : ed è stata stimata tanto questa gloria dagli uomini che non hanno atteso ad altro che a gloria, che non avendo possuto fare una repubblica in atto, l' hanno fatta in scritto ; come Aristotile, Platone e molti altri ; i quali hanno voluto mostrare al mondo, che se, come Solone e Licurgo, non hanno potuto fondare un vivere civile, non è mancato dalla ignoranza loro, ma dalla impotenza di metterlo in atto.

Sopra il modo di riformar lo stato di Firenze.

Toutes les fois que j'ai pu honorer ma patrie, fût-ce à mes périls et risques, je l'ai fait de bon cœur ; car c'est à elle que, dans la vie, l'homme a les plus grandes obligations ; c'est à elle qu'il doit l'existence ; c'est à elle enfin qu'il doit tout ce que nature et fortune lui ont accordé de bon. Et cette obligation est d'autant plus grande qu'on est issu de plus noble patrie. Certes, celui qui se fait, par l'âme et par les œuvres, l'ennemi de sa patrie, lors même qu'il aurait été offensé par elle, mérite à juste titre le nom de parricide. Car si c'est chose honteuse et criminelle de frapper son père et sa mère, pour n'importe quelle cause, à plus forte raison est-ce un forfait de déchirer sa patrie ; parce que jamais on ne subit de sa part aucune persécution qui puisse justifier nos outrages, mais que nous lui devons être reconnaissants de tout notre bien. Et, lorsquelle se prive d'une partie de ses citoyens, il faut plutôt la remercier de ceux qu'elle garde auprès d'elle que la blâmer de ceux qu'elle s'ôte. *Dialogue sur la langue.*

Sempreché io ho potuto onorare la patria mia, eziandio con mio carico e pericolo, l'ho fatto volentieri, perchè l' uomo non ha maggiore obbligo nella vita sua, che co quella, dependendo prima da essa l' essere, e dipoi tutto quello che di buono la fortuna, e la natura ci hanno conceduto ; e tanto viene ad essere maggiore in coloro, che hanno sortito patria più nobile. E veramente colui, il quale coll' animo, e coll' opera si fa nimico della sua pa.ria, meritamente si può chiamare parricida, ancorachè da quella fusse suto offeso. Perchè se battere il padre, e la madre per qualunque cagione è cosa nefanda, di necessità ne segue, il lacerare la patria essere cosa nefandissima, perchè da lei mai si patisce alcuna persecuzione, per la quale possa meritare di essere da te ingiuriata, avendo a riconoscere da quella ogni tuo bene ; talchè se ella si priva di parte de' suoi cittadini, sei piuttosto obbligato ringraziarla di quelli che ella si lascia, che infamarla di quelli che ella si toglie.
Dialogo sopra la lingua.

Chapitre XVIII.

MACHIAVEL SATIRIQUE

Premier chant de l'Ane d'or.

Je chanterai pourvu que Fortune le veuille, les diverses aventures, peines et douleurs que j'ai subies sous la forme d'un âne.

Je ne demande point que l'Hélicon répande pour moi une autre onde que la sienne, ni que Phébus dépose son arc et son carquois pour accompagner mes vers avec sa lyre ;

Soit parce que telle faveur ne s'obtient plus de nos jours, soit parce que le braire d'un âne, j'en suis certain, se passe d'accompagnement.

Je ne cherche ni prix ni récompense, ni mérite, et me soucie fort peu d'être mordu par un détracteur caché ou découvert ;

I varj casi, la pena, e la doglia,
Che sotto forma d'un Asin soffersi,
Canterò io, purchè Fortuna voglia.

Non cerco, che Elicona altr' acqua versi,
E Febo pos il' arco, e la faretra,
E con la lira accompagni i miei versi ;

Sì perchè questa grazia non s' impetra
In questi tempi, sì perch'io son certo.
Che al suon d' un raglio non bisogna certa.

Nè cerco averne prezzo, premio, o merto ;
Ed ancor non mi curo, che mi morda
Un detrattore, o palese, o coperto,

Car je sais combien la reconnaissance est sourde aux prières de quiconque l'implore et je n'ignore pas non plus combien un âne se souvient des bienfaits.

Je n'attache plus autant d'importance qu'autrefois aux morsures et aux bastonnades, ayant pris le caractère de celui que je chante.

Si l'on me pressait plus que je n'ai coutume de l'être, de prouver ce que je vais conter, je répondrais que j'obéis à l'âne sous la forme duquel j'ai vécu.

Jadis, toute la cité de Sienne voulut en faire boire un dans la fontaine Branda, et c'est à grand'peine qu'on put lui faire avaler une seule goutte d'eau.

Mais si le ciel ne fait tomber sur moi d'autres malheurs, on entendra braire ces mots dans tout l'univers : Gare à qui me touche !

Toutefois, avant que je commence à vous rapporter les diverses aventures de mon âne, qu'il ne vous déplaise d'écouter un petit conte.

Ch' io so ben quanto Gratitudo è sorda
A, prieghi di ciascuno, e so ben quanto
De' benefizj un Asin si ricorda.

Morsi, o mazzate io non istimo tanto,
Quant' io soleva, sendo divenuto
Della natura di colui, ch'io canto.

S' io fussi ancor di mia prova tenuto
Più ch' io non soglio, così mi comanda
Qu ll' Asin, sotto il quale io son vissuto,

Volse già farne un bere in fonte Branda
Ben tutta Siena; e poi gli mise in bocca
Una gracciola d' acqua a randa, a randa.

Ma se il Ciel nuovi sdegni non trabocca
Contra di me, e' si fara sentire
Per tutto un raglio, e sia zara a chi tocca.

Ma prima ch' io cominci a riferire
Dell' Asin mio i diversi accidenti,
Non vi rincresca una novella udire.

Il y avait naguère à Florence, parmi les vieilles familles de cette cité, un certain jouvenceau, dont la parenté n'est pas encore éteinte.

En avançant en âge, il lui vint une manie qui le forçait à courir sans motifs ni raisons à travers les rues, par n'importe quel temps.

Son père s'en affligeait d'autant plus qu'il était moins instruit des causes de son mal.

Il voulut connaître l'opinion d'un grand nombre de savants, et à diverses époques, il lui administra mille remèdes de mille espèces.

On prétend même qu'il le roua, mais inutilement : tous les remèdes furent vains, et le jouvenceau n'en continua pas moins à courir en tous lieux, par tous les temps.

Enfin, un certain charlatan, dont on voit tous les jours une foule nombreuse, promit à son père de le lui rendre en santé.

Fu, e non sono ancora al tutto spenti
I suoi consorti, un certo giovanetto
Pure in Firenze infra l' antiche genti.

A costui venne crescendo un difetto,
Che in ogni luogo per la via correva,
E d' ogni tempo senza alcun rispetto.

E tanto il padre pur via si doleva
Di questo caso, quanto le cagioni
Della sua malattia ben conosceva.

E volse intender molte opinioni
Di molti Savj, e'n più tempi vi porse
Mille rimedj di mille ragioni.

Oltre di questo anco e' lo botò forse ;
Ma ciaschedun rimedio vi fu vano,
Perciò che sempre, e in ogni luogo corse.

Ultimamente un certo Cerretano,
De' quali ogni dì molti ci si vede,
Promise al padre suo renderlo sano,

Or, il arrive qu'on croit toujours ceux qui nous promettent quelque bien ; c'est pourquoi on a tant de confiance dans les médecins.

Mais, bien souvent, en croyant à leur science, l'homme perd le bien, et il semble que cette secte soit la seule, parmi toutes les autres, qui vive et se repaisse du mal d'autrui.

Ainsi donc notre homme n'eut pas le moindre doute, et remit cette cure entre les mains de ce charlatan, car il était plein de confiance en ses paroles.

Celui-ci ordonna au malade cent fumigations par les narines, lui tira du sang de la tête, et crut alors lui avoir fait perdre l'envie de courir.

Après avoir fait tous ses remèdes il rendit le fils à son père, en l'assurant qu'il était guéri, mais sous les conditions que nous allons dire :

Que, durant quatre mois, on ne le laisserait jamais sortir seul, et qu'il aurait toujours auprès de lui quelqu'un qui, dans le cas où il voudrait prendre son vol,

Ma come avvien, che sempre mai si crede
A chi promette il bene ; onde deriva,
Che a' medici si presta tanta fede ;

E spesso lor credendo l' uom si priva
Del bene, e questa sol tra l' altre Sette
Par che del mal d' altrui si pasca, e viva :

Così costui niente in dubbio stette,
E nelle man gli mise questo caso,
Che alle parole di costui credette.

Ed ei li fe' cento profumi al naso,
Trasseli sangue della testa, e poi.
Gli parve aver il correr dissuaso.

E fatto ch' ebbe altri rimedj suoi,
Rendè per sano al padre il suo figliuolo,
Con questi patti, ch' or vi direm noi :

Che mai non lo lasciasse andar fuor solo
Per quattro mesi, ma con seco stesse
Chi, se per caso e' si levasse a volo,

Pût le retenir par quelque moyen convenable, en le faisant apercevoir de son erreur, et en le priant d'avoir soin de sa réputation.

Cela marcha fort bien durant un mois : plein de douceur et sagesse, il ne sortait qu'avec deux de ses frères, auxquels il témoignait beaucoup d'égards et de crainte.

Mais, arrivant un jour dans la rue des Martelli, à l'endroit d'où l'on peut voir la Grand'Rue, ses cheveux commencèrent à se hérisser.

Notre jouvenceau, à la vue de cette rue droite et spacieuse, ne se put tenir de retourner à son ancien plaisir.

Et, mettant de côté toute autre considération, la fantaisie le reprit de courir, pareil à la roue du moulin qui jamais ne se repose.

Arrivé au bout de la rue, il laissa tomber son manteau et se prit à crier : *Le Christ lui-même ne saurait me retenir*, et partit comme un trait.

Che con qualche buon modo il ritenesse,
Dimostrandoli in parte il suo errore
Pregandol, ch' al suo onor riguardo avesse.

Così andò ben più d' un mese fuore
Onesto, e saggio infra due suoi fratelli,
Di riverenza pieno, e di timore,

Ma giunto un dì nella Via de' Martelli,
Onde puossi la Via Larga vedere,
Cominciaro a ricciarsegli i capelli.

Non si potè questo giovin tenere,
Vedendo questa via dritta, e spaziosa,
Di non tornar nell' antico piacere.

E posposta da parte ogni altra cosa,
Di correr gli tornò la fantasia,
Che mulinando mai non si riposa,

E giunto in sulla testa della via
Lasciò ire il mantello in terra, e disse
Qui non mi terrà Cristo, e corse via ;

Depuis lors, tant qu'il vécut, il ne cessa de courir ; et son père en fut ainsi pour son argent, et le médecin pour sa science.

Parce que notre esprit, toujours enclin à suivre son naturel penchant, ne se peut défendre ni contre l'habitude, ni contre la nature.

C'est ainsi que moi, après avoir eu coutume de mordre celui-ci et celui-là, je suis resté pendant longtemps en repos, plein de douceur et patience ;

N'observant plus les défauts d'autrui, cherchant à m'instruire d'une autre manière ; si bien que je me figurais être guéri.

Mais le temps est si rempli de corruption et méchanceté que, sans avoir les yeux d'Argus, on aperçoit plus facilement le mal que le bien.

Si donc, j'exhale maintenant un peu de venin, bien que je me sois déshabitué de dire du mal, c'est le temps qui m'y oblige, en m'en donnant une ample matière.

E dipoi corse sempre, mentre visse ;
Tanto che il padre si perdè la spesa,
E il medico lo studio, che vi misse.

Perchè la mente nostra sempre intesa
Dietro al suo natural non ci consente
Contr' abito, o natura sua difesa.

Ed io, avendo già volta la mente
A morder questo, e quello, un tempo stetti
Assai quieto, umano, e paziente ;

Non osservando più gli altrui difetti,
Cercando in altro modo fare acquisto ;
Tal che d' esser guarito io mi credetti.

Ma questo tempo dispettoso, e tristo
Far, senza ch' alcuno abbia gli occhi d' Argo,
Più tosto il mal che il bene ha sempre visto.

Onde se alquanto or di veleno spargo,
Bench' io mi sia divezzo di dir male,
Mi sforza il tempo di materia largo,

Et notre âne, qui a promené ses pas dans un si grand nombre de lieux afin d'examiner les esprits divers des humains,

Si l'on observait les longs voyages qu'il a faits sur tant de routes différentes, le ciel lui-même ne pourrait pas l'empêcher de braire.

Ainsi donc, que personne ne s'approche de cette bête grossière et têtue, s'il ne veut pas entendre des plaisanteries asines.

Car personne n'ignore — et c'est une des lois de sa nature — qu'un des jeux où il se montre le plus adroit est de lancer une paire de ruades et de pets.

Que chacun jase et médise à son gré, et possède tant qu'il voudra fumée et faste, il convient désormais que cet âne s'occupe des hommes.

On entendra combien le monde est corrompu ; car je veux qu'il vous le dépeigne comme il est, avant qu'il ait mangé son frein et son bât :

Et quiconque veut le prendre en mauvaise part, tant pis pour lui !

E l' Asin nostro, che per tante scale
Di questo nostro mondo ha mosso i passi,
Per l' ingegno veder d' ogni mortale ;

Sebbene in ogni luogo s' osservassi
Per le sue strade i suoi lunghi cammini,
Non lo terrebbe il Ciel, che non ragghiassi.

Dunque non fie verun, che si avvicini
A questa rozza, e capitosa gregge,
Per non sentir degli scherzi asinini.

Che ognun ben sa, ch' è sua natural legge,
Che un de' più destri giuochi, che far sappi,
E' trarre un par di calci, e di coregge,

Ed ognuno a suo modo ciarli, e frappi,
Ed abbia quanto voglia e fumo, e fasto,
Che omai convien, che quest' Asin ci cappi.

E sentirassi come il mondo è guasto ;
Perch' io vorrò, che tutto un ve' l dipinga ;
Avanti che si mangi il freno, e il basto ;

E chi lo vuol aver per mal, si scinga.

Asino d'oro, 1.

Chapitre XIX.

MACHIAVEL HISTORIEN

Dans toutes mes narrations, je n'ai jamais voulu couvrir une action déshonnête d'un honnête prétexte, ni obscurcir une action louable sous le prétexte qu'elle fut exécutée dans un but blâmable.

Histoire, dédicace.

Cosme de Médicis.

En 1464, la maladie de Cosme devint plus grave, et il trépassa. Sa mort fut un sujet de douleur pour ses amis comme pour ses ennemis ; car ceux qui ne pouvaient l'aimer par raison d'état, voyant quelle avait été durant sa vie la rapacité des gouvernants que sa crainte seule rendait moins insupportables, craignirent, lui disparu, d'être entièrement ruinés et dépouillés. Ils n'avaient pas grande confiance en son fils Pierre, quoiqu'il fût plein de bonté, mais ses infirmités et son peu d'expérience des affaires fai-

---

... in tutte le mie narrazioni io non ho mai voluto una disonesta opera con una onesta cagione ricoprire, nè una lodevole opera, come fatta a un contrario fine, oscurare.

Storie, dedica.

Ma venuto l' anno LXIV, Cosimo riaggravò nel male, di qualità che passò di questa vita. Dolsonsi della morte sua gli amici ed i nimici ; perchè quelli che per cagione dello stato non l' amavano, veggendo quale era stata la rapacità de' cittadini vivente lui, la cui riverenza gli faceva meno insopportabili, dubitavano, mancato quello, non essere al tutto rovinati e distrutti. Ed in Piero suo figliuolo non confidavano molto ; perchè nonostante che fusse uomo buono, nondimeno giudicavano che per essere ancora lui infermo e nuovo nello stato,

saient craindre qu'il ne fut obligé d'avoir des égards pour ces gens qui, livrés sans frein à leur rapacité, allaient pouvoir s'y abandonner sans retenue. Il fut donc regretté de chacun.

Cosme fut le plus renommé de tous les citoyens qui ne se sont pas rendus illustres par les armes, et cela non seulement à Florence, mais dans toutes les cités connues, car il ne se borna point à surpasser tous ses contemporains en crédit et richesse ; il les surpassa encore en libéralité et prudence. Et parmi ses grandes qualités, celle qui contribua le plus à le faire prince dans sa patrie, ce fut d'être par-dessus tous libéral et magnifique.

Ce fut après sa mort qu'on connut toute sa libéralité, car Pierre son fils ayant voulu faire le recensement de sa fortune, on vit qu'il n'y avait dans la ville aucun citoyen de condition auquel Cosme n'eût prêté de fortes sommes d'argent, souvent même sans en être requis ; mais, sitôt qu'il savait un noble dans le besoin, il lui venait en aide.

Sa magn ficence éclate dans le grand nombre d'édifices qu'il a fait élever. Non seulement il restaura, mais il bâtit depuis les fondements à Florence les couvents et les églises de San Marco et de San Lorenzo

---

fusse necessitato ad avere loro rispetto, talchè quelli senza freno in bocca potessero essere più strabocchevoli nelle rapacità loro. Lasciò pertanto di sè in ciascuno grandissimo desiderio. Fu Cosimo il più riputato e nomato cittadino d' uomo disarmato, ch' avesse mai non solamente Firenze, ma alcun' altra città di che si abbia memoria ; perchè non solamente superò ogni altro de' tempi suoi d' autorità e di ricchezze, ma ancora di liberalità e di prudenza ; perchè, intra tutte l' altre qualità che lo feciono principe nella sua patria, fu l' essere sopra tutti gli altri uomini liberale e magnifico. Apparve la sua liberalità molto più dopo la sua morte, quando Piero suo figliuolo volse le sue sustanze ricognoscere, perchè non era cittadino alcuno che avesse nella città alcuna qualità, a chi Cosimo grossa somma di danari non avesse prestata ; e molte volte senza essere richiesto, quando intendeva la necessità d' un uomo nobile, lo sovveniva. Apparve la sua magnificenza nella copia degli edifizj da lui edificati ; perchè in Firenze i conventi ed i templi di San Marco e di San Lorenzo, ed il

et le monastère de Santa Verdiana ; dans les collines de Fiesole, San Girolamo, et dans le Mugello, une église des frères mineurs. En outre, il dota Santa Croce, les Servi, les Angioli et San Miniato d'autels et de chapelles splendides, qu'il combla d'ornements et de tous les objets propres à rehausser la majesté du culte divin. A ces édifices sacrés, il faut joindre ses maisons particulières, dont une dans la ville, digne d'un citoyen si opulent, et quatre dans les environs, à Careggi, à Fiesole, à Caffaggiolo et à Trebbio, palais de prince et non de simple citoyen. Et, comme il ne lui suffisait point d'être connu en Italie pour la magnificence de ses bâtiments, il fit construire encore à Jérusalem un refuge pour les pèlerins pauvres et infirmes ; il y employa des sommes très considérables. Bien que ses demeures fussent royales, ainsi que, toutes ses œuvres et toutes ses actions, et que seul à Florence il fût prince, néanmoins, grâce à sa prudence et à sa pondération, il ne s'écarta jamais de la modestie qui sied à un citoyen comme les autres. Dans les assemblées, dans son domestique, dans ses équipages, dans toute sa manière de vivre, ainsi que dans ses alliances, il se montra toujours l'égal de

munistero di Santa Verdiana, e ne' monti di Fiesole San Girolamo e la Badia, e nel Mugello un tempio de' frati minori non solamente instaurò, ma da' fondamenti di nuovo edificò. Oltra di questo, in Santa Croce, ne' Servi, negli Angioli, in San Miniato, fece fare altari e cappelle splendidissime, i quali templi e cappelle, oltre all' edificarle, riempiè di paramenti e d' ogni cosa necessaria all' ornamento del divin culto. A questi sacri edifizj s' aggiunsero le private sue case, le quali sono, una nella città, di quello essere che a tanto cittadino si conveniva ; quattro di fuori, a Careggi, a Fiesole, à Cafaggiuolo ed al Trebbio, tutti palagi non da privati cittadini ma regj. E perchè nella magnificenza degli edifizj non gli bastava essere cognosciuto in Italia, edificò ancora in Jerusalem un recettacolo per i poveri ed infermi pellegrini ; nelle quali edificazioni un numero grandissimo di danari consumò. E benchè queste abitazioni, e tutte l' altre opere ed azioni sue fussero regie, e che solo in Firenze fusse principe, nondimeno tanto fu temperato dalla prudenza sua, che mai la civil modestia non tra-

n'importe quel citoyen modeste : il savait que les choses extraordinaires qui frappent les regards à toute heure suscitent bien plus d'envie parmi les hommes que les vrais privilèges dissimulés sous des dehors de simplicité. Aussi lorsque le temps fut venu pour lui de marier ses fils, il ne rechercha point l'alliance des princes ; il unit Jean à Cornelia degli Alessandri et Pierre à Lucrezia de' Tornabuoni ; de ses deux petites-filles, nées de Pierre, il donna Bianca à Guglielmo de' Pazzi et Nannina à Bernardo Rucellai.

Dans aucune des monarchies ou des républiques de son temps, nul homme ne l'égala en intelligence. C'est pourquoi, au milieu de tant de changements de fortune, dans une cité aussi remuante, parmi un peuple aussi versatile, il resta trente et un ans à la tête de l'Etat. Sa grande prudence lui faisait prévoir de loin les dangers, en sorte qu'il pouvait ou les empêcher de se produire, ou prendre les mesures nécessaires pour ne pas en être atteint. Ainsi, non seulement, il triompha des ambitions de famille ou de parti, mais il surpassa celles de beaucoup de princes avec tant de bonheur et de prudence que quiconque fai-

passò ; perchè nelle conversazioni, ne' servidori, nel cavalcare, in tutto il modo del vivere, e ne' parentadi, fu sempre simile a qualunque modesto cittadino ; perchè e' sapeva come le cose strasordinarie, che a ogni ora si veggono ed appariscono, recano molto più invidia agli uomini, che quelle cose sono in fatto, e con onestà si ricuoprono. Avendo pertanto a dar moglie a' suoi figliuoli, non cercò i parentadi de' principi, ma con Giovanni la Cornelia degli Alessandri, e con Piero la Lucrezia de' Tornabuoni congiunse. E delle nipoti nate di Piero, la Bianca a Guglielmo de' Pazzi, e la Nannina a Bernardo Rucellai sposò. Degli stati de' principi e civili governi niun al suo tempo per intelligenza lo raggiunse. Di qui nacque che in tanta varietà di fortuna, in sì varia città e volubile cittadinanza tenne uno stato XXXI anno ; perchè sendo prudentissimo cognosceva i mali discosto, e perciò era a tempo o non gli lasciar crescere, o a prepararsi in modo, che cresciuti non l' offendessero. Donde non solamente vinse la domestica e civile ambizione, ma quella di molti principi superò con tanta felicità e prudenza, che qualunque seco e con la sua

sait alliance avec lui et sa patrie égalait son ennemi ou l'emportait sur lui, et quiconque se le rendait hostile perdait son temps et son argent, ou même ses états. Les Vénitiens en sont la preuve évidente: tant qu'ils furent avec lui, ils l'emportèrent toujours sur le duc Philippe, lorsqu'ils se séparèrent de lui ils furent vaincus dans tous les engagements, par Philippe d'abord, ensuite par Sforza. Lorsqu'ils se liguèrent avec Alphonse contre la République de Florence, Cosme, grâce à son crédit, vida si bien d'argent Naples et Venise qu'elles furent contraintes d'accepter la paix qu'on voulut bien leur accorder. Toutes les difficultés qu'il eut dans la ville et au dehors se terminèrent d'une manière glorieuse pour lui et funeste pour ses ennemis; les discordes civiles renforcèrent son pouvoir à Florence et les guerres extérieures, son influence et sa réputation. C'est lui qui valut à la république Borgo San Sepolcro, Montedoglio, le Casentino et Val di Bagno. Et ainsi sa valeur et sa fortune abattirent ses ennemis et firent triompher ses amis.

Il naquit en 1399, le jour des saints Cosme et Damien. Il eut une jeunesse pleine de traverses, telles

---

patria si collegava, rimaneva o pari o superiore al nimico; e qualunque se gli opponeva, o e' perdeva il tempo e i danari, o lo stato. Di che ne possono rendere buona testimonianza i Vineziani, i quali con quello contra il duca Filippo sempre furono superiori, e disgiunti da lui, sempre furono e da Filippo prima, e da Francesco poi vinti e battuti. E quando con Alfonso contro alla repubblica di Firenze si collegarono, Cosimo col credito suo vacuò Napoli e Vinegia di danari in modo, che furono costretti a prendere quella pace, che fu voluta concedere loro. Delle difficultà adunque che Cosimo ebbe dentro alla città e fuori fu il fine glorioso per lui, e dannoso per i nimici, e perciò sempre le civili discordie gli accrebbero in Firenze stato, e le guerre di fuora potenza e riputazione. Per il che all' imperio della sua Repubblica il Borgo San Sepolcro, Montedoglio, il Casentino e Val di Bagno aggiunse. E così la virtù e la fortuna sua spense tutti i suoi nimici, e gli amici esaltò.

Nacque nel MCCCLXXXIX, il giorno di San Cosimo e Damiano. Ebbe la sua prima età piena di travagli, come l' esilio,

que l'exil, la captivité, le danger de mort ; au concile de Constance, où il était allé avec le pape Jean, il fut contraint, après la ruine de celui-ci, de s'enfuir déguisé pour sauver sa vie. Mais, passé quarante ans, il vécut en plein bonheur, si bien que, non seulement ceux qui collaborèrent avec lui dans les affaires publiques, mais encore ceux qui, dans toute l'Europe administraient ses trésors, participèrent à sa prospérité. Ce fut la source des richesses prodigieuses d'une foule de familles florentines telles que les Tornabuoni, les Benci, les Portinari, les Sassetti ; et tous ceux qui dépendaient de ses conseils ou de sa fortune s'enrichirent tellement que, malgré tout ce qu'il dépensait sans cesse en églises ou en aumônes, il se plaignait quelquefois à ses amis de n'avoir jamais pu dépenser assez en l'honneur de Dieu pour le trouver débiteur dans ses livres.

Il était de grandeur commune, de teint olivâtre et de prestance à inspirer le respect. Il était sans instruction, mais plein d'éloquence naturelle et doué de prudence innée. Dévoué à ses amis, miséricordieux envers les pauvres, de bon conseil, il y regardait à deux fois avant de se décider, mais il agissait

la cattura, i pericoli di morte dimostrano ; e dal Concilio di Costanza, dove era ito con papa Giovanni, dopo la rovina di quello, per camparle la vita gli convenne fuggire travestito. Ma passati quaranta anni della sua età, visse felicissimo, tanto che non solo quelli che s' accostarono a lui nell' imprese pubbliche, ma quelli ancora che i suoi tesori per tutta l' Europa amministravano, della felicità sua parteciparono. Da che molte eccessive ricchezze in molte famiglie di Firenze nacquero ; come avvenne in quella de' Tornabuoni, de' Benci, de' Portinari e de' Sassetti : e dopo questi, tutti quelli che dal consiglio e fortuna sua dipendevano, arricchirono talmente, che benchè negli edificj dei templi e nelle elemosine egli spendesse continuamente, si doleva qualche volta con gli amici, che mai aveva potuto spendere tanto in onore di Dio, che lo trovasse nei suoi libri debitore. Fu di comunale grandezza, di colore ulivigno, e di presenza venerabile. Fu senza dottrina, ma eloquentissimo, e ripieno d' una naturale prudenza ; e perciò era ufficioso negli amici, misericordioso nei poveri, nelle conversazioni utile, nei consigli cauto, nelle esecuzioni presto,

promptement. Dans ses propos et réparties, il était grave et pénétrant. Messer Rinaldo degli Albizzi lui ayant envoyé dire dans le commencement de son exil «*que la poule couvait*», Cosme lui fit répondre qu'«*elle pourrait mal couver étant hors de son nid*». Et à d'autres rebelles qui lui faisaient entendre qu'ils ne dormaient pas : *Je crois bien*, dit-il, *je vous ai enlevé le sommeil*. Lorsque le pape Pie II excitait les princes chrétiens à marcher contre les Turcs, il dit de lui : *C'est un vieillard qui fait une entreprise de jeune homme*. Quand les ambassadeurs de Venise vinrent à Florence en même temps que ceux d'Alphonse, pour se plaindre de la république, il leur montra sa tête découverte et leur demanda de quelle couleur étaient ses cheveux ; ils lui répondirent qu'ils étaient blancs. Alors il repartit : *Avant qu'il soit peu, vos sénateurs les auront aussi blancs que moi*. Sa femme, peu de temps avant qu'il mourût, lui ayant demandé pourquoi il tenait les yeux fermés : *C'est*, dit-il, *pour les y accoutumer*. A son retour d'exil, plusieurs citoyens disaient que la ville se corrompait, et qu'on agissait contre Dieu en chassant de Florence tant d'hommes de bien ; il leur répondit que «*ville corrompue valait mieux que ville perdue ; que deux*

---

e nei suoi detti e risposte era arguto e grave. Mandògli messer Rinaldo degli Albizzi nel principio del suo esilio a dire : *Che la gallina covava :* a cui Cosimo rispose : *Ch' ella poteva mal covare sendo fuora del nidio*. E ad altri ribelli che gli fecero intendere che non dormivano, disse : *Che lo credeva, avendo cavato loro il sonno*. Disse di papa Pio, quando eccitava i principi per l' impresa contra il Turco : *Ch' egli era vecchio, e faceva una impresa da giovane*. Agli oratori vineziani, i quali vennero a Firenze insieme con quelli del re Alfonso a dolersi della Repubblica, mostrò il capo scoperto ; e domandògli di qual colore fusse : al quale risposero, bianco ; ed egli allora soggiunse : *E' non passerà gran tempo, che i vostri Senatori l' avranno bianco come io*. Domandandogli la moglie poche ore avanti la morte, perchè tenesse gli occhi chiusi, rispose : *Per avvezzargli*. Dicendogli alcuni cittadini dopo la sua tornata dall' esilio, che si guastava la città, e facevasi contra Dio a cacciare da quella tanti uomini dabbene, rispose : *Com' egli*

aunes de drap rouge suffisaient pour faire un homme de bien, et que l'on ne soutenait pas un état avec un chapelet en main ». Ces paroles servirent à ses ennemis de prétexte pour le calomnier, en l'accusant de se préférer à sa patrie, et d'aimer mieux ce monde que l'autre. Je pourrais citer encore beaucoup d'autres mots de lui, mais cela me semble inutile.

Cosme fut l'ami et le protecteur des lettrés. Il fit venir à Florence le Grec Argiropoulos, l'un des hommes les plus érudits de son temps, afin que la jeunesse florentine apprît de lui la langue grecque et les autres connaissances qu'il avait encore. Il nourrit dans sa maison le second père de la philosophie platonicienne, Marsile Ficin, qu'il aima d'une grande affection ; et pour qu'il eût le loisir de se livrer plus commodément à l'étude des lettres, afin de pouvoir mieux le féquenter, il lui donna à Careggi une propriété voisine des siennes.

Ainsi donc, sa prudence, ses richesses, sa manière de vivre et son bonheur le firent aimer et craindre à Florence, et merveilleusement estimer, non seulement des princes de l'Italie, mais de l'Europe entière.

C'est sur de telles bases, laissées par lui, que ses descendants purent l'égaler en valeur et le surpasser

---

era meglio città guasta che perduta : *e come due canne di panno rosata facevano un uomo da bene* ; *e che gli stati non si tenevano con i paternostri in mano :* le quali voci dettero materia ai nimici di calunniarlo, come uomo che amasse più sè medesimo che la patria, e più questo mondo che quell' altro. Potrebbonsi riferire molti altri suoi detti, i quali come non necessari s' omettono. Fu ancora Cosimo degli uomini litterati amatore ed esaltatore ; e perciò condusse in Firenze lo Argiropolo, uomo di nazione greca, ed in quelli tempi litteratissimo, acciocchè da quello la gioventù fiorentina la lingua greca e l' altre sue dottrine potessero apprendere. Nutrì nelle sue case Marsilio Ficino, secondo padre della platonica filosofia, il quale sommamente amò ; e perchè potesse più comodamente seguitare gli studj delle lettere, e per poterlo con più sua comodità usare, una possessione propinqua alla sua di Careggi gli donò. Questa sua prudenza adunque, queste sue ricchezze, modo di vivere e fortuna lo fecero a Firenze dai cittadini

en fortune, et obtenir cette autorité qu'il eut à Florence, mais qu'il méritait d'avoir dans toute la chrétienté.

Toutefois, dans les derniers temps de sa vie, il éprouva de grands chagrins. Des deux fils qu'il avait, Pierre et Jean, ce dernier, dans lequel il avait mis toutes ses espérances, mourut. L'autre était infirme et, par suite de sa débilité, incapable de s'occuper des affaires publiques ni de ses intérêts particuliers. Un jour qu'après la mort de son fils il se faisait porter à travers sa demeure, il dit en soupirant : *Voilà une bien grande maison pour une si petite famille* ! Sa grande âme se tourmentait encore de n'avoir pu, à ce qu'il lui semblait, accroître l'empire de Florence par quelque conquête glorieuse, et il s'en affligeait d'autant plus qu'il croyait avoir été dupé par Francesco Sforza qui, au temps où il était seulement comte, lui avait donné sa parole d'aider les Florentins à prendre Lucques, aussitôt qu'il se serait rendu seigneur de Milan. Promesse qui ne fut pas tenue, parce que le comte changea de pensée avec la fortune, et que, devenu duc, et voulant

---

temere ed amare, e dai pincipi non solo d' Italia, ma di tutta l' Europa maravigliosamente stimare ; donde che lasciò tal fondamento ai suoi posteri, che poterono con la virtù pareggiarlo, e con la fortuna di gran lunga superarlo ; e quella autorità che Cosimo ebbe in Firenze, non solo in quella città, ma in tutta la Cristanità aver meritava. Nondimeno negli ultimi tempi della sua vita sentì gravissimi dispiaceri : perchè dei duoi figliuoli ch' egli ebbe, Piero e Giovanni, questo morì nel quale egli più confidava ; quell' altro era infermo, e per la debolezza del corpo poco atto alle pubbliche e alle private faccende. Dimodochè facendosi portare dopo la morte del figliuolo per la casa, disse sospirando : *Questa è troppo gran casa a sì poca famiglia.* Angustiava ancora la grandezza dell' animo suo non gli parere d' avere accresciuto l' imperio Fiorentino d' uno acquisto onorevole : e tanto più se ne doleva, quanto gli pareva essere stato da Francesco Sforza ingannato ; il quale mentre era conte gli aveva promesso, comunche si fusse insignorito di Milano, di fare l' impresa di Lucca per i Fiorentini : il che non successe, perchè quel conte con la fortuna mutò pensiero, e diventato duca volle godersi quello stato

jouir en paix des états que lui avait procurés la guerre, il refusa de s'armer en faveur de Cosme ou de tout autre et ne combattit plus que forcé de se défendre. La pensée d'avoir prodigué ses peines et ses richesses pour l'élévation d'un ingrat et d'un traître fut pour Cosme un chagrin profond. Il sentait en outre que ses infirmités l'empêchaient d'apporter aux affaires publiques et privées autant d'activité qu'autrefois, de sorte qu'il les voyait les unes et les autres menacées d'une chute prochaine parce que la cité était ruinée par les citoyens et sa fortune par ses intendants et ses fils. Toutes ces inquiétudes troublèrent les derniers temps de sa vie ; cependant, il mourut plein de gloire et laissant un très grand nom. Dans la ville et au dehors, tous les citoyens et tous les princes de la chrétienté s'attristèrent sur sa mort avec Pierre, son fils. Toute la population l'accompagna jusqu'au lieu de sa sépulture. Il fut enterré dans l'église de San Lorenzo et, par un décret public, on lui décerna sur son tombeau, le nom de « père de la patrie ».

Histoire de Florence, livre VII.

---

con la pace, che si aveva acquistato con la guerra ; e perciò non volle nè a Cosimo nè ad alcuno altro di alcuna impresa sodisfare, nè fece poi che fu duca altre guerre, che quelle che fu per difendersi necessitato. Il che fu di noia grandissima a Cosimo cagione, parendogli aver durato fatica e speso per far grande un uomo ingrato ed infedele. Parevagli, oltra di questo, per l' infermità del corpo non potere nelle faccende pubbliche e private porre l' antica diligenza sua, di qualità che l' une e l' altre vedeva rovinate ; perchè la città era distrutta dai cittadini, e le sustanze dai ministri e dai figliuoli. Tutte queste cose gli fecero passare gli ultimi tempi della sua vita inquieti. Nondimeno morì pieno di gloria, e con grandissimo nome ; e nella città e fuori tutti i cittadini e tutti i principi cristiani si dolsero con Piero suo figliuolo della sua morte, e fu con pompa grandissima da tutti i cittadini alla sepoltura accompagnato, e nel tempio di San Lorenzo seppellito, e per pubblico decreto sopra la sepoltura sua PADRE DELLA PATRIA nominato.

Que les changements de religion et de langage, de même que les désastres causés par les déluges et les pestes, effacent la mémoire des choses.

A ces philosophes qui veulent que le monde ait existé de tout temps, on peut répondre, me semble-t-il, que si une ancienneté aussi reculée était réelle, il faudrait que la mémoire des choses remontât au delà de cinq mille ans. Cette objection serait fondée si l'on ne voyait pas que ces souvenirs des temps s'effacent par des causes diverses, dont une partie vient des hommes et l'autre du ciel. Celles qui viennent des hommes sont les changements de religion et de langage. En effet, quand s'élève une nouvelle secte, c'est-à-dire une religion nouvelle, son premier soin est d'étouffer l'ancienne, afin d'accroître son propre prestige, et elle en vient facilement à bout quand les fondateurs de cette nouvelle secte parlent une langue différente.

On s'en convainc lorsqu'on examine la conduite que la religion chrétienne a tenuè à l'égard du paganisme, en renversant toutes les institutions, toutes les cérémonies de cette religion, en effaçant tout souvenir de son antique théologie. A vrai dire, le chris-

---

Che la variazione delle sètte e delle lingue, insieme con l' accidente de' diluvio o delle pesti, spegne la memoria delle cose.

A quelli filosofi che hanno voluto che 'l mondo sia stato eterno, credo che si potesse replicare, che se tanta antichità fusse vera, e' sarebbe ragionevole che ci fusse memoria di più che cinque mila anni ; quando e' non vi vedesse come queste memorie de' tempi per diverse cagioni si spengano : delle quali parte vengono dagli uomini, parte dal cielo. Quelle che vengono dagli uomini, sono le variazioni delle sètte e delle lingue. Perchè quando surge una setta nuova, cioè una religione nuova, il primo studio suo è, per darsi reputazione, estinguere la vecchia ; e quando egli occorre che gli ordinatori della nuova setta siano di lingua diversa, la spengono facilmente. La qual cosa si conosce considerando i modi che ha tenuti la religione cristiana contra alla setta gentile ; la quale ha cancellati tutti gli ordini, tutte le ceremonie di quella, e spenta ogni memoria di quella antica teologia. Vero è che non

tianisme n'a point réussi à effacer complètement le souvenir des grands hommes qu'elle avait produits ; ce qui vient de ce qu'il a dû garder la langue latine, ayant été dans la nécessité d'en faire usage pour écrire les préceptes de la loi nouvelle. En effet, si les premiers chrétiens avaient pu écrire dans une autre langue, on ne saurait douter à voir tout ce qu'ils ont persécuté et détruit, qu'il n'existât plus aucun souvenir des événements antiques.

Et qui lira les moyens employés par saint Grégoire et les autres chefs de la religion chrétienne verra avec quelle obstination ils ont poursuivi tous les anciens souvenirs, brûlant les œuvres des poètes et des historiens, brisant les images, et gâtant toute chose qui portait quelque signifiance de l'antiquité. Aussi, eussent-ils ajouté à cette persécution une langue nouvelle, on eût vu en très peu de temps toute chose tomber en oubli.

Il y a lieu de croire également que ce que la religion chrétienne a fait au paganisme, celui-ci l'a fait à la religion qui existait avant lui. Et comme ces religions ont varié deux ou trois fois dans l'espace de cinq ou six mille ans, on a perdu le souvenir des événements antérieurs. Et si parfois il en subsiste quelques

---

gli è riuscito spegnere in tutto la notizia delle cose fatte dagli uomini eccellenti di quella : il che è nato per avere quella mantenuta la lingua latina ; il che fecero forzatamente, avendo a scrivere questa legge nuova con essa. Perchè, se l' avessino potuta scrivere con nuova lingua, considerato le altre persecuzioni gli feciono, non ci sarebbe ricordo alcuno delle cose passate. E chi legge i modi tenuti da San Gregorio, e dagli altri capi della religione cristiana, vedrà con quanta ostinazione e' perseguitarono tutte le memorie antiche, ardendo l' opere de' poeti e delli istorici, ruinando le immagini, e guastando ogni altra cosa che rendesse alcun segno della antichità. Talchè, se a questa persecuzione egli avessino aggiunto una nuova lingua, si sarebbe veduto in brevissimo tempo ogni cosa dimenticare. E da credere, pertanto, che quello che ha voluto fare la religione cristiana contra alla setta gentile, la gentile abbi fatto contra a quella che era innanzi a lei. E perchè queste sètte in cinque o in seimila anni

vestiges, on les regarde comme choses fabuleuses et l'on n'y ajoute point créance, comme c'est le cas pour l'histoire de Diodore de Sicile, laquelle, bien qu'elle rapporte les événements de quarante ou cinquante mille années, est réputée, comme je le pense moi-même, chose mensongère.

Quant aux causes qui viennent du ciel, ce sont les fléaux qui détruisent la race humaine et réduisent à un petit nombre les habitants d'une partie du monde. tels que peste, famine ou inondation. Et ce dernier fléau est le plus désastreux, tant parce qu'il est le plus universel, que parce que ceux qui parviennent à en échapper sont pour la plus grande partie hommes montagnards et grossiers, lesquels n'ayant nulle connaissance de l'antiquité, ne peuvent en transmettre la mémoire à leurs descendants. Et si, parmi eux, quelque homme instruit du passé parvient à se sauver, afin d'en retirer réputation et renom, il cache sa science et l'altère à sa guise ; si bien qu'il n'en reste à la postérité que ce qu'il a bien voulu écrire, et rien de plus.

Que ces inondations, pestes et famines adviennent, je ne crois pas qu'on en puisse douter, soit parce que

variarono due o tre volte, si perdè la memoria delle cose fatte innanzi a quel tempo. E se pure ne resta alcun segno, si considera come cosa favolosa, e non è prestato loro fede : come interviene alla istoria di Diodoro Siculo, che benchè e' renda ragione di quaranta o cinquanta mila anni, nondimeno è riputata, come io credo che sia, cosa mendace. Quanto alle cause che vengono dal cielo, sono quelle che spengono la umana generazione, e riducono a pochi gli abitatori di parte del mondo. E questo viene o per peste o per fame o per una inondazione d' acque : e la più importante è questa ultima, sì perchè la è più universale, sì perchè quelli che si salvano sono uomini tutti montanari e rozzi, i quali non avendo notizia di alcuna antichità, non la possono lasciare a' posteri. E se infra loro si salvasse alcuno che ne avesse notizia, per farsi riputazione e nome, la nasconde, e la perverte a suo modo ; talchè ne resta solo a' successori quanto ei ne ha voluto scrivere, e non altro. E che queste inondazioni, pesti e fami venghino, non credo sia da dubitarne ; sì perchè ne sono piene tutte le istorie, sì perchè

les histoires en sont pleines, soit parce qu'il est dans la nature des choses qu'elles adviennent : la nature, en effet, ressemble à ces corps simples qui, lorsqu'ils renferment des humeurs superflues, après les avoir remuées, les rejettent d'eux-mêmes, et recouvrent ainsi la santé. Il en est de même dans le corps composé de la société humaine : lorsque tous les pays regorgent d'habitants, en sorte que ceux-ci ne peuvent aller nulle part ailleurs, tous les lieux étant occupés, et quand la malice et mauvaiseté des hommes est venue à son comble, il est nécessaire que le monde soit purgé par un de ces trois moyens, afin que les hommes, réduits à un petit nombre, et frappés par l'adversité, vivent plus commodément et redeviennent meilleurs. *Discours*, II, 5.

D'où cela vient-il, je ne le saurais dire, mais on voit par des exemples anciens et modernes, qu'il n'advient jamais un événement important dans une cité ou dans une province, qu'il n'ait été prédit ou par devins ou par révélations ou par prodiges, ou par autres signes célestes...

La raison ne peut en être expliquée et interprétée que par un homme ayant connaissance des choses

---

si vede que sto effetto della oblivione delle cose, sì perchè e' pare ragionevole che sia : perchè la natura, come ne' corpi semplici, quando vi è ragunato assai materia superflua, muove per sè medesima molte volte, e fa una purgazione, la quale è salute di quel corpo ; così interviene in questo corpo misto della umana generazione, che quando tutte le provincie sono ripiene di abitatori, in modo che non possono vivere, nè possono andare altrove, per esser occupati e pieni tutti i luoghi ; e quando la astuzia e malignità umana è venuta dove la può venire, conviene di necessità che il mondo si purghi per uno de' tre modi ; acciochè gli uomini essendo divenuti pochi e battuti, vivano più comodamente, e diventino migliori. *Discorsi* II, 5.

Donde e' si nasca io non so, ma si vede per gli antichi e per gli moderni essempi, che mai non venne alcuno grave accidente in una città o in una provincia, che non sia stato, o da indovini o da revelazioni o da prodigi, o da altri segni celesti, predetto.

La cagione di questo credo sia da essere discorsa ed inter-

naturelles et surnaturelles, ce que nous n'avons point. Il se pourrait faire cependant que l'air, selon l'opinion de tel philosophe, soit rempli d'intelligences, lesquelles par naturelle vertu prévoient l'avenir et qui, mues de compassion envers les hommes, les avertissent par de semblables signes, afin qu'ils puissent se préparer à la défense. Quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins vrai que toujours après de tels prodiges, il advient dans les pays des choses extraordinaires et surprenantes. *Discours*, I, 56.

pretata da uomo che abbia notizia delle cose naturali e soprannaturali : il che non abbiamo noi. Pure, potrebbe essere che, sendo questo aere, come vuole alcuno filosofo, pieno d' intelligenze ; le quali per naturale virtù prevedendo le cose future, ed avendo compassione agli uomini, acciò si possino preparare alle difese, gli avvertiscono con simili segni. Pure, comunche si sia, si vede così essere la verità ; e che sempre dopo tali accidenti sopravvengono cose istraordinarie e nuove alle provincie. *Discorsi* I, 56.

La vie de Castruccio Castracani de Lucques décrite par Nicolas Machiavel et envoyée à Zanobi Buondelmonti et Luigi Alamanni, ses amis très chers.

Note du traducteur à propos de la vie de Castruccio Castracani.

En 1520, Machiavel fait un séjour prolongé à Lucques, pour une affaire qui lui a été confiée par la Seigneurie de Florence et le cardinal de Médicis, et dont la solution traîne en longueur. Besogne marchande peu proportionnée à l'ampleur de son génie. Faute de pouvoir donner sa mesure dans l'action, il prend sa revanche dans le domaine de la pensée, toujours victime de son double destin. Au sentiment de sa propre misère ajoutant par surcroît la misère de l'Italie, ses idées de régénération nationale ne le lâchent point : il porte partout avec lui, hantise héroïque, formée et nourrie de sa propre substance, la vision du Prince nouveau, moitié condottiere moitié homme d'Etat, d'une trempe d'acier, à la fois souple et ferme, énergique et sans scrupule, se plaçant d'emblée au-dessus des lois faites pour le commun des hommes, tel enfin qu'il crut l'entrevoir un jour sous les traits de César Borgia.

Machiavel va chercher dans le passé de Lucques le tyran le plus conforme à la figure qui l'obsède et, pour le soulagement de son esprit, le ressuscite, non point tel qu'il fut, mais tel qu'il le veut. Il ne se soucie nullement de l'exactitude histo-

rique, mais pour donner au héros de son choix plus de ressemblance avec son modèle intérieur, il ne lui laisse que son nom, son siècle, sa ville, quelques particularités de sa vie vécue et, pour ainsi dire, les contours de son caractère. Il se sert de lui pour mettre en lumière quelques-unes des idées qui lui tiennent au cœur ; si les faits relatés par les vieilles chroniques ne s'y prêtent pas, Machiavel les modifie à son gré, avec une merveilleuse désinvolture. Ainsi, pour montrer que la fortune tire le plus souvent d'une origine basse ceux qu'elle élève ensuite au faîte de la grandeur pour l'accomplissement de ses desseins mystérieux, Machiavel fait de son héros un enfant trouvé, alors qu'il fut en réalité fils légitime d'une des plus illustres familles de Lucques. Ou bien, voulant prouver que l'infanterie est supérieure à la cavalerie, thèse qu'il entreprendra plus tard de démontrer dans son *Art de la guerre*, il décrit une bataille qui n'a jamais eu lieu, passant sous silence plusieurs combats réels où son condottiere s'est couvert de gloire. Cela ne suffit pas à Machiavel ; pour donner à son récit plus d'intérêt, à la figure de son héros plus de relief encore, il recourt à l'antiquité ; à la manière de Montaigne, de La Fontaine et des autres, il prend son bien où il le trouve, emprunte des anecdotes à la vie d'Agatocle par Diodore de Sicile, des dits mémorables à la vie de Diogène Laerce, et se ressouvient peut-être de la Cyropédie de Xénophon.

Mais tous ces éléments disparates, Machiavel les fond au feu de son imagination créatrice, comme des métaux dans une fournaise ; en compose un alliage homogène, le coule d'un seul jet dans le moule de sa pensée et en tire cette figure de bronze, une des plus hardies de la Renaissance, qui a nom Castruccio Castracani.

Zanobi et Luigi très chers, c'est un sujet d'étonnement pour qui réfléchit là-dessus de voir que tous ceux ou la plupart de ceux qui ont accompli de grandes choses en ce monde et qui excellèrent entre tous leurs contemporains, ont eu d'obscures origines et d'humbles commencements ou encore furent tourmentés par la fortune outre mesure. Les uns, en effet,

---

LA VITA DI CASTRUCCIO CASTRACANI DA LUCCA

DESCRITTA DA NICCOLÒ MACHIAVELLI E MANDATA A ZANOBI BUONDELMONTI ED A LUIGI ALAMANNI, SUOI AMICISSIMI.

E' pare, Zanobi e Luigi carissimi, a quelli che la considerano, cosa maravigliosa, che tutti coloro, o la maggior parte di essi, che hanno in questo mondo operato grandissime cose, e intra gli altri della loro età siano stati eccellenti, abbiano avuto il principio e nascimento loro basso ed oscuro, o vero dalla fortuna fuora di ogni modo travagliato ; perchè tutti, o ei sono

furent exposés aux bêtes sauvages et les autres sont nés d'une si vile extraction que, rougissant de leur père, ils se sont dits fils de Jupiter, ou de quelque autre dieu. Les exemples de la chose sont tellement connus qu'il serait fastidieux de les raconter et le lecteur nous en saurait mauvais gré ; aussi les passerons-nous sous silence comme superflus.

Sans doute la fortune a voulu nous prouver par là que c'est elle, et non la prévoyance, qui fait les grands hommes ; elle commence donc à révéler tout son pouvoir en un temps où la prévoyance n'a point de part, pour qu'il apparaisse avec évidence qu'elle seule a fait tout l'ouvrage.

Castruccio Castracani de Lucques fut un de ces hommes. Pour l'époque où il vécut et la cité où il naquit, il accomplit les plus grandes choses. Comme les autres, sa naissance ne fut ni plus heureuse, ni plus illustre, ainsi qu'on va le voir au récit de sa vie. J'ai entrepris de la faire revivre dans la mémoire des hommes parce qu'il me semble y avoir trouvé beaucoup de choses d'un très grand exemple, quant à la valeur et quant à la fortune. Et j'ai cru devoir vous dédier cette histoire, comme étant, parmi tous les

---

stati esposti alle fiere, o eglino hanno avuto sì vile padre, che vergognatisi di quello, si sono fatti figliuoli di Giove, o di qualche altro dio. Quali sieno stati questi, séndone a ciascuno noti molti, sarebbe cosa a replicare fastidiosa e poca accetta a chi leggessi : perciò, come superflua, la posporremo. Credo bene, che questo nasca, che volendo la fortuna dimostrare al mondo di essere quella che faccia li uomini grandi, e non la prudenzia, comincia a dismostrare le sue forze in tempo che la prudenzia non ci possa avere alcuna parte, anzi da lei si abbia a riconoscere il tutto. Fu, adunque, Castruccio Castracani da Lucca uno di quelli il quale, secondo i tempi ne' quali visse e la città donde nacque, fece cose grandissime, e, come li altri, non ebbe più felice nè più noto nascimento, come nel ragionare del corso della sua vita s' intenderà : la quale mi è parso ridurre alla memoria delli uomini, parendomi aver trovato in essa molte cose, e quanto alla virtù e quanto alla fortuna, di grandissimo essempio. E mi è parso indirizzarla

hommes connus de moi, ceux qui vous plaisez davantage au récit des actions valeureuses.

Apprenez donc que la famille des Castracani était comptée au nombre des familles nobles de la cité de Lucques, encore que de nos jours selon le destin de toutes choses mondaines, elle soit éteinte. De cette famille sortit naguère un certain Antonio, lequel, entré en religion, devint chanoine de San Michele de Lucques ; et pour lui faire honneur on lui disait messer Antonio. Celui-ci n'avait pour toute parenté qu'une sœur, qu'il avait mariée autrefois à Bonaccorso Cenami ; mais Bonaccorso étant mort, cette sœur, restée veuve, s'en vint demeurer, avec son frère, dans l'intention de ne plus se remarier. Derrière la maison qu'habitait messer Antonio, se trouvait une vigne confinant à beaucoup de jardins et l'on pouvait y pénétrer de plusieurs côtés sans grande peine. Or, un matin, peu après le soleil levé, il advint que Madonna Dianora — car ainsi se nommait la sœur de messer Antonio — se promenant par la vigne et cueillant, suivant la coutume des femmes, je ne sais quelles herbes pour quelque mets de sa façon, elle entendit remuer sous une vigne entre les pampres et — tournant les yeux de ce côté — elle entendit

---

a voi, come a quelli che più che altri uomini che io conosca, delle azioni virtuose vi dilettate.

Dico, adunque, che la famiglia de' Castracani è connumerata intra le famiglie nobili della città di Lucca, ancora ch' ella sia in questi tempi (secondo l' ordine di tutte le mondane cose) mancata. Di questa nacque già un Antonio, che diventato religioso, fu calonaco di San Michele di Lucca ; ed in segno di onore, era chiamato messer Antonio. Non aveva costui altri che una sirocchia, la quale maritò già a Buonaccorso Cenami ; ma sendo Buonaccorso morto ed essa rimasta vedova, si ridusse a stare col fratello, con animo di non più rimaritarsi. Aveva messer Antonio, dietro alla casa che egli abitava, una vigna, in la quale, per avere a' confini di molti orti, da molte parti e senza molta difficultà si poteva entrare. Occorse che andando una mattina, poco poi levata di sole, madonna Dianora (chè così si chiamava la sirocchia di messer Antonio) a spasso per la vigna, cogliendo, secondo il costume delle donne

comme une plainte. Elle se dirigea aussitôt vers le bruit et aperçut les mains et le visage d'un enfant, caché dans les feuilles, qui semblait implorer du secours. Si bien que la bonne dame, mi-étonnée, mi-effrayée, pleine à la fois de compassion et de stupeur, le prit, le porta dans son logis où, l'ayant bien lavé et emmaillotté de langes blancs, comme c'est l'usage, le présenta à messer Antonio lorsqu'il revint à la maison. Lequel, au récit de sa sœur et à la vue de l'enfant, ne fut pas moins rempli d'étonnement et de compassion qu'elle ne l'avait été. Ils tinrent conseil entre eux sur le parti à prendre et décidèrent de l'élever, puisque lui était prêtre et qu'elle n'avait pas d'enfants. On prit donc une nourrice à demeure, et avec autant d'amour que s'il eût été leur fils, ils le nourrirent. Et, l'ayant fait baptiser, ils l'appelèrent Castruccio[1], du nom de leur père.

La grâce croissait en Castruccio avec les années ; en toute chose il faisait preuve de sens et de réflexion ;

certe erbe per farne certi suoi condimenti, sentì frascheggiare sotto una vite intra i pampini, e rivolti verso quella parte gli occhi, sentì come piangere. Onde che, tiratasi verso quello romore, scoperse le mani e il viso d' uno bambino, che rinvolto nelle foglie, pareva che aiuto le domandasse. Tale che essa, parte maravigliata, parte sbigottita, ripiena di compassione e di stupore, lo ricolse, e portato a casa e lavatolo e rinvoltolo in panni bianchi, come si costuma, lo presentò alla tornata in casa a messer Antonio. Il quale, udendo il caso e vedendo il fanciullo, non meno si riempì di maraviglia e di pietade, che si fusse ripiena la donna. E consigliatisi intra loro quale partito dovessero pigliare, deliberarono allevarlo, sendo esso prete, e quella non avendo figliuoli. Presa adunque in casa una nutrice, con quello amore che se loro figliuolo fusse, lo nutricorno. Ed avendolo fatto battezzare, per il nome di Castruccio loro padre lo nominorono. Cresceva in Castruccio con li anni la grazia, ed in ogni cosa dimostrava ingegno e prudenza ; e

[1] Le vrai Castruccio naquit en 1281, de la noble famille des Antelminelli ; tout jeune encore, il accompagna son père en exil à Ancône. Resté orphelin, il tenta la carrière des armes combattit en Flandre au service de Philippe le Bel. En 1310, il guerroie en Lombardie pour le compte des Visconti.

Pour de plus amples détails, voir Pasquale Villari : *Niccolò Machiavelli e i suoi tempi*, vol. III.

et il apprenait rapidement tout ce que sa jeunesse permettait à messer Antonio de lui enseigner. Celui-ci projetait de le faire prêtre et de résigner plus tard en sa faveur son canonicat et ses autres bénéfices ; c'est dans cette vue qu'il l'élevait. Mais il avait trouvé un sujet absolument réfractaire à l'esprit sacerdotal.

En effet, à peine Castruccio eut-il quatorze ans, et commencé à prendre quelque ascendant sur messer Antonio et Madonna Dianora, et à ne plus les craindre du tout, que, laissant de côté les livres ecclésiastiques, il se mit à faire des armes, et ne se plaisait à autre chose qu'à les manier, ou bien, avec ses compagnons, à courir, sauter, lutter, et autres semblables exercices, où il montrait une grande force de corps et d'âme, surpassant de loin tous ceux de son âge. Et si, pourtant, il lui arrivait de lire, nulles lectures ne lui plaisaient que celles où il était parlé de guerres et d'exploits de grands hommes. Messer Antonio en ressentait un chagrin profond.

Or, il y avait alors en la cité de Lucques un gentilhomme de la maison des Guinigi[1] qui avait nom

---

presto, secondo l' età, imparò quelle cose a che da messer Antonio era indirizzato: il quale disegnando di farlo sacerdote, e con il tempo rinunziarli il calonacato ed altri suoi benefizii, secondo tale fine lo ammaestrava ; ma aveva trovato suggetto all' animo sacerdotale al tutto disforme.

Perchè, come prima Castruccio pervenne alla età di XIV anni, e che incominciò a pigliar un poco di animo sopra messer Antonio e madonna Dianora, e non gli temer punto; lasciati i libri ecclesiastici da parte, cominciò a trattare l' armi, nè di altro si dilettava che o di maneggiare quelle, o con li altri suoi equali correre, saltare, far alle braccia, e simili esercizii: dove ei mostrava virtù di animo e di corpo grandissima, e di lunga tutti gli altri della sua età superava. E se pure ei leggeva alcuna volta, altre lezioni non li piacevono, che quelle che di guerre o di cose fatte da grandissimi uomini ragionassino. Per la qual cosa, messer Antonio ne riportava dolore e noia inestimabile.

Era nella città di Lucca un gentil uomo della famiglia de' Guinigi, chiamato messer Francesco, il quale per ricchezza,

---

[1] Ce messer Francesco Guinigi est un personnage inventé de toutes pièces par Machiavel pour les besoins de sa narration.

messer Francesco ; lequel, en richesse, en grâce et en valeur passait tous les autres Lucquois. Il ne connaissait d'autre occupation que la guerre et il avait longtemps servi sous les Visconti de Milan. Et comme il était Gibelin, tous les Lucquois qui suivaient ce parti avaient pour lui la plus haute estime. Ce seigneur, lorsqu'il se trouvait à Lucques, se réunissait soir et matin avec les autres citoyens sous la loggia du podestat, qui donne sur la place San Michele, la première place de Lucques. Là, il vit souvent Castruccio avec les autres enfants des alentours dans ces exercices auxquels nous avons dit plus haut qu'ils s'exerçaient. Et lui étant avis, non seulement qu'il surpassait les autres, mais que ceux-ci en quelque mesure l'aimaient et le révéraient, il devint grandement désireux de savoir qui il était. Ce que lui en dirent les assistants l'anima plus ardemment encore du désir de l'avoir auprès de lui. Un jour donc, l'ayant appelé, il lui demanda ce qu'il aimerait le mieux, ou de vivre dans la maison d'un gentilhomme qui lui enseignerait à chevaucher, et à manier les armes, ou dans la maison d'un prêtre, dans laquelle on n'entendait jamais rien que messes et offices. Messer Francesco vit combien Castruccio se réjouissait aux seuls noms d'armes et de chevaux ;

per grazia e per virtù passava di lunga tutti li altri Lucchesi, lo esercizio del quale era la guerra, e sotto i Visconti di Milano aveva lungamente militato ; e perchè ghibellino era, sopra tutti li altri che quella parte in Lucca seguitavano era stimato. Costui trovandosi in Lucca, e ragunandosi sera e mattina con li altri cittadini sotto la Loggia del podestà, la quale è in testa della piazza di San Michele, che è la prima piazza di Lucca, vidde più volte Castruccio con li altri fanciulli della contrada in quelli esercizii che io dico di sopra esercitarsi ; e parendoli che, oltre al superarli, egli avesse sopra di loro una autorità regia, e che quelli in un certo modo lo amassino e riverissino, diventò sommamente desideroso di intendere di suo essere. Di che sendo informato dai circostanti, si accese di maggior desiderio di averlo appresso di sè ; ed un giorno chiamatolo, il domandò dove più voluntieri starebbe, o in casa di un gentiluomo che gl' insegnassi cavalcare e trattare armi, o in casa d'uno prete, dove non si udisse mai altro che ufficii e messe. Conobbe messer Francesco quanto Castruccio si

toutefois, il resta un peu honteux, sans répondre. Enfin, comme messer Francesco l'encourageait à parler, il dit que, si cela pouvait plaire à messer Antonio, il ne demandait pas mieux que de laisser les études de prêtre pour embrasser celles de soldat. La réponse plut infiniment à messer Francesco, et il fit tant auprès de messer Antonio qu'au bout de peu de jours, celui-ci consentit à lui céder son fils adoptif ; ce qui le mut à cela fut, sur toute autre chose, le caractère du garçon qu'il sentait bien ne pouvoir tenir ainsi plus longtemps.

Castruccio passa donc de la maison de messer Antonio Castracani, chanoine, en celle de messer Francesco Guinigi, condottiere ; et il est surprenant de penser au peu de temps qu'il lui fallut pour acquérir toutes les qualités et toutes les bonnes manières qu'on requiert d'un gentilhomme. D'abord, il devint un excellent cavalier ; il n'y avait cheval si fougueux qu'il ne maniât le plus adroitement du monde. Et dans les joutes et tournois, encore qu'il fût tout jeunet, il n'avait pas son pareil, aussi bien pour l'adresse que pour la force. Il faut ajouter à cela ses manières qui révélaient une rare modestie; jamais

---

rallegrò sentendo ricordare cavalli ed armi : pure, stando un poco vergognoso, e dandoli animo messer Francesco a parlare, rispose che quando piacesse al suo messere, che non potrebbe avere maggior piacere che lasciare li studii del prete, e pigliare quelli del soldato. Piacque assai a messer Francesco la risposta, ed in brevissimi giorni operò tanto, che messer Antonio gliene concedette : a che lo spinse più che alcuna altra cosa la natura del fanciullo, giudicando non lo potere tenere molto tempo così.

Passato, pertanto, Castruccio di casa di messer Antonio Castracani calonaco, in casa messer Francesco Guinigi condottiere, è cosa straordinaria a pensare in quanto brevissimo tempo ei diventò pieno di tutte quelle virtù e costumi, che in uno gentiluomo si richieggono. In prima, ei si fece uno eccellente cavalcatore, perchè ogni ferocissimo cavallo con somma destrezza maneggiava ; e nelle giostre e ne' torniamenti, ancora che giovinetto, era più che alcun altro riguardevole : tanto che in ogni azione o forte o destra, non trovava uomo che lo superasse. A che si aggiugnevano i costumi, dove si

on ne le vit faire une action ou dire une parole déplaisante ; il était respectueux avec ses supérieurs, modeste avec ses égaux et affable avec ses inférieurs. Ce qui le faisait aimer non seulement de toute la famille Guinigi, mais de la cité de Lucques tout entière.

Or, il advint à cette époque, Castruccio ayant déjà dix-huit ans, que les Gibelins furent chassés de Pavie par les Guelfes ; les Visconti de Milan mandèrent à leur secours messer Francesco Guinigi. Castruccio le suivit, et fut chargé de tous les détails de sa compagnie. Pendant cette expédition, il donna tant de preuves de prudence et de courage que personne, parmi tous ceux qui prirent part à l'entreprise, ne s'acquit autant de bienveillance et d'estime auprès de chacun ; et le nom de Castruccio devint grand et glorieux, non seulement à Pavie, mais dans toute la Lombardie.

De retour à Lucques, Castruccio, beaucoup plus estimé encore qu'il ne l'était à son départ, fit tout ce qu'il put pour se rendre populaire, employant tous les moyens qui sont nécessaires pour se gagner les hommes. Sur ces entrefaites, messer Francesco

---

vedeva una modestia inestimabile : perchè mai non se gli vedeva fare atto, o sentivasegli dire parola che dispiacessi ; ed era riverente ai maggiori, modesto con gli equali, e con li inferiori piacevole. Le quali cose lo facevano non solamente da tutta la famiglia de' Guinigi, ma da tutta la città di Lucca amare. Occorse in quelli tempi, sendo già Castruccio di XVIII anni, che i ghibellini furono cacciati dai guelfi di Pavia : in favore de' quali fu mandato dai Visconti di Milano messer Francesco Guinigi, con il quale andò Castruccio, come quello che aveva il pondo di tutta la compagnia sua. Nella quale espedizione, Castruccio dette tanti saggi di sè di prudenza e di animo, che niuno che in quella impresa si trovassi, ne acquistò grazia appresso di qualunche, quanta ne riportò egli : e non solo il nome suo in Pavia, ma in tutta la Lombardia diventò grande ed onorato.

Tornato, adunche, in Lucca Castruccio, assai più stimato che al partire suo non era, non mancava in quanto a lui era possibile di farsi amici, osservando tutti quelli modi che a guadagnarsi uomini sono necessarii. Ma sendo venuto messer

Guinigi étant venu à trépas, laissant un fils de treize ans nommé Pagolo, il avait institué Castruccio tuteur de l'enfant et gouverneur de ses biens. A l'heure de mourir, il le fit venir à son chevet et le pria de vouloir bien élever son fils avec autant de sollicitude qu'il avait été élevé lui-même, et de rendre au fils les bienfaits qu'il n'avait pu rendre au père. Puis messer Francesco Guinigi ayant trépassé, Castruccio, resté gouverneur et tuteur de Pagolo, s'accrut tellement en réputation et puissance qu'une part de la popularité qu'il s'était acquise à Lucques se convertit en envie ; si bien qu'il devint suspect et que plusieurs, calomnieusement, l'accusaient d'aspirer à la tyrannie ; parmi lesquels le plus important était messer Giorgio degli Opizi, chef du parti guelfe. Celui-ci espérait devenir, par la mort de messer Francesco Guinigi, en quelque sorte le souverain de Lucques, et comme il pensait que Castruccio, resté dans le gouvernement grâce à l'influence de ses qualités, lui en avait enlevé toutes les occasions, il allait semant toutes sortes de choses contre lui, afin de le discréditer. A quoi Castruccio répondit d'abord par le dédain ; puis le soupçon vint s'y joindre, et il fut bientôt persuadé

Francesco Guinigi a morte, ed avendo lasciato un suo figliuoo di età di anni XIII chiamato Pagolo, lasciò tutore e governatore de' suoi beni Castruccio, avendolo innanzi al morire fatto venire a sè, e pregatolo che fussi contento allevare il suo figliuolo con quella fede che era stato allevato egli, e quelli meriti che non aveva potuto rendere al padre, rendesse al figliuolo. Morto, pertanto, messer Francesco Guinigi, e rimaso Castruccio governatore e tutore di Pagolo, accrebbe tanto in riputazione e potenzia, che quella grazia che soleva avere in Lucca, si convertì parte in invidia : talmente che molti come uomo sospetto e che avesse l' animo tirannico, lo caluniavano : intra i quali, il primo era messer Giorgio degli Opizi, capo della parte guelfa. Costui sperando per la morte di messer Francesco rimanere come principe di Lucca, li pareva che Castruccio, sendo rimasto in quello governo, per la grazia che li davano le sue qualità, gliene avessi tolta ogni occasione, e per questo andava seminando cose che gli togliessino grazia : di che Castruccio prese prima sdegno ; al quale poco dipoi si aggiunse il sospetto, perchè pensava che messer Giorgio non

que messer Giorgio n'aurait de cesse qu'il ne l'eût mis en disgrâce auprès du lieutenant de Robert, roi de Naples, qui le ferait chasser de Lucques.

Le seigneur de Pise, à cette époque, était Uguccione della Faggiuola, d'Arezzo, qui, élu d'abord par les Pisans pour être leur capitaine, avait fini par se faire leur seigneur. Auprès d'Uguccione se trouvaient plusieurs exilés Lucquois, du parti gibelin ; Castruccio entretint avec eux des intelligences pour les faire rentrer dans leurs foyers, avec l'aide d'Uguccione. Il communiqua également son dessein aux amis qu'il avait dans la ville, et qui ne pouvaient supporter la puissance des Opizi. Ayant donné ordre à ce qu'ils devaient faire, Castruccio eut la précaution de faire fortifier la tour des Onesti, et la fit remplir de munitions et de vivres en abondance, afin de pouvoir, si besoin était, s'y maintenir quelques jours durant. La nuit dont on était convenu étant arrivée, il donna le signal à Uguccione, qui était descendu dans la plaine avec une troupe nombreuse, postée entre les montagnes et la cité de Lucques. A la vue du signal, Uguccione s'approcha de la porte de San Piero et mit le feu à la barrière. De son côté, Castruccio donne l'alarme, appelle le peuple aux armes, et enfonce la

poserebbe mai di metterlo in disgrazia al vicario del re Ruberto di Napoli, che lo farebbe cacciare di Lucca.

Era signore di Pisa in quello tempo Uguccione della Faggiuola da Arezzo, il quale prima era stato eletto da' Pisani loro capitano ; dipoi se n' era fatto signore. Appresso di Uguccione si trovavano alcuni fuora usciti lucchesi della parte ghibellina, con i quali Castruccio tenne pratica di rimetterli con lo aiuto di Uguccione e communicò ancora questo suo disegno con suoi amici di drento, i quali non potevano sopportare la potenza delli Opizi. Dato, pertanto, ordine a quello che dovevano fare, Castruccio cautamente affortificò la torre delli Onesti, e quella riempiè di munizione e di molta vettovaglia, per potere, bisognando mantenersi in quella qualche giorno ; e venuta la notte che si sera composto con Uguccione, dètte il segno a quello, il quale era sceso nel piano con dimolta gente intra i monti e Lucca ; e veduto il segno, si accostò alla porta San Piero, e misse fuoco nello antiporto. Castruccio dall' altra parte levò il romore, chiamando il popolo all' arme, e sfozrò

porte intérieure. Uguccione et ses troupes se précipitent alors dans la ville ; ils parcourent les rues, massacrent messer Giorgio et tous ceux de sa famille, ainsi qu'un grand nombre de ses amis et partisans, et chassent le gouverneur. Uguccione changea comme il lui plut le gouvernement de la cité, pour le plus grand malheur de celle-ci, car plus de cent familles furent exilées de Lucques. Des fugitifs, les uns se fixèrent à Florence, les autres à Pistoia ; et comme ces cités étaient alors gouvernées par le parti guelfe, elles devinrent ennemies d'Uguccione et des Lucquois.

Les Florentins et les autres guelfes, jugeant que le parti gibelin avait pris trop d'autorité en Toscane, convinrent ensemble de réintégerr dans leur patrie les exilés Lucquois. A cet effet, ils levèrent une grosse armée, s'en vinrent dans le val de Nievole puis, après avoir occupé Monte Catini, ils furent mettre le siège devant Monte Carlo, afin d'avoir le passage libre vers Lucques. Cependant, Uguccione réunit tout ce qu'il put trouver de Pisans et de Lucquois, et, de plus, foule de cavaliers allemands qu'il tira de Lombardie, et partit à la recherche de l'armée florentine ; celle-ci, apprenant l'arrivée de l'ennemi, s'était retirée de

---

la porta dalla parte di drento : tale che, entrato Uguccione e le sue genti, corsono la terra, e ammazzorono messer Giorgio, con tutti quelli della sua famiglia, e con molti altri suoi amici partigiani ; ed il governatore cacciorono : e lo stato della città si riformò secondo che ad Uguccione piacque, con grandissimo danno di quella ; perchè si truova che più di cento famiglie furono cacciate allora di Lucca. Quelli che fuggirono, una parte ne andò a Firenze, un' altra a Pistoia ; le quali città erano rette da parte guelfa, e per questo venivano ad essere inimiche ad Uguccione ed a' Lucchesi.

E parendo a' Fiorentini ed agli altri Guelfi, che la parte ghibellina avesse preso in Toscana troppa autorità, convennono insieme di rimettere i fuora usciti lucchesi ; e fatto un grosso esercito, ne vennono in Val di Nievole ; ed occupato Monte Catini, di quivi ne andorono a campo a Monte Carlo per avere libero il passo di Lucca. Pertanto Uguccione, ragunata assai gente pisana e lucchese, e di più molti cavagli tedeschi che trasse di Lombardia, andò a trovare il campo de' Fiorentini ; il quale sentendo venire i nimici, si era par-

Monte Carlo et postée entre Monte Catini et Pescia. Uguccione vint se placer au-dessous de Monte Carlo, à deux milles environ de l'ennemi. Là, pendant quelques jours, il n'y eut entre les deux armées que de légers chocs de cavalerie, parce que Uguccione étant tombé malade[1], Pisans et Lucquois évitaient avec soin d'en venir aux prises avec l'enemi. La maladie d'Uguccione s'étant aggravée, il se retira pour se faire soigner, à Monte Carlo, et laissa à Castruccio le commandement de l'armée. Cet événement fut cause de la ruine des Guelfes, qui redoublèrent de confiance, leur étant avis que l'armée ennemie fût restée sans capitaine. Castruccio s'en avisa, et, plusieurs jours durant, fit en sorte de les enfoncer toujours plus en cette opinion : faisant semblant de craindre, ne laissant sortir du camp aucune munition. De leur côté, plus les Guelfes s'apercevaient d'une telle crainte, plus ils devenaient outrecuidants, et ils se présentaient chaque jour en ordre de bataille devant l'armée de Castruccio. Lorsqu'il lui sembla les avoir assez bouffis de confiance, et qu'il eut observé leurs

tito da Monte Carlo, e postosi intra Monte Catino e Pescia : ed Uguccione si misse sotto Monte Carlo, propinquo a' nimici a due miglia, dove qualche giorno intra i cavagli dell' uno e dell' altro esercito si fece alcuna leggiera zuffa, perchè sendo ammalato Uguccione[1], i Pisani ed i Lucchesi si fuggivono di fare la giornata con li nimici. Ma sendo Uguccione aggravato nel male, si ritirò per curarsi a Monte Carlo, e lasciò a Castruccio la cura dello esercito. La quale cosa fu la rovina de' Guelfi ; perchè questi persono animo, parendo loro che lo esercito inimico fussi rimaso senza capitano Il che Castruccio conobbe, ed attese per alcuni giorni ad accrescere in loro questa opinione, mostrando di ten ere, non lasciando uscire alcuno delle munizioni del campo : e dall' altra parte i Guelfi quanto più vedevono questo timore, tanto più diventavono insolenti, e ciascuno giorno ordinati alla zuffa si presentavono all' esercito di Castruccio. Il quale, parendoli avere dato loro assai animo, e conosciuto l' ordine loro, deliberò fare la giornata

[1] La bataille de Monte-Catini eut lieu effectivement, mais non point comme Machiavel la décrit. Il fait tomber malade Uguccione della Faggiola, afin de donner le commandement à Castruccio. En réalité ce fut Uguccione qui dirigea la bataille.

dispositions, il résolut de livrer bataille ; et d'abord il affermit par paroles le courage de ses soldats, et leur promit victoire certaine pourvu qu'ils voulussent obéir à ses ordres. Castruccio s'était avisé que les ennemis avaient placé toutes leurs troupes les plus fortes au centre, et les plus faibles aux ailes. Il prit, de son côté, des dispositions contraires : il mit aux ailes tout ce qu'il y avait de plus vaillant, et au centre les gens de moindre valeur. Et dans cet ordre il sortit de ses retranchements. A peine en vue de l'ennemi, qui le venait défier insolemment, suivant son habitude, Castruccio commanda aux troupes du centre d'avancer avec lenteur, et aux ailes de se mouvoir avec rapidité. Si bien que, lorsqu'on en vint aux prises, seules les ailes de l'une et de l'autre armées se joignirent, tandis que le centre resta sans coup férir, parce que les troupes du centre de Castruccio étant restées très en arrière, celles de l'ennemi ne les purent toucher ; et, par cette manœuvre, les plus vigoureux soldats de Castruccio combattirent les plus faibles de l'ennemi, et les plus vigoureux de l'ennemi restaient sans coup férir, ne pouvant ni s'attaquer aux troupes qu'ils avaient en face, ni secourir les

con quelli ; e prima, con le parole fermò lo animo de' suoi soldati, e mostrò loro la vittoria certa, quando volessino ubbidire alli ordini suoi. Aveva Castruccio veduto come li nimici avevano messe tutte le loro forze nel mezzo delle schiere, e le genti più deboli nelle corna di quelle : onde che esso fece il contrario, perchè messe nelle corna del suo esercito la più valorosa gente avesse, e nel mezzo quella di meno stima. E uscito de' suoi alloggiamenti con questo ordine, come prima venne alla vista dello esercito inimico, il quale insolentemente secondo l'uso lo veniva a trovare, comandò che le squadre del mezzo andassero adagio, e quelle delle corna con prestezza si movessino. Tanto che, quando venne alle mani con nimici, le corna sole dell' uno e dell' altro esercito combattevono, e le schiere del mezzo si posavano ; perchè le genti di mezzo di Castruccio erano rimaste tanto indrieto, che quelle di mezzo delli inimici non le aggiugnevano e così venivono le più gagliarde genti di Castruccio a combattere con le più deboli degli inimici, e le più gagliarde loro si posavono, senza potere offendere quelli avevono allo incontro, o dare alcuno aiuto

ailes. Tellement que, après une faible résistance, les ennemis aux deux ailes firent volte-face, et ceux du centre, alors, se voyant à découvert, sur les deux flancs à la fois, sans avoir pu donner de preuves de leur courage, prirent la fuite. La déroute et le carnage furent grands ; il y eut plus de dix mille morts, parmi lesquels beaucoup de chefs et chevaliers du parti guelfe en Toscane, ainsi que plusieurs princes venus à leur secours, tels que Pierre, frère du roi Robert, Charles, son neveu, et Philippe, prince de Tarente. Du côté de Castruccio, le nombre des morts n'atteignit pas trois cents ; mais parmi eux se trouvait Francesco, fils d'Uguccione, lequel mourut, tout jeune et plein de courage, au premier assaut.

Cette défaite illustra le nom de Castruccio ; Uguccione en conçut tant de jalousie et de crainte pour ses états, qu'il ne pensa plus qu'à se défaire de lui, car il lui semblait que cette victoire lui avait non pas donné mais ravi l'empire. Comme il était dans cette pensée, attendant la première occasion honnête pour la mettre à exécution, il advint que Pierre Agnolo Micheli, un des hommes les plus marquants et les plus estimés de Lucques, fut assassiné. Le meurtrier se

---

ai suoi. Talchè, senza molta difficultà, i nimici dall' uno e dall' altro corno si missono in volta ; e quelli di mezzo ancora, vedendosi nudati dai fianchi de' suoi, senza aver potuto mostrare alcuna loro virtù, si fuggivono, Fu la rotta e la uccisione grande, perchè vi furono morti meglio che x mila uomini, con molti caporali e grandi cavalieri di tutta Toscana di parte guelfa, e di più molti principi che erano venuti in loro favore ; come furono Piero fratello del re Ruberto, e Carlo suo nipote, e Filippo signore di Taranto : e dalla parte di Castruccio, non aggiunsono a ccc ; intra' quali morì Francesco figliuolo di Uguccione, il quale giovinetto e volonteroso nel primo assalto fu morto.

Fece questa rotta al tutto grande il nome di Castruccio, in tanto che ad Uguccione entrò tanta gelosia e sospetto dello stato suo, che non mai pensava se non come lo potesse spegnere, parendoli che quella vittoria li avessi non dato, ma tolto l' imperio. E stando in questo pensiero, aspettando occasione onesta di mandarlo ad effetto, occorse che fu morto Pier Agnolo Micheli in Lucca, uomo qualificato e di grande stima-

vint réfugier en la demeure de Castruccio, où s'étant rendus les sergents du capitaine afin de s'en saisir, Castruccio les chassa, et, moyennant son secours, l'homicide se sauva. Uguccione, qui se trouvait alors à Pise, ayant ouï cette nouvelle et pensant avoir trouvé un juste motif de punir Castruccio, manda son fils Neri, auquel il avait déjà donné la seigneurie de Lucques et lui ordonna que, sous couleur de convier Castruccio, il le prît et le fît mourir. Castruccio se rendit au palais du seigneur privément, et sans craindre aucune insulte. Neri le retint d'abord à souper, puis le fit arrêter. Mais, redoutant que s'il le mettait à mort, le peuple ne se soulevât, il le retint vivant, jusqu'à ce que Uguccione lui eut fait entendre ce qu'il devait en faire. Uguccione blâma la lenteur de son fils et sa timidité, voulut terminer la chose lui-même et partit de Pise pour se rendre à Lucques, à la tête de quatre cents cavaliers ; il n'était pas encore arrivé aux Bains que les Pisans prirent les armes, tuèrent le lieutenant d'Uguccione et ceux de sa famille qui étaient restés à Pise, et choisirent pour leur seigneur le comte Gaddo della Gherardesca. Uguccione apprit les événements de

zione ; l' ucciditore del quale si rifuggì in casa di Castruccio : dove andando i sergenti del capitano per prenderlo, furno da Castruccio ributtati, in tanto che l' omocida mediante li aiuti suoi si salvò. La qual cosa sentendo Uguccione, che allora si trovava a Pisa, e parendoli avere giusta cagione a punirlo, chiamò Neri suo figliuolo, al quale aveva già data la signoria di Lucca ; e li commisse che sotto titolo di convitare Castruccio, lo prendesse, e facesse morire. Dondechè Castruccio andando nel palazzo del signore domesticamente, non temendo di alcuna ingiuria, fu prima da Neri ritenuto a cena, e di poi preso. E dubitando Neri che nel farlo morire senza alcuna giustificazione, il populo non si alterasse, lo serbò vivo, per intendere meglio da Uguccione come gli paressi da governarsi. Il quale, biasimando la tardità e viltà del figliuolo, per dare perfezione alla cosa, con cccc cavalli si uscì di Pisa per andare a Lucca : e non era ancora arrivato ai Bagni, che i Pisani presono l' armi, ed uccisono il vicario di Uguccione, e li altri di sua famiglia che erano restati in Pisa, e feciono loro signore il conte Gaddo della Gherardesca. Sentì Uguccione prima che

Pise avant que d'être à Lucques ; toutefois, il ne crut pas devoir retourner en arrière, de peur que les Lucquois, gagnés par l'exemple des Pisans, ne lui fermassent encore les portes. Mais les Lucquois, apprenant les faits et gestes des Pisans, nonobstant qu'Uguccione fût entré dans Lucques, commencèrent, sous prétexte de délivrer Castruccio, à former des groupes sur les places publiques, où ils s'exprimaient sans retenue, puis à faire du tumulte, après quoi ils en vinrent aux armes, réclamant la liberté de Castruccio. Uguccione, dans la crainte de plus grands malheurs, le tira de prison. Et Castruccio, ayant à la hâte réuni tous ses amis, avec la faveur du peuple, se précipita contre Uguccione ; lequel, se voyant sans ressource, prit la fuite avec ses partisans et s'en fut en Lombardie, auprès des seigneurs della Scala, où il mourut pauvre.

Mais Castruccio, de prisonnier devenu pour ainsi dire prince dans Lucques, se servit de ses amis et de la faveur toute récente du peuple, en telle guise qu'il fut fait capitaine général des troupes lucquoises pour une année ; cette dignité obtenue, pour se faire un nom dans la guerre, il résolut de faire recouvrer

---

arrivasse a Lucca lo accidente seguito in Pisa, nè li parse di tornare indietro, acciocchè i Lucchesi con lo esempio de' Pisani non li serrassino ancora quelli le porte. Ma i Lucchesi sentendo i casi di Pisa, nonostante che Uguccione fussi venuto in Lucca, presa occasione della liberazione di Castruccio, cominciorno prima ne' circoli per le piazze a parlare senza rispetto, di poi a fare tumulto, e da quello vennono all' armi, domandando che Castruccio fusse libero : tanto che Uguccione, per timore di peggio, lo trasse di prigione. Donde che Castruccio, subito ragunati suoi amici, col favore del popolo fece impeto contro ad Uguccione : il quale, vedendo non avere rimedio, se ne fuggì con li amici suoi, e ne andò in Lombardia a trovare i signori della Scala, dove poveramente morì.

Ma Castruccio, di prigioniero, diventato come principe di Lucca, operò con li amici suoi e con il favore fresco del popolo in modo, che fu fatto capitano delle lor genti per uno anno : il che ottenuto, per darsi reputazione della guerra, disegnò di recuperare ai Lucchesi molte terre che si erano ribellate

aux Lucquois un grand nombre de places qui s'étaient rebellées depuis la fuite d'Uguccione. Renforcé par les Pisans, avec lesquels il s'était ligué, il alla mettre le siège devant Sarzana ; et pour venir à bout de prendre la place, il fit élever sur une position qui la dominait, une redoute, changée depuis par les Florentins, et qui s'appelle aujourd'hui Sarzanello. En deux mois, Sarzana fut prise. Après quoi, se servant du nom qu'il s'était acquis, il occupa Massa, Carrara et Lavenza ; et en un temps fort court s'empara de toute la Lunigiane. Et, pour clore le passage qui mène de Lombardie en Lunigiane, il prit d'assaut Pontremoli et chassa de ce lieu messer Anastasio Pallavicini, qui en était seigneur. Lorsqu'il revint à Lucques, après cette victoire, tout le peuple se porta à sa rencontre. Alors, lui étant avis qu'il ne devait point différer à se faire prince, s'appuyant de Pazzino del Poggio, Puccinello dal Portico, Francesco Boccansacchi et Cecco Guinigi, homme fort réputé à Lucques et qu'il parvint à corrompre, il se fit seigneur de la ville, et le peuple, par délibération solennelle, l'élut prince.

Or, en ces temps-là, Frédéric de Bavière, roi des Romains, s'était rendu en Italie pour prendre la

---

doppo la partita di Uguccione ; ed andò, con il favore de' Pisani con li quali si era collegato, a campo a Serezzana ; e per espugnarla, fece sopra essa una bastia, la quale dipoi mutata dai Fiorentini, si chiama oggi Serezzanello, e in tempo di doi mesi prese la terra. Dipoi, con questa reputazione, occupò Massa, Carrara e Lavenza, ed in brevissimo tempo occupò tutta Lunigiana. E per serrare il passo che di Lombardia viene in Lunigiana, espugnò Pontriemoli, e ne trasse messer Anastasio Pallavisini, che n' era signore. Tornato a Lucca con questa vittoria, fu da tutto il popolo incontrato ; nè parendo a Castruccio da differire il farsi principe, mediante Pazzino dal Poggio, Puccinello dal Portico, Francesco Boccansacchi, e Cecco Guinigi, allora di grande reputazione in Lucca, corrotto da lui, se ne fece signore, e solennemente e per deliberazione del popolo fu eletto principe.

Era venuto in questo tempo in Italia Federigo di Baviera, re de' Romani, per prendere la corona dello imperio : il quale

couronne impériale ; Castruccio se fit de lui un ami, et l'alla trouver avec cinq cents chevaux, laissant à Lucques, en qualité de lieutenant, Pagolo Guinigi, qu'il traitait comme s'il fût né de lui, en reconnaissance des bienfaits qu'il avait reçus de son père. Frédéric accueillit Castruccio honorablement, lui accorda de nombreux privilèges, et le nomma son lieutenant en Toscane. Et comme les Pisans venaient de chasser Gaddo della Gherardesca, et, par frayeur de lui, s'étaient jetés dans les bras de Frédéric, ce prince nomma Castruccio seigneur de Pise ; et les Pisans, par la crainte qu'ils avaient des Guelfes, des Florentins particulièrement, l'acceptèrent.

Cependant, Frédéric étant retourné en Allemagne après avoir laissé à Rome un gouverneur des choses d'Italie, tous les Gibelins toscans et lombards qui suivaient le parti de l'empire, accoururent autour de Castruccio, et chacun lui promettait la souveraineté de sa patrie, s'il l'y faisait rentrer : parmi lesquels se trouvaient Matteo Guidi, Nardo Scolari, Lapo Uberti, Gerozzo Nardi et Piero Buonaccorsi, tous Gibelins et exilés de Florence. Et Castruccio projetant, par leur entremise et par ses propres forces, de se faire seigneur de la Toscane tout entière, afin

Castruccio si fece amico, e lo andò a trovare con cinquecento cavagli ; e lasciò in Lucca suo luogotenente Pagolo Guinigi, del quale, per la memoria del padre, faceva quella stimazione che se fussi nato di lui. Fu ricevuto Castruccio da Federigo onoratamente, e datogli molti privilegi; e lo fece suo luogotenente in Toscana. E perchè i Pisani avevano cacciato Gaddo della Gherardesca, e per paura di lui erano ricorsi a Federigo per aiuto, Federigo fece Castruccio signore di Pisa : e i Pisani, per timore della parte guelfa, e in particolare de' Fiorentini, lo accettorono.

Tornatosene, pertanto, Federigo nella Magna, e lasciato uno governatore delle cose d' Italia a Roma, tutti i Ghibellini toscani e lombardi, che seguivono le parti dell' imperio, si rifuggirono a Castruccio, e ciascuno li prometteva l' imperio della sua patria, quando per suo mezzo vi rientrasse : in tra e' quali furno Matteo Guidi, Nardo Scolari, Lapo Uberti, Gerozzo Nardi e Piero Buonaccorsi, tutti ghibellini e fuora usciti fiorentini. E disegnando Castruccio, per il mezzo di

d'acquérir encore plus de réputation, il se rapprocha de messer Matteo Visconti, prince de Milan, et appela aux armes toute la cité et tout le pays. Et parce que Lucques avait cinq portes, il divisa la contrée en cinq, arma ces divisions et leur donna chefs et bannières ; en sorte qu'en un clin d'œil il mettait sur pied vingt mille hommes, sans compter les renforts que Pise pouvait envoyer. Entouré donc de telles forces et de tels amis, il advint que messer Matteo Visconti fut assailli par les Guelfes de Plaisance, lesquels, avec l'aide des troupes florentines et de celles du roi Robert, avaient chassé les Gibelins. Messer Matteo requit Castruccio d'assaillir les Florentins afin que, réduits à défendre leurs foyers, ils fussent forcés de rappeler leur troupes de Lombardie. Et ainsi Castruccio envahit le Val d'Arno avec des soldats en grand nombre, et occupa Fucecchio et San Miniato, en ravageant le pays. Les Florentins, contraints par telle nécessité, rappelèrent leurs troupes ; et à peine étaient elles rentrées en Toscane à marches forcées, que Castruccio fut contraint à son tour par autre nécessité de retourner à Lucques.

costoro e con le forze sue, farsi signore di tutta Toscana, per darsi più reputazione, si accostò con messer Matteo Visconti principe di Milano, ed ordinò tutta la città ed il suo paese all' armi. E perchè Lucca aveva cinque porte, divise in cinque parti il contado, e quello armò e distribuì sotto capi ed insegne ; tale che in uno subito metteva insieme ventimila uomini, senza quelli che li potevano venire in aiuto da Pisa. Cinto, adunque, di queste forze e di questi amici, accadde che messer Matteo Visconti fu assaltato dai Guelfi di Piacenza, i quali avevano cacciati i Ghibellini, in aiuto de' quali i Fiorentini ed il re Ruberto avevano mandate loro genti. Donde che messer Matteo richiese Castruccio, che dovesse assaltare i Fiorentini, acciochè quelli costretti a difendere le case loro, rivocassino le loro genti di Lombardia. Così Castruccio con assai gente assaltò il Val d' Arno, ed occupò Fucecchio e San Miniato, con grandissimo danno del paese : onde che i Fiorentini per questa necessità, rivocorono le loro genti. Le quali a fatica erono tornate in Toscana, che Castruccio fu costretto da un' altra necessità tornare a Lucca.

La famille de Poggio était puissante en cette cité, pour avoir, non seulement contribué à l'élévation de Castruccio, mais pour l'avoir fait nommer prince ; mais, comme il lui semblait n'être pas rémunérée selon ses mérites, elle complota avec d'autres familles de Lucques de soulever la cité, et chasser Castruccio. Et, prenant occasion de son absence, un matin ils coururent armés devers le lieutenant qui rendait la justice au nom de Castruccio et le massacrèrent. Et comme ensuite ils s'apprêtaient à soulever le peuple, Stefano di Poggio, vieillard pacifique, lequel n'était pas entré dans la conjuration, s'avança au devant de ses parents et les contraignit par son autorité à mettre bas les armes, s'offrant pour médiateur entre eux et Castruccio, pour leur faire obtenir ce qu'ils désiraient. A ces paroles, ils déposèrent les armes aussi imprudemment qu'ils les avaient prises, car, aussitôt que Castruccio eut ouï ce qui se passait à Lucques, sans perdre de temps, avec une partie de son armée, le reste laissé au commandement de Pagolo Guinigi, il s'en revint à Lucques. Il trouva contre son attente l'émeute apaisée ; cependant il vit là une nouvelle occasion d'affermir son pouvoir et plaça ses partisans armés dans tous

Era in quella città la famiglia di Poggio potente, per avere fatto non solamente grande Castruccio ma principe ; e non le parendo essere remunerata secondo i suoi meriti, convenne con altre famiglie di Lucca di rebellare la città e cacciare Castruccio. E presa una mattina occasione, corsono armati al luogotenente che Castruccio sopra la giustizia ivi teneva, e la ammazzorono : e volendo seguire di levare il popolo a romore, Stefano di Poggio, antico pacifico uomo, il quale nella congiura non era intervenuto, si fe innanzi, e costrinse con l'autorità sua gli suoi a posare l' arme, offerendosi di essere mediatore intra loro e Castruccio a fare ottenere a quelli i desiderii loro. Posorono pertanto coloro l'armi, non con maggiore prudenza che le avessero prese. Per che Castruccio, sentita la novità seguita a Lucca, senza mettere tempo in mezzo, con parte delle sue genti, lasciato Pagolo Guinigi capo del resto, se ne venne in Lucca. E trovato, fuora di sua opinione, posato il romore, parendoli avere più facilità di assicurarsi, dispose i suoi parti-

les lieux opportuns. Stefano di Poggio, pensant que Castruccio lui saurait gré de ce qu'il avait fait, l'alla trouver, et ne pria point pour lui, parce qu'il jugeait n'en point avoir besoin, mais pour le reste de sa maison : il lui dit qu'il fallait pardonner beaucoup de choses à la jeunesse et beaucoup à l'ancienne amitié qui existait entre eux et lui, ainsi qu'aux obligations qu'il avait à leur maison. Castruccio lui répondit de bonne grâce, l'encouragea à ne rien craindre et lui dit qu'il ressentait plus de plaisir de voir le tumulte apaisé qu'il n'avait éprouvé de chagrin en apprenant leur rébellion. Il engagea Stefano à faire venir tous ses parents devers lui, disant qu'il rendait grâces à Dieu de lui avoir donné l'occasion de montrer sa clémence et libéralité. Venus donc, sur la foi de Stefano et de Castruccio, ils furent, avec Stefano, emprisonnés et mis à mort.

Les Florentins, grâce à ce contretemps avaient recouvré San Miniato ; Castruccio crut devoir terminer la guerre, dans la pensée que tant qu'il ne serait pas affermi dans Lucques, il ne pourrait point s'éloigner de chez lui. Il fit donc pressentir les Florentins au sujet d'une trêve et les y trouva tout disposés, car ils étaient recrus et désireux de

giani armati per tutti i luoghi opportuni. Stefano di Poggio, parendoli che Castruccio dovessi avere obbligo seco, l' andò a trovare, e non pregò per sè, perchè giudicava non avere di bisogno, ma per li altri di casa, pregandolo che condonasse molte cose alla giovanezza, molte alla antica amicizia ed obbligo che quello aveva con la loro casa : al quale Castruccio rispose gratamente, e lo confortò a stare di buono animo, mostrandogli avere più caro avere trovato posati i tumulti, che non aveva avuto per male la mossa di quelli ; e confortò Stefano a farli venire tutti a lui, dicendo che ringraziava Dio di avere avuto occasione di dimostrare la sua clemenza e liberalità. Venuti, adunque, sotto la fede di Stefano e di Castruccio, furono insieme con Stefano imprigionati e morti.

Avevano in questo mezzo i Fiorentini recuperato San Miniato ; onde che a Castruccio parve di fermare quella guerra parendoli infino che non si assicurava di Lucca, di non si potere discostare da casa. E fatto tentare i Fiorentini di triegua, facilmente li trovò disposti, per essere ancora quelli

mettre fin à tant de dépense. On conclut une trêve de deux ans, par laquelle chacun restait maître de ce qu'il possédait.

Castruccio, délivré de la guerre, afin de ne plus retomber dans les périls qu'il venait de courir, commença, sous divers prétextes et raisons, par faire mourir tous ceux qui dans Lucques auraient pu aspirer à la souveraineté. Il n'épargna personne, privant ceux qui étaient hors de sa portée de leurs biens, et de leur patrie, et ceux qui tombaient entre ses mains, de leur vie ; affirmant que l'expérience l'avait instruit à ne compter sur la fidélité d'aucun d'eux. Pour plus de sécurité, il fit élever dans Lucques une citadelle, et se servit pour la construire des matériaux des tours de ceux qu'il avait chassés ou fait mourir.

Tandis que Castruccio posait les armes avec les Florentins et se fortifiait dans Lucques, il ne négligeait rien de ce qui pouvait, sans occasionner une guerre manifeste, contribuer à accroître sa grandeur. Il désirait ardemment se rendre maître de Pistoia, lui étant avis que s'il parvenait à obtenir la possession de cette cité il aurait un pied dans Florence. Il se rendit par divers moyens toute la montagne amie ;

---

stracchi e desiderosi di fermare la spesa. Fecero, adunque, triegua per doi anni, e che ciascuno possedessi quello che possedeva. Liberato, pertanto, Castruccio dalla guerra, per non incorrere più ne' pericoli che era incorso, prima sotto varii colori e cagioni spense tutti quelli in Lucca, che potessero per ambizione aspirare al principato ; nè perdonò ad alcuno, privandoli della patria, della roba, e, quelli che poteva avere nelle mani, della vita ; affermando di avere conosciuto per isperienza, niuno di quelli poterli essere fedele. E per più sua sicurtà, fondò una fortezza in Lucca, e si servì della materia delle torre di coloro ch' egli aveva cacciati e morti.

Mentre che Castruccio aveva posate l' armi con i Fiorentini e che si affortificava in Lucca, non mancava di fare quelle cose che poteva, senza manifesta guerra, operare per fare maggiore la sua grandezza : e avendo desiderio grande di occupare Pistoia, parendoli quando ottenessi la possessione di quella città, di avere un piede in Firenze, si fece in varii modi tutta la Montagna amica ; e con le parti di Pistoia si governava

et avec les factions de Pistoia il se conduisait de telle façon que chacune se confiait en lui. Cette cité était alors divisée, comme elle fut toujours, en Blancs et Noirs. Le chef des Blancs était Bastiano di Possente ; celui des Noirs, Jacopo da Gia : chacun des deux entretenait avec Castruccio d'étroites relations, et chacun désirait chasser l'autre ; si bien que l'un et l'autre, après mille soupçons, en vinrent aux armes. Jacopo se fortifia à la porte de Florence ; Bastiano à celle de Lucques ; mais tous deux comptant bien moins sur les Florentins que sur Castruccio, qu'ils jugeaient plus actif et plus prompt à entreprendre la guerre l'un et l'autre ils mandèrent vers lui, secrètement, pour obtenir son appui, et Castruccio le promit à l'un et à l'autre ; il dit à Jacopo qu'il viendrait en personne, et à Bastiano qu'il enverrait Pagolo Guinigi, son élève. Et, leur ayant fixé une heure, il envoya Pagolo par la route de Pescia, et se rendit lui-même directement à Pistoia ; et vers minuit, comme ils étaient convenus, Castruccio et Pagolo furent à Pistoia, où chacun d'eux fut reçu comme ami. Ainsi entrèrent-ils dans la ville ; lorsque le moment parut favorable à Castruccio, il fit un

---

in modo, che ciascuna confidava in lui. Era allora quella città divisa, come fu sempre, in Bianchi e Neri. Capo de' Bianchi era Bastiano di Possente ; de' Neri, Iacopo da Gia : de' quali ciascuno teneva con Castruccio strettissime pratiche, e qualunche di loro desiderava cacciare l' altro ; tanto che l' uno e l' altro, dopo molti sospetti, vennono all' armi. Iacopo si fece forte alla porta fiorentina, Bastiano alla lucchese ; e confidando l' uno e l' altro più in Castruccio che ne' Fiorentini, giudicandolo più espedito e più presto in su la guerra, mandorono a lui segretamente l' uno e l' altro per aiuti, e Castruccio all' uno e all' altro li promesse ; dicendo a Iacopo, che verrebbe in persona ; ed a Bastiano, che manderebbe Pagolo Guinigi suo allievo. E dato loro il tempo appunto, mandò Pagolo per la via di Pescia, ed esso a dirittura se n' andò a Pistoia ; ed in su la mezza notte, chè così erano convenuti, Castruccio e Pagolo, ciascuno fu a Pistoia, e l' uno e l' altro fu ricevuto come amico. Tanto che entrati drento, quando parve a Castruccio, fece il cenno a Pagolo ; dopo il quale, l' uno uccise

signe à Pagolo ; alors, l'un tua Jacopo da Gia, et l'autre, Bastiano di Possente. Aussitôt les partisans de ces deux chefs sont en partie arrêtés, en partie massacrés, et Castruccio et les siens parcoururent toute la ville sans la moindre résistance. Puis, ayant tiré la seigneurie hors du palais, Castruccio contraignit le peuple à lui jurer obéissance, faisant à ceux-ci la remise de leurs anciennes dettes, à ceux-là promesses en grand nombre. Il fit de même aux habitants de la campagne, dont une bonne part était accourue pour voir le nouveau prince ; de sorte que chacun, plein d'espérance, mû principalement par l'opinion de sa valeur, se tint tranquille.

Il advint en ces temps que le peuple de Rome se souleva à cause de la cherté des vivres, dont il attribuait la cause à l'absence du pape, qui se trouvait pour lors en Avignon ; on jetait le blâme contre les gouverneurs allemands, en sorte que chaque jour il se produisait des homicides et autres désordres, sans que Henri, lieutenant de l'empereur, pût y remédier ; et Henri se prit à redouter que les Romains n'appelassent le roi Robert de Naples, ne le chassassent de Rome et ne remissent la ville aux mains du pape. Comme l'ami le plus proche auquel il pût recourir était Castruccio, il l'envoya prier, non seu-

Iacopo da Gia, e l' altro Bastiano di Possente : e tutti li altri loro partigiani, furono parte presi e parte morti : e corsono senza altre opposizioni Pistoia per loro ; e tratta la signoria di palagio, costrinse Castruccio il popolo a darli ubbidienza, facendo a quello molte rimessioni di debiti vecchi, e molte offerte : e così fece a tutto il contado, il quale era corso in buona parte a vedere il nuovo principe ; tale che ognuno, ripieno di speranza, mosso in buona parte dalle virtù sue, si quietò.

Occorse in questi tempi, che il popolo di Roma cominciò a tumultuare per il vivere caro, causandone l' absenza del pontefice che si trovava in Avignone, e biasimavano i governi tedeschi ; in modo che si facevano ogni dì degli omicidii, ed altri disordini, senza che Errico luogotenente dello imperadore vi potesse rimediare : tanto che ad Errico entrò uno gran sospetto, che i Romani non chiamassino il re Ruberto di Napoli, e lui cacciassero di Roma, e ristituissenla al papa. Nè avendo

lement de lui envoyer de l'aide, mais de venir en personne à Rome. Castruccio sentit qu'il n'y avait pas à différer, soit pour rendre service à l'empereur, soit qu'il jugeât que si ce prince était chassé de Rome lui-même serait perdu. Ayant donc laissé Pagolo Guinigi à Lucques, il se rendit à Rome avec six cents chevaux ; il y fut reçu par Henri le plus honorablement possible, et en très peu de temps, sa présence rendit tant d'influence au parti de l'empereur, que, sans répandre de sang ou autre violence, toute chose s'arrangea ; parce que Castruccio, ayant fait venir par mer une grande quantité de blé du pays de Pise, supprima la raison du désordre. Ensuite, tantôt gourmandant, tantôt châtiant les chefs du peuple Romain, il les ramena volontairement sous le gouvernement de Henri. Et Castruccio fut fait sénateur de Rome, et beaucoup d'autres honneurs lui furent décernés par le peuple romain. Lequel titre Castruccio reçut avec la plus grande pompe ; il se revêtit d'une toge de brocart, sur le devant de laquelle ces mots étaient brodés : *Il en est ce que Dieu veut,* et par derrière : *Il en sera ce que Dieu voudra.*

---

il più propinquo amico a chi ricorrere che Castruccio, lo mandò a pregare fussi contento non solamente mandare aiuti, ma venire in persona a Roma. Giudicò Castruccio che non fussi da differire, sì per rendere qualche merito allo imperadore, sì perchè giudicava che qualunche volta lo imperadore non fussi a Roma, non avere rimedio. Lasciato, adunque, Pagolo Guinigi a Lucca, se ne andò con ducento cavagli a Roma, dove fu ricevuto da Errico con grandissimo onore; e in brevissimo tempo, la sua presenza rendè tanta riputazione alla parte dello imperio, che senza sangue o altra violenza si mitigò ogni cosa. Per che, fatto venire Castruccio per mare assai frumento del paese di Pisa, levò la cagione dello scandolo. Dipoi, parte ammonendo, parte gastigando i capi di Roma, li ridusse voluntariamente sotto il governo di Errico ; e Castruccio fu fatto senatore di Roma, e datoli molti altri onori dal popolo romano. Il quale ufficio Castruccio prese con grandissima pompa, e si mise una toga di broccato indosso, con lettere dinanzi che dicevono : *Egli è quel che Dio vuole ;* e di drieto dicevono : *E' sarà quel che Dio vorrà.*

Sur ces entrefaites, les Florentins, mal contents de ce que Castruccio se fût emparé de Pistoia durant le temps de la trêve, cherchaient par quel moyen ils pourraient faire que cette cité se rebellât contre lui ; ce qui, vu son absence, leur semblait facile. Parmi les exilés de Pistoia qui se trouvaient à Florence, il y avait Baldo Cecchi et Jacopo Baldini, tous deux hommes de mérite, prompts à se jeter dans n'importe quel péril. Ils entretinrent des intelligences avec leurs amis du dedans si bien que, avec l'aide des Florentins, ils entrèrent de nuit dans Pistoia, en chassèrent les partisans et officiers de Castruccio, en massacrèrent une partie, et rendirent la liberté à leur ville. Cette nouvelle contraria fort et affligea Castruccio, et, prenant aussitôt congé de Henri, il revint à Lucques à marches forcées avec ses troupes. Lorsque les Florentins furent instruits de son retour, pensant bien qu'il ne s'arrêterait pas là, ils résolurent de le devancer et de pénétrer dans le Val di-Nievole avant lui ; ils jugeaient qu'en occupant cette vallée, ils lui fermeraient tout accès à recouvrer Pistoia. Ayant donc rassemblé une forte armée de tous les amis du

---

In questo mezzo, i Fiorentini, i quali erano mal contenti che Castruccio si fussi ne' tempi della triegua insignorito di Pistoia, pensavono in che modo potessino farla ribellare : il che per l' assenzia sua giudicavono facile. Era intra li usciti Pistolesi che a Firenze si trovavono, Baldo Cecchi e Iacopo Baldini, tutti uomini di autorità e pronti a mettersi ad ogni sbaraglio. Costoro tennono pratica con loro amici di drento, tanto che con lo aiuto de' Fiorentini entrorono di notte in Pistoia, e ne cacciorono i partigiani ed ufficiali di Castrucccio, e parte ne ammazzorono, e renderono la libertà alla città. La quale nuova dètte a Castruccio noia e dispiacere grande ; e presa licenzia da Errico, a gran giornate e con le sue genti se ne venne a Lucca. I Fiorentini, come intesono la tornata di Castruccio, pensando che non dovessi posare, deliberarono di anticiparlo, e con le loro genti entrare prima in Val di Nievole, che quelo ; giudicando che se egli occupassino quella valle, li venivono a tagliare la via di potere recuperare Pistoia. E contratto uno grosso esercito di tutti li amici

parti Guelfe, ils s'en vinrent dans le Pistolese[1]. De son côté, Castruccio s'était porté avec ses troupes sur Monte-Carlo. Instruit du lieu où se trouvait l'armée florentine, il décida de ne point aller à leur rencontre dans la plaine de Pistoia, et de ne pas, non plus, les attendre dans la plaine de Pescia, mais de les affronter, s'il le pouvait, dans le défilé de Serravalle, jugeant que si son projet réussissait, il remporterait une victoire certaine ; car il était informé que les Florentins avaient réuni pour le moins trente mille hommes tandis qu'il n'avait pris avec lui que douze mille hommes d'élite. Bien qu'il se confiât en son habileté et en leur valeur, il craignait toutefois, si l'on en venait aux mains dans un lieu ouvert, d'être entouré par la multitude ennemie.

Serravalle est un château entre Pescia et Pistoia, situé sur une hauteur qui ferme le Val-di-Nievole ; non pas tout à fait sur le passage, mais un peu au-dessus à un jet d'arc. Le lieu par où l'on passe est plus étroit qu'escarpé, car de part et d'autre il s'élève en pente douce ; mais sur le sommet de la montagne, au point de séparation des eaux, il est si étroit que

di parte guelfa, vennono nel Pistolese. Dall' altra parte, Castruccio con le sue genti ne venne a Monte Carlo, ed inteso dove lo esercito de' Fiorentini si trovava, deliberò di non andare ad incontrarlo nel piano di Pistoia, nè di aspettarlo nel piano di Pescia ; ma, se far lo potesse, di affrontarsi seco nello stretto di Serravalle, giudicando, quando tale disegno li riuscissi, di riportarne la vittoria certa, perchè intendeva i Fiorentini avere insieme quarantamila uomini, ed esso ne aveva scelti de' suoi dodici mila. E benchè si confidassi nella industria sua e virtù loro, pure dubitava, appiccandosi nel luogo largo, di non essere circondato dalla moltitudine de' nimici.

E Serravalle un castello tra Pescia e Pistoia, posto sopra uno colle che chiude la Val di Nievole, non in sul passo proprio, ma di sopra a quello duoi tratti d' arco. Il luogo donde si passa, è più stretto che repente, perchè da ogni parte sale dolcemente, ma è in modo stretto, massimamente in sul colle

[1] Territoire de Pistoia.

vingt hommes côte à côte l'occuperaient aisément. C'est là que Castruccio avait projeté d'attaquer l'ennemi, tant pour suppléer par la force du lieu à la faiblesse de son armée, que pour ne lui laisser apercevoir l'ennemi qu'au moment d'en venir aux prises ; car il craignait que les siens, à voir la multitude des adversaires, ne prissent peur. Le seigneur du château de Serravalle était messer Manfred, natif d'Allemagne, lequel, avant que Castruccio se fût emparé de Pistoia, avait été mis en réserve dans le château, comme dans une place commune à ceux de Lucques et à ceux de Pistoia ; depuis, aucun parti ne l'avait offensé, et il avait promis de son côté de rester neutre et de ne favoriser aucune des deux villes. Cette conduite, jointe à la force de la position, l'avait maintenu dans ce poste. Mais, dans l'occurrence, Castruccio désira occuper Serravalle et, se servant de l'amitié étroite qu'il y avait entre lui et un des habitants du château, il s'entendit avec lui pour que, la nuit qui précéderait le combat, il laissât entrer quatre cents hommes des siens, et massacrât le seigneur.

Ces mesures prises, Castruccio ne remua pas sa troupe de Monte-Carlo, afin d'encourager les Floren-

dove l' acque si dividono, che venti uomini accanto l' uno all' altro lo occuperebbono. In questo luogo aveva disegnato Castruccio affrontarsi con li nimici, sì perchè le sue poche genti avessero vantaggio, sì per non scoprire e' nimici prima che in sulla zuffa, dubitando che i suoi, veggendo la moltitudine di quelli, non si sbigottissono. Era signore del castello di Serravalle messer Manfredi, di nazione tedesca, il quale prima che Castruccio fussi signore di Pistoia, era stato riserbato in quello castello, come in luogo comune ai Lucchesi ed a' Pistolesi ; nè dipoi ad alcuno era accaduto offenderlo, promettendo quello a tutti stare neutrale, nè si obbligare ad alcuno di loro : sì che per questo, e per essere in luogo forte, era stato mantenuto. Ma venuto questo accidente, divenne Castruccio desideroso di occupare quel luogo ; ed avendo stretta amicizia con uno terrazzano, ordinò in modo con quello, che la notte davanti che si avessi a venire alla zuffa, ricevessi quattrocento uomini de' suoi, ed ammazzasse il signore.

E stando così preparato, non mosse l' esercito da Monte Carlo, per dare più animo a' Fiorentini a passare ; i quali,

tins à tenter le passage ; et comme ceux-ci désiraient avant toute chose éloigner la guerre de Pistoia et la porter dans le Val-di-Nievole, ils vinrent camper au-dessous de Serravalle, dans l'intention de passer le col le lendemain. Mais Castruccio, s'étant emparé sans bruit du château durant la nuit, partit vers minuit de Monte-Carlo et arriva en silence avec sa troupe aux pieds de Serravalle, où il fut à la pointe du jour ; de manière que les Florentins et lui commencèrent à gravir le col en même temps. Castruccio avait dirigé son infanterie par la route ordinaire, et il avait détaché seulement un corps de quatre cents chevaux à main gauche, vers le château. Les Florentins, de leur côté, avaient également envoyé en avant quatre cents cavaliers, et leur infanterie venait derrière ; ils ne s'attendaient point à trouver Castruccio sur le col, car ils ignoraient qu'il se fût emparé du château ; en sorte que, la côte gravie, inopinément les cavaliers Florentins aperçurent l'infanterie de Castruccio, et s'en trouvèrent si proche qu'à peine eurent-ils le temps d'attacher leurs heaumes. Ainsi donc ceux qui n'étaient point prêts furent assaillis par ceux qui étaient préparés

perchè desideravono discostare la guerra da Pistoia e ridurla in Val di Nievole, si accamparono sotto Serravalle, con animo di passare il dì dipoi il colle. Ma Castruccio, avendo senza tumulto preso la notte il castello, si partì in sulla mezza notte da Monte Carlo, e tacito con le sue genti arrivò la mattina a piè di Serravalle ; in modo che ad un tratto i Fiorentini ed esso, ciascuno dalla sua parte, incominciò a salire la costa. Aveva Castruccio le sue fanterie diritte per la via ordinaria, ed una banda di quattrocento cavagli aveva mandata in su la mano manca verso il castello. I Fiorentini, dall' altra banda, avevono mandati innanzi quattrocento cavalli, e dipoi avevono mosse le fanterie dietro a quelle genti d' arme ; nè credevano trovare Castruccio in sul colle, perchè non sapevano che si fusse insignorito del castello : in modo che, insperatamente, i cavagli de' Fiorentini, salita la costa, scopersono le fanterie di Castruccio, e trovoronsi tanto propinqui a loro, che con fatica ebbono tempo ad allacciarsi le celate. Sendo, pertanto, li impreparati assaltati dai prepa-

et rangés. Heurtés avec fougue, ils résistèrent à grand'peine ; et pourtant plusieurs d'entre eux tinrent tête. Mais la rumeur étant descendue dans le reste de l'armée florentine, tout y devint confusion. La cavalerie était bloquée par l'infanterie, écrasée à son tour par la cavalerie et les charrois ; les chefs ne pouvaient se porter à cause de l'étroitesse du défilé, ni en avant ni en arrière ; et, dans ce désordre, nul ne savait ni ce qu'il pouvait ni ce qu'il devait faire. Cependant, les cavaliers, aux prises avec les fantassins de l'ennemi, étaient assommés ; et cela, sans se pouvoir seulement défendre, parce que la mauvaiseté des lieux les en empêchait. Ils résistaient, plus par nécessité que par courage, car ayant à gauche et à droite les montagnes, derrière eux leur armée et devant eux l'ennemi, aucune issue ne leur était ouverte pour fuir. Cependant, Castruccio, ayant vu que ses troupes ne suffisaient pas pour obliger l'ennemi à battre en retraite, envoya mille hommes d'infanterie à leur secours par le chemin du château, et les ayant fait dévaler avec quatre cents cavaliers qu'il avait déjà envoyés en avant, ils tombèrent sur les flancs de l'ennemi avec une telle furie que les Florentins, incapables de soutenir leur choc,

---

rati ed ordinati, con grande animo gli spinseno, e quelli con fatica resisterono : pure, si fece testa per qualcuno di loro. Ma disceso il romore per il resto del campo de' Fiorentini, si riempiè di confusione ogni cosa. I cavagli erano oppressi dai fanti, i fanti dai cavagli e dai carriaggi ; i capi non potevano, per la strettezza del luogo, andare nè innanzi nè indrieto : dimodochè niuno sapeva in tanta confusione quello si potesse o dovesse fare. Intanto, i cavagli che erano alle mani con le fanterie nimiche, erano ammazzati ; e quelli senza potere difendersi, perchè la malignità del sito non li lasciava : pure, più per forza che per virtù resistevono ; perchè avendo dai fianchi i monti, di dietro li amici e dinanzi li nimici, non restava loro alcuna via aperta alla fuga. Intanto Castruccio, veduto che i suoi non bastavano a far voltare i nimici, mandò mille fanti per la via del castello ; e fattoli scendere con quattrocento cavagli che quello aveva mandati innanzi, li percossono per fianco con tanta furia, che le genti fiorentine non potendo

d'occuper la citadelle, d'en chasser la garnison et de massacrer les partisans de Castruccio. Mais si, dans de semblables entreprises, le petit nombre suffit au secret, il ne suffit point pour l'exécution; aussi, pendant que Lanfranchi cherchait à gagner de plus nombreux conjurés, il en trouva un qui décela tout le projet à Castruccio ; Bonifacio Cerchi et Giovanni Guidi, Florentins, qui se trouvaient en exil à Pise, furent honteusement compromis dans cette révélation. C'est pourquoi, ayant mis la main sur Benedetto, Castruccio le tua, il envoya en exil tout le reste de sa famille, et décapita beaucoup d'autres nobles citoyens. Lui étant avis qu'il ne se pouvait confier en la fidélité de Pistoia et de Pise, il chercha à s'en assurer par la ruse et par la force ; ce qui donna aux Florentins le temps de reprendre des forces et d'attendre l'arrivée de Charles. A peine fut-il arrivé, ils résolurent de ne point perdre un moment ; ils réunirent autant d'hommes qu'ils purent, appelant à leur aide presque tous les Guelfes d'Italie, et parvinrent de la sorte à former une armée formidable de plus de trente mille fantassins et de dix mille cavaliers. Après avoir délibéré s'ils attaqueraient en premier lieu Pistoia, ils se décidèrent pour

gnando occupare la cittadella, e cacciare la guardia, e ammazzare i partigiani di Castruccio. Ma perchè in queste cose se il poco numero è sufficiente al segreto, non basta alla esecuzione, mentre che cercava di ridurre più uomini a suo proposito, trovò chi questo suo disegno scoperse a Castruccio ; nè passò questa revelazione senza infamia di Bonifacio Cerchi e Giovanni Guidi fiorentini, i quali si trovavano confinati a Pisa : onde, posto le mani addosso a Benedetto, lo ammazzò, e tutto il restante di quella famiglia mandò in esilio, e molti altri nobili cittadini decapitò. E parendoli avere Pistoia e Pisa poco fedeli, con industria e forza attendeva ad assicurarsene : il che dètte tempo a' Fiorentini di ripigliare le forze, e potere aspettare la venuta di Carlo. Il quale venuto, deliberorono di non perdere tempo, e ragunorono insieme grande gente, perchè convocorono in loro aiuto quasi tutti i Guelfi d' Italia ; e feciono uno grossissimo esercito di più che trenta mila fanti, e dieci mila cavagli. E consultato quale dovessino assalire prima, o Pistoia o Pisa, si risolverono fussi meglio combattere

citoyens nobles pour qu'ils lui ouvrissent nuitamment les portes de Florence ; mais le complot fut découvert et les conjurés pris et décapités, parmi lesquels se trouvaient Tommaso Lupacci et Lambertuccio Frescobaldi.

Les Florentins, effrayés des suites de leur déroute, ne savaient plus comment sauver leur liberté. Et, pour être plus sûrs d'être secondés, ils envoyèrent des ambassadeurs au roi Robert pour lui donner la cité de Florence et son territoire. Ce qui fut accepté par ledit roi, non point tant à cause de l'honneur que lui faisaient les Florentins que parce qu'il savait combien il importait pour son propre gouvernement que le parti guelfe conservât la haute main en Toscane. Il convint avec les Florentins qu'ils lui serviraient par an deux cent mille florins, et leur envoya son fils Charles avec quatre mille chevaux.

Cependant, les Florentins s'étaient quelque peu délivrés des troupes de Castruccio, qui avait été forcé d'évacuer leurs terres afin d'aller à Pise réprimer une conjuration ourdie contre lui par Benedetto Lanfranchi, un des premiers citoyens de la ville, lequel, ne pouvant supporter de voir sa patrie serve d'un Lucquois, conspira contre lui, et forma le dessein

nobile cittadino, perchè li aprisse la notte le porte di Firenze : ma scoperta la congiura, furono presi e decapitati ; fra i quali fu Tommaso Lupacci e Lambertuccio Frescobaldi. Sbigottiti, adunche, i Fiorentini per la rotta, non vedevano rimedio a salvare la loro libertà ; e per essere più certi delli aiuti, mandorono oratori a Ruberto re di Napoli a darli la città ed il dominio di quella. Il che da quel re fu accettato, non tanto per lo onore fattogli da' Fiorentini, quanto perchè sapeva di quale momento era allo stato suo, che la parte guelfa mantenessi lo stato di Toscana. E convenuto con i Fiorentini di avere dugentomila fiorini l' anno, mandò a Firenze Carlo suo figliuolo, con quattromila cavalli.

Infanto, i Fiorentini si erano alquanto sollevati dalle genti di Castruccio, perchè gli era stato necessario partirsi di sopra i loro terreni, ed andare a Pisa per reprimere una congiura fatta contro di lui da Benedetto Lanfranchi, uno de' primi di Pisa ; il quale non potendo sopportare che la sua patria fussi serva d' uno Lucchese, li congiurò contro, dise-

d'occuper la citadelle, d'en chasser la garnison et de massacrer les partisans de Castruccio. Mais si, dans de semblables entreprises, le petit nombre suffit au secret, il ne suffit point pour l'exécution; aussi, pendant que Lanfranchi cherchait à gagner de plus nombreux conjurés, il en trouva un qui décela tout le projet à Castruccio ; Bonifacio Cerchi et Giovanni Guidi, Florentins, qui se trouvaient en exil à Pise, furent honteusement compromis dans cette révélation. C'est pourquoi, ayant mis la main sur Benedetto, Castruccio le tua, il envoya en exil tout le reste de sa famille, et décapita beaucoup d'autres nobles citoyens. Lui étant avis qu'il ne se pouvait confier en la fidélité de Pistoia et de Pise, il chercha à s'en assurer par la ruse et par la force ; ce qui donna aux Florentins le temps de reprendre des forces et d'attendre l'arrivée de Charles. A peine fut-il arrivé, ils résolurent de ne point perdre un moment ; ils réunirent autant d'hommes qu'ils purent, appelant à leur aide presque tous les Guelfes d'Italie, et parvinrent de la sorte à former une armée formidable de plus de trente mille fantassins et de dix mille cavaliers. Après avoir délibéré s'ils attaqueraient en premier lieu Pistoia, ils se décidèrent pour

gnando occupare la cittadella, e cacciare la guardia, e ammazzare i partigiani di Castruccio. Ma perchè in queste cose se il poco numero è sufficiente al segreto, non basta alla esecuzione, mentre che cercava di ridurre più uomini a suo proposito, trovò chi questo suo disegno scoperse a Castruccio ; nè passò questa revelazione senza infamia di Bonifacio Cerchi e Giovanni Guidi fiorentini, i quali si trovavano confinati a Pisa : onde, posto le mani addosso a Benedetto, lo ammazzò, e tutto il restante di quella famiglia mandò in esilio, e molti altri nobili cittadini decapitò. E parendoli avere Pistoia e Pisa poco fedeli, con industria e forza attendeva ad assicurarsene : il che dètte tempo a' Fiorentini di ripigliare le forze, e potere aspettare la venuta di Carlo. Il quale venuto, deliberorono di non perdere tempo, e ragunorono insieme grande gente, perchè convocorono in loro aiuto quasi tutti i Guelfi d' Italia ; e feciono uno grossissimo esercito di più che trenta mila fanti, e dieci mila cavagli. E consultato quale dovessino assalire prima, o Pistoia o Pisa, si risolverono fussi meglio combattere

Pise, dont la conquête leur semblait à la fois plus facile et plus avantageuse, à cause de la conjuration qui venait d'y éclater, et parce que Pise une fois en leur pouvoir, ils jugeaient que Pistoia se rendrait d'elle-même.

Les Florentins se mirent en campagne avec leur armée, au commencement de mai de l'an 1328, s'emparèrent aussitôt de Lastra, Signa, Monte Lupo et Empoli, et s'en vinrent camper à San Miniato. De son côté, Castruccio, instruit de la puissante armée que les Florentins avaient mue contre lui, ne s'en effraya nullement, mais crut au contraire que le moment était venu où la fortune allait mettre en ses mains l'empire de Toscane ; car il pensait que les ennemis ne feraient pas meilleure figure devant Pise qu'à Serravalle, et qu'ils n'auraient plus, comme alors, l'espoir de se ressaisir. Ayant donc réuni vingt mille hommes d'infanterie et quatre mille de cavalerie, il vint asseoir son camp à Fucecchio, et envoya Pagolo Guinigi à Pise, à la tête de cinq mille fantassins.

Fucecchio est plus fortement gardé qu'aucun autre château-fort de l'Etat de Pise, situé qu'il est entre la Gusciana et l'Arno, sur un terrain un peu

---

Pisa, come cosa più facile a riuscire, per la fresca congiura ch' era stata in quella, e di più utilità ; giudicando, avuta Pisa, che Pistoia per sè medesima si arrendesse.

Usciti, adunque, i Fiorentini fuora con questo esercito allo entrare di maggio nel MCCCXXVIII, occuporono subito Lastra, Signa, Monte Lupo ed Empoli, e ne vennono con lo esercito a San Miniato. Castruccio, dall' altra parte, sentendo il grande esercito che i Fiorentini li avevano mosso contro, non sbigottito in alcuna parte, pensò che questo fusse quel tempo, che la fortuna li dovesse mettere in mano l' imperio di Toscana ; credendo che li nimici non avessero a fare miglior pruova in quello di Pisa, che si facessero a Serravalle, ma che non avessino già speranza di rifarsi come allora : e ragunato venti mila de' suoi uomini a' piè e quattro mila cavalli, si pose con lo esercito a Fucecchio, e Pagolo Guinigi mandò con cinque mila fanti in Pisa. È Fucecchio posto in luogo più forte che alcuno altro castello di quello di Pisa, per essere in mezzo intra la Gusciana ed Arno, ed essere alquanto rilevato dal piano ; dove stando,

élevé ; Castruccio s'y tenant, les ennemis, à moins de se diviser en deux corps, ne pouvaient empêcher les vivres d'arriver, soit de Lucques, soit de Pise ; ils ne pouvaient non plus, sans avoir le dessous, le venir trouver, ni se diriger vers Pise. Car, dans le premier cas, ils risquaient d'être pris entre les troupes de Castruccio et celles de Pise ; dans l'autre, il leur fallait passer l'Arno, ce qui, avec l'ennemi à dos, ne se pouvait faire sans le plus grand danger. Castruccio, pour les encourager à prendre ce dernier parti, ne s'était point posté avec ses troupes sur la rive de l'Arno, mais contre les murs de Fucecchio, de manière à laisser un grand espace entre le fleuve et lui.

Et les Florentins, ayant occupé San Miniato, tinrent conseil sur ce qu'il fallait faire : devait-on attaquer Castruccio, devait-on marcher sur Pise ? Après avoir mesuré les difficultés de l'un et l'autre parti, ils se décidèrent pour l'attaque. L'Arno se trouvait être si bas qu'on le pouvait passer à gué, mais non point assez pour que les fantassins ne fussent obligés de se tremper jusqu'aux épaules et les chevaux jusqu'à la selle. Enfin, le dix de juin, à la pointe du jour, les Florentins, rangés pour l'attaque,

non li potevano i nimici se non facevano due parte di loro, impedire le vettovaglie, che da Lucca o da Pisa non venissino ; nè potevano, se non con loro disavvantaggio, o andare a trovarlo, o andare verso Pisa. Perchè, nell' uno caso, potevono essere messi in mezzo dalle genti di Castruccio, e da quelle di Pisa ; nell' altro, avendo a passare Arno, non potevono farlo con il nimico addosso, se non con grande loro pericolo. E Castruccio, per dare loro animo di pigliare questo partito di passare, non si era posto con le genti sopra la riva d' Arno, ma allato alle mura di Fucecchio, ed aveva lasciato spazio assai intra il fiume e lui.

I Fiorentini avendo occupato San Miniato, consigliorono quello fusse da fare, o andare a Pisa o a trovar Castruccio ; e misurata la difficultà dell' uno partito e dell' altro, si risolverono andare ad investirlo. Era il fiume d' Arno tanto basso che si poteva guadare, ma non però in modo, che a' fanti non bisognasse bagnarsi infino alle spalle e ai cavagli infino alle selle. Venuto, pertanto, la mattina de' dì x di giugno, i Fiorentini ordinati alla zuffa feciono cominciare a passare parte

commencèrent à faire passer une partie de leur cavalerie ainsi qu'une division de dix mille fantassins. Castruccio, qui se tenait tout prêt, l'esprit concentré sur ce qu'il avait résolu de faire, avec cinq mille hommes d'infanterie et trois mille chevaux, les assaillit, et sans leur laisser le temps de sortir tous de l'eau, il était déjà aux mains avec eux. En même temps, il envoya mille hommes d'infanterie légère le long du fleuve, en amont et en aval. Les fantassins Florentins étaient alourdis sous le poids de l'eau et des armes, et tous n'avaient point encore atteint le bord du fleuve. Quant aux chevaux, les quelques-uns qui étaient passés, à force d'avoir piétiné le fond de l'Arno, rendirent le passage difficile à ceux qui suivaient, parce que, trouvant le gué défoncé, beaucoup se cabraient sous le cavalier et beaucoup d'autres s'empêtraient tellement dans la boue qu'ils ne s'en pouvaient plus tirer. Les chefs de l'armée florentine voyant la difficulté du passage en cet endroit, firent remonter le fleuve à la cavalerie, pour trouver un fond intact et un bord plus accessible ; mais ils rencontrèrent les fantassins que Castruccio avait envoyés le long de la rive ; lesquels, armés à la légère de rondaches et de becs de galères,

della loro cavalleria, ed una battaglia di dieci mila fanti. Castruccio, che stava parato ed intento a quello ch' egli aveva in animo di fare, con una battaglia di cinque mila fanti e tre mila cavagli li assaltò, nè dètte loro tempo ad uscire tutti fuora delle acque, che fu alle mani con loro : mille fanti spediti mandò su per la riva dalla parte di sotto d' Arno, e mille di sopra. Erano i fanti de' Fiorentini aggravati dalle acque e dalle armi, nè avevano tutti superato la grotta del fiume. I cavagli, passati che furono alquanti, per avere rotto il fondo d' Arno, ferono il passo agli altri difficile ; perchè trovando il passo sfondato, molti si rimboccavano addosso al padrone, molti si ficcavono talmente nel fango, che non si potevono ritirare. Onde veggendo i capitani fiorentini la difficultà del passare da quella parte, li feciono ritirare più alti su per il fiume, per trovare il fondo non guasto, e la grotta più benigna che li ricevesse. Alli quali si opponevono quelli fanti che Castruccio aveva su per la grotta mandati, i quali armati alla

les recevaient à grands cris, et les frappaient à la tête et à la poitrine, de sorte que les chevaux, épouvantés par les cris et par les blessures, sans plus vouloir aller de l'avant, se renversaient les uns sur les autres. La bataille entre les hommes de Castruccio et ceux qui étaient passés fut âpre et terrible, et de part et d'autre, il en tombait un grand nombre ; et chacun se travaillait de toutes ses forces, à surpasser l'adversaire. Ceux de Castruccio voulaient rejeter ceux de Florence dans le fleuve ; ceux de Florence voulaient repousser ceux de Castruccio pour que le reste de leur armée pût sortir de l'eau et prendre part au combat. Ils étaient soutenus, dans leur obstination, par les encouragements de leurs chefs. Castruccio rappelait aux siens que c'étaient les mêmes ennemis qu'ils avaient vaincus, peu de temps auparavant, à Serravalle ; et les Florentins se reprochaient comme une honte de se laisser vaincre par une poignée d'ennemis. Cependant, Castruccio, voyant que la bataille durait, que ses troupes et celles de l'ennemi étaient harassées, et que les morts et les blessés allaient croissant de part et d'autre, fit avancer une nouvelle division de cinq mille fantassins, puis, lorsqu'il les eut amenés jusque derrière

leggiera con rotelle e dardi di galea in mano, con grida grandi, nella fronte e nel petto li ferivano ; tale che i cavagli dalle ferite e dalle grida sbigottiti, non volendo passare avanti, addosso l' uno all' altro si rimboccavano. La zuffa intra quelli di Castruccio e quelli che erano passati, fu aspra e terribile ; e da ogni parte ne cadeva assai ; e ciascuno s' ingegnava con quanta più forza poteva di superare l' altro. Quelli di Castruccio li volevono rituffare nel fiume ; i Fiorentini li volevono spignere, per dare luogo alli altri che usciti fuora dall' acqua potessero combattere : alla quale ostinazione si aggiugnevono i conforti de' capitani. Castruccio ricordava ai suoi, ch' egli erano quelli nimici medesimi che non molto tempo innanzi avieno vinti a Serravalle ; ed i Fiorentini rimproveravono loro, che li assai si lasciassino vincere dai pochi. Ma, veduto Castruccio che la battaglia durava, e come i suoi e li adversarii erano già stracchi, e come d' ogni parte ne era molti feriti e morti ; spinse innanzi un' altra banda di cinque mila fanti, e condotti che gli ebbe alle spalle de' suoi che combattevono,

ceux qui combattaient, il donna l'ordre à ceux-ci de s'ouvrir et de se reployer sur la droite et sur la gauche, comme s'ils battaient en retraite. Cette manœuvre ouvrit aux Florentins un espace où ils s'avancèrent et gagnèrent un peu de terrain. Mais leurs troupes fatiguées, venues aux mains avec des troupes fraîches, il ne se passa guère de temps qu'ils ne furent repoussés dans le fleuve. Quant à la cavalerie, il n'y avait encore d'avantage ni d'un côté ni de l'autre, parce que Castruccio, connaissant la sienne inférieure, avait enjoint aux condottieri qu'ils soutinssent seulement l'assaut des ennemis ; il espérait défaire les fantassins, puis, l'infanterie défaite, vaincre plus facilement les cavaliers ; ce qui eut lieu selon ses desseins. Car, ayant vu les fantassins ennemis se rejeter dans le fleuve, il envoya le reste de son infanterie contre les cavaliers qui, les frappant à grands coups de lances et de dards, la cavalerie de Castruccio fondit sur eux avec une plus grande furie et les mit en fuite. Les capitaines florentins, voyant la difficulté que leurs chevaux avaient à passer, tentèrent de faire passer leur infanterie dans la partie inférieure du fleuve, afin de prendre en flanc les troupes de Castruccio ; mais, comme les rives

ordinò che quelli davanti si aprissino, e come se si mettesseno in volta, l' una parte in sulla destra e l' altra in sulla sinistra si ritirasse ; la quale cosa fatta, dètte spazio a' Fiorentini di farsi innanzi, e guadagnare alquanto di terreno. Ma, venuti alle mani i freschi con li affaticati, non stettono molto che li spinsono nel fiume. Intra la cavalleria dell' uno e dell' altro non vi era ancora vantaggio ; perchè Castruccio, conosciuta la sua inferiore, avea comandato ai condottieri, che sostenessino solamente il nimico, come quello che sperava superare i fanti ; e superati, potere poi più facilmente vincere i cavalli : il che li succedette secondo il disegno suo. Perchè, veduti i fanti nimici essersi ritirati nel fiume, mandò quel resto della sua fanteria alla volta de' cavagli nimici ; i quali con lance e con dardi ferendoli, e la cavalleria ancora con maggiore furia premendo loro addosso, li missono in volta. I capitani fiorentini vedendo la difficultà che i loro cavagli avevano a passare, tentorono far passare le fanterie dalla parte di sotto del fiume, per combattere per fianco le genti di Castruccio. Ma, le grotte

étaient escarpées et que leurs ennemis en gardaient les abords, ils s'y efforcèrent en vain. Alors, l'armée florentine se mit en déroute complète, à la grande gloire et honneur de Castruccio ; et d'une pareille multitude, le tiers à peine en réchappa. Nombre de chefs furent faits prisonniers. Et Charles, fils du roi Robert, ensemble avec Michel'Agnolo Falconi et Taddeo degli Albizzi, commissaires florentins, s'enfuit à Empoli. Le butin fut grand, le carnage plus grand encore, ainsi qu'on peut le conjecturer après un tel combat ; car vingt mille deux cent trente et un hommes furent tués du côté des Florentins, et Castruccio n'en perdit que mille cinq cents septante.

Mais la fortune, ennemie de sa gloire, lorsqu'il eût fallu lui prêter vie, la lui ôta, et interrompit ces grands desseins qu'il se disposait à exécuter et auxquels la mort seule pouvait mettre empêchement. Castruccio s'était fatigué tout le jour dans la bataille. Lorsqu'elle eut cessé, il s'arrêta, plein de lassitude et tout couvert de sueur, sur la porte de Fucecchio, pour attendre le retour de ses troupes victorieuses, et, par sa présence, leur faire accueil et les remercier ; et en partie

alte e di sopra occupate dalle genti di quello, si provorono in vano. Messesi, pertanto, il campo in rotta, con gloria grande ed onore di Castruccio ; e di tanta moltitudine non ne campò il terzo. Furno presi di molti capi ; e Carlo figliuolo del re Ruberto, insieme con Michel' Agnolo Falconi e Taddeo delli Albizzi, commissarii fiorentini, se ne fuggirono ad Empoli. Fu la preda grande, la uccisione grandissima, come in uno tale e tanto conflitto si può stimare : perchè, dello esercito fiorentino ventimila dugento trentuno, e di quelli di Castruccio mille cinquecento settanta restaron morti.

Ma la fortuna, nimica alla sua gloria, quando era tempo di darli vita, gliene tolse, ed interroppe quelli disegni che quello molto tempo innanzi aveva pensato di mandare ad effetto, nè gliene poteva altro che la morte impedire. Erasi Castruccio nella battaglia tutto il giorno affaticato, quando venuto il fine di essa, tutto pieno di affanno e di sudore, si fermò sopra la porta di Fucecchio, per aspettare le genti che tornassino dalla vittoria, e quelle con la presenzia sua ricevere e ringraziare : e parte, se pure alcuna cosa nascesse da' nimici, che in

aussi pour voir si l'ennemi, en résistant sur quelque point, ne donnerait pas lieu à quelque incident auquel il dût être remédié sur-le-champ ; car il pensait que le devoir d'un bon capitaine est d'être le premier à monter à cheval et le dernier à en descendre. C'est pourquoi, restant exposé à un vent qui s'élève ordinairement de l'Arno vers le milieu de la journée et qui a coutume d'être quasi toujours pestifère, il en fut tout glacé. Il n'y prit point garde, habitué qu'il était à de pareils désagréments, ce qui fut cause de sa mort. La nuit suivante, il fut assailli d'une fièvre violente, laquelle augmentant toujours, et tous les médecins ayant jugé qu'il fût en mal de mort, Castruccio s'en rendit compte. Il fit pour lors appeler Pagolo Guinigi et lui adressa ces paroles :

« Si j'avais cru, mon fils, que la fortune voulût me couper, au milieu de la course, le chemin vers cette gloire que je m'étais promise de tant de succès heureux, je me serais fatigué moins, et à toi, j'aurais laissé moins d'états sans doute, mais aussi moins d'ennemis et d'envieux ; satisfait de la souveraineté de Lucques et de Pise, je n'aurais point subjugué les habitants de Pistoia, ni, par tant d'offenses, irrité les

qualche luogo avessino fatto testa, potere essere pronto a remediare ; giudicando l' officio d' un buon capitano essere montare il primo a cavallo, ed ultimo scendere. Dondechè, stando esposto ad uno vento che il più delle volte a mezzo dì si lieva d' in su Arno, e suole essere quasi sempre pestifero agghiacciò tutto. La qual cosa non essendo stimata da lui, come quello che a simili disagi era assueto, fu cagione della sua morte. Perchè, la notte seguente, fu d' una grandissima febbre assalito : la quale andando tuttavia in augumento, ed essendo il male da tutti i medici giudicato mortale, ed accorgendosene Castruccio, chiamò Pagolo Guinigi, e li disse queste parole : — Se io avessi, figliuolo mio, creduto che la fortuna mi avessi voluto troncare nel mezzo del corso il cammino per andare a quella gloria ch' io mi avevo con tanti miei felici successi promessa, io mi sarei affaticato meno, ed a te arei lasciato, se minore stato, anco meno nimici e meno invidia : perchè, contento dell' imperio di Lucca e di Pisa, non avrei soggiogati i Pistolesi, e con tante ingiurie irritati i Fiorentini ; ma fattomi l' uno e l' altro di questi duoi popoli amici, arei

Florentins ; mais, ayant gagné l'amitié de ces deux peuples, j'aurais mené une vie, sinon plus longue, du moins plus tranquille, et je t'aurais laissé, à toi un Etat moins vaste assurément, mais plus sûr et plus affermi. Mais la fortune, qui veut être l'arbitre de toutes choses humaines, ne m'a point donné assez de discernement pour la connaître d'avance, ni assez de temps pour en triompher.

Tu as sans doute appris, pour l'avoir ouï dire à plusieurs — et moi-même je ne te l'ai jamais caché — comment je vins, tout jeune encore, en la maison de ton père, et que, privé de toutes ces espérances qui doivent enflammer une âme généreuse, je fus nourri par lui, et aimé avec plus de tendresse que si je fusse né de son sang ; de sorte que sous sa gouverne, je suis devenu valeureux, et capable d'arriver à ce haut degré de fortune où tu m'as vu et vois encore. Et comme, à l'heure de mourir, il a confié à ma fidélité toi et tous ses biens, je t'ai nourri avec cet amour, et j'ai accru ses richesses avec cette bonne foi auxquels j'étais et suis encore tenu. Et afin que tu eusses un jour, non pas seulement ce que ton père t'a laissé, mais encore ce que la fortune et mon courage m'ont

---

menata la mia vita, se non più lunga al certo più quieta, ed a te arei lasciato lo stato, se minore, senza dubbio più sicuro e più fermo. Ma la fortuna, che vuole essere arbitra di tutte le cose umane, non mi ha dato tanto giudizio, ch' io l' abbia prima potuta conoscere, nè tanto tempo ch' io l' abbi potuta superare. Tu hai inteso, perchè molti te l' hanno detto ed io non l' ho mai negato, come io venni in casa di tuo padre ancora giovanetto, e privo di tutte quelle speranza che debbono in ogni generoso animo capire, e come io fui da quello nutrito ed amato più assai che se io fussi nato del suo sangue : donde ch' io sotto 'l governo suo divenni valoroso, ed atto ad essere capace di quella fortuna che tu medesimo hai veduta e vedi. E perchè, venuto a morte, ei commesse alla mia fede te e tutte le fortune sue, io ho te con quell' amore nutrito ed esse con quella fede accresciute, ch' io ero tenuto, e sono. E perchè non solamente fussi tuo quello che da tuo padre ti era stato lasciato, ma quello ancora che la fortuna e la virtù mia si guadagnava,

fait acquérir, je n'ai jamais voulu prendre femme[1], de peur que l'amour paternel ne m'eût empêché en quelque chose de montrer envers le sang de ton père la gratitude que je me faisais un devoir de montrer.

» Je te laisse donc un grand état, ce qui me contente fort, mais de ce que je te laisse faible et mal affermi je suis dolent outre mesure. Il te reste la cité de Lucques, qui sera toujours malcontente de vivre sous ta domination ; il te reste Pise, dont les habitants sont mobiles et pleins de dol, laquelle, malgré l'accoutumance qu'elle a, dès longtemps, de servir, s'indignera néanmoins d'être à un seigneur lucquois. Pistoia encore te reste, de peu de fidélité, parce qu'elle est divisée en factions et qu'elle est irritée contre nous à cause des récentes injures. Tu as pour voisins les Florentins offensés, injuriés par nous de mille manières, et non détruits, auxquels l'annonce de ma mort sera plus agréable que ne leur serait la conquête de Toscane. Ni sur les princes de Milan, si sur l'empereur, tu ne peux compter : ils sont loin, et paresseux, et lents à secourir. Tu ne dois

non ho mai voluto prendere donna[1], acciocchè l' amore de' figliuoli non mi avesse ad impedire che in alcuna parte io non mostrassi verso del sangue di tuo padre quella gratitudine che mi pareva essere tenuto di mostrare. Io ti lascio, pertanto, un grande stato, di che io sono molto contento, ma perchè io te lo lascio debole ed infermo, io ne sono dolentissimo. E' ti rimane la città di Lucca, la quale non sarà mai contenta di vivere sotto l' imperio tuo. Rimanti Pisa, dove sono uomini di natura mobili e pieni di fallacia ; la quale, ancora che sia usa in vari tempi a servire, nondimeno sempre si sdegnerà di avere uno signore lucchese. Pistoia ancora ti resta poco fedele, per essere divisa, e contro al sangue nostro dalle fresche ingiurie irritata. Hai per vicini i Fiorentini offesi, ed in mille modi da noi ingiuriati, e non spenti ; ai quali sarà più grato lo avviso della morte mia, che non sarebbe lo acquisto di Toscana. Nelli principi di Milano e nello imperadore non puoi confidare, per essere discosti, pigri, e li loro soccorsi tardi. Non dêi pertanto

[1] En réalité, Castruccio se maria et eut neuf enfants auxquels il légua son pouvoir, mais ceux-ci, par impéritie, le laissèrent échapper de leurs mains.

donc fonder ton espérance en aucune chose, sauf dans ton habileté, dans le souvenir de ma valeur, et dans le renom que t'apporte cette dernière victoire, laquelle, si tu sais en user avec sagesse, facilitera ton alliance avec les Florentins. Car, effrayés qu'ils sont par leur déroute présente, ils y devront condescendre avec empressement. Et alors que moi, je cherchais à me les rendre ennemis, pensant que leur inimitié dût me rapporter puissance et gloire, toi, il te faut chercher, de toute ta force, à te les rendre amis, parce que leur amitié te rapportera sûreté et profit.

C'est chose importante en ce monde, que de se connaître soi-même et savoir mesurer ses forces à la grandeur de son état ; et qui se connaît inapte à la guerre, se doit efforcer de régner par les arts de la paix. Il est bon, me semble-t-il, que tu te tournes de ce côté-là, et t'efforces par cette voie de jouir du fruit de mes fatigues et dangers ; à quoi tu réussiras sans peine, pourvu que tu croies mes conseils fondés. Tu m'auras alors deux obligations : la première de t'avoir laissé des états, la seconde de t'avoir appris à les conserver. »

Puis, ayant fait venir les citoyens de Lucques, de Pise et de Pistoia, qui combattaient avec lui, il leur

sperare in alcuna cosa, fuora che nella tua industria, e nella memoria della virtù mia, e nella riputazione che ti arreca la presente vittoria ; la quale se tu saperai con prudenzia usare, ti darà aiuto a fare accordo con i Fiorentini. I quali sendo sbigottiti per la presente rotta, doverrano con desiderio condescendere : i quali dove io cercavo farmi nimici, e pensavo che la inimicizia loro mi avesse a recare potenza e gloria, tua hai con ogni forza a cercare di fartegli amici, perchè l' amicizia loro ti arrecherà sicurtà e comodo. È cosa in questo mondo d' importanza assai conoscere sè stesso, e sapere misurare le forze dello animo e dello stato suo ; e chi si conosce non atto alla guerra, si debbe ingegnare con l' arti della pace di regnare. A che è bene, per il consiglio mio, che tu ti volga, e l' ingegni per questa via di goderti le fatiche e pericoli miei : il che ti riuscirà facilmente, quando stimi esser veri questi miei ricordi. Ed arai ad avere meco duoi obblighi : l' uno, che io ti ho lasciato questo regno ; l' altro, che io te lo ho insegnato mantenere. — Dipoi, fatti venire quelli cittadini che di Lucca,

recommanda Pagolo Guinigi, leur fit jurer obéissance, et mourut, laissant de lui la plus belle mémoire à tous ceux qui avaient ouï prononcer son nom ; et à ceux qui furent ses amis un aussi grand regret de lui qu'aucun prince en aucun temps. Ses funérailles furent célébrées avec beaucoup d'honneur, et il fut enseveli à Lucques en l'église Saint François.

La valeur et la fortune furent assurément moins amies de Pagolo Guinigi que de Castruccio, car, peu de temps après, il perdit Pistoia et ensuite Pise, et à grand'peine il garda la souveraineté de Lucques, qui resta dans sa maison jusqu'à Pagolo son arrière-neveu.

On peut juger, par ce que je viens de rapporter, que Castruccio fut un homme rare, non seulement pour son temps, mais même pour les temps anciens. Il était d'une taille au-dessus de l'ordinaire, tous les membres bien proportionnés ; et il avait tant de grâce dans le maintien, et tant de courtoisie dans l'accueil que nul jamais ne lui parla et ne s'en est séparé mécontent. Ses cheveux tiraient sur le roux ; il les portait coupés sur les oreilles ; et toujours, quelque temps qu'il fît, par la pluie ou par la neige, il allait

di Pisa e di Pistoia militavono seco, e raccomandato a quelli Pagolo Guinigi, e fattili giurare ubbidienza, si morì : lasciando a tutti quelli che lo avevono sentito ricordare, di sè una felice memoria, ed a quelli che gli erano stati amici tanto desiderio di lui, quanto alcuno altro principe che mai in qualunque altro tempo morissi. Furono le esequie sue celebrate onoratissimamente, ed e' fu sepolto in San Francesco di Lucca. Ma non furono già la virtù e la fortuna tanto amiche a Pagolo Guinigi, quanto a Castruccio ; perchè non molto dipoi perdè Pistoia, ed appresso Pisa ; e con fatica si mantenne il dominio di Lucca, il quale perseverò nella sua casa infino a Pagolo suo pronepote.

Fu adunque Castruccio, per quanto si è dimostro, uno uomo non solamente raro ne' tempi suoi, ma in molti di quelli che innanzi erano passati. Fu di persona più che l' ordinario di altezza, ed ogni membro era all' altro respondente ; ed era di tanta grazia nello aspetto, e con tanta umanità raccog lieva li uomini, che non mai li parlò alcuno, che si partissi da quello malcontento. I capelli suoi pendevano in rosso, e portavali

nu-tête. Il était dévoué à ses amis, terrible pour ses ennemis ; juste envers ses sujets, sans foi envers ceux du dehors ; et jamais il ne tenta de vaincre par la force, lorsqu'il put vaincre par la ruse, parce que, disait-il, c'est la victoire et non la manière de vaincre qui procure la gloire.

Nul ne se jeta dans les périls avec plus d'audace et ne s'en sortit avec plus de prudence ; et il avait coutume de dire que les hommes doivent tout oser et ne s'effrayer de rien, et que Dieu aime ceux qui ont du courage, ce qu'on voit en effet, puisqu'il se sert toujours des forts pour châtier les faibles. Il était, de plus, admirable dans ses propos, soit pour mordre soit pour se défendre, tour à tour courtois ou caustique. Et, comme il n'épargnait personne, il ne se courrouçait point lorsqu'on s'attaquait à lui. On cite encore de lui foule de mots dits plaisamment ou patiemment écoutés. En voici quelques-uns :

Il avait fait acheter une perdrix moyennant un ducat ; un ami lui en ayant fait reproche, Castruccio lui dit : « Ne l'achèterais-tu pour plus d'un sou ? » A quoi l'autre ayant répondu qu'il disait vrai : « Eh bien, fit Castruccio, un ducat est beaucoup moins pour moi. »

tonduti sopra li orecchi ; e sempre, e d' ogni tempo, come che piovessi o nevicasse, andava con il capo scoperto. Era grato alli amici, alli nemici terribile, giusto con i sudditi, infedele con li esterni ; nè mai potette vincere per fraude, che cercasse di vincere per forza : perchè diceva, che la vittoria, non il modo della vittoria, ti arrecava gloria. Niuno fu mai più audace ad entrare ne' pericoli, nè più cauto ad uscirne ; ed usava di dire. che li uomini debbono tentare ogni cosa, nè di alcuna sbigottirsi ; e che Dio è amatore delli uomini forti, perchè si vede che sempre castiga li impotenti con i potenti. Era ancora mirabile nel rispondere o mordere, o acutamente o urbanamente ; e come non perdonava in questo modo di parlare ad alcuno, così non si adirava quando non era perdonato a lui. Donde si trovono molte cose dette da lui acutamente, e molte udite pazientemente : come sono queste. Avendo egli fatto comperare una storna uno ducato, e riprendendolo uno amico, disse Castruccio : — Tu non la compreresti per più che uno soldo. — E dicendoli lo amico, che diceva il vero, rispose

Poursuivi par un flatteur et lui ayant, par mépris, craché contre, ce flatteur lui dit : « Les pêcheurs, pour prendre un petit poisson, se laissent mouiller tout le corps par la mer ; je me laisserai bien mouiller par un crachat pour attraper une baleine. » Castruccio non seulement l'écouta sans se courroucer, mais encore le récompensa.

Quelqu'un l'ayant repris de vivre trop splendidement, Castruccio lui répondit : « Si c'était un péché, on ne ferait point repas si splendides aux fêtes de nos saints. »

Une fois qu'il passait dans la rue, il aperçut un jouvenceau qui sortait de chez une gourgandine, tout rouge d'avoir été aperçu de lui : « Ce n'est pas, lui dit-il, au sortir, mais à l'entrer que tu devais avoir vergogne. »

Un ami lui donnant à défaire un nœud fort artificieusement noué : « Fol que tu es, lui dit-il, de croire que je veuille délier une chose qui, liée, me donne déjà tant de mal ! »

Castruccio disait à un qui faisait le métier de philosophe : « Vous autres êtes comme ces chiens qui rôdent sans cesse autour de ceux qui leur peuvent donner les meilleurs morceaux. » A quoi l'autre lui

quello : — Uno ducato mi vale molto meno. — Avendo intorno uno adulatore, e per dispregio avendoli sputato addosso, disse lo adulatore : — I pescatori per prendere uno piccol pesce si lasciono tutti bagnare da il mare : io mi lascierò bene bagnare da uno sputo per pigliare una balena. — Il che Castruccio non solo udì pazientemente, ma lo premiò. Dicendoli alcuno male, che viveva troppo splendidamente, disse Castruccio : — Se questo fussi vizio, non si farebbe si splendidi conviti alle feste de' nostri Santi. — Passando per una strada, e vedendo uno giovanetto che usciva di casa d' una meretrice tutto arrossito per essere stato veduto da lui, gli disse : — Non ti vergognare quando tu n' esci, ma quando tu v' entri. — Dandoli uno amico a sciogliere uno nodo accuratamente annodato, disse : — O sciocco, credi tu che io voglia sciorre una cosa che legata mi dia tanta briga ? — Dicendo Castruccio ad uno il quale faceva professione di filosofo : — Voi sete fatti come i cani, che vanno sempre dattorno a chi può meglio dar loro mangiare ;

répondit : « Nous sommes bien plutôt comme les médecins qui vont chez ceux qui en ont le plus besoin. »

Se rendant par eau de Pise à Livourne et survenant une grosse tempête dont Castruccio était fort troublé, un de ceux qui se trouvaient avec lui lui fit reproche de sa pusillanimité, disant n'avoir peur de rien : « Je ne m'en étonne guère, repartit Castruccio, chacun estime sa vie ce qu'elle vaut. »

Quelqu'un lui ayant demandé comment il s'y était pris pour s'acquérir tant d'estime, il lui répondit : « Fais en sorte, lorsque tu vas à un repas que ce ne soit point un morceau de bois qui s'asseye sur un autre morceau de bois. ».

Comme un tel se glorifiait d'avoir beaucoup lu : « Mieux vaudrait, lui dit Castruccio, tirer gloire d'avoir beaucoup retenu. »

A un autre qui se vantait de beaucoup boire sans s'enivrer : « Un bœuf, dit-il, en fait bien autant. »

Castruccio avait chez lui une fille avec laquelle il s'entretenait privément ; un de ses amis l'en blâmait, lui reprochant surtout de s'être laissé prendre par une femme : « Tu fais erreur, lui dit Castruccio, c'est moi qui l'ai prise et non pas elle qui m'a pris. »

— gli rispose quello : — Anzi, siamo come i medici, che andiamo a case coloro che di noi hanno maggior bisogno. — Andando da Pisa a Livorno per acqua, e sopravvenendo uno temporale pericoloso, per il che turbandosi forte Castruccio, fu ripreso da uno di quelli che erano seco, di pusillanimità, dicendo di non avere paura di alcuna cosa : al quale disse Castruccio, che non se ne maravigliava, perchè ciascuno stima l' anima sua quel che la vale. Domandato da uno come egli avessi a fare a farsi stimare, gli disse : — Fa, quando tu vai ad uno convito, che non segga uno legno sopra un altro legno. — Gloriandosi uno di avere letto molte cose, disse Castruccio : — E' sare' meglio gloriarsi di averne tenute a mente assai. — Gloriandosi alcuno, che bevendo assai non s' inebriava, disse : — E' fa cotesto medesimo uno bue. — Aveva Castruccio una giovane, con la quale conversava dimesticamente ; di che sendo da uno amico biasimato, dicendo massime, che gli era male si fusse lasciato pigliare da una donna : — Tu erri, disse Castruccio ; io ho preso lei, non ella me. — Biasimandolo

Un autre encore le blâmant d'user de mets trop délicats, il lui dit : « Tu ne dépenserais point pour cela autant que j'y dépense ? — Non, certes ! répartit l'autre. — Adonc, reprit Castruccio, tu es encore plus avare que je ne suis gourmand. »

Invité à souper par Taddeo Bernardi, de Lucques, homme fort riche et fort magnifique, arrivé qu'il fut en sa maison, comme Taddeo lui montrait une chambre toute tendue de draperies, et dont le pavement, incrusté de pierres colorées, représentait des fleurs, des feuillages et autres semblables délicatesses, Castruccio ayant amassé en sa bouche de la salive en grande quantité, la lui cracha en plein visage. De quoi Taddeo s'étant fort courroucé, Castruccio lui dit : « Je n'ai vu que cet endroit où je pusse cracher sans te faire tort. »

Quelqu'un lui ayant demandé comment César était mort : « Plût à Dieu, dit-il, que je puisse mourir comme lui ! »

Une nuit qu'il se trouvait en la maison d'un de ses gentilshommes, où des dames en grand nombre avaient été conviées à une fête, comme il ballait et prenait soulas plus qu'il n'eût convenu à sa dignité, un de ses amis l'en tança. Et lui de répondre : « Qui

ancora uno, che egli usava cibi troppo delicati, disse : — Tu non spenderesti in essi quanto spendo io. — E dicendoli quello, che diceva il vero, gli soggiunse : — Adunque tu sei più avaro, che io non sono ghiotto. — Sendo invitato a cena da Taddeo Bernardi lucchese. uomo ricchissimo e splendidissimo, ed arrivato in casa, mostrandoli Taddeo una camera parata tutta di drappi, e che aveva il pavimento composto di pietre fine, le quali di diversi colori diversamente tessute, fiori e fronte e simili verzure rappresentavono, ragunatosi Castruccio assai umore in bocca, lo sputò tutto in sul volto a Taddeo. Di che turbandosi quello, disse Castruccio : — Io non sapevo dove mi sputare, chè io ti offendesse meno. — Domandato come morì Cesare, disse : — Dio volessi che io morisse come lui. — Essendo una notte in casa uno de' suoi gentil' uomini, dove erano convitate assai donne a festeggiare, e ballando e sollazzando quello più che alle qualità sue non conveniva, di che sendo ripreso da uno amico, disse : — Chi è tenuto savio di dì, non

de jour est tenu pour sage, de nuit ne sera jamais tenu pour fol. »

Quelqu'un étant venu lui demander une grâce et Castruccio faisant mine de ne point l'entendre, celui-ci mit genou en terre ; de quoi, Castruccio l'ayant réprimandé : « Tu en es cause, répartit le solliciteur, puisque tu as les oreilles aux pieds. » Castruccio lui accorda une grâce double de celle qu'il demandait.

Il avait coutume de dire que la route pour aller en enfer est aisée, puisqu'elle descend toujours, et qu'on y va les yeux clos.

Quelqu'un lui demandant une grâce en beaucoup de paroles et superflues, Castruccio lui dit : « Quand tu voudras, à l'avenir, chose de moi, envoie-moi quelqu'un à ta place. »

Un autre bavard l'ayant fatigué d'un long discours, et l'ayant terminé par ces mots : « Peut-être vous ai-je fatigué en vous parlant aussi longuement ? — N'aie crainte, lui dit-il, je n'ai rien entendu de ce que tu m'as dit. »

Il avait coutume de dire de quelqu'un qui avait été un bel enfant et qui ensuite avait été un bel homme qu'il était par trop outrageant ; car il enlevait d'abord les maris à leurs femmes et mainte-

sarà mai tenuto pazzo di notte. — Venendo uno a domandarli una grazia, e facendo Castruccio vista di non udire, colui se gli gittò ginocchioni in terra ; di che riprendendolo Castruccio, disse quello : — Tu ne sei cagione, che hai gli orecchi ne' piedi : — donde che conseguitò doppia più grazia che non domandava. Usava di dire, che la via dello andare allo inferno era facile, poichè si andava allo ingiù, ed a chiusi occhi. Domandandoli uno una grazia con assai parole e superflue, gli disse Castruccio : — Quando tu vuoi più cosa alcuna da me, manda un altro. — Avendolo uno uomo simile con una lunga orazione infastidito, e dicendoli nel fine : — Io vi ho forse troppo parlando stracco : — Non hai, disse, perchè io non ho udito cosa che tu abbi detto. — Usava dire d' uno che era stato un bello fanciullo, e dipoi era un bell' uomo, come egli era troppo ingiurioso, avendo prima tolti i mariti alle moglie, ed ora togliendo le moglie a' mariti. Ad uno individioso che rideva,

tenant ce sont les femmes qu'il ravit à leurs maris ».

A un envieux qui riait : « Ris-tu parce qu'il t'arrive bonheur ou parce qu'il est arrivé malheur à un autre ? »

Comme il était encore sous la protection de messer Francesco Guinigi, un de ses pairs lui dit : « Que veux-tu que je te donne pour te laisser donner un soufflet ? — Un heaume, répondit Castruccio. »

Ayant mis à mort un citoyen de Lucques, lequel avait contribué à son élévation, et plusieurs lui ayant dit qu'il avait mal agi de tuer ainsi un ancien ami : « Vous vous abusez, leur dit-il, c'est un ennemi nouveau que je fais mourir. »

Castruccio louait grandement les hommes qui prenaient une femme et ne l'épousaient point ensuite, et semblablement ceux qui disaient vouloir naviguer et ne s'embarquaient point.

Il s'étonnait, disait-il, de voir les hommes, lorsqu'ils achètent un vase de terre ou de verre, le faire sonner pour voir s'il est bon, et puis, lorsqu'ils veulent prendre femme, se contenter de la vue.

A l'heure de mourir, quelqu'un lui ayant demandé comment il voulait être enterré, il répondit : « La figure tournée en bas, car je sais bien que lorsque je serai mort, ce pays ira sens dessus dessous. »

disse : — Ridi tu perchè tu hai bene, o perchè un altro ha male? — Sendo ancora sotto lo imperio di messer Francesco Guinigi, e dicendoli uno suo equale : — Che vuoi tu che io ti dia, e làsciamiti dare una ceffata ? — Rispose Castruccio : — Uno elmetto. — Avendo fatto morire un cittadino di Lucca, il quale era stato cagione della sua grandezza, ed essendoli detto che egli aveva fatto male ad ammazzare un de' suoi amici vecchi, rispose che se ne ingannavano, perchè aveva morto uno nimico nuovo. Lodava Castruccio assai li uomini che toglievano moglie, e poi non la menavono ; e così quelli che dicevano di volere navigare, e poi non navigavano. Diceva maravigliarsi delli uomini, che quando ei comperano uno vaso di terra o di vetro, lo suonano prima per vedere se è buono, e poi nel tòrre moglie erano solo contenti di vederla. Domandandolo uno, quando egli era per morire, come e' voleva esser seppellito, rispose — : Con la faccia volta in giù, perchè io so che, come

Quelqu'un s'informant auprès de lui s'il avait jamais songé pour le salut de son âme, à se faire moine, il répondit que non, car il lui semblait étrange que Fra Lazzarone dût aller en paradis et Uguccione della Faggiuola en enfer.

Comme on lui demandait quand il fallait manger pour se bien porter, il répondit : « Riche, quand on a faim ; pauvre, quand on le peut. »

Voyant un de ses gentilshommes se faire lacer par son serviteur : « Au nom de Dieu, lui cria-t-il, que ne te fais-tu nourrir à la becquée ! »

Quelqu'un ayant écrit sur sa porte en latin : *Dieu la garde des méchants*, il dit, en voyant cette inscription : « Qu'il se garde bien lui-même d'y entrer ! »

Passant un jour par une rue où se trouvait une maison petite qui avait une grande porte : « Cette maison va s'enfuir par la porte », dit-il.

Comme il disputait un jour avec un ambassadeur du roi de Naples à propos des biens de quelques bannis, et la discussion s'échauffant quelque peu, l'ambassadeur lui dit : « Tu n'as donc point peur de mon roi ? — Votre roi, répondit Castruccio, est-il bon ou méchant ? — Il est bon, fit l'ambassadeur. —

sono morto, anderà sottosopra questo paese. — Domandato se, per salvare l' anima, ei pensò mai di farsi frate, rispose che no ; perchè e' gli pareva strano che fra Lazarone avessi a ire in paradiso, ed Uguccione della Faggiuola nello inferno. Domandato, quando era bene mangiare a volere stare sano, rispose : — Se uno è ricco, quando egli ha fame ; se uno è povero, quando e' può. — Venendo un suo gentiluomo che si faceva da uno suo famiglio allacciare, disse : — Io prego Dio, che tu ti faccia anche imboccare. — Vedendo che uno aveva scritto sopra la casa sua in lettere latine, che Dio la guardassi da' cattivi, disse : — E' bisogna che e' non v' entri egli. — Passando per una via dove era una casa piccola, che aveva una porta grande, disse : — Quella casa si fuggirà per quella porta. — Disputando con uno ambassciadore del re di Napoli per conto di robe di confinati, ed altèrandosi alquanto, dicendo lo ambasciadore : — Dunche, tu non hai paura del re ? — Castruccio disse : — E' egli buono o cattivo questo vostro re ? — E rispondendo

Et pourquoi donc veux-tu que j'aie peur des bons ? » répliqua Castruccio.

On pourrait encore rapporter foule de choses qu'il a dites, qui, toutes, montreraient de l'esprit et de la profondeur. Mais que celles-ci suffisent à témoigner de ses grandes qualités.

Il vécut quarante-quatre ans et fut prince dans l'une et l'autre fortune ; et comme il reste de sa prospérité des souvenirs en assez grand nombre, il voulut qu'il en restât également de son malheur ; c'est pourquoi les menottes dont il fut enchaîné en sa prison se voient encore aujourd'hui rivées en une des tours de sa demeure, là-même où il les avait placées, afin qu'elles fassent foi, toujours, de son adversité.

Et, parce que, tant qu'il vécut, il ne fut inférieur ni à Philippe de Macédoine, père d'Alexandre, ni à Scipion de Rome, il mourut à l'âge de l'un et de l'autre ; et, sans doute, il les eût surpassés l'un et l'autre, si au lieu de Lucques il avait eu pour patrie la Macédoine ou Rome.

---

quello, ch' egli era buono, replicò Castruccio : — Perchè vuoi tu, adunque, che io abbia paura degli uomini buoni ? — Potrebbonsi raccontare delle altre cose assai dette da lui, nelle quali tutte si vedrebbe ingengno e gravità : ma voglio che queste bastino in testimonio delle grandi qualità sue.

Visse XLIV anni, e fu in ogni fortuna principe. E come della sua buona fortuna ne appariscono assai memorie, così volle che ancora della cattiva apparissino ; perchè le manette con le quali stette incatenato in prigione, si veggono ancora oggi fitte nella torre della sua abitazione, dove da lui furono messe acciochè facessino sempre fede della sua adversità. E perchè vivendo ei non fu inferiore nè a Filippo di Macedonia padre di Alessandro, nè a Scipione di Roma, ei morì nella età dell'uno e dell' altro ; e senza dubbio arebbe superato l' uno e l' altro, se in cambio di Lucca egli avessi avuto per sua patria Macedonia o Roma.

Chapitre XX.

Machiavel à San Casciano. lettre adressée à son ami Francesco Vettori. ambassadeur florentin près la cour de Rome.

Depuis mes dernières mésaventures, je vis retiré dans ma villa et je n'ai pas été. tout compte fait, vingt jours à Florence. J'ai passé le mois de septembre à prendre les grives au gluau, mais le mois fini, ce passe-temps, tout dépiteux qu'il fût, a pris fin. Je me lève le matin avec le soleil et m'en vais en un mien bois taillis où je reste deux heures à contrôler la besogne de la veille et passe le temps avec les bûcherons qui ont toujours quelque noise entre eux ou avec les voisins. Sorti du bois, je vais à une fontaine, et de là vers un mien gluau, un livre sous le bras, ou Dante ou Pétrarque, ou l'un de ces poètes mineurs, comme qui dirait Tibulle, Ovide et autres : je lis leurs amoureuses passions, et à lire leurs amours,

---

Machiavelli in villa, lettera a Francesco Vettori.*
Lettre XXVI, datée du 10 décembre 1513.

Dopo i miei ultimi casi, io me ne vivo ritirato in villa, e non sono stato, ad accozzarli tutti, venti dì a Firenze. Ho passato il settembre uccellando ai tordi ; ma, finito il mese, questo badalucco, ancorchè dispettoso, è mancato. Mi levo la mattina col sole, e me ne vo in un bosco, dove resto due ore a rivedere l'opere del giorno innazi, ed a passar tempo con quei tagliatori, che hanno sempre qualche sciagura alle mani o tra loro o coi vicini. Uscito dal bosco, vo ad una fonte, e di lì ad un mio ucellare, con un libro sotto, o Dante o Petrarca o uno di questi poeti minori, come dire Tibullo, Ovidio e simili. Leggo quelle loro amorose passioni e quelli loro amori, ricordomi de' mia,

il me souvient des miennes, et me délecte un temps en ce penser. Ensuite je me transporte sur la route, en l'auberge, devise avec les passants, demande des nouvelles de leurs pays, entends diverses choses, et note divers goûts et fantaisies des hommes. Puis survient l'heure de dîner, je vais alors manger avec ma troupe les aliments que donnent ma pauvre campagne et mesquin patrimoine. Après manger, je retourne en l'auberge. D'ordinaire, il y a l'hôte, un boucher, un meunier et deux boulangers. Avec eux, je m'encanaille tout le restant du jour, jouant aux cartes ou au tric-trac, d'où naissent mille contestes et mille riottes injurieuses. Le plus souvent, l'on se bat pour un sol et quelquefois nous entend-on crier jusqu'à San Casciano. Plongé de la sorte dans cette gueuserie, j'empêche que mon cerveau ne moisisse et me soulage de ma mauvaise fortune, content de me laisser en telle guise fouler aux pieds pour voir si elle ne finira point par en avoir vergogne.

Le soir, je me retire en ma librairie, à la porte de laquelle dépouillant mes vêtements rustiques pleins de fange et de boue, je mets des habits de cour, et cérémonieusement vêtu, j'entre en les cours antiques

---

e godomi un pezzo in questo pensiero. Trasferiscomi poi in sulla strada, nell'osteria, parlo con quelli che passano, domando delle nuove de' paesi loro, intendo varie cose, e noto varì gusti e diverse fantasie di uomini. Viene in questo mentre l'ora del desinare, dove con la mia brigata mi mangio quelli cibi, che questa mia povera villa et paululo patrimonio comporta. Mangiato che ho, ritorno nell' osteria. Qui è l' oste per l' ordinario, un beccaio, un mugniaio, due fornacciai. Con questi io m'in gaglioffo per tutto dì, giuocando a cricca, tric trac, e dove nascono mille contese e mille dispetti di parole ingiuriose, ed il più delle volte si combatte un quattrino, e siamo sentiti nondimanco gridare da San Casciano. Così rinvolto in questa viltà traggo il cervello di muffa, e sfogo la malignità di questa mia sorte, sendo contento mi calpesti per quella via, per vedere se la se ne vergognasse.

Venuta la sera, mi ritiro a casa ed entro nel mio scrittoio, d in sull' uscio mi spoglio quella veste contadina, piena di

des hommes d'autrefois. Amoureusement accueilli par eux, je me pais de cette pâture qui seule est mienne et pour laquelle je suis né. J'ose leur parler et demander la raison de leurs actes ; et par courtoisie ils me répondent, et quatre heures durant je ne sens plus d'ennui, j'oublie tout chagrin, ne crains plus la pauvreté, plus ne m'épouvante la mort, tout entier je me transporte en eux. Comme Dante a dit qu'il n'est science si l'on ne retient ce qui a été entendu, j'ai noté tout ce que j'ai amassé dans leur conversation et composé un opuscule, «*De principatibus*[1],» où je m'enfonce autant que je puis dans les réflexions de ce sujet, discutant ce qu'est un principat, de combien d'espèces il y en a, comment ils s'acquièrent, comment ils se conservent, pourquoi ils se perdent ? Et si jamais vous plut aucune mienne fantaisie, celle-ci ne vous devrait point déplaire, et un prince, surtout un prince nouveau, devrait l'avoir pour agréable. C'est pourquoi je le dédie à la Magnificence de Julien. Filippo Casavecchia l'a vu ; il vous pourra parler de la chose en soi, et des raisonnements que

fango et di loto, e mi metto panni reali e curiali, e rivestito condecentemente, entro nelle antiche corti degli antichi uomini, dove da loro ricevuto amorevolmente, mi pasco di quel cibo che *solum* è mio, e che io nacqui per lui ; dove io non mi vergogno parlare con loro e domandare della ragione; delle loro azioni, e quelli per loro umanità mi rispondono, e non sento per quattro ore di tempo alcuna noia, sdimentico ogni affanno, non temo la povertà, non mi sbigottisce la morte tutto mi trasferisco in loro. E perchè Dante dice, — che non fu scienza senza ritener lo inteso, — io ho notato quello di che per la loro conversazione ho fatto capitale, e composto un opuscolo *de Principatibus*, dove io mi profondo quanto io posso nelle cogitazioni di questo subietto, disputando che cosa è principato, di quali spezie sono, come e' si acquistano, come e' si mantengono, perchè e' si perdono. E se vi piacque mai alcun mio ghiribizzo, questo non vi dovrebbe dispiacere, e a un principe, e massime ad un principe nuovo dovrebbe essere

[1] Cette appellation fait supposer que Machiavel n'avait pas encore arrêté le titre définitif de son ouvrage : *Le Prince*.

je lui ai déduits, encore que je l'augmente et nettoie.

J'ai discouru avec Casavecchia pour savoir s'il convenait ou non de dédier ce mien opuscule à messer Julien[1], et le lui dédiant, s'il valait mieux l'envoyer ou le porter. D'une part, je dois craindre que Julien ne le lise pas, et que l'Ardinghelli[2] ne réussisse à retirer honneur de cette mienne fatigue. Et d'autre part me pousse à le donner la nécessité qui me talonne ; car je m'use et ne puis rester longtemps ainsi que je ne devienne méprisable par pauvreté. Après quoi, j'aimerais que les seigneurs Médicis commençassent à m'employer, dussent-ils d'abord me faire rouler une pierre ; et si par la suite je ne gagnais leur faveur, je n'aurais à m'en prendre qu'à moi-même. En lisant ce mien ouvrage on verrait que les quinze ans que j'ai passés à étudier l'art de l'Etat, je ne les ai ni dormis ni joués, et chacun devrait se

accetto ; però io lo indirizzo alla Magnificenza di Giuliano. Filippo Casavecchia l' ha visto ; vi potrà ragguagliare della cosa in sè, e de' ragionamenti ho avuti seco, ancorchè tutta volta lo ingrasso e lo ripulisco.

Ho ragionato col Casavecchia, se era bene o pur no dare questo mio opuscolo a Messer Giuliano. E dandolo, se era meglio mandarlo o portarlo. Dubito da una parte che il Magnifico neppure lo legga, e che l' Ardinghelli finisca col farsi onore di questa mia fatica. Da un altro lato mi spinge a darlo la necessità che mi caccia, perchè io mi logoro e lungo tempo non posso stare così, che io non diventi per povertà contennendo. Appresso il desiderio avrei che questi signori Medici mi cominciassino adoperare, se dovessino cominciare a farmi voltolare un sasso ; perchè se io poi non me li guadagnassi, io mi dorrei di me. E per questa cosa, quando la fossi letta, si vedrebbe che quindici anni che io sono stato a studio dell' arte dello stato, non gli ho nè dormiti nè giuocati, e

[1] Julien de Médicis, 1479-1516, fils de Laurent le Magnifique. Prince ambitieux et chimérique, il voulait tenter de vastes entreprises, mais la mort ne lui en laissa pas le temps. Lorsqu'il trépassa, Machiavel n'avait pas encore dédié son *Prince* qui fut offert à Laurent, duc d'Urbin (1492-1519), neveu du défunt. C'est lui que Michel Ange a sculpté dans l'attitude du Penseroso. Il fut le père de Catherine de Médicis, reine de France.

[2] Intrigant de l'entourage de Julien de Médicis, et fort mal disposé envers Machiavel.



vouloir servir d'un homme qui aux frais d'autrui s'est empli d'expérience. Pour ce qui est de ma fidélité, on n'en devrait point douter ; l'ayant toujours observée, ce n'est pas aujourd'hui que j'apprendrai à la rompre ; qui a été fidèle et bon quarante-trois ans, je les ai, ne doit pouvoir muer de nature ; de ma fidélité et bonté, ma pauvreté en témoigne.

dovrebbe ciascuno aver caro servirsi di uno che alle spese d' altri fosse pieno di esperienza. E della fede mia non si dovrebbe dubitare, perchè, avendo sempre osservato la fede io non debbo imparare ora a romperla ; e chi è stato fedele e buono quarantatrè anni, che io ho, non debbe poter mutare natura ; e della fede e bontà mia ne è testimonio la povertà mia. »

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

LISTE DES ŒUVRES DE MACHIAVEL

OUVRAGES POLITIQUES

Il Principe.
Discorsi sopra la prima deca di Tito-Livio.
Del modo di trattare i popoli della Valdichiana ribellati.
Descrizione del modo tenuto dal duca Valentino nell'ammazzare Vitellozzo Vitelli, Oliverotto da Fermo, il signor Pagolo e il duca di Gravina Orsini.
Rapporto delle cose della Magna.
Discorso sopra le cose d'Alemagna e sopra l'imperadore.
Ritratti delle cose dell'Alemagna.
Ritratti delle cose della Francia.
Della natura de' Francesi.
Sommario del governo della città di Lucca.
Discorso alla Balià di Firenze sopra il provvedere danari.
Discorso fatto al magistrato de' Dieci sopra le cose di Pisa.
Discorso sopra il riformar lo stato di Firenze, fatto ad istanza di papa Leone X.

OUVRAGES MILITAIRES

Dell' arte della guerra.
Due provvisioni per istituire milizie nazionali nella Repubblica fiorentina.

OUVRAGES D'HISTOIRE

Istorie fiorentine.
La vita di Castruccio Castracani da Lucca descritta da Niccolò Machiavelli e mandata a Zanobi Buondelmonti ed a Luigi Alamanni suoi amicissimi.

OUVRAGES EN VERS

Decennale primo.
Decennale secondo.
L'Asino d'oro.
Capitoli.

THÉATRE

La Mandragola.
Clizia.

DIVERS

Dialogo sulla lingua.
Novella di Belfagor arcidiavolo.
Lettere familiari.
Legazioni.

PRINCIPALES ÉDITIONS ITALIENNES

Deux ouvrages de Machiavel ont été édités de son vivant :
1° *Dell' arte della guerra* (Firenze. Giunta, 1521, 1 vol. in-12).
2° *La Mandragola* (sans lieu ni date).

Opere varie. Roma. Blado d'Azola (presses pontificales), 3 vol. in-4°. 1531-1532.

Opere varie. Firenze. Bernardo di Giunta. 3 vol. in-4°, 1531-1532.

Opere varie. In Vinegia nell' anno M.D.XL in casa de' figluoli d'Aldo. 4 vol. petit in-8. 1540.

Tutte le opere di N. Machiavelli, sans indication de lieu ni d'imprimeur. 5 tomes en 1 vol. in-4°. 1550. Edition dite « della Testina », parce que le frontispice porte un petit portrait de Machiavel.

Opere varie. Firenze. Cambiagi, 1782-1786. 6 vol. in-4° avec portrait.

Opere varie. Filadelfia (Livorno), 1796. 6 vol. petit in-8°.

Opere varie. Milano. Luigi Mussi, 1810-1811. 11 vol. gr. in-4°.

Opere varie. Italia. Firenze. Piatti, 1813. 8 vol. gr. in-8°.

Opere minori. Firenze. Le Monnier, 1852.

Scritti inediti di N. Machiavelli illustrati da G. Canestrini. Firenze, Barbèra, Bianchi & C°. 1857.

Il Principe e i Discorsi di N. Machiavelli. Firenze. Le Monnier, 1857.

Opere di N. Machiavelli. Firenze. Tipografia Cenniniana. Cette édition fut commencée par MM. Passerini et Fanfani en 1873. Ce dernier n'ayant pas tardé à se retirer, M. Gaetano Milanesi continua l'édition avec M. Passerini jusqu'au vol. V. En 1877 parut le vol. VI. puis l'édition fut interrompue.

Lettere familiari. Edizione integra. Alvisi. Firenze. Sansoni. 1883.

G. Lisio. Il principe di N. Machiavelli. Testo critico con introduzione e note. Firenze. Sansoni, 1899.

PRINCIPALES TRADUCTIONS FRANÇAISES

JACQUES GOHORY publiait, dès 1544, l'*Art de la guerre et les Discours sur la première décade de Tite-Live.* Denis Janot, Paris. 1 vol. in-folio. On ne connaît pas d'exemplaire de cette première édition, réimprimée plusieurs fois. Plus tard, le même Gohory traduisit le Prince :

Le Prince, traduit par Jacques Gohory pour Robert le Manguier. 1571. 1 vol. in-8°.

Le Prince, traduit par Guillaume Cappel. Paris. Charles Estienne. 1553.

Le Prince de Nicholas Machiavel, secrétaire et citoyen de Florence, traduit et commenté par Amelot, sieur de la Houssaye. Amsterdam. Wetztein (à la sphère), 1683

1 vol. in-12. Un exemplaire de cette édition a été annoté par la reine Christine de Suède.

Œuvres politiques de N. Machiavel, traduites par Guiraudet. Paris. Pichard, an VII (1799). Cette traduction fut probablement entreprise sur le conseil de Bonaparte, grand admirateur de Machiavel. 9 vol. in-8°.

Œuvres complètes, traduites par J.-V. Périés. Paris, Michaud. 1823-1826. 12 vol. in-8°.

PRINCIPAUX OUVRAGES SUR MACHIAVEL

Le plus important de tous est sans contredit l'ouvrage de PASQUALE VILLARI : *Niccolò Machiavelli e i suoi tempi*. Firenze, successori Lemonnier. 1877-1882. 3 vol. in-8°.

Pour les autres, dont nous ne citerons qu'une faible partie, nous suivrons l'ordre chronologique.

Elogia doctorum virorum, authore Paulo Jovio LXXVIIt Nicolaus Macciavellus. Antverpiae apud J. Bellerum. 1557.

J. GENTILLET. *Discours sur les moyens de bien gouverner et maintenir en bonne paix un royaume... contre N. Machiavel le Florentin*. Lausanne, 1576. Traduit en latin, anglais et allemand.

De religione et virtutibus Principis Christiani adversus Machiavellum libri II. Madrid, 1597. Par le jésuite Ribadeneira.

L'Antimachiavel de Voltaire parut sans nom d'auteur en 1740, avec la mention : A La Haye, Van Duren, 1741.

La Réfutation du Prince de Machiavel, œuvre de jeunesse de Frédéric le Grand, fut publiée en 1848, dans le vol. XIII de la grande édition des *Œuvres complètes*, sous la direction du professeur Preuss, par ordre du gouvernement prussien, et imprimée à la Typographie Royale de Berlin.

BALDELLI. *Elogio di Niccolò Machiavelli*. Londra, 1794.

Le célèbre *Essai* de MACAULAY sur Machiavel parut la première fois dans la *Revue d'Edimbourg* de 1827. Il a été réédité depuis dans les *Critical and historical Essays*.

ANDREA ZAMBELLI. *Considerazioni sul libro del Principe*. Milano. Pirola, 1840 ; réédité en 1857 à Florence, chez Le Monnier.

J. FERRARI. *Machiavel juge des révolutions de notre temps*. Paris. Joubert, 1849.

ROBERT VON MOHL. *Die Machiavelli-Literatur*, dans son grand ouvrage : *Die Geschichte und Literatur Staatswissenschaften*. (Erlangen. Euke 1855-1858.) 3 vol.

RAYMOND CÉLESTE. *Louis Machon apologiste de Machiavel et de la politique de Richelieu*. Bordeaux. Gounouilhon, 1863.

TH. MUNDT. *Niccolò Machiavelli und das System der modernen Politik*. Dritte und neu bearbeitete Ausgabe. Berlin, Janke, 1867.

CARLO GIODA. *Machiavelli e i suoi tempi.* Firenze. Barbèra, 1874.

GASPAR AMICO. *La vita di Niccolò Machiavelli. Commentari storico-critici.* Firenze. Civelli, 1875.

FRANCESCO NITTI. *Machiavelli nella vita e nelle opere.* Napoli. Detken et Rocholl, 1876.

ALEXANDRE DAGUET. *Machiavel et les Suisses.* Etude d'histoire nationale et étrangère. Extrait du « Musée neuchâtelois », juillet-août 1877. Neuchâtel. Wolfrath et Metzner.

O. TOMMASINI. *La vita e gli scritti di Niccolò Machiavelli nella loro relazione col Machiavellismo.* Vol. I. Roma, Torino, Firenze. 1883. Vol. II, 1911.

RUDOLF SILLIB. *Machiavellis Stellung zu Deutschland.* Heidelberg, 1892.

JEAN DUBRETON. *La disgrâce de Nicolas Machiavel.* Paris. « Mercure de France », 1913.

QUELQUES JUGEMENTS SUR MACHIAVEL

FRANCESCO GUICCIARDINI opere inedite, vol. I. *Considerazioni intorno ai Discorsi del Machiavelli sulla prima deca di Tito-Livio.*

BACON. *De augumentis scientiarum,* lib. V, cap. II.

MONTAIGNE. *Essais,* livre II, chap. XVII.

BAYLE. *Dictionnaire,* à l'article Machiavel.

J.-J. ROUSSEAU. *Contrat social,* livre III, chap. VI.

GINGUENÉ. *Histoire littéraire d'Italie.* Paris, 1811-1823. 10 vol. Voir vol. VIII, p. 1-184.

MORELLET. *Mélanges de littérature.* Paris, 1818. 4 vol. in-8°.

FR. SCHLEGEL. *Geschichte der alten und neuen Literatur.*

LEOPOLD RANKE. *Zu Kritik neuerer Geschichtschreiber.* Leipzig und Berlin, 1824, p. 182-202.

GERVINUS. *Historische Schriften.* Frankfurt a/M. Warrentrapp. 1833.

BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE. *Politique d'Aristote* traduite en français. Paris, 1848. Voir préface p. CXXVI et suivante.

METTERNICH. *Mémoires,* vol I, p. 281, 289-292. Paris. Plon, 1880.

BURCKHARDT (JAKOB). *Die Kultur der Renaissance in Italien.* Dritte Auflage. Leipzig, 1877-1878, 2 vol. Vol. I, p. 82.

FRANCESCO DE SANCTIS. *Storia della litteratura italiana.* Napoli. Morano, 1870.

H. BAUMGARTEN. *Geschichte Karls V,,* vol. 1, p. 327-332. Appendice 522-536. Stuttgart. Cotta, 1885.

ERNEST RENAN. *Essais de morale et de critique.*

TABLE DES MATIÈRES

